

Histoires de Pouvoirs

Collectif

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

LA GRANDE ANTHOLOGIE DE LA SCIENCE-FICTION

HISTOIRES DE POUVOIRS



INTRODUCTION À L'ANTHOLOGIE

La science-fiction ! Selon certains, ce n'est qu'une sous-littérature, tout juste bonne à rassasier l'imagination des naïfs et des jobards, et qu'il conviendra de verser un jour au rayon des vaticinations et des chimères visant à soulever le voile de l'avenir. Pour d'autres, c'est la seule expression littéraire de notre modernité, de l'âge de la science, la dernière chance du romanesque et peut-être enfin la voie royale, conciliant l'imaginaire et la raison, vers une appréhension critique d'un futur impossible à prévoir en toute rigueur.

La science-fiction mérite-t-elle cet excès d'honneur ou cette indignité ? Après tout, il ne s'agit que d'une littérature, on aurait tort de l'oublier. Or, les reproches qu'on lui fait comme les espoirs qu'on place en elle tiennent peut-être à la relation ambiguë de cette littérature à la science et à la technique. Trop de science pour un genre littéraire digne de ce nom, disent bien des littéraires pour qui la culture s'arrête au seuil de la connaissance positive et qui ne comprennent l'intrusion de la science dans le roman que si elle est présentée comme un avatar du mal, dans la lignée du Meilleur des mondes ou d'Orange mécanique. La science-fiction traite la science comme une magie, persiflent d'autres, généralement des scientifiques bon teint. Tandis que certains thuriféraires la prônent comme propre à faire naître la curiosité scientifique, à discuter les conséquences du développement scientifique pour l'avenir de l'humanité. On voit que de tous côtés le débat est déplacé : il ne s'agit plus d'une littérature et du plaisir qu'on y prend, mais d'une querelle sur la place philosophique, idéologique, voire politique de la science dans le monde moderne. Le reproche du manque de sérieux ou de l'excès de sérieux fait à la science-fiction, tout comme l'idée qu'elle est le chaînon manquant entre les deux cultures, la scientifique et la littéraire, renvoient tout uniment à la fonction de la science dans cette littérature. Et le risque de malentendu est alors si grand que l'on conçoit que des écrivains, agacés par cette prétention qui leur est attribuée, aient eu l'ambition de se débarrasser du terme de science-fiction et de le remplacer par celui de fiction spéculative.

Aussi bien la science-fiction ne s'est pas contentée d'utiliser la science comme thème, comme décor ou comme fétiche doté de pouvoirs quasi

magiques ; elle a aussi puisé son inspiration dans le bouleversement introduit dans notre société par la science et l'intuition que sans doute ce bouleversement est loin d'être fini ; enfin et surtout, elle a été profondément influencée par la pensée scientifique. Ce que la science-fiction a réellement reçu de la science, ce n'est pas l'occasion d'une exaltation de la technique, mais l'idée qu'un récit, et plus encore une chaîne de récits, peuvent être le lieu d'une démarche logique rigoureuse, tirant toutes les conclusions possibles d'une hypothèse plus ou moins arbitraire ou surprenante. En cela la science-fiction est, modestement ou parfois fort ambitieusement, une littérature expérimentale, c'est-à-dire une littérature qui traite d'expériences dans le temps même où elle est un terrain d'expériences. En d'autres termes, elle ne véhicule pas une connaissance et n'a donc pas de prétention au réalisme, mais elle est, consciemment ou non, le produit d'une démarche créatrice qui tend à faire sortir la littérature de ses champs traditionnels (le réel et l'imaginaire) pour lui en ouvrir un troisième (le possible).

On notera d'ailleurs qu'il a existé et qu'il existe toujours des œuvres littéraires qui affectent de se fonder sur une connaissance scientifique (par exemple l'œuvre de Zola) ou qui prétendent décider si une telle connaissance est bonne ou mauvaise, qui lui font donc une place très grande mais qui ne relèvent pas, à l'évidence, de la science-fiction ; ces œuvres traitent des connaissances scientifiques transitoires comme s'il s'agissait de vérités éternelles et ne font guère que les substituer aux dogmes métaphysiques qu'une certaine littérature s'est longtemps vouée à commenter ou à paraphraser. Au lieu de quoi l'écrivain de science-fiction part d'un postulat et se soucie surtout d'en explorer les conséquences. Il se peut bien que, parasitairement, il expose sa propre vision des choses comme s'il s'agissait d'une vérité révélée. Mais sur le fond, il écrit avec des si et des peut-être. Et parce que sa démarche est celle d'un explorateur de possibles, l'auteur de science-fiction écrit une œuvre beaucoup plus ouverte et beaucoup plus moderne que la plupart des écrivains-maîtres-à-penser dont les efforts tendent toujours à perpétuer les catégories de la vérité et de l'erreur, quels que soient les contenus qu'ils leur donnent. Cela est si patent qu'une histoire qui, comme beaucoup de celles de Jules Verne, a perdu sa base scientifique – ou qui n'en a jamais eue – n'est pas nécessairement sans charme. La crédibilité d'une histoire de science-fiction ne tient pas à la force de ses références externes mais seulement à sa cohérence interne. À la limite le texte tient tout seul.

Et c'est précisément à partir de cette autonomie que, par un paradoxe qui n'est que superficiel, il devient possible de dire quelque chose d'original, de dérangeant, d'éventuellement pertinent, sur l'avenir, sur le présent, sur tout, absolument tout ce que l'on voudra. Au lieu de quoi la littérature qui s'affirme solidement enracinée dans le réel, c'est-à-dire dans une illusion de réalité, ne fait que projeter sur le présent et sur l'avenir l'ombre des préjugés du passé ; elle ne donne que des réponses attendues et esquivé tous

les problèmes un tant soit peu difficiles à poser.

Si l'on retient de la science-fiction une telle définition, il en résulte qu'elle est aussi ancienne que toute littérature orale ou écrite, qu'elle a toujours entretenu d'étroits rapports avec la naissance des idées et des mythes qu'aujourd'hui elle renouvelle et multiplie. Lucien de Samosate, Cyrano de Bergerac, Swift, Voltaire (dans *Micromégas*) combinent déjà l'invention extraordinaire, le déplacement dans l'espace et dans le temps, la remise en question du présent.

Mais c'est au XIX^e siècle que la science-fiction prend son visage actuel. Esquissée dans le *Frankenstein* de Mary Shelley (1817), précisée dans l'œuvre de Poe, ce poète épris de raison, traversant celle de Hugo avec le météore de *Plein ciel*, elle se constitue vraiment sous les plumes de Jules Verne et de Herbert George Wells. Pour Verne, il s'agit d'abord de faire œuvre d'anticipation technique, de prolonger par l'imagination et le calcul le pouvoir de l'homme sur la nature, exercé par l'intermédiaire des machines. Pour Wells, il s'agit surtout de décrire les effets sur l'homme et sur la société elle-même de savoirs hypothétiques. De nos jours, on pourrait être tenté de voir en Verne l'ancêtre des « futurologues », ces techniciens de l'extrapolation raisonnée et de la prévision d'avenirs quasi certains, et en Wells le premier des « prospectivistes », ces explorateurs volontiers téméraires des futurs possibles.

Mais l'opposition ne doit pas être exagérée : les deux tendances se nourrissent l'une de l'autre jusque dans les œuvres de ces pères fondateurs.

Après un début prometteur en Europe, vite remis en question par la grande crise économique puis par la crise des valeurs qui l'accompagne, et peut-être en France par une incoercible résistance des milieux littéraires à la pensée scientifique, c'est aux États-Unis que la science-fiction trouvera son terrain d'élection, sur un fond d'utopies (Edward Bellamy), d'anticipations sociales (Jack London) et de voyages imaginaires (Edgar Rice Burroughs). Hugo Gernsback, ingénieur électricien d'origine luxembourgeoise et grand admirateur de Verne et de Wells, crée en 1926 la première revue consacrée entièrement à la science-fiction, *Amazing stories* ; très vite les magazines se multiplient. Ils visent d'abord un public populaire et sacrifient la qualité littéraire ou même la vraisemblance à la recherche du sensationnel ; puis le genre se bonifie progressivement. La seconde guerre mondiale, révélant aux plus sceptiques l'impact de la technologie, incite à plus de rigueur scientifique, et le désenchantement qui accompagne les mutations accélérées du monde actuel conduit beaucoup d'écrivains à un certain pessimisme tout en les amenant à suppléer la carence des valeurs par une recherche esthétique croissante. Le résultat est là : la science-fiction contemporaine, vivante dans tous les pays industrialisés, est un extraordinaire laboratoire d'idées et elle n'a plus grand-chose à envier sur le plan de la forme à la littérature d'avant-garde quand elle ne se confond pas avec elle chez un William Burroughs, un

Claude Ollier, un Jean Ricardou, un Alain Robbe-Grillet.

Le plus surprenant peut-être, c'est que, malgré la variété de son assise géographique, le domaine conserve une indéniable unité. Peut-être le doit-il – entre autres facteurs – à la présence insistante d'un certain nombre de grands thèmes qui se sont dégagés au fil de son histoire et qui le charpentent en se combinant, se ramifiant sans cesse. C'est un choix de ces thèmes, pris parmi les plus représentatifs, que la présente série entend illustrer.

Ce serait pourtant une erreur que de réduire la science-fiction à un faisceau de thèmes en nombre fini dont chacun pourrait à la limite se constituer en genre. À l'expérience, on s'apercevra souvent que telle histoire se trouve assez arbitrairement logée dans un volume plutôt que dans un autre (où classer une histoire de robot extraterrestre ? dans les Histoires d'Extraterrestres ou dans les Histoires de Robots ?), que telle autre histoire échappe au fond à toute thématique fortement structurée et définit à elle seule toute la catégorie à laquelle elle appartient. Chemin faisant, on découvrira sans doute que, malgré les apparences, la science-fiction n'est pas une littérature à thèmes parce qu'elle ne raconte pas toujours la même histoire (le thème) sur des registres différents, mais que, au contraire, chacun de ses développements échappe aux développements précédents tout en s'appuyant sur eux selon le principe, bien connu en musique, de la variation. Quand on a dit de telle nouvelle que c'est une histoire de vampire, on sait d'avance à peu près tout ce qui s'y passera ; au contraire, quand on a dit que c'est une histoire de robots, on n'en a, contrairement au point de vue commun, presque rien dit encore. Car toute la question est de savoir de quelle histoire de robots il s'agit. Et c'est de la confrontation entre quelques-unes des variations possibles (lesquelles sont peut-être, à vrai dire, en nombre infini) que surgit comme le halo foisonnant du mythe.

Il serait pour le moins aventuré de prétendre avoir enfermé en douze volumes (onze catégories plus une qui les recouvre toutes, celle de l'humour) le vaste univers de la science-fiction – ne serait-ce que parce qu'on estime à plus de 30 000 le nombre de textes parus dans ce domaine aux États-Unis seulement et qu'à l'échelle mondiale il faudrait doubler peut-être ce nombre. Du moins cette anthologie a-t-elle été établie méthodiquement dans l'intention de donner un aperçu aussi varié que possible de la science-fiction anglo-saxonne de la fin des années 30 au début des années 60. Plus de 3 000 nouvelles ont été lues pour la composer, dont beaucoup figuraient déjà dans des anthologies américaines. L'aire culturelle et la période retenues l'ont été tout naturellement : c'est aux États-Unis, accessoirement en Angleterre (dans la mesure surtout où les auteurs anglais sont publiés dans les revues américaines), que se joue le deuxième acte de la constitution de la science-fiction après l'ère, surtout européenne, des fondateurs ; c'est là qu'avec une minutie presque maniaque les variations possibles sur les thèmes sont explorées l'une après

l'autre ; c'est là encore que se constitue cette culture presque autonome avec ses fanatiques, ses clubs, ses revues ronéotypées, ses conventions annuelles ; c'est aussi l'époque dont les œuvres se prêtent le mieux à la découverte du genre par le profane. Depuis le milieu des années 60, la science-fiction a considérablement évolué, au moins autant à partir de sa propre tradition que d'emprunts à la littérature générale. Aussi son accès s'est-il fait plus difficile et demande-t-il une certaine initiation.

Les anthologistes, qui sont collectivement responsables de l'ensemble des textes choisis, ont visé trois objectifs dans le cadre de chaque volume :

— Donner du thème une illustration aussi complète que possible en présentant ses principales facettes, ce qui a pu les conduire à écarter telle histoire célèbre qui en redoublait (ou presque) une autre tout aussi remarquable, ou encore à admettre une nouvelle de facture imparfaite mais d'une originalité de conception certaine ;

— Construire une histoire dialectique du thème en ordonnant ses variations selon une ligne directrice qui se rapproche parfois d'une histoire imaginaire ;

— Proposer un éventail aussi complet que possible des auteurs et fournir par là une information sur les styles et les écoles de la science-fiction « classique ».

Pour ce faire, une introduction vient préciser l'histoire, la portée, les significations secondaires, voire les connotations scientifiques du thème traité dans le recueil. Chaque nouvelle est présentée en quelques lignes qui aideront – nous l'espérons – le lecteur profane à se mettre en situation, et qui lèveront les obstacles éventuels du vocabulaire spécialisé. Enfin un dictionnaire des auteurs vient fournir des éléments biobibliographiques sur les écrivains représentés.

Ainsi cet ensemble ouvert qu'est la Grande Anthologie de la science-fiction, ordonnée thématiquement sur le modèle de la Grande Encyclopédie, s'efforce-t-il d'être un guide autant qu'une introduction à la plus riche avancée de notre siècle dans les territoires de l'imaginaire.

PRÉFACE

DU SURNATUREL AU SUPRANORMAL

Le pouvoir tel que nous l'entendons ici, c'est une aptitude de l'être humain, naturelle ou artificielle, qui permet une opération particulière. La stripteaseuse exerce un pouvoir sur les spectateurs comme le médecin sur les malades. Le mot serait synonyme de *don*, de *talent* ou de *faculté* s'il n'avait des connotations spécifiques liées à ses autres emplois : le pouvoir implique une capacité, une liberté d'agir et de créer, un ensemble de moyens disponibles à tout instant et utilisables aux fins choisies par son détenteur ; il implique aussi une possibilité de manipuler ou de dominer autrui par l'intermédiaire d'une contrainte ou d'un charme : nous sommes tous au pouvoir de la stripteaseuse et du médecin.

La science-fiction, au moins en apparence, ne s'intéresse qu'aux pouvoirs extraordinaires ; mais l'expérience du pouvoir est profondément ancrée dans notre vie quotidienne. Dès sa naissance, l'enfant est livré à ces personnages omnipotents que sont le père et la mère ; à l'école, il sait que le petit est au pouvoir du grand, le faible au pouvoir du fort, le solitaire au pouvoir du leader ; le fort en thème détient sur et par le langage un pouvoir que le cancre est réduit à lui envier ; le prolétaire, l'employé, le mercenaire, la prostituée éprouvent le pouvoir de l'agent de maîtrise, du chef de service, de l'adjudant ou du souteneur. Le thème du pouvoir est lié à l'expérience vécue de l'inégalité en même temps qu'au besoin fantasmatique d'inventer des mythes compensateurs.

Il s'agit là évidemment d'un thème universel, qui par la force des choses se retrouve dans toutes les cultures et n'a pas attendu la science-fiction pour se constituer. Le pouvoir extraordinaire a été regardé comme surnaturel avant d'être traité comme supranormal ; la mythologie et le fantastique en ont fait un usage immodéré avant que la science-fiction ne tente de le plier à ses lois.

Au départ, le pouvoir est un attribut de Dieu (c'est peut-être même

le seul point commun à toutes les définitions de la divinité dans l'ensemble des religions actuellement connues) et, parmi les hommes, ceux qui ont le plus de chances de le détenir sont ceux qui, professionnellement, participent au divin : chamans, sorciers, mages, devins, envoûteurs et thaumaturges. Le héros grec, tel qu'il est défini depuis Eschyle, représente un cas particulier : pendant sa vie, c'est un humain normal encore que très doué ; après sa mort, il devient l'objet d'un culte et on fait appel à sa puissance, comme si c'était un dieu. Le pouvoir est conféré par la communication avec la divinité dans le premier cas, par la ressemblance avec elle dans le second. La différence d'ailleurs n'est pas bien grande : dans les deux cas, on est habité par le divin, on est d'une autre espèce que le commun des hommes.

Ce qui frappe surtout dans cette conception primitive, c'est que les intermédiaires avec le divin prétendaient bel et bien faire la preuve *réelle* de leurs pouvoirs ; et que, partant, ils ne pouvaient pas afficher un catalogue de pouvoirs très excitant pour une imagination un peu libérée. Les fakirs sont réputés capables de catalepsie, d'insensibilité, d'invulnérabilité, de télékinésie et de... dématérialisation : à peine de quoi monter des attractions foraines. Un successeur de Théophile et de Faust, signant au XVII^e siècle un pacte avec le diable, vendait son âme pour vingt ans de jeunesse, de santé, de richesse, de puissance, de séduction, de don des langues et d'invincibilité. Tout ce que nous savons des pactes avec le diable révèle une conception pareillement bourgeoise de la vie : nul ne songe avant Goethe à revendiquer l'intelligence et la connaissance, sans parler de l'immortalité. Ce ne sont pas des valeurs reconnues.

L'immortalité justement nous fournira une pierre de touche du passage de la conception archaïque à la conception moderne du pouvoir. Les Anciens osaient concevoir la longévité (dans *L'île Fortunée*, d'Iambule, les gens vivaient jusqu'à 150 ans) ou la réjuvenation (la fontaine de Jouvence rajeunissait tous ceux qui s'y baignaient), mais non l'éternité qui semble avoir été frappée d'une sorte de tabou ; même l'élixir de longue vie (l'or potable des alchimistes) ressuscitait les morts, rajeunissait les vieillards et prolongeait la vie sans maladie (ce qui lui valait aussi le nom de panacée), mais ne rendait pas immortel. La vie éternelle apparaissait comme un idéal inaccessible, et si un héros d'épopée comme Gilgamesh pouvait partir à la recherche de l'herbe d'immortalité et même l'obtenir, il était entendu qu'il se la laissait dérober à son retour sans en avoir fait usage ; la mythologie concevait l'immortalité réalisée comme un châtiment exceptionnel réservé aux grands criminels, Sisyphe, Prométhée ou Ahasvérus, le Juif errant. Au fond, Jacques Sadeur ne raisonne pas autrement dans *La Terre australe*

(1676), puisqu'il y montre des immortels qui aspirent à la mort.

La science-fiction, genre lié au monde moderne, a changé quelque chose dans le thème de l'immortalité. Tout commence avec le comte de Saint-Germain, qui passa dix ans à la cour de Louis XV, et avec Cagliostro, qui fit une apparition beaucoup plus brève à la cour de Louis XVI. Le premier prétendait vivre depuis des siècles grâce à l'élixir de longue vie ; le second affirmait détenir de nombreux secrets médicaux dont celui de l'eau de jouvence. Les recettes invoquées sont traditionnelles ; ce qui ne l'est pas, c'est le charlatanisme prométhéen, le mépris ostentatoire de la vengeance divine. Ces deux escroqueries gigantesques ont balayé le tabou de l'immortalité et ouvert la voie à une laïcisation du thème. Ce qui compte maintenant, ce n'est plus le danger de l'immortalité, c'est sa possibilité : dans *Le Cœur de Tony Wandel* (1884) de George Eekhoud, un cœur est immortel parce qu'on le déplace de corps en corps ; dans *Le Biocolle* (1927) d'André Couvreur, un corps est immortel parce qu'on remplace indéfiniment les organes usés ; dans *Concerto pour Anne Queur* (1949) de Marcel Thiry, on ne conserve que le cerveau des morts, qui survit dans un milieu artificiel ; dans *Vous serez comme des dieux* (1939) de Gustave Thibon et *Zardoz* (1973) de John Boorman, chaque être humain a un modèle enregistré et, s'il est endommagé, tout est reconstitué automatiquement.

Pourtant la peur d'offenser les « dieux » en les concurrençant sur le terrain de l'immortalité n'est pas absente de la science-fiction. Dans *L'Immortel* (1908) de Régis Vombal, le héros perd successivement tous ses membres par accident, et finalement il ne reste plus que l'œil qui vivra éternellement : ici l'immortalité apparaît comme une malédiction. Ailleurs elle fait figure de renforcement démesuré appelant en compensation quelque diminution d'autrui : dans *Les Posthumes* (1802) de Restif de la Bretonne, l'éternel vit du sperme des jeunes gens ; dans *Le Centenaire* (1822) de Balzac, et *La Fin d'Illa* (1925) de José Moselli, il se nourrit du sang des autres, par une sorte de rajeunissement du mythe du vampire et de l'histoire vraie de Gilles de Rais et d'Erszebet Bathory ; dans *Jack Barron et l'éternité* (1969) de Norman Spinrad, il tire sa substance d'extraits de glandes d'enfants ; dans *L'Élixir de vie* (1890), de Jules Lermina, et *La Maison des hommes vivants* (1911) de Claude Farrère, il rajeunit en captant le fluide vital des jeunes et en les faisant vieillir brusquement. Poe a trouvé dans *La Vérité sur le cas de M. Valdemar* (1845) une forme de compensation plus malsaine encore : la mort est évitée grâce à l'hypnose, qui entraîne paradoxalement l'abolition du moi tant redoutée par le mourant. Une transposition de cette idée se retrouve dans nombre d'histoires de science-fiction moderne où l'immortalité, donnée en partage à tous les hommes, condamne ceux-ci au vide et à l'ennui ;

Henry Kuttner, dans *Vénus et le Titan* (1947), va jusqu'à soutenir que si un homme de caractère vient à naître dans une société de ce genre, elle ne peut que le condamner au sommeil éternel.

L'immortalité est le pouvoir suprême, en qui se résument tous les autres ; la difficulté qu'elle a eu à s'imposer en littérature, la méfiance qu'elle inspire encore à bien des auteurs ont de quoi étonner, alors qu'elle sera peut-être à la portée de tous dans moins d'un siècle. C'est que le pouvoir extraordinaire n'est pas seulement un miracle de la nature, mais surtout une transgression décisive des normes imposées par la société et que celle-ci se défend de son mieux. Le traitement habituel du thème indique que nous sommes beaucoup plus éloignés de la liberté que nous le croyons généralement.

Les mêmes remarques s'imposent pour les pouvoirs particuliers, ceux qui en bonne théologie demandent beaucoup moins de générosité au donateur surnaturel. Commençons par les plus traditionnels, les pouvoirs défensifs, ceux qui n'ont d'effet que négatif et permettent seulement à leur détenteur d'échapper à des maux spécifiés. Ce sont eux qui ont eu le plus de succès dans l'histoire ancienne des pouvoirs, depuis la mythologie grecque jusqu'aux pactes avec le diable. On s'en tiendra ici au plus représentatif : l'invulnérabilité. Dès le stade mythique, il apparaît doté d'une faille : Achille a son talon, Siegfried la trace d'une feuille entre ses omoplates. Nous retrouvons le même schéma dans *Gladiator* (1930) de Philip Wylie : les balles ricochent sur le corps de Hugo Danner, mais la foudre aura raison de lui. Cependant la science-fiction intervient le plus souvent pour compliquer la dialectique du pouvoir : dans *Le Fiasco de Los Amigos* (1894) d'Arthur Conan Doyle, l'invulnérable est condamné à la prison à vie ; dans *L'Homme fort* (1946) de René Barjavel, il absorbe l'antidote à son pouvoir, qu'il avait lui-même mis au point, et se livre à ses ennemis. Rares sont les histoires où l'invulnérabilité n'est pas une source d'ennuis : citons *L'Homme au corps subtil* (1913) de Maurice Renard, dont le héros utilise le pouvoir à son avantage tout en le livrant à ses ennemis pour mieux les confondre.

L'invisibilité est un pouvoir de nature assez voisine : non qu'elle soit défensive à proprement parler, mais elle crée une situation qui rend toute défensive superflue. Elle aussi prend sa source dans l'Antiquité, avec l'anneau de Gygès et celui de Salomon, fort pratiques pour leurs possesseurs. Jacques Guttin perfectionne le système dans *Épigone, histoire du siècle futur* (1659) où il crée un personnage à la fois invisible et impalpable, ce qui élimine une des rares faiblesses de l'homme invisible. Par la suite, on laisse entendre qu'un pouvoir si efficace ne saurait appartenir à l'homme, mais seulement à l'espèce qui nous remplacera : tel est le thème commun de *Qu'était-ce ?* (1861) de Fitz James O'Brien, du *Horla* (1886) de Maupassant, de *L'Infernale*

créature (1893) de Bierce et de bien des textes de Lovecraft. Il faut attendre *L'Homme invisible* (1897) de Wells pour que soient énumérés les inconvénients de ce pouvoir : impossibilité de s'habiller, impossibilité de manger puisque les aliments restent visibles, et surtout solitude complète, assortie d'une tentation d'abuser de la situation et d'un comportement asocial qui entraînent une réaction générale et pour finir une véritable chasse à l'homme où le surhomme trouve la mort. Jules Verne écrit *Le Secret de Wilhelm Storitz* (1902) pour riposter à son jeune rival mais n'ajoute pas grand-chose aux raisonnements de celui-ci ; ce n'est que dans *L'Homme qui voulait être invisible* (1923) de Maurice Renard qu'une nouvelle tare est découverte : la cécité, les images ne pouvant plus se former sur la rétine devenue transparente. Au bout du compte l'invisibilité reste un thème mineur, parce qu'elle institue un paradis pour voyeurs qui incite à la gaudriole et à la rigolade ; seul Wells a su le soulever au-dessus de lui-même et lui donner la dimension tragique inhérente aux autres pouvoirs.

Restent les pouvoirs offensifs, les aptitudes qui donnent à leurs détenteurs une emprise sur le monde supérieure à celle des autres humains. Le prototype en est la force invincible, généralement associée à l'invulnérabilité : le héros de *Gladiator* (*op. cit.*) soulève sans effort des poids de quatre tonnes et bondit si loin qu'il paraît voler, comme le feront le Superman (1938) de Joe Schuster et Jérôme Siegel et après lui les autres comic-books de science-fiction, dont le thème presque unique est l'invincibilité ; ici le suspense naît de la rencontre de plusieurs êtres également invincibles. Les pouvoirs de ce genre sont fort variés : dans *Le Surmâle* (1902) d'Alfred Jarry, un homme fait l'amour quatre-vingt-deux fois en un jour, ce qui ne l'empêche pas de battre une locomotive à la course en pilotant une simple bicyclette ; l'homme amphibie apparaît dans *L'Homme qui peut vivre sous l'eau* (1907) de Jean de La Hire et dans *Celui qui rôdait dans la forêt* (1911) de René Thévenin ; ce sont là, en somme, des idées banales, mais Maurice Renard – toujours lui – imagine dans *L'Homme truqué* (1921) un aveugle de guerre à qui on implante des « électroscopes » permettant de voir l'électricité, tandis que Marcel Aymé explore dans *Les Sabines* (1943) les paradoxes de l'ubiquité.

Cependant, dans le domaine des pouvoirs offensifs, la science-fiction s'est beaucoup plus intéressée aux pouvoirs mentaux (généralement qualifiés de « parapsychiques ») qu'aux pouvoirs physiques. De toutes les facultés parapsychiques, la seule qui soit anciennement attestée est la divination ou clairvoyance, c'est-à-dire l'aptitude à voir les choses cachées et, pour l'essentiel, à prédire l'avenir. Toutes les autres ont été inventées au XVIII^e et au XIX^e siècles, dans la période de transition qui aboutit au monde actuel :

Swedenborg et Mesmer sont contemporains du comte de Saint-Germain et de Cagliostro et participent du même optimisme sur les possibilités de l'homme, possibilités qu'ils conçoivent comme « spirituelles » mais que la science-fiction se chargera de laïciser ; leur principale différence avec ces escrocs de haute volée, c'est qu'ils cherchent à édifier une science et que leurs prétentions ne sont pas totalement infondées, puisqu'ils enclenchent un processus qui aboutira aux découvertes freudiennes. Après eux, le XIX^e siècle apportera le spiritisme en 1847 et la codification des facultés parapsychiques (télépathie, télékinésie, etc.) par Frédéric Myers un peu avant 1900.

La télétransportation ou faculté de se transporter soi-même dans l'espace par un simple effort de volonté est sans doute, parmi tous les pouvoirs parapsychiques, celui auquel l'homme a le plus anciennement rêvé, puisqu'il remonte au phénomène de lévitation prêté, entre autres, à certains mystiques chrétiens. Sous sa forme conjecturale, il est attesté dans *L'Itinéraire extatique* (1656) d'Athanase Kircher, puis dans *Sous le bistouri* (1897) de Wells et dans *Créateur d'étoiles* (1937) de Stapledon ; un désir très violent (comme l'amour fou) peut faciliter la télétransportation, comme il advient dans *Peter Ibbetson* (1891) de George Du Maurier et dans *Quand le navire...* (1929) de Jules Romains. Presque toujours l'idée sous-jacente est qu'un tel pouvoir est plus spirituel que matériel : dans *Les Posthumes* (*op. cit.*), le duc Multipliandre se télétransporte en changeant son âme de corps, ce qui lui permet même de voyager dans le temps en s'incarnant dans des hommes de l'avenir ; quant à Maurice Renard, toujours sur la brèche, il évoque dans *Le Docteur Lerne* (1908) un homme qui parvient à transplanter son âme dans une auto et en meurt – parce que le métal, devenu vivant, se met à rouiller. C'est une des rares histoires où la télétransportation se retourne contre celui qui s'en sert ; généralement la science-fiction la traite comme une simple commodité permettant de passer d'un lieu à un autre sans explication superflue, voire comme un gadget sophistiqué (dans *Terminus les étoiles* (1956-1957) d'Alfred Bester, un des grands spécialistes de l'histoire de pouvoirs traitée sur le mode sarcastique).

La télékinésie est la faculté de mouvoir des objets à distance ; on l'envisagera ici avec la télurgie ou faculté de créer des objets par la pensée à partir de leurs constituants physiques. Elle aussi a des racines anciennes, puisqu'elle remonte à la corde des fakirs et aux esprits frappeurs. La science-fiction la traite parfois sur le mode intimiste (*Tu ne m'échapperas pas* (1953) de James Gunn présente une jeune fille qui, sans bouger, casse tout dans la maison lorsqu'elle est en colère), mais le plus souvent les auteurs voient grand : un héros de Wells arrête la rotation de la Terre dans *L'Homme qui pouvait accomplir des miracles* (1898) et une cohorte de fakirs arrache un astronef à

l'attraction de la Terre dans *Le Prisonnier de la planète Mars* (1908) de Gustave Le Rouge. Le tout culmine dans *Les Humanoïdes* (1948) de Jack Williamson, dont les personnages sont capables à la fois de télékinésie, de télépathie, de télétransportation et de télurgie ; on les voit notamment, au cours d'une télétransportation, s'arrêter sur une planète sans atmosphère et fabriquer par télurgie une bulle d'air, puis un abri et même des boîtes de conserve.

Si la télétransportation et la télékinésie sont des pouvoirs parapsychiques, ils n'en sont pas moins caractérisés par des effets physiques, donc élémentaires. La télépathie offre à l'écrivain des ressources d'une tout autre ampleur ; née de la croyance, affichée par Swedenborg et les spirites, que certains hommes, les « médiums, peuvent entrer en communication avec les « esprits », elle se présente souvent en science-fiction comme le pouvoir typique, celui qui définit le surhomme et apparaît à peu près inévitablement, lié ou non à d'autres pouvoirs, dans les descriptions de l'espèce qui nous succédera : *Jean Arlog, le premier surhomme* (1921) de Georges Lebas, *Surhommes* (1926) d'Henri-Jacques Proumen, *Les Chasseurs d'hommes* (1929) de René Thévenin, *Rien qu'un surhomme* (1935) d'Olaf Stapledon, *À la poursuite des Slans* (1940) d'A.E. Van Vogt, *Les plus qu'humains* (1953) de Theodore Sturgeon, *Les Enfants d'Icare* (1953) d'Arthur Clarke, *Les Transformés* (1955) de John Wyndham, etc. De 1920 à 1960 environ, ce fut un des thèmes cardinaux de la science-fiction et une bonne partie de la présente anthologie repose sur lui. Quelques écrivains ont essayé de le rationaliser, en particulier... André Maurois qui, dans *La Machine à lire les pensées* (1937) suppose que le cheminement de la pensée est accompagné par des mouvements du larynx, esquissant les mots que nous ne prononçons pas, et qu'il est possible de le reconstituer en mesurant ces mouvements. Mais la plupart des auteurs ne s'embarrassent pas d'intermédiaires mécaniques et conservent au thème les composantes mystiques qu'il doit à ses origines. Sur le fond, c'est un thème optimiste puisqu'il suppose un enrichissement de la communication et de la relation à autrui, encore qu'il pose plus d'un problème : infériorité de l'humain normal qui émet des pensées mais ne reçoit rien, malaise du télépathe qui lit les pensées mais ne peut se faire comprendre, utilisation du pouvoir par la société (avec entre autres la police de télépathes imaginée dans *L'Homme démoli* (1952) par le toujours ironique Alfred Bester). Malgré tout la raréfaction progressive du thème depuis 1960 est un signe certain du virage de la science-fiction au pessimisme.

En tant que moyen de lire les pensées, la télépathie appartient à l'ordre de la perception. Elle implique évidemment un corrélat dans l'ordre de l'action, un moyen d'influer sur les pensées d'autrui. Curieusement, cette catégorie de pouvoirs n'a jamais intéressé les

amateurs de parapsychologie et a toujours constitué un « savoir » à part. Le coup d'envoi fut donné par Mesmer qui imagina d'appliquer des aimants sur des êtres humains pour modifier leur psychisme (d'où le nom de « magnétisme »), puis eut l'idée de se passer d'intermédiaire et de pratiquer l'« imposition des mains » qui permet le passage du « fluide universel ». La théorie explicative n'intéresse plus que les charlatans, mais les effets sur le sujet sont indiscutables : Mesmer notait déjà l'agitation et les convulsions, ses élèves insistèrent sur un phénomène qui fut d'abord appelé assez improprement « somnambulisme » et que Braid, en 1845, baptisa « hypnose ». L'hypnotisé est passif, tend à l'automatisme et ne résiste pas aux suggestions extérieures. Il n'en fallait pas plus pour enflammer l'imagination des écrivains qui virent dans l'hypnose un pouvoir diabolique, susceptible d'entraîner les plus terribles effets pour l'hypnotisé comme pour l'hypnotiseur, comme si cette technique était une forme scientifique, habillée au goût du jour, de l'envoûtement. De 1880 à 1920 environ, époque où le monde savant misait sur l'hypnose pour guérir diverses maladies mentales (les leçons de Charcot à la Salpêtrière datent de 1884), un véritable engouement saisit le grand public et rejaillit sur des domaines aussi divers que le théâtre (*L'Acquittée* (1910) d'André de Lorde au Grand Guignol) et le cinéma (*Le Cabinet du docteur Galigari* (1919) de Robert Wiene). En littérature, il est presque impossible de faire un recensement puisque l'hypnose s'infiltrait jusque dans le roman réaliste et qu'une certaine forme d'amour était décrite comme « le diable au corps ». Notons que Jean Arlog, le héros déjà cité de Georges Lebas, peut donner des ordres par la pensée et n'en tire qu'orgueil et solitude ; que dans *Un fou* (1884) de Maupassant, le magnétiseur sombre dans la folie ; que dans *Le Rendez-vous* (1911), de l'inévitable Maurice Renard, l'hypnotisée reçoit l'ordre de se donner tous les jours à l'hypnotiseur... et vient régulièrement au rendez-vous, même après sa mort. Le thème a quelque chose de malsain parce qu'il implique non seulement la rivalité de l'hypnotiseur avec Dieu, mais encore la privation de liberté pour l'hypnotisé. À la limite, il aboutit au fascisme avec *But without horns* (1939) de Norvell W. Page, où le « diable sans cornes » est un homme capable d'imposer sa volonté, de rendre fous les récalcitrants et au besoin de les tuer par la seule force de sa volonté.

Les pouvoirs forment-ils un réseau ? On a essayé de montrer, dans les lignes qui précèdent, qu'ils s'ordonnent en plusieurs catégories suivant leurs relations au désir du sujet. Il reste qu'il y a des pouvoirs rares, même parmi les plus connus comme l'immortalité et l'invisibilité (sans doute parce qu'ils permettent d'échapper trop radicalement à la condition humaine et à la limite rendent tout récit impossible) et d'autres qui sont représentés par une énorme masse de

textes. L'hypnotisme domine, on l'a vu, de 1880 à 1920, et la parapsychologie (principalement sous sa forme télépathique) de 1920 à 1960 environ. Pourquoi ?

La mode de l'hypnotisme avait une base scientifique (au moins avant 1900) alors qu'il n'en va pas de même des pouvoirs extrasensoriels. Mais la science n'a sans doute jamais été qu'un alibi pour le grand public, et il y a des chances pour que la vogue de l'hypnose, très forte auprès des couches populaires, témoigne d'une contamination par le folklore, les jeteurs de sort et le mauvais œil ; le passage à la télépathie traduirait au contraire une modernisation de l'occultisme, et peut-être dans cette perspective faut-il expliquer le déclin actuel du thème du pouvoir par la pénétration de l'idéologie rationaliste au sein du public de la science-fiction.

Deuxième hypothèse : la vogue de l'hypnose implique une peur du surhomme dominateur, du savant fou, du candidat à la tyrannie et de son pouvoir maléfique ; la vogue de la télépathie suppose au contraire un minimum de confiance vis-à-vis du surhomme compréhensif, de celui qui lit les pensées, de la science douée de conscience et de son pouvoir bénéfique. Le rôle capital joué par la science dans notre société depuis la fin du XIX^e siècle a d'abord suscité l'étonnement et la méfiance ; il a finalement débouché sur une attitude nouvelle, à la fois résignation et assentiment devant une science plus paternaliste que libératrice.

Troisième hypothèse : le thème du pouvoir est, nous l'avons dit, d'origine fantastique, et n'a été capté que progressivement par la science-fiction. Intrinsèquement, il est resté d'essence fantastique en ce qu'il ne suppose aucune explication, aucune médiation : le pouvoir s'exerce, il ne se justifie pas (ou rarement). Dès lors la télépathie représente un progrès sur l'hypnose, puisqu'elle permet de développer toute une *casuistique des rapports de l'homme et du surhomme*, qu'elle médiatise par un système de règles dont on pourra mesurer la complexité dans cette anthologie et dont on chercherait en vain l'équivalent dans les autres pouvoirs. Et le déclin actuel du thème du pouvoir s'explique sans doute par un progrès de la médiation scientifique et technologique : aujourd'hui les pouvoirs se manifestent plus que jamais, mais par l'intermédiaire des machines et des choses. Pour le meilleur et pour le pire, la science-fiction est devenue adulte.

JACQUES GOIMARD.

GOMEZ

Par Cyril M. Kornbluth

Le don est déjà un pouvoir, le génie est déjà un surhomme. On pourra s'en convaincre en lisant cette nouvelle, qui démarre dans un registre purement réaliste et nous mène graduellement jusqu'en pleine science-fiction (peut-être même en plein fantastique : l'auteur n'a pas oublié comment les prêtresses antiques perdaient le don de prophétie).

Notons que ce texte fut écrit en 1954, dernière année de la guerre de Corée, année du maccarthysme triomphant. L'atmosphère ambiante n'était pas tendre pour les pacifistes et les idéalistes. Il était entendu que la science devait contribuer à la lutte contre l'hydre communiste. Et que la science-fiction, qui chantait depuis trente ans les vertus de la vieille Amérique, devait plus que jamais éveiller chez les jeunes les vocations de croisés en blouse blanche. Mais Cyril M. Kornbluth ne l'entendait pas de cette oreille. Il était de ceux à qui la bombe d'Hiroshima avait donné à réfléchir. Il prit parti pour les marginaux contre les représentants de l'ordre, pour l'amour contre la science. Périsse le pouvoir plutôt que d'être utilisé à une œuvre de mort ! C'est ainsi que cette nouvelle si simple, à l'écriture si limpide, apparaît finalement comme un des coups d'envoi de la science-fiction moderne.

MAINTEANT que je suis un vieux ronchon, je peux me permettre d'avouer que la nouvelle génération de savants m'agace prodigieusement. Il suffit de passer commande : « Et une bombe atomique au cobalt 60 ! bien saignante ! » et ils se précipitent sur leurs infâmes casseroles et mijotent leur horrible ragoût de destruction et de mort – surtout, que le client soit satisfait ! – et jamais le moindre doute ne vient obscurcir leur fatuité et leur suffisance tranquilles. Comment pourraient-ils concevoir qu'il existe une notion du bien et du mal plus importante que leur vaste cuisine elle-même ?

Il y en eut quelques-uns qui luttèrent contre cet état de choses, Wiener, Urey, Szilard, Morrison – morts à présent, et bien morts. De vieux fossiles complètement démodés. Mais le plus grand d'entre eux,

personne n'en a jamais entendu parler. Même l'amiral MacDonald n'a jamais vraiment éclairci l'affaire. Il s'appelait Julio Gomez. Hier, quelqu'un que mes amis juifs nomment Malach Hamovis, l'Ange Vagabond de la Mort, a mis le point final à son histoire. Une lettre de Rosa, lisérée de noir, m'annonçait que Malach Hamovis était venu, toutes ailes déployées, et avait emporté Julio à l'âge de trente-neuf ans. Pneumonie.

« Mais, écrivait-elle douloureusement, Julio aurait aimé que vous sachiez qu'il n'est pas mort trop malheureux, après une vie qui, bien que courte, fut bonne et remplie de satisfactions. »

Je pense que ce sera une satisfaction de plus pour lui, où qu'il soit, de savoir que son histoire est enfin racontée.

Elle a commencé il y a vingt-deux ans. C'était une fraîche matinée d'octobre. J'avais rendez-vous avec le professeur Sugarman, patron du département de physique à l'Université. C'était un boulot tout ce qu'il y a de plus anodin, à l'occasion de je ne sais quel – anniversaire – la première pile atomique, ou les essais de la bombe A, ou Nagasaki – je ne me souviens plus. Tout ce que je sais, c'est que le rédacteur en chef voulait une page là-dessus, et que je devais interviewer les trois ou quatre personnes de l'Université qui appartenaient au Manhattan District(1).

Sugarman m'attendait dans son bureau, au dernier étage de la tour carrée gothique qui abritait modestement le département de physique. Il se tenait devant une fenêtre ogivale, contemplant un ciel d'automne lavé de nuages. C'était un petit homme rondouillard et joufflu. Je l'avais rencontré quelquefois depuis deux ans dans des banquets ou des conférences de presse, mais je ne pensais pas qu'il me reconnaîtrait. C'est pourtant ce qu'il fit, ne trébuchant même pas sur mon nom.

« Monsieur Vilchek ? dit-il.

— C'est cela, professeur Sugarman. Comment allez-vous ?

— Bien. Très bien. » Son visage rayonnant ne le démentait pas. « Asseyez-vous, je vous prie. Eh bien, de quoi désirez-vous que nous parlions ?

— Voilà, monsieur. J'aimerais que vous me disiez quelles sont, à votre avis, les conséquences principales de l'énergie atomique, de l'invention de la bombe A, etc. Quel est, selon vous, le facteur le plus important dans ces problèmes ? »

Ses yeux pétillèrent, comme s'il avait su qu'il allait me surprendre. « L'éducation ! » assena-t-il, et il s'enfonça dans son fauteuil afin de constater son effet.

« Voilà certainement un point de vue nouveau, professeur. Que voulez-vous dire exactement ?

— L'éducation, répéta-t-il d'un ton solennel, – l'éducation

technique – conditionne en profondeur le dénouement de l'histoire contemporaine. L'incompréhension du grand public quant au sens et aux buts de la science m'inquiète profondément. Les gens nous mésestiment – c'est-à-dire qu'ils mésestiment la science – parce qu'ils ne la *comprennent* pas. Permettez que je vous montre quelque chose. » Il fouilla un moment dans les papiers qui jonchaient son bureau et me tendit une feuille de papier quadrillé couverte d'une écriture en pattes de mouche « Voici une lettre qui m'est arrivée », dit-il. J'étudiai le gribouillis et lus :

12 octobre.

Très estimé Monsieur,

Avec votre permission, je voudrais me présenter à vous, grand savant atomique. J'ai dix-sept ans et je travaille avec diligence tout seul en physique théorique. Ma connaissance d'anglais est imparfaite, comme je ne suis à New York que depuis un an seulement. Je suis venu de Porto Rico. Et comme Père et Mère sont pauvres, je dois travailler dans un restaurant pour laver les assiettes. Voilà pourquoi, très estimé Monsieur, je vous prie d'excuser mon anglais imparfait, qui sera meilleur.

Je suis confus de voler votre précieux temps, mais j'espère que vous prenez quelques minutes pour les misérables comme moi.

Je travaille sur la théorie des spectres d'absorption neutronique de l'alliage de bore en réacteur. Les réacteurs reproducteurs suivent la fonction :

$$u = \frac{x}{1} + \frac{x^3}{1} + \frac{x^5}{1} + \frac{x^7}{1} + \dots$$

pour l'alliage au bore, comparé avec le spectre d'absorption neutronique de fonction :

$$v = \frac{x^{1.4}}{1} + \frac{x}{1} + \frac{x^2}{1} + \frac{x^3}{1} + \dots$$

pour tous les solides auxquels je suis habitué. Ce qui amène la relation suivante qui indique seulement un gain d'ordre quatre.

$$v^4 = u \frac{1 - 2u + 4u^2 - 3u^3 + u^4}{1 + 3u + 4u^2 + 2u^3 + u^4}$$

Intuitivement, je ne suis pas satisfait par ce gain, et je vous prie de me dire, sur votre temps si précieux, là où je fais erreur. Avec tous mes plus sincères remerciements.

J. GOMEZ

Je me suis mis à rire. « C'est vraiment drôle, dis-je d'un ton entendu. Si seulement les originaux de toutes sortes qui viennent embêter le rédacteur en chef se contentaient de nous écrire des lettres comme celle-ci ! À propos, puis-je la publier ? Elle risque d'amuser nos lecteurs. »

Il hésita un instant. « Après tout... pourquoi pas ! Mais ne mentionnez pas mon nom. Parlez d'un « distingué physicien », mais sans plus. En ce qui me concerne, je n'ai pas beaucoup ri, bien que je comprenne votre point de vue. Il se peut que ce jeune homme soit faible d'esprit – il l'est probablement – mais ce qui est important à mes yeux, c'est qu'il croit comme beaucoup trop de gens que les savants sont des sortes de prestidigitateurs, aux manches remplies de trucs que n'importe qui peut apprendre... »

Je revins au bureau et mis en forme l'interview en vingt minutes. Il me fallut plus que cela pour convaincre le rédacteur en chef d'insérer la lettre du jeune Gomez dans la page scientifique. Il accepta finalement, sous réserve que je récrive la lettre – nous aurions été ensevelis sous les lettres de protestation si je l'avais envoyée telle quelle au marbre.

Le dimanche, à six heures et quart du matin, je fus réveillé par un martèlement de coups de poing sur la porte de ma chambre d'hôtel. Je trouvai mes pantoufles, enfilai ma robe de chambre et me dirigeai avec difficulté vers la porte. Mais ceux qui étaient de l'autre côté devaient être bigrement pressés. La porte s'ouvrit avant même que je l'aie atteinte. Il y avait là un des employés de l'hôtel, le passe-partout à la main, mon rédacteur en chef, trois jeunes types, le regard dur, et un homme âgé au visage sévère et glacé. L'employé de la réception marmonna quelque chose et s'en alla, tandis que les autres pénétraient chez moi. Je me tournai, l'air hagard, vers le rédacteur en chef. « Que... que se passe-t-il ? » bégayai-je.

Un des trois types se tenait le dos appuyé contre la porte ; un autre s'était mis en position devant la fenêtre et le troisième bloquait la porte qui menait à la salle de bain. Le vieillard me coupa sans aucun égard. « Reconnaissez-vous cet homme comme Vilchek ? » demanda-t-il d'un ton autoritaire à mon rédacteur en chef.

Celui-ci fit oui de la tête.

« Fouillez-le ! » aboya le vieil homme. Celui qui était devant la fenêtre s'approcha et me tâta sous toutes les coutures (comme si j'avais eu une arme sur moi !). Je bredouillai je ne sais quelle sottise.

Mon rédacteur en chef évitait ostensiblement mon regard.

Le vieillard s'adressa à moi quand la fouille fut terminée.

« Je suis le contre-amiral MacDonald, monsieur Vilchek. Je suis ici en tant que sous-directeur des services de sécurité et de renseignements de la Commission U.S. de l'énergie atomique. Est-ce vous qui avez écrit ceci ? » Il me jeta une coupure de presse. J'arrivai à peine à lire.

L'ATOME EST-IL RÉSERVÉ A UNE ÉLITE INTELLECTUELLE ? CE N'EST PAS L'AVIS D'UN JEUNE PLONGEUR DE RESTAURANT.

Cette lettre, envoyée récemment à un de nos atomistes les plus distingués, confirme l'opinion du professeur Sugarman (dont on lira l'interview ci-contre) suivant laquelle les gens ne mesurent pas la difficulté du travail des savants. Voici le texte complet de la lettre, y compris les passages « mathématiques » :

Très estimé Monsieur,

Avec votre permission, je voudrais me présenter à vous, grand savant atomique. J'ai dix-sept ans...

« Oui, dis-je à l'amiral. C'est moi qui ai écrit cela, sauf la manchette ! Et alors ?

— Cette lettre a été envoyée par quelqu'un qui demande des informations, et pourtant il n'y a pas l'adresse de l'expéditeur, grognait-il. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Je l'ai laissée de côté quand j'ai retranscrit le texte, expliquai-je patiemment. C'est ainsi que nous faisons toujours avec les lettres de lecteurs. Quelle importance... »

Il ne m'écoutait même plus. « Où est le soi-disant original de cette lettre ? »

Je réfléchis une seconde. « J'ai dû le laisser dans la poche de mon pantalon... » J'avançai vers la chaise où gisaient mes affaires.

« Ne bougez pas ! » C'était celui de la porte de la salle de bain qui m'avait brusquement stoppé. Je lui désignai mon costume et il chercha lui-même. C'est dans la poche intérieure de mon veston qu'il finit par trouver la lettre de Gomez. Il la passa à l'amiral. Le vieil homme compara mot à mot la coupure de presse et le texte manuscrit, et les fourra finalement dans une de ses poches.

« Je tiens à vous remercier de votre coopération », dit-il finalement à mon rédacteur en chef. Il rangea les deux feuilles de papier dans une de ses poches. « Je vous mets en garde, ajouta-t-il d'un ton sec, contre toute discussion à propos de cet incident, et surtout en public. Ceci

concerne au plus haut point notre sécurité nationale. Salut. »

C'est au moment où ils allaient sortir que mon rédacteur en chef sembla soudain se réveiller. « Amiral, dit-il, je vous signale que tout ce qui vient de se passer dans cette chambre sera demain en première page. »

L'amiral pâlit. « Vous n'ignorez pas, dit-il après un long silence, qu'à chaque instant notre pays peut se trouver plongé dans un conflit mondial, et que des enfants de chez nous meurent chaque jour ; et cela pour nous protéger, vous et moi, et nous tous. Mais que vaut leur mort si certains civils comme vous refusent d'obéir à une requête parfaitement raisonnable concernant notre sécurité nationale ? »

Mon rédacteur en chef s'assit sur le bord du lit défait et alluma une cigarette. « Je sais tout cela, amiral, dit-il tranquillement. Mais je sais aussi que nous vivons dans une nation libre, et que je ferai tout pour que cela ne change pas. Je me refuse à taire ce que je viens de voir : cette fouille illégale, cette saisie d'un document appartenant... »

L'amiral l'interrompit. « Je puis vous certifier sur mon honneur d'officier que vous causeriez un grave préjudice à notre pays en relatant ceci.

— Votre honneur d'officier ? l'interrogea le rédacteur en chef. Vous pénétrez dans cette chambre sans mandat de perquisition – croyez-vous que cela soit légal ? Et votre tueur prêt à tirer sur Vilchek quand il s'est avancé vers la chaise, croyez-vous que je ne l'ai pas vu ? » Je transpirai un bon coup à cette pensée, mais l'amiral semblait encore plus mal en point que moi.

« Je crois que je devrais m'excuser pour la façon dont nous nous sommes conduits », dit-il finalement. Il parlait péniblement, comme si les mots lui blessaient la gorge. « Veuillez m'excuser, je vous prie. Mon excuse est, comme je vous l'ai dit, qu'il s'agit d'une affaire de première importance. Puis-je avoir votre parole, messieurs, que ceci ne sera pas exposé au grand jour ?

— À une condition, dit le rédacteur en chef. Je veux avoir l'exclusivité de cette histoire Gomez. Monsieur Vilchek la couvrira avec votre entière coopération. En retour, nous n'en révélerons pas un mot tant que vous ne nous aurez pas donné le feu vert, et le reportage vous sera soumis.

— D'accord », répondit l'amiral, d'un ton amer. Il paraissait réaliser soudain que le rédacteur en chef avait combiné son coup depuis le tout début.

L'amiral me mit au courant dans l'avion qui nous emmenait à New York. Il le fit à regret, mais avec précision, comme quelqu'un ayant un sale boulot sur les bras, mais décidé à bien le faire malgré tout. « Aujourd'hui, à trois heures du matin, j'ai reçu un coup de téléphone

du directeur de la Commission à l'énergie atomique. Il avait été réveillé *en personne* par un appel du professeur Monroe du Comité consultatif scientifique. Le professeur Monroe avait travaillé tard dans la nuit et il s'était fait apporter le journal du dimanche pour le lire avant de s'endormir. Quand il a vu la lettre de Gomez, il a littéralement bondi de son lit. Il se trouve que ses propres travaux, monsieur Vilchek, portent sur la fameuse relation des spectres d'absorption neutronique dont parle Gomez. Et ceci est... heu... un des secrets atomiques les mieux gardés. Je pense que ce Gomez a dû tomber dessus alors qu'il travaillait comme concierge ou quelque chose comme ça et, en bon mythomane, il prétend l'avoir inventé lui-même. »

Je me grattai les joues ; je n'avais même pas eu le temps de me raser. « Amiral, vous n'essaieriez pas de me faire prendre des vessies pour des lanternes ? Comment trois équations peuvent-elles être un super-secret atomique ? »

Il hésitait. « Tout ce que je peux vous dire, c'est que ça concerne certains réacteurs.

— Mais c'est ce qui était dit dans la lettre ! Vous voulez dire que Gomez n'aurait pas seulement piqué les équations, mais qu'il savait aussi ce qu'elles signifiaient ?

— Quelqu'un s'est montré incroyablement négligent, dit l'amiral d'un ton glacial. Pour les Russes, ça vaudrait plusieurs divisions si Kapitza⁽²⁾ pouvait jeter un coup d'œil sur ces équations – et réaliser qu'elles sont correctes. »

Il me laissa méditer là-dessus tandis que notre avion survolait le New Jersey. « Nous arriverons dans à peu près cinq minutes, monsieur, annonça la voix du pilote. Nous avons une priorité d'atterrissage à Newark.

— Bien, dit l'amiral. Qu'une voiture civile vienne nous prendre à notre arrivée.

— Civile ? répétais-je.

— Bien sûr ! » Il s'enerva. « C'est ça le pire ! Nous devons éviter tout ce qui pourrait faire soupçonner que cette lettre ou ce fameux Gomez lui-même présentent un intérêt spécial. Comme ça se fait pour toutes les publications, des exemplaires de votre canard sont déjà en route vers Moscou – ils ramassent tout ce qui paraît chez nous. Si nous essayions d'interdire cet exemplaire, cela signifierait aussitôt qu'il contient une information importante. »

Nous nous posâmes et nous embarquâmes tous les cinq dans une voiture de modèle récent et d'apparence banale. Un des hommes de l'amiral se mit au volant à la place du chauffeur, un caporal qui portait l'insigne des transmissions sur son uniforme. Nous restâmes tous silencieux pendant le trajet de Newark à Spanish Harlem, dans

New York. L'amiral alluma une cigarette, mais il la jeta par la portière après deux ou trois bouffées spasmodiques.

Le Porto Bello Lunchroom se trouvait au milieu d'un bloc d'immeubles à l'aspect crasseux, avec une façade donnant sur la rue. Une ribambelle de gamins maigrichons contemplèrent notre voiture avec de grands yeux et se précipitèrent vers nous pour nous proposer leurs services. « On garde votre voiture, messieurs ? » criaient-ils, la main tendue. L'amiral les stupéfia – moi aussi, d'ailleurs – par un flot d'imprécations en espagnol. Ils s'envolèrent comme une nuée de moineaux et retournèrent à leurs jeux plus loin dans la rue.

« Higgins, ordonna l'amiral, allez voir s'il y a une sortie derrière. » Un des hommes s'en alla et tourna à l'angle de la rue, sous le regard morne et indifférent de femmes vêtues de noir, assises sur les perrons. Il revint cinq minutes plus tard avec une réponse négative.

« Je vais entrer avec Vilchek, dit l'amiral. Vous, Higgins, vous vous posterez devant la porte du restaurant et vous intercepterez quiconque essaiera de sortir. Allons-y, monsieur Vilchek. Et n'oubliez pas que c'est moi qui parle. » Nous entrâmes en plein déjeuner. Les dix tables étaient occupées. Les clients nous regardèrent entrer. « Service de Santé de Nueva York, Senora, dit l'amiral, s'adressant à une femme, derrière une antique caisse enregistreuse.

— Ah ! grommela-t-elle. *Por favor, no aqui !* Derrière. D'accord ? Venez. » Elle se fit remplacer par une jeune et jolie serveuse et nous conduisit dans une petite cuisine, saturée de vapeurs et de fumées. On était entassés là-dedans, l'amiral, moi, la femme, plus un vieux cuisinier et un jeune plongeur. L'amiral et la femme échangèrent un rapide dialogue en espagnol. Il jouait parfaitement son rôle. Quant à moi, je n'arrivais pas à détacher mes yeux de ce jeune laveur de vaisselle qui, d'une façon ou d'une autre, s'était trouvé en possession d'un des super-secrets atomiques américains.

Gomez avait dix-sept ans – c'est ce qu'il avait écrit – mais il en paraissait quinze. Il était mince, presque maigre, et sa peau avait la couleur du tabac de Virginie. Ses cheveux étaient raides, d'un noir brillant, et un peu longs. Il s'essuyait sans arrêt les mains à son tablier, avant de remonter une mèche qui tombait sur son front mouillé. Il travaillait comme un damné, plongeant, lavant, rinçant, essuyant, telle une machine, mais il restait pourtant calme et détendu. Son visage arborait un léger sourire qui était, je le découvris plus tard, habituel chez lui – une sorte d'expression de tranquillité, comme s'il n'était pas du tout dans cette cuisine étouffante, mais à des milliers de kilomètres de là. Par contre, le vieux cuistot ne cherchait nullement à cacher que notre présence dans ces lieux le dérangeait profondément – il nous regardait d'un air féroce et chacun de ses gestes exprimait son mécontentement. Gomez, lui, je crois, n'avait même pas remarqué

notre arrivée. Une idée subite, complètement folle, me traversa brusquement l'esprit.

L'amiral se tourna vers le jeune homme. « *Como se llama, chico ?* »

Il posa l'assiette qu'il venait d'essuyer. « *Julio Gomez, senior. Por que, por favor ? Que pasa ?* »

Il n'avait pas l'air inquiet le moins du monde.

« Service de Santé de *Nueva York*, répondit l'amiral. *Con su permiso...* » Il prit les mains de Gomez et les étudia méticuleusement de chaque côté, laissant entendre de petits bruits désapprobateurs. « *Tstt... tstt...* » Puis il parut prendre une décision. « *Bon ! Vamanos, Julio. Siento mucho. Usted esta muy enfermo.* » Tout le monde se mit à parler en même temps : la femme prétendant que ceci portait atteinte à la réputation de son restaurant, le cuisinier parce qu'il serait sans plongeur, et Gomez parce que cela risquait de lui faire perdre son travail.

Ces cris ne firent pas perdre contenance à l'amiral. Il mit fin sans tarder aux récriminations et, cinq minutes plus tard, nous traversions le restaurant, emmenant le jeune Gomez avec nous. « *La loteria !* » murmura une cliente dans le silence qui précéda notre sortie. « *O las mutas* », dit un autre. Pourquoi se faisait-on arrêter dans ce quartier ? Il y avait les jeux illégaux et la drogue. Évidemment la jolie serveuse derrière la caisse nous considéra d'un air terrifié. « *Julio ?* » appela-t-elle d'une voix angoissée, mais il ne l'entendit pas.

Gomez s'assit dans la voiture, arborant toujours son étrange sourire et son regard perdu à des millions de kilomètres de là, tandis que nous roulions vers Foley Square. Quant à l'amiral, son air rébarbatif et soucieux ne m'incita pas à lui poser la moindre question. Nous arrivâmes au Fédéral Building. Gomez ouvrit une seconde la bouche, pour observer avec surprise : « Ce n'est pas l'hôpital ! »

Personne ne lui répondit. Nous montâmes les quelques marches et pénétrâmes dans l'ascenseur. Qui n'aurait été inquiet – *moi j'aurais été inquiet* – d'être ainsi emmené sous bonne garde ? Tout le monde a quelque chose à se reprocher. Mais lui n'avait même pas l'air de remarquer ce qui lui arrivait. Un simple d'esprit ou bien... et soudain je repensai à cette idée absurde qui m'était venue tout à l'heure.

La porte vitrée portait une inscription : « Commission U.S. de l'énergie atomique. Services de sécurité et de renseignements. » L'amiral poussa la porte et entra, suivi de notre petite troupe, à la grande stupéfaction des personnes présentes dans la pièce. Le type assis derrière le bureau se leva et laissa son siège à l'amiral ; Gomez, lui, eut droit à la chaise des visiteurs. Les autres restèrent debout.

L'amiral attaqua en sortant la lettre : « Avez-vous déjà vu cette lettre ? » À la façon dont il la tenait, il était clair qu'il n'avait pas

l'intention de la lâcher.

« Si, *seguro*. Je l'ai écrite la semaine dernière. C'est drôle. Je ne suis pas vraiment malade comme vous dites, non ? » Il semblait réellement soulagé.

« Non. Où avez-vous trouvé ces équations ?

— J'ai inventé », répondit Gomez fièrement.

L'amiral émit un petit rire méprisant. « Ne me faites pas perdre mon temps, jeune homme. Où avez-vous trouvé ces équations ? »

Gomez commençait à s'énerver. « Vous avez pas le droit d'appeler moi menteur. Je suis pas autant intelligent que grands savants, *seguro*, et peut-être j'ai fauté. Peut-être je perds le temps précieux à *el profesor* Chugarmán, mais il a pas le droit de faire arrêter moi. Je dis dans la lettre qu'il répond pas si lui veut pas. Je fais pas de crime et vous avez pas le droit ! »

L'amiral avait l'air ennuyé. « Alors, dites-moi comment vous avez trouvé ces équations.

— D'accord », répondit Gomez. Il ne souriait plus. « Vous savez, les trajectoires des neutrons sont énoncées en mécanique matricielle il y a cinq ans par *profesor* Oppenheim. D'accord ? Moi je transpose ses équations du domaine des trajectoires présumées au domaine spectral et les intègre en zones d'absorption. D'où les développements en séries u et v . Et à partir de là, la relation $u-v$ est évidente, non ? »

L'amiral avait l'air toujours aussi ennuyé. « Vous avez noté ? » demanda-t-il.

Un de ses adjoints avait un bloc sténo à la main. « Oui », répondit-il.

L'amiral prit le téléphone. « MacDonald à l'appareil. Passez-moi le professeur Mines à Brookhaven. Tout de suite ! » Il expliqua calmement à Gomez. « Le professeur est le patron du département de physique théorique de la C.E.A. Je vais lui demander ce qu'il pense de la façon dont vous avez obtenu ces équations. Il me répondra que le charabia que vous nous avez servi n'a absolument aucun sens. Et alors là, vous allez me dire où vous les avez *vraiment* obtenues. »

Gomez semblait ne pas très bien comprendre. L'amiral revint au téléphone. « Professeur Mines ? Amiral MacDonald, des Services de Sécurité. Je désirerais votre opinion à propos de la déclaration suivante. » Il claqua des doigts et on lui fit passer le bloc sténo. « Quelqu'un prétend avoir transposé les... (il lut attentivement)... équations du domaine des trajectoires présumées neutroniques, énoncées en mécanique matricielle par Oppenheim, au domaine spectral en les intégrant en zones d'absorption. »

Dans le silence général, je perçus le grésillement d'une voix à l'autre bout du fil. Le visage de l'amiral sembla soudain virer au rouge vif. La voix lointaine s'était tue. L'amiral resta un long moment sans

prononcer un mot. « Non, ce n'était ni Fermi ni Szilard, dit-il finalement. Je ne suis pas en droit de vous donner le nom de cette personne. Pourriez-vous venir le plus rapidement possible au Fédéral Building, à New York ? J'ai... j'ai besoin de votre aide. D'extrême urgence. » Il raccrocha, le front soucieux, et murmura comme pour lui-même : « Extrême urgence. Oui. » Puis il sortit du bureau le regard quelque peu vague.

Ses adjoints se regardèrent entre eux, complètement désorientés. « Cinq ans, dit l'un d'eux, et... »

— Chut, l'interrompt un autre, regardant manifestement dans ma direction.

— Que se passe-t-il ? » demanda Gomez. Son sou rire rayonnait à nouveau. « C'est drôle, je trouve.

— Tranquillisez-vous, lui dis-je. On dirait que vous allez...

— Taisez-vous ! » m'enjoignit le grincheux. Je me tus, et nous attendîmes.

Un peu plus tard, quelqu'un vint apporter du café et des sandwiches. Et enfin l'amiral revint, accompagné du professeur Mines. C'était un vieillard aux cheveux blancs, avec un visage sillonné de rides. Je savais qu'il avait eu des petits ennuis avec le Congrès pour s'être entêté à militer en faveur d'un gouvernement mondial et pour avoir signé les pétitions qu'il ne fallait pas ; mais il était un savant avant tout, entièrement dévoué à la science.

« Monsieur Gomez ? demanda-t-il gaiement. L'amiral me dit que vous êtes, ou bien un espion russe parfaitement entraîné, ou un atomiste autodidacte phénoménal. Il veut que je découvre ce qu'il en est en réalité.

— Espion russe, moi ? cria Gomez outragé. Lui fou ! Je suis citoyen américain des États-Unis.

— Cela ne change rien, répondit calmement Mines. Il me dit aussi que vous qualifiez les relations $u-v$ comme évidentes ! Le moins qu'on puisse dire, c'est que voilà une dérivation hautement abstruse de la théorie des fractions rationnelles et de la multiplication complexe. »

Gomez s'étouffait, s'étranglait – il n'arrivait même plus à parler. Finalement il réussit à articuler, les yeux brillants : « *Por favor*, je peux avoir papier ? »

On lui apporta du papier et la séance commença.

Gomez et le professeur Mines discutèrent et tracèrent des signes pendant deux heures sans interruption. Au fur et à mesure, Mines se débarrassa de sa veste, puis de son gilet, puis de sa cravate. Il nous avait complètement oubliés. Gomez, lui, était encore plus concentré. Il restait tel qu'il était arrivé, *niant* l'existence de tout ce qui était étranger à cet échange incroyablement rapide d'idées formulées en signes étranges ou dans les termes ésotériques du jargon

mathématique. Le professeur n'arrêtait pas de bouger sur sa chaise, de croiser et de décroiser les jambes et, de temps en temps, sa voix devenait suraiguë. Gomez, lui, restait impassible. Il écrivait tout en parlant d'une voix basse, rapide et monocorde, fixant Mines droit dans les yeux de son regard presque illuminé.

Quant à nous, nous contemplions la scène dans un silence respectueux.

C'est le professeur Mines qui rompit le premier : « Je n'en peux plus, Gomez, dit-il, en se levant. Il faut que je réfléchisse à tout ça... » Il se dirigea vers la porte, ramassant mécaniquement sa veste, son gilet et sa cravate, et c'est alors seulement qu'il réalisa notre présence.

« Alors ? » demanda l'amiral avec une grimace.

Le professeur eut un sourire contrit. « Ce jeune homme est un véritable physicien », dit-il. Gomez se dressa violemment, les yeux exorbités.

« Higgins, emmenez-le dans le bureau voisin », ordonna l'amiral. Gomez se laissa conduire, comme un somnambule.

Le professeur Mines rit sous cape. « Sécurité ! dit-il. Sécurité !

— Laissez-moi prendre mes décisions tout seul, je vous prie, professeur, grinça l'amiral. Mon travail consiste à empêcher les Russes de voler nos secrets scientifiques, et je fais de mon mieux. Ce que je désire, c'est votre opinion en ce qui concerne Gomez : a-t-il trouvé ces équations tout seul ?

— Oui, répondit Mines laconiquement. Oui, sans aucun doute. Et si cela vous intéresse, j'ai éprouvé le plus grand mal à le suivre.

— Je n'en doute pas, persifla l'amiral, avec un sourire glacial. Et maintenant voudriez-vous être assez bon pour me dire comment il a pu arriver une chose aussi incroyable ?

— C'est déjà arrivé, amiral, dit Mines. Je suppose que vous n'avez jamais entendu parler de Ramanujan ?

— Non.

— *Srinivasa Ramanujan* ?

— *Non !*

— Enfin... Eh bien, Ramanujan est né en 1887 et il est mort en 1920. C'était un pauvre Hindou qui avait été refusé deux fois à l'Université. Il était entré dans l'Administration. Il est devenu un très grand mathématicien grâce à un seul vieux bouquin complètement dépassé à l'époque. En 1913, il envoya quelques-uns de ses travaux à un professeur de Cambridge. Il fut immédiatement distingué et vint en Angleterre où il fut considéré comme un savant de premier ordre. Il devint membre de la Royal Society, compagnon de la Trinité, et ainsi de suite. »

L'amiral secoua la tête, hébété.

« Ça arrive, expliqua Mines. Ça arrive... la preuve. Et Ramanujan

n'avait qu'un seul livre dépassé. Mais nous sommes à New York. Gomez a accès à tous les livres de mathématiques qu'il veut consulter et même à énormément d'informations atomiques non protégées ou tombées dans le domaine public. Et en plus... c'est un génie. Il a une façon d'établir des rapports... Il n'a qu'une notion très vague de ce que devrait être une preuve. Non, il voit les relations instantanément, intuitivement. C'est une qualité extrêmement rare et que je lui envie. Là où il me faut, disons une douzaine d'étapes difficiles pour passer d'une conclusion à une autre, il lui suffit d'un seul saut. Ramanujan aussi était comme ça – très intuitif, manquant de ce que nous appelons la rigueur. » C'est à cet instant qu'il réalisa qu'il tenait ses affaires à la main. Il noua sa cravate et se rajusta. « Puis-je vous être encore utile ? demanda-t-il poliment.

— Une dernière question, demanda l'amiral. Selon vous, est-il plus... euh... meilleur que vous ?

— Oui, répondit Mines. Bien meilleur. » Et il sortit.

L'amiral resta immobile, contemplant le mur d'un regard hébété. Il paraissait hypnotisé, ce qui ne lui ressemblait pas. Au bout d'un long moment, il se décida à demander : « Que quelqu'un m'appelle le directeur général. Non... euh... le président de la Commission. » Un de ses adjoints prit le téléphone et composa un numéro.

« Amiral, dis-je, où en sommes-nous ?

— Hein ? Oh ! c'est vous ? Eh bien, cette histoire ne me concerne plus à partir du moment où aucun secret n'a été violé. Je vais remettre Gomez entre les mains de la Commission afin qu'ils l'utilisent pour le plus grand bien de notre pays.

— Comme une machine ? C'est donc ça ? » J'étais dégoûté.

— Il me considéra de son regard glacé. « Comme une arme », dit-il.

Il avait raison, bien sûr. Avais-je oublié qu'une guerre était en cours ? Et pourtant, comment l'ignorer, cette guerre ? Qui pouvait l'ignorer ? Les impôts, la pénurie de certaines denrées, un cousin d'un ami tué en Corée, nos frères cadets appelés sous les drapeaux, la montée en flèche des prix. Je me grattai le menton, mal à l'aise, et allai à la fenêtre. Foley Square, sous nos pieds, était désert comme tous les dimanches. Seule une silhouette féminine faisait les cent pas devant le Fédéral Building. Ces aller-retour incessants, cette démarche nerveuse, avaient un caractère pénible, désespéré et tragique.

Et soudain je sus qui elle était. C'était la jolie petite serveuse du Porto Bello Lunchroom ; elle avait dû prendre un taxi et nous suivre pendant que nous emmenions Julio. « Tu ferais aussi bien d'abandonner, petite, lui dis-je en moi-même. Julio n'est déjà plus le gentil jeune homme que tu as connu, il est devenu un secret militaire. Oublie-le et rentre chez toi. »

On aurait pu croire qu'elle m'avait entendu. Elle enfouit son visage

dans un petit mouchoir ridicule, fit demi-tour et courut à perdre haleine vers la bouche de métro où elle disparut.

Le téléphone se mit à sonner.

« MacDonald à l'appareil. J'ai en main tous les éléments de l'affaire Gomez, monsieur le Président. »

Julio était encore mineur, aussi ses parents signèrent-ils le contrat pour lui. Nul n'avait spécifié en quoi consistait précisément son travail. En retour, il bénéficiait d'un salaire correct – comparé à ceux de l'Administration – et d'une allocation journalière.

Je signai un contrat moi aussi : « Spécialiste de l'Information. » Je faisais fonction à la fois de compagnon et d'historien. J'étais aussi le type qu'ils préféreraient garder à l'œil plutôt que de lui laisser traîner ses guêtres là où il ne fallait pas. Quand quelqu'un fit remarquer à l'amiral que l'on pouvait économiser mon salaire, celui-ci répondit sèchement qu'il avait donné sa parole. Je suis donc resté, pour mon plus grand bien.

Nous ne portions aucun nom. Nous n'étions ni Opération Chose ni Projet Kekseksa, ni Plan Machin Truc. Nous étions en tout et pour tout cinq personnes enfermées dans une grande maison de quinze pièces à la périphérie de Milford, dans le New Jersey. Il y avait d'abord Gomez, qui occupait seul l'étage supérieur, entouré de montagnes de livres, de revues techniques et de tableaux noirs. Il y avait les trois hommes du Service de Sécurité, Higgins, Dalhousie et Leitzer, qui dormaient à tour de rôle et surveillaient les abords de la maison. Et il y avait moi.

Une fois par semaine, le professeur Mines venait voir Gomez. Je tenais une sorte de journal de leurs entrevues. Il ne faut pas en déduire pour autant que j'étais au courant de ce qui se disait pendant ces visites. Des correspondants de guerre m'ont raconté comment ils étaient tenus dans l'ignorance des décisions importantes, et informés seulement des détails secondaires. Tant de sorties de l'aviation aujourd'hui, le nombre le plus élevé depuis le 15 janvier. 15 pour 100 de pertes de moins que les estimations prévues. Une certaine progression enregistrée dans tel secteur, là où l'ennemi nous oppose une résistance relativement forte. Et ainsi de suite : tout, sauf la véritable information.

Il en était à peu près de même de mon journal. En voici quelques extraits : « Sur recommandation du professeur Mines, monsieur Gomez a commencé aujourd'hui à travailler à une théorie qui doit être expérimentée sur réacteur au Laboratoire National de Brookhaven. Cette recherche porte sur l'établissement de soixante-dix équations différentielles partielles... Monsieur Gomez a annoncé aujourd'hui à titre de ballon d'essai qu'en vérifiant certains travaux théoriques mis en œuvre au laboratoire de la C.E.A. de Los Alamos, il aurait

découvert une affirmation erronée sur le mouvement neutronique, ce qui invaliderait les conclusions obtenues... Le professeur Mines a révélé aujourd'hui que monsieur Gomez, grâce à un aspect jusqu'à présent inexploité de l'analyse tensorielle de Minkowski, avait réussi à venir à bout d'un des principaux obstacles au contrôle des réactions thermonucléaires... »

On ne m'en disait pas plus.

Un jour je protestai auprès du professeur Mines contre cet état de choses. Il s'enfonça dans son fauteuil et me dit calmement : « Vilchek, avec toute l'amitié que je vous porte, je vous assure que rien de ce que vous pouvez comprendre ne vous est caché. Tout ce qui serait plus complexe que la description vague et condensée de ce qui est en cours vous passerait par-dessus la tête. Et si nous nous montrions plus spécifiques et plus précis, nous risquerions de fournir des informations trop importantes pour d'autres nations.

— En tout cas, dis-je amèrement, ce n'est pas ainsi que fut traité Bill Lawrence quand il couvrit la mise au point de la bombe atomique. »

Mines opina, avec un sourire amusé. « Si, justement. Bien sûr, il pouvait écrire sur des grands principes, sur des choses intéressantes qui pouvaient être révélées sans grand dommage. Par exemple, vous ne dévoilez pas un secret d'État si vous dites qu'une masse critique d'uranium 235 ou de plutonium explose en produisant un énorme dégagement de chaleur, etc. Il restera encore des milliers et des milliers d'heures de recherche pour découvrir cette masse critique. Je pourrais vous citer des foules d'exemples semblables. »

Je dus bien me rendre à son explication. Je copiais scrupuleusement les communiqués qu'il me donnait. Je prenais aussi pas mal de notes, dans l'espoir de publier un jour quelque chose sur le côté humain de cette aventure.

C'est ainsi que je suivis les progrès de Gomez en anglais. Je découvris son goût pour la croustade de volailles et les gâteaux de riz, son habitude de faire son ménage lui-même et sa manie de la propreté, digne d'une vieille fille.

« Quand vous avez passé vos quinze premières années dans une cabane en tôle ondulée, Beel, me dit-il un jour, il est normal d'aimer les choses propres et jolies. » Pendant ses entretiens avec Mines, Gomez était capable de balayer et d'essuyer tout l'appartement, sans pour autant s'arrêter de discuter avec le professeur dans leur jargon mathématique.

En général Gomez travaillait par périodes de quarante-huit heures, pendant lesquelles il ne mangeait presque rien. Puis pendant deux jours il redevenait normal ; il faisait la sieste, jouait sur la pelouse avec un des hommes du Service de Sécurité. Il me parlait de son

enfance à Porto Rico et de sa jeunesse à New York. Il m'apprit quelques mots d'espagnol et me pria de le reprendre sur ses trop grosses fautes d'anglais.

« Mais, lui demandai-je une fois, n'avez-vous jamais envie de sortir d'ici ? »

Il sourit. « Pourquoi voudrais-je sortir, Beel ? Ici je mange bien. Je peux envoyer de l'argent à mes parents. Et surtout, j'ai entre les mains les travaux des plus grands savants sans avoir besoin d'attendre cinq ou dix ans qu'ils soient mis dans le domaine public.

— Vous n'avez pas une petite amie ? »

Ma question le gêna et il changea de sujet. Le professeur Mines arriva sur ces entrefaites, accompagné de son chauffeur qui avait tout l'air d'un agent du F.B.I. – qui en était d'ailleurs certainement un. Mines portait, comme toujours, une serviette bourrée de documents. Il m'adressa aimablement quelques mots, et Julio et lui grimpèrent dans l'appartement du haut.

Ils restèrent enfermés cinq heures – un record. Pourtant, quand le professeur descendit, je n'eus droit à aucun communiqué. Mines se montra encore plus vague et évasif que d'habitude. « Rien d'important, dit-il. Nous nous sommes assis et nous avons bavardé. Julio a quelques idées en tête – je lui ai conseillé de les développer un peu plus. Vous savez... euh... nous l'avons utilisé plus ou moins comme un ordinateur ; nous lui avons confié des problèmes trop complexes pour moi ou mes collègues. Maintenant il a envie de faire lui-même de la recherche. Et je ne vous cacherai pas que ça pourrait être extrêmement intéressant si son intelligence devenait créative. »

Je n'en doutais pas.

Le soir, Julio ne descendit pas dîner. Quelques heures plus tard, en pleine nuit, un bruit sourd me réveilla en sursaut. Ça venait d'en haut. J'enfilai une robe de chambre en toute hâte et grimpai l'escalier.

Julio, entièrement habillé, était étalé sur le plancher. Il avait buté contre un tabouret et s'était affalé par terre. Ce qui était bizarre, c'est qu'il ne semblait même pas s'être rendu compte de sa chute. Ses lèvres remuaient silencieusement et il me regardait comme s'il ne me voyait pas.

« Ça va, Julio ? » demandai-je, tout en l'aidant à se relever.

Il se redressa comme un automate. « ... la fonction dzêta est sans valeur, murmura-t-il.

— Pardon ? »

Il réalisa seulement alors ma présence. « Comment se fait-il que vous soyez là, Beel ? C'est l'heure de dîner ? » Il avait l'air complètement hébété.

« Il est quatre heures du matin, *por dios*. Vous ne trouvez pas qu'il est temps de dormir ? »

Son regard m'inquiéta.

Non, il ne trouvait pas qu'il était temps de dormir. Il avait du travail. Je redescendis, et pendant une heure au moins, je l'entendis aller et venir au-dessus de ma tête. Finalement, je sombrai dans le sommeil.

Cette fois, les quarante-huit heures furent largement dépassées. Pendant une semaine, je lui apportai ses repas, qu'il mangeait parfois sans même s'en rendre compte, d'une main, tandis que de l'autre il traçait interminablement toute sorte de signes sur des blocs de papier jaune. Parfois je trouvais le plateau intact. Il ne prenait même plus le temps de se raser (il n'avait pas beaucoup de barbe). Il était trop occupé pour prendre soin de lui, trop occupé pour parler, trop occupé pour manger. Quand le sommeil s'emparait de lui, il s'endormait directement sur une chaise ou dans son fauteuil.

Je commençais à m'inquiéter. Leitzer, quand je lui posai la question, téléphona au Service de Sécurité et de Renseignements à New York. La réponse fut laconique. Nos ordres étaient de garder et de protéger Gomez, mais rien n'était prévu en cas de dépression nerveuse.

Il ne me restait plus qu'à attendre la prochaine visite du professeur Mines – il appellerait un médecin ou conseillerait à Julio de se calmer un peu, ou même programmerait son travail de façon qu'il puisse se reposer.

En fait, Mines se montra peu soucieux de l'état de Gomez. Il arriva, grimpa l'escalier et redescendit deux heures plus tard. Il ne s'arrêta même pas pour me parler et fonçait vers la porte d'un air absent, quand je l'interceptai et le pris par le bras pour le conduire dans ma chambre.

« Alors ? demandai-je. Que se passe-t-il ? »

Il me considéra calmement. « Il s'en sort très bien. Il ne faut surtout pas l'arrêter. »

Le professeur était un homme bon, généreux et humain. Et pourtant il refusait de tenter quoi que ce soit pour empêcher Julio de s'enfoncer encore plus dans sa prostration : Le professeur Mines aimait bien les gens, mais il aimait encore plus la physique théorique. « Est-ce si important que cela ? »

Il haussa les épaules d'un air agacé. « Certains scientifiques travaillent ainsi, dit-il. Newton était comme ça. Sir William Rowan Hamilton aussi.

— Hamilton-machin-truc, je m'en fiche ! À quoi cela rime-t-il ? *Pourquoi* ne dort-il plus ? *Pourquoi* ne mange-t-il plus ?

— Vous ne *pouvez* pas savoir ce que c'est.

— Bien sûr. Bien sûr, dis-je, vexé. Je ne suis qu'un pauvre type de journaliste. Mais vous qui savez tout, dites-moi donc ce que c'est ! »

Il marqua une imperceptible hésitation avant de me répondre. « Je vais essayer... Le jeune homme qui vit au-dessus est en quelque sorte un acrobate intellectuel. Vous avez entendu parler de ces grands joueurs d'échecs qui jouent comme on dit à l'aveugle. C'est-à-dire simultanément contre une centaine d'adversaires parfois, sans avoir d'échiquier devant eux. Ils mémorisent toutes les positions des pièces et élaborent cent stratégies à la fois. Eh bien, ceci n'est rien comparé à ce que fait Julio là-haut.

« Dans sa tête sont enregistrées des millions et des millions de données de physique théorique. Il les trie, en prend une ici, une autre là, les assemble en relations nouvelles, vérifie, rejette quand il le faut, compare les nouvelles relations entre elles, les retourne dans tous les sens pour voir ce que ça donne, puis il les confronte aux théories connues, les enregistre dans sa mémoire – et il répète incessamment ce processus – et pendant ce temps, il confronte tous ces éléments avec le but final que lui seul entrevoit. » Il se tut, à bout de souffle.

Je me sentis intimidé ; sensation qu'un journaliste a rarement l'occasion d'éprouver. « Quel est ce but final ? demandai-je.

— Je pense, dit-il lentement, qu'il travaille sur une théorie du champ unifié. »

À l'entendre, cela semblait tout expliquer. Je lui avouai qu'en ce qui me concernait ce n'était pas le cas.

« Ne vous formalisez pas, Vilchek, mais je ne sais pas si vous, profane, pouvez comprendre. » Il me parlait d'une voix lente, de professeur. « Disons que, comme vous le savez, les mathématiques avancent par grandes vagues, et les sciences appliquées, fondées sur les mathématiques, suivent cette avance avec un certain retard. Il y eut la grande vague de l'algèbre au Moyen Age – elle fut suivie par les progrès en navigation, en artillerie, en topographie, etc. Puis avec la Renaissance vint l'analyse, le calcul différentiel et intégral. Cela ouvrit l'ère de la vapeur et de ses utilisations, des machines, de l'électricité. Depuis 1875, la vague des mathématiques *modernes* a eu pour conséquence l'énergie atomique. Eh bien, notre ami là-haut est peut-être en train d'inventer le prochain grand bond. »

Il se leva et prit son chapeau.

« Un instant », l'arrêtai-je. Je fus étonné de constater que ma voix ne tremblait pas. « Que va-t-il arriver ? Le contrôle de la gravitation ? Le contrôle de la personnalité ? Le transport des voyageurs par ondes radio ? »

Le professeur évitait visiblement de rencontrer mon regard. Il parut soudain se ratatiner sur lui-même. « Ne vous en faites pas », me dit-il.

Il partit et je ne le retins plus.

Le soir, je montai à Julio une croustade de volailles et un œuf battu dans de la bière, sans alcool. Il but le cocktail, me dit rapidement

bonjour, et continua à couvrir les feuilles jaunes de son écriture minuscule.

Je redescendis, de plus en plus inquiet.

Le lendemain après-midi, cet état prit brusquement fin. Je tombai sur Gomez en train de fouiller dans la grande cuisine du rez-de-chaussée comme un vieux coolie affamé. Il repoussa la mèche noire qui lui barrait le front. « Beel, qu'y a-t-il à manger ? » eut-il le temps de demander, et il s'affala sur le lino. Leitzer accourut à mes cris, lui prit le pouls d'une main experte, et l'enroula dans une couverture. « Il s'est seulement évanoui, dit-il. Emportons-le dans son lit.

— Vous n'appelez pas un médecin ?

— Nous ferons aussi bien que n'importe quel docteur, me répondit-il flegmatiquement. Et je ne tiens pas à prendre de risques. Aidez-moi. »

Nous le montâmes dans sa chambre et le mîmes au lit. Il se réveilla alors, prononça quelques mots en espagnol, et voulut s'excuser. « Je suis navré. J'aurais dû faire attention.

— Je vais vous chercher quelque chose à manger », dis-je. Il me sourit.

Il mangea de bon appétit tout ce que je lui apportai, puis s'adossa, rassasié, contre l'oreiller. « Bon. Qu'y a-t-il de nouveau, Beel ?

— De *nouveau* ? C'est à vous de me le dire. Vous avez terminé ce que vous aviez entrepris ?

— C'est presque terminé. Le plus important est fait. » Il se redressa et se leva.

« Hé là !

— Je vais bien maintenant, sourit-il. Ne parlez pas de cette histoire dans votre journal, Beel. On me prendrait pour une femmelette. »

Je le suivis dans son bureau. Il se laissa tomber dans un fauteuil, le regard fixé sur un tableau noir couvert d'inscriptions. Il ne souriait plus.

« Le professeur Mines m'a dit que vous travailliez sur quelque chose de très important.

— *Si*. Important.

— Une théorie de champ unifié, m'a-t-il dit.

— C'est ça.

— C'est bon ou mauvais ? demandai-je, la bouche sèche. Je veux dire les applications. »

Il redevint tout à coup un jeune inquiet. « Ce n'est pas à moi d'en juger. Je suis un citoyen des États-Unis d'Amérique », dit-il, les yeux rivés sur les graffiti tracés à la craie.

Je les regardai, moi aussi. Pour la première fois, je les regardai *vraiment*, pas d'un coup d'œil superficiel. Je ne connais pas grand-chose aux mathématiques, mais je sais que les mathématiques

supérieures s'expriment en équations compliquées, utilisant des lettres romaines, grecques et hébraïques, des parenthèses et tout un assortiment de signes conventionnels et particuliers.

Ce qui était écrit sur le tableau noir n'avait rien à voir avec tout cela. C'était une succession de variations d'une simple expression, consistant en cinq lettres et deux symboles : un jambage incliné sur la gauche et un incliné sur la droite.

« Que signifient ces deux signes ? demandai-je.

— C'est quelque chose que j'ai inventé, m'expliqua-t-il, d'un ton presque nerveux. Le premier signifie *arrête* et le second *est arrêté par*.

— *C'est-à-dire ?* »

Ses yeux lumineux étaient étrangement fixes. Il ne répondit pas tout de suite.

« Cela semble très simple, dis-je. J'ai lu quelque part que les principes de base apparaissent toujours comme simples une fois qu'ils ont été découverts.

— Oui, répondit-il, d'une voix presque inaudible. C'est simple, Beel. Trop fantastiquement simple, peut-être. Je crois qu'il vaut mieux que je le garde en tête. » Il se leva et effaça le tableau. Je faillis me jeter sur lui pour l'arrêter. « Ne vous inquiétez pas, me dit-il avec un sourire amer qui ne lui ressemblait pas. Je ne l'oublierai pas. » Il se tapa le front. « Je ne *peux pas* l'oublier. » Son visage exprimait une angoisse que j'espère bien ne plus jamais voir sur personne. Je me sentais atterré, sans très bien savoir pourquoi.

« Julio, pourquoi ne fichez-vous pas un peu le camp d'ici ? Pourquoi n'iriez-vous pas faire un petit tour à New York pour voir vos parents et vous changer un peu les idées ? Personne ne peut vous en empêcher.

— Mais on m'a défendu de... » Il hésita un instant, puis il sembla prendre une décision. « Vous avez absolument raison, Beel. Allons-y tous les deux. Je vais m'habiller. Vous... euh... vous le direz à Leitzer ? » Cela semblait l'effrayer littéralement.

Je le dis à Leitzer qui sauta au plafond. Il refusait de nous laisser sortir. Pourtant, lui rétorquai-je, nous n'étions ni dans l'armée, ni en prison. Je m'énervai finalement et lui criai que nous allions bel et bien partir, et qu'il ne pouvait rien faire pour nous en empêcher. Il appela New York, et apparemment on lui confirma que j'avais raison.

Nous primes le train de 16 h 05. Higgins et Dalhousie nous suivaient à distance convenable et Julio ne les remarqua même pas. Je pris bien soin de ne pas l'en avertir. Julio s'amusait beaucoup. Il se fit cirer ses chaussures à Penn Station et s'inquiéta du prix du taxi qui nous emmenait jusqu'à Spanish Harlem.

Ses parents habitaient un petit appartement de trois pièces. Tout y était d'une propreté impeccable. La plupart des meubles semblaient

tout neufs ; inutile de chercher qui les avait payés. Ni son père ni sa mère ne parlaient anglais ; ils murmurèrent quelques timides salutations quand « *mi amigo Beel* » leur fut présenté. Après quoi j'eus une laborieuse conversation mi-anglais, mi-espagnol avec le père, tandis que Julio et sa mère devisaient gaiement, bien que celle-ci se plaignît à tout bout de champ, comme le font toutes les mères, que son fils ne mangeait pas assez.

Pour son père, Julio était une sorte de concierge ou quelque chose comme ça au Pentagone. D'après ce que je crus comprendre, il s'inquiétait qu'une fille trop maquillée, une de ces dévoreuses d'hommes, ne jette son dévolu sur son fils. Je l'assurai que Julio était un bon garçon, un très bon garçon – cela parut quelque peu le rassurer.

La maman entreprit de mettre la table, et il y eut un instant de gêne quand Julio lui dit que nous ne restions pas, parce que nous allions dîner ailleurs. Devant le questionnaire en règle auquel il fut soumis, Julio dut avouer que nous allions au Porto Bello Lunchroom parce qu'il voulait voir Rosa. Les sourires refleurirent. Le père me dit en confidence que Rosa était une bonne petite, une très bonne petite.

Trois étages plus bas, des gamins jouaient en criant sur le trottoir entre nos jambes. « Personne ne pourrait imaginer qu'ils sont en Amérique depuis si peu de temps, n'est-ce pas ? » me demanda fièrement Julio.

J'aperçus nos anges gardiens du coin de l'œil et m'empressai de détourner l'attention de mon jeune ami. Je voulais que rien ne lui gâche son plaisir.

Le restaurant était plein. La jolie petite serveuse était occupée à la caisse et ne nous vit pas tout de suite. Julio, lui, la vit et fit mine de repartir. « Il n'y a pas de table libre, dit-il. Nous ferions mieux d'aller ailleurs. »

Je le tirai presque. « On va en avoir une dans une minute. Rien ne nous presse. »

C'est alors que la fille l'aperçut. « Julio ! dit-elle.

— Bonjour, Rosa. C'est moi... Je suis venu faire un petit tour. » Je ne lui avais jamais vu cet air bête.

« Je suis heureuse que tu sois venu, dit-elle d'une voix tremblante.

— Moi aussi je suis heureux de te voir... » Je lui donnai un coup de coude. « Rosa, je te présente mon ami, Beel. Nous travaillons ensemble à Washington.

— Enchanté de faire votre connaissance, Rosa. Pouvez-vous dîner avec nous ? Je suis sûr que vous avez tous les deux des tas de choses à vous dire.

— Euh... je vais voir. Tenez, voici des clients qui s'en vont. Je vais voir si je peux me libérer. »

Nous eûmes à peine le temps de nous asseoir qu'elle s'était déjà arrangée avec la patronne et nous rejoignait à notre table.

Nous prîmes tous les trois un *arrôz con polio* – du riz avec du poulet et plein d'autres choses. Leur timidité s'évanouit bientôt et ils m'oublièrent complètement, ce dont je ne m'offusquai pas. Ils formaient tous les deux un jeune couple charmant. J'aimais leur façon de se regarder, ou de se raconter en riant leurs souvenirs communs, les films qu'ils avaient vus ensemble, leurs promenades, leurs conversations. Je me sentais presque comme un vieil oncle complice, le pied à moitié dans la tombe. J'oubliais cette expression angoissée sur le visage de Julio qui m'avait effrayé quand il s'était détourné du tableau noir.

Le dessert arriva. Main dans la main, mes deux protégés en étaient venus à m'ignorer complètement. « Écoutez, leur dis-je, pourquoi n'iriez-vous pas vous promener tous les deux ? Je serai au Madison Park Hôtel. » J'écrivis l'adresse sur un bout de papier que je tendis à Julio. « Je retiendrai aussi une chambre pour vous, Julio. Allez. Amusez-vous bien. » J'ignorais s'il avait ou non de l'argent sur lui, aussi je lui donnai un coup de genou et lui passai quatre billets de vingt dollars sous la table.

« Merci », murmura-t-il comme un gamin timide. Moi, je me faisais de plus en plus l'impression d'un vieux papa gâteau.

J'avais remarqué pendant le repas un jeune homme qui avait mangé seul, l'air sombre, en lisant un journal. Il était à peu près de la même taille et de la même corpulence que Julio, et il portait une veste sport très semblable à celle de mon jeune ami. Je comptais aussi sur l'obscurité de la rue pour favoriser mes plans.

Toujours aussi renfrogné, le jeune homme se leva et se dirigea vers la caisse. Je me levai presque en même temps. « Bon, je dois m'en aller, dis-je. Amusez-vous bien. »

Je sortis du restaurant juste derrière le jeune homme et marchai à ses côtés aussi près que je le pouvais, espérant que mon stratagème réussirait.

Deux blocs plus loin, celui qui m'avait servi d'appât se retourna brusquement. « Espèce de pédé, as-tu fini de me suivre ? me lança-t-il. Casse-toi !

— Bien », murmurai-je. Je m'en retournai sur mes pas et rencontrai Higgins et Dalhousie. Bouche bée, l'air hébété, ils me regardaient venir sans comprendre. Ils se reprirent assez vite et revinrent en courant jusqu'au restaurant.

Cette fois-ci, c'est moi qui les suivais. Julio et Rosa étaient déjà partis.

« Pas de chance, les gars », dis-je aux deux anges gardiens. Leur expression était assez éloquente ; ils m'auraient tué avec plaisir. Je

tentai de les apaiser. « Il ne risque rien, leur assurai-je. Il est simplement parti avec sa petite amie. » Dalhousie émit un gargouillis comme si on l'étranglait. « Va fouiller dans le secteur, dit-il à Higgins. Regarde si tu les trouves. Moi, je reste avec Vilchek. » Puis il se tourna vers moi, le regard furieux, et refusa d'ouvrir la bouche. Je haussai les épaules et pris un taxi qui m'emmena à l'hôtel. Le Madison Park Hôtel est un vieux bâtiment assez laid, mais les chambres y sont spacieuses et agréables ; c'est là que je descends chaque fois que je viens à New York. Ils avaient deux chambres à un lit contiguës ; j'en pris une pour moi et réservai l'autre au nom de monsieur Gomez.

Puis j'allai traîner un peu dans le quartier. Je bus deux bières dans un de ces bars irlandais de la 3^e Avenue, tout en bavardant avec mon voisin de comptoir. C'était un charmant personnage ; il était sûr et certain que les Russes ne possédaient pas la bombe atomique, et donc que le mieux que nous avions à faire était d'aller pulvériser tout leur potentiel industriel dès le lendemain matin. Quand le sujet fut épuisé, je rentrai à l'hôtel.

J'eus beaucoup de mal à m'endormir. Le citoyen qui ne croyait pas à la possibilité de représailles soviétiques m'avait plongé dans toutes sortes de pensées sinistres. Je revis le professeur Mines se contracter, subitement vieilli, quand je lui avais parlé des applications des travaux de Gomez. Et le visage mortellement angoissé de Julio. Malgré mon ignorance, je devinai que l'énergie « atomique » actuelle n'était rien comparée à ce qui viendrait quand les hommes sauraient utiliser toute l'énergie contenue dans l'atome. Je savais, tout ignare que je fus, que dans la brèche ouverte par le génie ne tarderaient pas à s'engouffrer la médiocrité et la bêtise.

Je finis par m'endormir. Mon sommeil fut de courte durée. Ma montre marquait quatre heures et quart du matin quand le téléphone se mit brusquement à sonner. Il y eut des craquements sur la ligne, des déclics, puis un opérateur me dit quelque chose que je ne compris pas, et soudain la voix joyeuse de Julio retentit.

« Beel ! Beel ! Félicitez-nous !... Nous venons de nous *marier* !

— Vous marier ? répétais-je bêtement. Vous vous êtes mariés ?

— Oui, nous nous sommes *mariés*, Rosa et moi ! Nous avons pris le train, puis le chauffeur de taxi nous a conduits jusqu'à l'officier de paix qui nous a mariés. Nous avons pris une chambre à l'hôtel ici. »

Je me réveillai pour de bon. « Alors, tous mes vœux. Tous mes vœux les plus sincères. Mais... mais vous n'avez pas l'âge...

— Pas ici. » Je l'entendais rire. « Dans cet État, il n'y a pas de limite d'âge. C'est comme si nous avions vingt et un ans.

— Eh bien, bravo. Encore tous mes vœux, Julio. Vous pouvez dire à Rosa que je la félicite, elle a bien choisi.

— Merci, Beel, répondit-il, gêné. Je vous ai appelé pour que vous

ne vous inquiétiez pas de ne pas me voir rentrer. Je pense que nous serons de retour demain pour annoncer la nouvelle à sa mère et à mes parents. Je vous téléphonerai à l'hôtel.

— Parfait, Julio. Encore toutes mes félicitations. Ne vous inquiétez de rien. » Je raccrochai, tout heureux. Cette fois, je n'eus aucun mal à m'endormir.

Mais il était dit que ce jour-là on ne me laisserait pas tranquille. Cette fois ce fut la poigne osseuse et puissante de l'amiral MacDonald qui me réveilla brutalement. Il était sept heures et demie : un soleil printanier illuminait New York. D'après ce que je compris, Dalhousie avait fouillé en vain les alentours du restaurant. Ne voyant personne, il s'était affolé et avait sonné l'alerte.

« Où est-il ? grogna l'amiral.

— Sur le chemin du retour avec sa jeune épouse, dis-je. Ils sont allés dans un État où ils pouvaient se marier sans dispense d'âge.

— Il faut absolument que... Je vais le faire incorporer dans l'armée, et il sera affecté coûte que coûte ! C'est la dernière fois qu'il me... »

Je le coupai. « *Écoutez*. Il faut que vous arrêtiez de le considérer comme une pièce de jeu d'échecs. Vous n'avez que trois mots à votre vocabulaire : travail-honneur-patrie. C'est très bien ; c'est votre boulot. Mais ne pouvez-vous pas comprendre que Gomez n'est encore qu'un enfant et que vous lui gâchez sa vie en le forçant à travailler comme une vraie machine à penser ? Je ne suis peut-être qu'un crétin de profane, mais vous, les grosses têtes, vous êtes-vous déjà demandé ce qui arrivera à force d'aller de plus en plus loin ? Ne croyez-vous pas que vous finirez par tout faire sauter ? »

Son coup d'œil me traversa de part en part. Il ne dit rien.

Je m'habillai et commandai mon petit déjeuner. Puis nous attendîmes en silence, l'amiral, Dalhousie et moi. Vers midi, Julio appela de la réception.

« Montez », lui dis-je d'un ton las.

Il pénétra en trombe dans la chambre, Rosa à son bras. L'amiral se leva comme un diable à leur entrée, et entreprit immédiatement le siège de Julio. En fait, le ton de sa voix semblait plus peiné que furieux. Gomez n'avait pas fait preuve de correction à l'endroit de son pays. Il possédait en lui un don exceptionnel, et ce don, il le devait à son pays. Sa conduite avait été celle d'un irresponsable. Il devrait bien devenir adulte un jour ou l'autre et réaliser que certaines affaires devaient passer avant ses préoccupations personnelles. Qu'il n'oublie surtout pas qu'il était en âge et en condition d'être incorporé, et que cela lui arriverait s'il s'amusait encore à ce genre d'escapades.

« Et pour commencer, monsieur Gomez, aboya l'amiral, je veux que vous transcriviez immédiatement les matrices que vous avez

développées. Faire confiance à votre seule mémoire en ce qui concerne des sujets d'une telle importance m'apparaît d'une arrogance et d'une négligence presque criminelle ! Écrivez ! » Il lui jeta un crayon et un bloc de papier.

Julio restait debout, abattu, les yeux baissés. Rosa, elle, était sur le point de pleurer – elle ne pouvait rien comprendre à cette scène brutale.

Julio s'assit lentement devant la table, sans dire un mot. Je pris Rosa par le bras, elle tremblait littéralement. « Ne craignez rien, lui dis-je. Ils ne peuvent rien contre lui. » L'amiral me jeta un regard furieux, et reporta rapidement son attention sur le bloc de papier.

Julio essaya deux ou trois fois de tracer quelques signes sur la feuille devant lui, mais je sentais que quelque chose n'allait pas. Soudain, les yeux exorbités, il se prit la tête dans ses mains. « *Dios mio !* s'écria-t-il. *Esta perdido ! Olvidado !* »

Il avait tout oublié !

Le visage tanné de l'amiral pâlit. « Calmez-vous, mon garçon. » Il lui parlait doucement à présent. « Je n'avais pas l'intention de vous effrayer. Calmez-vous et reprenez vos esprits. Vous ne pouvez pas avoir oublié... une mémoire comme la vôtre. Commencez avec quelque chose de simple. Tenez, une équation bicarrée, par exemple. »

Gomez releva la tête et le regarda. « *No puedo* », dit-il finalement. Sa voix était rauque et brisée. « Je ne peux pas. J'ai oublié ça aussi. Je ne peux plus penser aux mathématiques depuis que... » Ses yeux se posèrent tendrement sur Rosa. Son visage rosit. Elle lui sourit et baissa timidement le nez sur ses chaussures.

« Oui, c'est vrai, répéta-t-il. Depuis, je ne peux plus. Avant il y avait toujours des équations dans ma tête, mais maintenant c'est fini.

— Mon Dieu ! souffla l'amiral. Une chose pareille peut-elle arriver ? » Il se précipita vers le téléphone.

Il apprit, bien sûr, que de telles choses peuvent arriver.

Julio revint à Spanish Harlem et acheta avec ses économies une part du fonds du Porto Bello Lunch-room. Moi, je retournai à mon journal et m'achetai une voiture avec *les miennes*. MacDonald n'éclaircit jamais complètement l'affaire, grâce à quoi mon rédacteur en chef put s'offrir la satisfaction de menacer l'amiral, sans obtenir toutefois l'autorisation de publier l'histoire.

Je reçus un jour une carte de Rosa et Julio, m'annonçant la naissance de leur premier enfant. Un petit garçon de six livres. Ils l'avaient appelé Francisco, comme le père de Julio. Je notai leur adresse. L'occasion se présenta quelque temps plus tard ; je devais faire un reportage sur l'assemblée annuelle du Syndicat national de la confection qui se tenait à New York – la confection est une des plus

importantes activités de notre ville – et j'en profitai pour aller voir mes amis.

Julio était maintenant un homme. Il semblait prospère et heureux. Rosa, malheureusement, avait grossi et il était évident qu'elle ne s'arrêterait pas là, mais elle était encore belle, et c'était une épouse toute dévouée à son mari. Leur bébé était un charmant bambin à la peau de miel. J'étais ravi de les voir contents de leur sort, unis dans leur bonheur.

Julio voulut que Rosa nous fasse un *arrôz con polio*, en souvenir de la soirée où je l'avais pratiquement jeté dans ses bras. Nous allâmes faire les commissions tous les deux.

À l'épicerie du coin, il acheta du riz, un poulet, des garbanzos(3), du poivre et une multitude de charcuteries, fromages et condiments de toutes sortes que les hommes achètent toujours dans les magasins d'alimentation.

Le vieil épicier décrépit écrivait les prix au fur et à mesure sur le sac en papier. À la fin il se mit laborieusement à son addition, tandis que Julio me parlait de la prospérité du restaurant et de leur projet de louer la boutique adjacente.

« Dix-sept dollars et quarante-deux *cents* », finit par dire l'épicier.

Julio jeta un rapide coup d'œil sur la longue colonne de chiffres à l'envers. « Ce ne serait pas plutôt dix-sept et trente-neuf *cents* ? » demanda-t-il instantanément. Vérifiez un peu. »

Le marchand recommença sa pénible opération. « Oui, vous avez raison, dit-il enfin, à bout de souffle. Dix-sept dollars trente-neuf. Excusez-moi.

— Hé, hé... » m'étonnai-je.

Julio me coupa d'un clin d'œil. « N'en parlons plus, Beel, voulez-vous ? »

Nous n'en parlâmes plus, ni ce jour-là, ni jamais.

Traduit par MICHEL RIVELIN.

Gomez.

© Nova Publications Ltd., 1955.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

MR. BAUER ET LES ATOMES

Par Fritz Leiber

Gomez était un prolétaire, un Portoricain, qui parlait mal l'anglais et n'avait jamais fait d'études. Les derniers seront les premiers... Peut-être les pouvoirs supra-normaux apparaissent-ils électivement chez les marginaux, les illettrés, les excentriques, voire les fous. Bienheureux les pauvres d'esprit... On n'en finirait pas de citer les maximes qui promettent une revanche aux plus défavorisés et désignent par là même la fonction du pouvoir : compenser sur le plan du mythe les blessures infligées par la réalité.

Voici l'histoire d'un homme qui a sans doute un grain. Il croit que le monde n'est pas ce qu'il paraît être. Il croit qu'il a lui-même un pouvoir incroyable et gigantesque. Divagations de paranoïaque ? Extravagances d'autodidacte fasciné par des lectures mal assimilées ? Il s'en faut de peu que la fin ne laisse planer un doute et que toute la nouvelle, au bout du compte, ne soit fantastique. Mais la science-fiction enseigne que l'homme peut pratiquement tout dès lors qu'il le veut ; ce sont les fous qui ont raison et non les gens raisonnables. Alors ? Alors la dernière page de cette nouvelle était presque impossible à écrire. Mais Fritz Leiber n'est pas homme à se décourager pour si peu.

LE docteur Jacobson le regarda avec un bon sourire : « Je suis heureux de vous annoncer qu'il n'y a absolument aucun signe de cancer. »

Mr. Bauer inclina songeusement la tête. « Je n'aurai donc pas besoin de suivre un de ces traitements au radium ? »

— Absolument pas. » Le docteur Jacobson retira ses grosses lunettes, les essuya méticuleusement avec une feuille de papier de riz, puis se tamponna le front avec son mouchoir. Mr. Bauer ne faisait pas mine de partir.

Il regarda la machine à rayons X installée près de la fenêtre ; elle était toujours aussi impénétrable et mystérieuse que le jour où il l'avait aperçue pour la première fois, de la chambre de Myna. Et il

n'était toujours pas plus avancé.

Le docteur Jacobson remit ses lunettes.

Mr. Bauer se décida à faire le plongeon : « C'est drôle, vous savez, mais quand j'y pense...

— Oui ?

— Ce sont peut-être tous ces appareils atomiques qui m'ont mis sur la voie, mais je ne cesse de penser à l'immense énergie contenue dans les atomes de mon corps. Quand on fait le calcul... on dit qu'il y a deux cents millions d'électrons-volts dans un seul atome... » Il sourit. « Je suppose que mon corps contient suffisamment d'énergie pour faire sauter la terre entière.

— Presque, dit le docteur Jacobson. Mais il n'y a pas de danger, elle est bien enfermée !

— Dans les laboratoires, ils font ce qu'ils peuvent pour la libérer... »

Le docteur Jacobson sourit à son tour. « Uniquement pour deux éléments radioactifs rares.

— Certes, acquiesça Mr. Bauer, certes... » Il rassembla tout son courage. « Je me suis aussi demandé si... si une personne pouvait, je ne sais trop comment, se rendre... si on pouvait devenir radioactif, en quelque sorte ? »

Le docteur Jacobson eut son rire le plus rassurant. « Vous voyez cette boîte, sur la table ? » Il tendit le bras et toucha quelque chose. La boîte se mit à tictaquer.

Mr. Bauer sursauta.

« C'est un compteur Geiger-Muller, expliqua le docteur. Vous entendez les tic-tac ? Ils viennent environ toutes les secondes ; chacun indique une onde haute fréquence. Si vous étiez radioactif, ils seraient beaucoup plus rapprochés.

— Intéressant », fit Mr. Bauer en riant. Il se leva. « Merci en tout cas de m'avoir rassuré pour le cancer. »

Le docteur Jacobson le regarda prendre maladroitement son chapeau, puis sortir la tête basse, comme s'il prenait la fuite. C'était donc cela. Il avait toujours senti quelque chose de bizarre chez ce Bauer. Même dans les clichés et les résultats des analyses, il y avait quelque chose de pas clair. Pourtant il n'avait jamais pensé jusqu'alors à la paranoïa, ou d'ailleurs à toute autre maladie mentale, sinon la peur morbide du cancer, presque normale chez un homme ayant dépassé la cinquantaine.

Arrivé au couloir menant à l'appartement de Myna, Frank Bauer hésita, puis continua tout droit. Son cœur battait follement. Une fois encore, il s'était dégonflé, alors qu'il savait parfaitement que, s'il avait pu se résoudre à exprimer sa peur sans en rien cacher – cette peur délirante que les pensées d'un homme puissent faire aux atomes de

son corps ce que les savants avaient réussi à faire avec l'uranium 235, – il en aurait été instantanément débarrassé.

Mais comment se résoudre à admettre une peur aussi enfantine ? Une bombe humaine éclatant par la force de la volonté ! Cela ressemblait par trop au « mysticisme » de Grace, sa femme.

Devenir fou, pensait-il, passe encore, si seulement ce n'était pas aussi humiliant.

Frank Bauer vivait dans un univers où tout avait éclaté. Derrière le moindre événement sortant de l'ordinaire, derrière la moindre manifestation de l'inconnu, il flairait l'escroquerie, la tentative de chantage, la crédulité, et surtout, puisque c'était son rayon, l'exagération publicitaire. En lui se combinaient le flair américain pour les mystifications de tout poil et le mépris allemand pour tout ce qui n'était pas démontrable. La simple mention de sujets tels que la télépathie, l'hypnotisme, l'occultisme – et sa femme les mentionnait fort souvent – suffisait à le mettre dans une rage folle. Pour lui, un homme – un vrai – ne s'intéressait qu'à trois choses : les affaires, les bars et les blondes. Tout le reste était bon pour les timbrés, les artistes et les femmes. Mais ce qui allait éclater réduisait tous ses pétards, même sortis de chez le bon artificier, à l'état de simples pichenettes.

Arrivé dans la rue, il commençait à se sentir un peu mieux. En fait, il avait presque tout dit au docteur, et ce dernier avait dissipé ses peurs avec sa petite boîte. N'est-ce pas ?

Il s'épongea le cou et songea un instant à aller boire un verre, puis décida de retourner tout de suite au bureau. Il était criminel de perdre une minute, en cette époque où on se battait comme des chiffonniers pour être dans le peloton de tête. Il avait besoin d'argent – vite et beaucoup. Grace allait être exigeante maintenant, et il pensait à un cadeau sortant de l'ordinaire pour Myna. Peut-être même pourraient-ils prendre quelques jours de vacances ensemble, une fois qu'il aurait établi le programme de ses campagnes.

Le bureau était frais et sombre, délicieusement solide, aussi peu atomique que possible. Le moindre détail laid et fonctionnel, le moindre coin usé sur le vernis sombre des meubles, le soulageait. Il réussit même à dissiper d'une plaisanterie l'ennui de Miss Minter, puis entra dans son bureau personnel. Une heure plus tard, il en ressortait en coup de vent. Il n'y eut pas de mot drôle pour Miss Minter, cette fois. Elle le regarda partir avec une expression qui n'était pas sans rappeler celle du docteur Jacobson.

Au début, quand il avait pris son bloc et un crayon, ça n'allait pas tellement mal, au fond. Après tout, un bon texte publicitaire ne doit pas négliger que nous vivons dans l'Age de l'Atome. Et puis, on s'aperçoit, après s'être bien creusé la cervelle, que tout ce qu'on a trouvé moyen d'écrire, c'est :

EN VOUS... DES MILLIARDS DE VOLTS !

Alors on se dit qu'il n'y a en fait pas une si grande différence entre M. Dupont et une bombe atomique...

ENFIN LIBÉRÉ !

LE MONDE ENTRE VOS MAINS !

UNE PENSÉE SUFFIT !

Frank Bauer regarda ce qui l'entourait : la rue noirâtre, les fenêtres poussiéreuses reflétant par endroits l'éblouissante lumière dorée du couchant, les passants, comme flétris par la chaussée brûlante... et il vit les murs devenir poussière grise, leurs squelettes d'acier se volatiliser, et les gens eux-mêmes disparaître en fumée, ou, s'ils étaient suffisamment loin – très, très loin – se transformer en une unique et gigantesque cloque.

Il devenait fou et c'était affreusement humiliant. Il se précipita dans le bar le plus proche.

Après son deuxième bourbon à l'eau, il se mit à penser aux savants. Ils auraient dû cacher leur découverte, comme l'un d'eux le désirait. Ils n'auraient jamais dû la rendre publique. Tant que le secret aurait été gardé, tout se serait peut-être bien passé... Mais maintenant que c'était fait...

La pensée était la force la plus gigantesque de l'univers. La pensée avait inventé la bombe atomique. Et pourtant, personne ne savait en quoi elle consistait, comment elle travaillait dans le système nerveux, ni quelles étaient ses limites.

Et l'on ne pouvait pas s'arrêter de penser. Et quand vos pensées décidaient de faire quelque chose, n'importe quoi, on ne pouvait pas les en empêcher ! Voilà qu'il se remettait à délirer... Il fallait l'espérer, en tout cas !

À côté de lui, dans le bar, un homme disait : « J'en ai vu un tas, de ces pilotes-suicide japonais. Complètement timbrés ! De vraies bombes humaines. »

Des bombes humaines ! Des pétards vivants ! Il posa son verre. En se hâtant à travers la foule maintenant clairsemée, il se demandait pourquoi une énergie aussi terrifiante était emprisonnée dans les objets en apparence les plus anodins, les plus inertes. L'univers entier était un gigantesque piège. Il devait y avoir une raison. Qui donc avait tout programmé, avec des planètes suffisamment éloignées pour que l'une d'elles puisse éclater sans dommage pour les autres ?

Il crut sentir une douleur fulgurante qui traversait ses nerfs, signalant le début de la radioactivité. En haut des escaliers, la douleur devint si forte qu'il hésita entre deux couloirs, avant de s'engager dans celui de Myna.

Il ferma la porte et s'y adossa, en sueur. Myna buvait ; elle était en peignoir, les cheveux défaits. Sur la table, il y avait une bouteille de

bourbon et de la glace.

Elle se leva d'un bond. « Qu'est-ce qui ne va pas ? C'est Grace ? »

Il secoua la tête. Il ne pouvait détacher son regard d'elle, de ses longs cheveux bouclés, de ses seins, comme si dans ces petits monticules de réalité, ornés d'entrelacs jaunes, se trouvait son unique espoir de salut, son ultime refuge.

« Mais alors, qu'y a-t-il, au nom du Ciel ? »

Miséricordieusement, la douleur diminuait, et les pensées dangereuses battirent en retraite. Il se mit à se parler à lui-même : « Je ne suis sûrement pas le seul. Un tas d'autres ont sûrement été frappés exactement comme moi. Ça doit être ça, oui, ça doit être ça. »

Myna le secouait par les épaules. « Ce n'est rien, lui dit-il. Je ne sais pas. Le cœur, peut-être. Non, je n'ai pas besoin d'un médecin. »

Elle alla d'un pas nonchalant dans la chambre à coucher et revint avec un gros œuf de métal nervure, qu'elle lui tendit comme on donne un jouet à un enfant malade pour le consoler.

« Mon cousin vient juste de rentrer à San Francisco. Regarde le souvenir qu'il m'a rapporté. »

Il se leva lentement et le lui prit des mains.

« Quel cousin ? Celui qui est un peu simple d'esprit ?

— Pourquoi ?

— Parce que, à moins que je ne me trompe fort, c'est une grenade à main. Il suffit de tirer sur la goupille, tu vois...

— Donne-moi ça ! »

Mais il leva la grenade à bout de bras, la mettant hors de sa portée.

« N'aie pas peur. Ce n'est rien, tu sais. Une simple étincelle, une allumette... Tu as entendu parler de la bombe atomique ? C'est ça qui compte, maintenant. »

La peur de Myna lui causait un tel plaisir qu'il continua à la taquiner pendant un bon bout de temps. En fin de compte, il céda, et rangea précautionneusement la grenade dans l'armoire.

Cela l'avait comme libéré. Parler devenait soudain facile. Il lui parla de l'Âge Atomique, des avions qui, bientôt, voleraient avec un réservoir de combustible pas plus gros qu'une cacahuète, d'un, aller-retour Paris en consommant en tout et pour tout un verre d'eau. Il lui parla même, un peu, de ses stupides peurs. Puis il se mit à philosopher.

« Tu vois, nous pensons toujours que tout est tellement solide. L'argent, les voitures, les mines, la terre. Nous avons tellement confiance en leur solidité que nous sommes capables de les manier, de nous accrocher à eux, de les utiliser à diverses fins. Et maintenant, on nous apprend que tout cela est composé d'une incroyable quantité de minuscules fragments d'énergie, d'électricité, tournant à Dieu sait quelle allure, et qu'un inconcevable miracle a momentanément figés.

Mais maintenant, d'un moment à l'autre... » Il la regarda, puis la prit dans ses bras. « Sauf toi... En toi, il n'y a pas d'atomes...

« Comprends-moi, reprit-il ; il y a assez d'énergie en toi pour faire sauter la terre entière – oh ! pas en toi, peut-être, mais en tout autre être humain. Toute cette ville ferait boum !

— Arrête.

— Le seul problème est de savoir comment le déclencher. Sais-tu comment le cancer fonctionne ?

— Oh ! tais-toi !

— Les cellules deviennent anarchiques. Elles poussent n'importe comment, dans tous les sens. Suppose que la même chose arrive à tes pensées, hein ? Suppose qu'elles décident de se mettre au travail sur ton corps, sur les atomes de ton corps ?

— Au nom du Ciel !

— Elles commenceront par le système nerveux, bien entendu, parce que c'est là qu'elles se trouvent. Elles se mettent à diviser les atomes du système nerveux, à les rendre radioactifs, tu comprends. Et ensuite...

— Frank ! »

Il regarda par la fenêtre, et remarqua que la lumière était toujours allumée dans le cabinet du docteur Jacobson. Il se sentait extraordinairement bien, comme si rien ne lui était impossible. Il était bourré d'énergie, à en craquer. Il se tourna vers Myna et voulut l'attirer contre lui.

Myna se mit à hurler.

Il l'agrippa fermement. « Que se passe-t-il ? »

Elle se libéra et se remit à hurler.

Sans cesser de hurler, elle alla se tapir contre le mur du fond. Il la suivit.

Ce fut alors qu'il vit leur reflet dans le miroir.

Il faisait déjà trop sombre pour voir autre chose que des vagues contours, des chairs pâles et imprécises. À côté de Myna se trouvait une *chose*, verdâtre, faiblement lumineuse. Une grosse tache verte, un peu plus haut que la tête de Myna. Une sorte de tige, également verte, en descendait, dont se détachaient des filaments plus minces, surtout à la base et au sommet.

C'était son image.

Puis, les douleurs reprirent, atroces, parcourant les nerfs en tout sens, se condensant en un feu intolérable dans le crâne.

Il sortit de la chambre en courant, suivi par Myna. Elle le vit aller vers l'armoire, puis continuer, plié en deux, pressant quelque chose contre son ventre. Quelques secondes après qu'il fut sorti dans le couloir, elle entendit l'explosion.

Le docteur Jacobson surgit de son cabinet. Une fumée âcre

emplissait le couloir. Il vit une femme en peignoir essayant de relever un homme nu dont l'abdomen et les cuisses étaient lacérés et couverts de sang. Ensemble, ils le portèrent dans son cabinet et le posèrent sur la table d'auscultation.

Le docteur Jacobson reconnut son patient.

« Il est devenu fou, glapissait la femme. Il croyait qu'il allait exploser comme un atome, et puis il lui est arrivé quelque chose d'horrible, et il s'est tué. »

Voyant qu'il ne pouvait plus rien pour l'homme, le docteur Jacobson s'employa à calmer la femme.

Ce fut alors qu'il entendit le bruit.

Ses grosses lunettes, qui avaient déjà glissé pendant ses efforts, tombèrent par terre. Ses yeux de myope cernés de rouge exprimaient une indicible terreur.

Il se rendit compte qu'elle aussi entendait le bruit, bien qu'elle n'en comprît pas la signification. On aurait dit le crépitement d'une minuscule mitrailleuse.

Le compteur Geiger-Müller ticquait comme une horloge devenue folle.

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

Mr. Bauer and the atoms.

© Fritz Leiber, 1959.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

FLAMBER CLAIR

Par **Robert Moore Williams**

Voici une deuxième variation sur le thème de l'illuminé transformé en surhomme. Nous abandonnons le ton sarcastique pour nous hisser au registre hugolien. Il faut dire que la nouvelle ci-dessous date de 1943 ; elle appartient à une strate plus ancienne que la plupart des textes de ce recueil. L'auteur n'atteint pas toujours au niveau de ses successeurs dans le domaine de l'humour et de la satire, mais il témoigne d'un souffle épique et d'une ampleur visionnaire que le genre a en partie perdus depuis. Ce qui ne l'empêche pas de faire preuve de sagacité, puisqu'il prévoit aussi bien les centrales nucléaires que les communautés de « freaks » californiens.

Ce qui est en question ici, c'est – une fois de plus – la nature de Dieu et la justification de son pouvoir. Le problème se trouve d'abord très concrètement posé, avec un dieu qui n'en est pas tout à fait un et un pouvoir qui n'est que celui de vie et de mort. Disons qu'on est toujours le Dieu de quelqu'un. Puis la nouvelle éclate en tous sens. On rencontre un personnage qui est peut-être Dieu. Ou qui a peut-être reçu un pouvoir qui le grandit tout en consumant sa vie. Mais on peut être le faux Dieu de quelqu'un et le vrai Dieu de quelqu'un d'autre. On peut même témoigner sans l'avoir cherché de l'existence de Dieu – à laquelle l'auteur de la nouvelle est probablement attaché. Il est vrai que la science-fiction est un genre laïque, et que les amateurs n'admettraient pas sans peine que le pouvoir est le fruit d'un miracle, ou d'une grâce surnaturelle. De là, sans doute, la part déterminante prise dans cette nouvelle par l'art de suggérer.

LE murmure de la voix parcourut les kilomètres de tunnels souterrains et les salles de la grande centrale atomique. « On demande Mr. Ferguson. On demande le délégué à la Sécurité. Venez immédiatement à l'hôpital de surface. Urgent. On demande... » Chez les hommes qui l'entendirent, le murmure des haut-parleurs fit lever les fantômes jamais endormis du doute et de la peur. Ils levèrent la tête, puis regardèrent les cadrans muraux pour vérifier si des radiations insidieuses ne filtraient pas à travers l'usine, se jetèrent de

longs regards en coin, puis se remirent vivement à leur travail, comme honteux des frayeurs cachées que le murmure avait fait remonter à la surface. Ils avaient peur, mais ils n'aimaient pas l'admettre. Tous les hommes qui avaient travaillé dans une centrale atomique avaient appris ce que c'était que la peur, même Ferguson. Tous les hommes. Et peut-être aussi tous les robots.

Ferguson n'entendit pas la voix qui lui demandait de venir à l'hôpital. Il ne savait pas qu'on le demandait. On avait enlevé, pour le réparer, le haut-parleur de la salle où il travaillait, et on ne l'avait pas remplacé. La voix, s'il l'avait entendue, aurait provoqué chez lui des sueurs froides et l'aurait projeté à l'hôpital au pas de course. Quand l'hôpital appelait le délégué à la Sécurité, cela signifiait toujours la même chose, une mort sinistre, affreuse et sans rémission, pour quelqu'un.

Mais Ferguson ne savait pas qu'on le demandait. C'est pourquoi, sur le moment, il conserva sa tranquillité d'esprit, ou du moins autant de tranquillité d'esprit que lui ou quiconque, à l'exception peut-être des robots, pouvait en conserver dans une centrale atomique. Il y avait quelque chose dans toute centrale atomique qui semblait haïr la tranquillité d'esprit chez les hommes. Il regarda les techniciens en armure qui, avec de grandes précautions, se préparaient à ouvrir le sas conduisant à l'enfer pour retirer le corps du robot que d'autres robots y avaient placé, obéissant à des ordres que, presque certainement, ils ne comprenaient pas ; alors il prit conscience d'au moins deux des raisons pour lesquelles la tranquillité d'esprit était bannie de ce lieu. L'une, c'étaient les robots eux-mêmes. L'autre, c'était l'enfer au-delà de ce mur, l'enfer dont la présence se rappelait toujours à lui par une sensation de pression et de tension, quelque part. Aucun bruit n'accompagnait cette sensation ; l'immense quantité d'énergie qui naissait derrière le mur était produite en silence. Cette sensation n'atteignait pas non plus son esprit par l'intermédiaire de la vue ou du toucher. Elle l'atteignait pourtant, par l'intermédiaire de quelque canal de communication encore ignoré des neurologues, et il en avait constamment conscience, comme d'une digue toujours sur le point de se rompre et ne se rompant jamais tout à fait.

En plus de Ferguson, il y avait trois hommes dans la salle. Deux techniciens, chargés d'ouvrir la porte de la centrale et de décapiter le robot dans le compartiment tournant, et le représentant des Nations Unies, chargé de s'assurer que le cerveau du robot – la fameuse substance de Smither à mémoire sélective – tombait bien dans le bain d'acide et y était dissous. Des robots capables de travailler dans un bain radioactif d'enfer rendaient commode et peu onéreuse la production d'électricité à partir de l'énergie atomique, mais les Nations Unies avaient de bonnes raisons de se méfier d'eux. Quand

des robots entraient dans une centrale atomique pour y rester jusqu'à ce que l'usure naturelle et les avaries les eussent rendus impropres à tout service, un représentant des Nations Unies les accueillait à l'entrée. Et quand ils sortaient, coques de métal usées et bosselées où seule vivait encore la substance cérébrale secrète de Smither, un autre représentant des Nations Unies s'assurait que le cerveau mourait. Sinon, les hommes auraient pu se retrouver un beau jour devant un rival dangereux et mortel, luttant avec eux pour le contrôle de la planète.

Il n'existait pas de robots en dehors des centrales atomiques. Le secret de la fameuse substance cérébrale de Smither appartenait aux Nations Unies. La fabrication des robots était un monopole des Nations Unies. Le soin de comptabiliser les robots revenait aux Nations Unies. Et il en serait ainsi jusqu'à ce que l'expérience et des expérimentations soigneusement contrôlées eussent prouvé sans l'ombre d'un doute ce qu'étaient exactement les robots. Vis-à-vis d'un mécanisme qui non seulement était assez intelligent pour se réparer lui-même, mais pouvait aussi exécuter des opérations fort compliquées, il semblait préférable de ne pas prendre de risques, ou du moins pas avant que l'humanité n'eût oublié comment entraîner des armées et faire la guerre.

Les Nations Unies ne voulaient pas entendre parler d'armées composées de robots. Les robots ignoraient donc le monde à l'extérieur des centrales, ignoraient tout, à part les dieux jumeaux du devoir et de l'obéissance si profondément implantés dans leur substance cérébrale que rien ne pourrait jamais les en effacer, du moins l'homme l'espérait-il !

« Prêt ! » cria le technicien. L'homme des Nations Unies hocha la tête. Ferguson hocha la tête. Le technicien ferma un circuit et la lourde porte s'ébranla.

Le robot était un vieux modèle. Il n'avait pas de jambes. Sa coque métallique était piquée et rongée de rouille. Il était tranquillement étendu sur la table tournante. Comme la porte tournait et que le robot finissait d'entrer dans la salle, les compteurs muraux se mirent à siffler comme de petites queues de serpents avertissant que quelque chose de plus mortel que n'importe quel reptile était entré dans la pièce. Le corps du robot, immergé depuis des années dans les radiations régnant au-delà du mur, était lui-même une source de radiations secondaires. Les techniciens travaillaient avec célérité. Une grue magnétique souleva le robot de la table et le déposa sur un long banc. Le robot ne fit aucune tentative pour s'échapper, bien que les cellules photo-électriques de ses yeux se fussent sans doute levées sur la lame qui le surmontait et en eussent deviné l'usage. Mais il croisa les bras et resta étendu, les yeux levés. L'homme des Nations Unies hocha la tête. Les

techniciens fermèrent un autre circuit et la lame descendit en sifflant. La tête du robot se détacha du corps et tomba dans un bain d'acide. La grue souleva le corps et le précipita dans une chambre forte blindée de plomb. Les compteurs muraux interrompirent leurs jacassements frénétiques. Ferguson tenta, sans succès, de réprimer un frisson. Il détestait cette mise en scène. Tout, jusqu'au couteau qui s'inspirait de la guillotine, lui rappelait trop bien une exécution.

Le robot avait croisé les bras, puis était mort. En bas, dans le bain d'acide, la substance à mémoire sélective, le cerveau, se dissolvait en particules élémentaires. D'une certaine façon, il avait été vivant, et maintenant il était en train de mourir, maintenant il était mort. Il avait accepté la mort calmement, mais Ferguson, se rappelant la façon dont il avait croisé les bras, s'avança pour poser une question.

« C'est la première fois que j'en vois un faire ça », répondit le technicien.

L'homme des Nations Unies fit un trait dans son calepin. Un robot, mort.

« Quelle différence ça fait ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas », répondit Ferguson. Il était irrité et un peu effrayé. Quelle différence cela faisait-il qu'un robot croise les bras avant de mourir ? Il essaya de penser à cette différence. Il ne voyait pas clairement la réponse. « Ils ne sont pas censés faire ça », dit-il.

L'homme des Nations Unies haussa les épaules. Il était là pour compter les robots morts, non pour s'inquiéter à leur sujet. Il avait hâte d'en finir avec ce travail, hâte d'ôter sa lourde armure et de quitter cet endroit malsain. « Au suivant », dit-il.

La lourde porte tourna de nouveau, hésita pendant que les robots plaçaient un autre corps hors d'usage dans le compartiment menant à la mort, puis termina sa révolution, apportant un autre chargement de métal disloqué et de cervelle résignée. Les compteurs muraux grésillèrent leur alarme. Le robot croisa les bras sur un petit objet en forme d'étoile, le couteau siffla. Ferguson arriva au corps avant la grue. Entre ses doigts, il tenait une petite étoile en plastique.

« Regardez ça ! »

Les techniciens regardèrent. L'homme des Nations Unies regarda. « Une étoile en plastique moulé, dit l'un des techniciens. C'est drôle, non ? Et c'est radioactif. Il faut s'en débarrasser aussi.

Ils ont inventé des rites mortuaires et des objets mortuaires », dit Ferguson. Il se tourna vers le représentant des Nations Unies. « Écoutez, je crois qu'il s'agit de quelque chose d'important.

— Qu'est-ce qu'il y a d'important là-dedans ?

— Ils ont acquis une certaine conception du sens de la mort. Ils commencent à essayer de contrôler la mort. C'est là le rôle des rites mortuaires et des objets mortuaires, tentatives pour contrôler le destin

de l'âme dans quelque au-delà... » Sa voix mourut dans un silence confus. C'étaient là des termes non scientifiques, qui traduisaient un sentiment mais n'avaient aucun sens réel. C'étaient des mots hors la loi, attirant à leur utilisateur des froncements de sourcils et des regards de compassion.

— Et c'est exactement ce qu'ils attirèrent à Ferguson, avec un sourire en plus. Le représentant des Nations Unies jeta un coup d'œil vers le bain d'acide. « Les objets mortuaires ne leur ont pas tellement porté chance, non ? Au suivant. »

Le sourire l'acheva. « Dites donc, espèce d'abr... » Ferguson se reprit. Il n'y avait rien à gagner par des injures. De plus, il en savait assez en psychiatrie pour comprendre que cet accès de rage naissait de la peur montant des profondeurs de son âme, de son propre subconscient. « Excusez-moi. Mais...

— Si vous pensez que c'est important, j'en parlerai dans mon rapport, dit l'homme des Nations Unies avec indulgence. Au suivant. »

Ferguson garda le silence. Son esprit bouillonnait. Un robot allant à la mort avec une étoile entre les mains ! Ferguson avait une légère tendance au mysticisme. La vue d'un robot tenant une étoile avait touché en lui des sentiments profonds, faisant surgir des questions éternelles. Il se surprit à murmurer :

*Tigre, tigre, flambant clair
Dans la forêt de la nuit,
À qui sont la main et l'œil
Qui t'ont fait terrible et beau(4) ?*

Le tigre cherchait-il la main et l'œil qui l'avaient fait ?

La grue précipita le corps du robot dans le caveau blindé de plomb, et la porte tournante se remit à pivoter. Ferguson avait les yeux rivés sur la table tournante quand Blake, son assistant, se rua dans la salle. « L'hôpital vous demande ! » haleta-t-il, puis, comme il ne portait pas d'armure, il tourna les talons et vida précipitamment les lieux.

« L'hôpital... » Tigres flambant clair et robots allant à la mort en serrant une étoile en plastique dans leurs mains jointes s'effacèrent de l'esprit du délégué à la Sécurité. Il sortit de la salle sans voir ce que transportait la table. Tigres flambant clair et robots porteurs d'étoiles appartenaient au monde de la philosophie téléologique, à la doctrine des causes conscientes et délibérées, à l'enfer sombre et indistinct des causes premières où la science n'avait pas encore pénétré. Depuis cinquante siècles et plus, les hommes spéculaient sur ces questions sans être jamais arrivés à des conclusions décisives.

Dans le corridor, Blake l'aida à se débarrasser de son armure. « Venez », dit Ferguson. Ils partirent en courant. Au loin, devant eux, des voix rugissaient. « Han, dé, trois, quatre... » Puis elles reprirent : « Han, dé, trois, quatre », et se turent. Dans un monde en changement perpétuel, une chose restait immuable, la voix de l'adjudant de service. Les légions de César avaient marché au pas sur une variante de ces sons, de même que les soldats des première, deuxième et troisième guerres mondiales. C'était le son le plus vieux du monde.

Ils rencontrèrent la source du son, et s'arrêtèrent de courir, s'effaçant contre le mur pour laisser passer la file de robots. Machinalement, Ferguson les compta. Huit robots. Ils étaient sous les ordres d'un technicien et se dirigeaient vers le sas. Un représentant des Nations Unies marchait derrière eux. Chacun d'eux, il le savait, avait des séries de réflexes conditionnés adaptées à tous les problèmes pouvant surgir à l'intérieur de la centrale. Seulement, bien entendu, cette partie de leur esprit ne fonctionnait pas en ce moment, et ne se mettrait pas à fonctionner avant qu'ils aient franchi la porte tournante. Pour un robot, cette porte marquait le seuil de la naissance et de la mort. Ferguson se demanda s'ils se souciaient jamais de ce qui se passait dans le monde à l'extérieur de la centrale atomique. Quelles étaient les limites de la substance à mémoire sélective inventée par Smither ? Était-elle capable de rapprocher deux et deux et de penser au temps où elle n'existait pas encore et au temps où elle n'existerait plus ?

Puis la tension créée par l'appel urgent de l'hôpital effaça de nouveau ces pensées de son esprit. Grand, décharné, l'air en quelque sorte affamé, il se détourna et se remit à descendre le corridor au petit trot. Derrière lui trottait Blake, son ombre silencieuse, plus jeune, mais lui aussi grand et décharné, le visage marqué d'une sorte de faim spirituelle.

Un ascenseur les amena à la surface. Ils contournèrent le terrain d'atterrissage et ses hélicoptères au repos. Devant eux, niché parmi les arbres, se dressait un bâtiment blanc et frais – l'hôpital. Comme ils montaient les marches du perron, les réacteurs d'un cargo à destination de la lune se mirent à vrombir très loin au-dessus d'eux.

Dans l'hôpital, une femme hurlait.

Les hurlements venaient d'une pièce au fond du couloir. La porte était ouverte. Ferguson y jeta un coup d'œil. La femme qui hurlait

flottait près du plafond. Elle portait un uniforme blanc, et Ferguson comprit que c'était une infirmière. Il ne comprit pas pourquoi elle flottait en l'air, et préféra ne pas chercher à comprendre. Un homme en blouse blanche d'interne flottait près d'elle. L'interne jurait, et, des bras et des jambes, nageait vigoureusement.

Le docteur Clanahan, médecin-chef, perché en haut d'une échelle, tendait le bras vers l'infirmière hurlante. Un homme en blouse blanche, l'air fort désorienté, que Ferguson reconnut pour le docteur Morton, psychologue du personnel, tenait le pied de l'échelle. Il y avait un lit d'hôpital dans la pièce, et dedans, un patient assis, adossé à ses oreillers. Petit homme ratatiné d'environ cinquante ans, avec une peau si fine et blanche qu'elle en semblait transparente, et une épaisse crinière de cheveux argent si blancs et si brillants que, par comparaison, la taie d'oreiller immaculée en paraissait grise et terne. Le patient, les yeux levés sur l'infirmière et l'interne flottant au plafond, avait un sourire heureux d'enfant à qui l'on a donné un nouveau jouet (ou de vieillard qui a trouvé une nouvelle foi, Ferguson ne savait pas au juste).

L'air semblait chargé d'électricité statique. Ferguson pensa voir des étincelles longues d'un pouce jaillir entre la main tendue du docteur Clanahan et celle de l'infirmière hurlante. L'éternel compteur mural crachotait, *brrrp, brrrp, brrp, brrp*, comme s'il avait attrapé une indigestion radioactive.

« La journée s'annonce bien ! dit Ferguson.

— Qu'est-ce... qu'est-ce qui les fait tenir là-haut ? chuchota Blake derrière lui.

— Je suppose que nous sommes en présence d'un cas de lévitation.

— Lévi... lévi... » Blake n'arrivait pas à sortir le mot.

« Qu'est-ce... qu'est-ce que nous allons faire. »

Ferguson aurait préféré s'enfuir au pas de course, mais il ne le dit pas. Il aurait voulu pouvoir se retourner et sortir, du pas tranquille de l'homme qui s'éloigne d'un fantôme en faisant semblant de ne pas l'avoir vu, mais il savait que c'était impossible. Tous les atomes de son corps percevaient l'étrangeté de la situation et irradiaient des vibrations d'alarme. Il entendait ces atomes carillonner, comme de petites clochettes d'argent parcourues d'avertissements subtils. *N'approchez pas, n'approchez pas*, disaient les clochettes. Ferguson se sentit parcouru d'un frisson glacé, comme une araignée à mille pattes gelées. *N'approchez pas, n'approchez pas. L'homme ne doit pas voir ça !*

Soudain, Clanahan prit conscience de la présence du délégué à la Sécurité. « Aidez-moi », gémit-il en tendant le bras vers l'infirmière.

Cette fois, pas moyen de douter de l'existence de l'étincelle. Longue de vingt centimètres, elle bondit entre le docteur et l'infirmière. Ferguson s'avança alors que Clanahan atteignait enfin le corps de la

femme. Il y eut un petit craquement, comme quelque chose qui se déchire. L'infirmière tomba. Clanahan tomba avec elle.

Ferguson les attrapa dans leur chute, l'infirmière et le docteur. Il ne savait pas combien pesait l'infirmière quand elle flottait près du plafond, mais il le sut quand elle lui tomba dessus. Ses genoux fléchirent sous ce poids inattendu. Comme il se raidissait, Clanahan plongea sur eux, et ils tombèrent tous les trois. L'infirmière se mit à gémir d'une faible voix de gorge semblable au vagissement d'un petit enfant apeuré.

Un silence passa sur la pièce. Le patient gloussa, ce qui fit déplacé. Ferguson reconnut l'odeur de l'ozone. Le compteur mural ralentit ses *brrp, brrrp*. L'infirmière grogna. Le docteur Morton redressa l'échelle. « Descendez-moi de là ! » protesta l'interne toujours au plafond. Il y avait de la douleur et de l'étonnement scandalisé dans sa voix. C'était la voix d'un homme dont l'univers est sens dessus dessous et qui a perdu toute foi dans l'ordre du monde.

En l'entendant, Ferguson réalisa que là-haut, au plafond, un homme se cramponnait de toutes ses forces à sa raison chancelante. Il éprouva une sorte de tendresse pour cet inconnu.

Le docteur Clanahan, animé par la détermination inébranlable de l'homme qui accomplira son devoir quoi qu'il arrive, remonta à l'échelle. L'infirmière quitta en rampant le giron de Ferguson, et celui-ci se leva pour rattraper l'interne. Des étincelles jaillirent des doigts de Clanahan en direction de l'interne, un tissu invisible craqua et se déchira, et Ferguson, instruit par l'expérience, rattrapa l'interne et l'aida à se remettre sur pieds. L'interne s'assit par terre, puis s'étendit, ratissant des ongles le linoléum lisse comme s'il essayait de se creuser une prise dans le sol. Clanahan, très prudent, descendit lentement l'échelle, un échelon après l'autre et regarda l'interne, puis le patient dans son lit.

« Quelqu'un verrait-il un inconvénient à me dire ce qui s'est passé ? » dit Ferguson. Sa voix avait quelque chose de plaintif. Il ne s'en étonna pas. Tout au fond de lui, il ressentait le besoin urgent de s'allonger pour aider l'interne à se creuser une prise dans le plastique du sol, pour se stabiliser au milieu du monde qui chancelait.

Le docteur Clanahan prit une cigarette dans la poche de sa blouse blanche. C'était un homme jeune, maintenant marqué par l'inquiétude. Un bon médecin. Il tapota sa cigarette sur l'ongle de son pouce, d'un geste lent et délibéré, regardant le patient du coin de l'œil. Puis, sans allumer sa cigarette, il sortit dans le hall. Ils l'entendirent crier des ordres. « Hicks. Judson. Miss Jones. Verrouillez les portes. Ne laissez personne entrer ou sortir, puis venez me rejoindre. Au trot. » Puis il rentra dans la pièce. Bruit de pas précipités à l'extérieur. Deux hommes et une femme entrèrent. Clanahan pointa

sa cigarette sur l'interne et l'infirmière. « Occupez-vous d'eux, dit-il. Donnez-leur un sédatif et mettez-les au lit. Puis revenez ici et n'en sortez, pas. Vous, Hicks, restez. »

Les yeux de Clanahan cherchèrent Ferguson.

« Venez dans mon bureau, dit-il. Vous aussi, docteur Morton, je vous prie. »

*

* *

Ils le suivirent, accompagnés de Blake. Clanahan les devança. Ils le trouvèrent en train d'ouvrir un classeur et d'en tirer une bouteille de whisky. Il but une rasade au goulot, puis tendit la bouteille au docteur Morton. Le psychologue la prit sans un mot. Le whisky glouglouta doucement en descendant dans sa gorge.

Ferguson ressentait cette impression d'irréalité qui accompagne les grands événements, la sensation que la vie est un spectacle de marionnettes dont les acteurs tirés par des ficelles répondent à la volonté de quelque maître invisible et lointain.

« Quelqu'un verrait-il un inconvénient à me dire ce qui s'est passé ? répéta-t-il, et il se demanda si sa question était dans le scénario. Comment sont-ils montés au plafond ?

— Pourquoi... pourquoi ne sont-ils pas tombés ? hasarda Blake.

— Euh... », dit le docteur Clanahan. Il regarda Ferguson.

« Où étiez-vous ? Il y a une heure que nous vous cherchons. Non, pas la peine de répondre. Ça n'a pas d'importance. Comment ils sont montés au plafond ? C'est le malade qui les y a mis.

— Hein ?

— Il a dit : Montez ! » dit le docteur Morton. Il but une autre rasade. « Et ils sont montés. » Il regarda la bouteille, mesurant du regard ce qui y restait.

« Bigre ! s'entendit prononcer Ferguson. Dites-m'en un peu plus », supplia-t-il. Peu lui importait le ton de sa voix. Le besoin de savoir était en lui comme une tension d'un million de volts.

« Le patient nous a été amené ce matin », dit le docteur Clanahan. Il regarda la bouteille que tenait le docteur Morton et conclut qu'il n'y avait aucun espoir de la récupérer. Se retournant, il rouvrit le fichier et en tira une seconde bouteille qu'il garda pour lui. « On l'a amené ce matin avec un chargement de matériaux radioactifs.

— Oh ! » dit Ferguson. Il savait maintenant pourquoi on l'avait cherché. C'était son travail que de garder les matériaux radioactifs et les radiations à leur place. Et leur place n'était pas dans le voisinage des humains. « Quel service ? demanda-t-il vivement. Où travaillait-il et comment s'appelle-t-il ? Comment a-t-il reçu la dose mortelle ? Les

compteurs ne fonctionnaient pas ? On ne l'avait pas mis en garde ?... »

Clanahan secoua la tête. « À ma connaissance, ce n'est pas un de nos employés. En tout cas, il ne portait pas d'insigne.

— Oh ! En dehors de la centrale ? » Ça, c'était pire. Quand un employé prenait une bonne dose de radiations, c'était mauvais, mais la contamination d'un étranger allait probablement causer une sacrée perturbation dans toute la Californie du Sud. Les gens avaient peur de ces centrales. C'était l'une des raisons pour lesquelles elles étaient construites sous la terre et dans des endroits écartés. Pour donner au moins au public l'illusion qu'il était protégé.

« Où a-t-il été contaminé ?

— Nous ne le savons pas, répondit Clanahan.

— Et nous ne sommes pas près de le savoir, ajouta le docteur Morton. Il refuse de nous dire son nom ou quoi que ce soit d'autre sur lui.

— Mais il *faut* qu'il nous le dise ! Il faut que nous sachions ! »

Morton haussa les épaules :

« Vous avez des drogues qui font parler.

— Oui, oui, fit le psychologue en hochant la tête. Nous nous apprêtons à lui en administrer une, quand... quand... » Il haussa les épaules et avala une autre rasade.

« Quand il a dit : « Montez » à l'interne et à l'infirmière, dit Clanahan.

— Oh ! Il a résisté ? »

Morton se mit à rire, ou plutôt à glousser. « Pour ça, oui.

Comment sont-ils montés au plafond ? demanda Blake.

— Vous ne pouvez pas la fermer ? » Ferguson parlait d'un ton féroce. « Vous en revenez toujours au fait précis que j'essaie d'ignorer. » Il fusilla du regard d'abord son assistant, puis Morton. « Bon, comment ont-ils fait ?

— Je vous l'ai dit, dit Morton. Il le leur a ordonné. C'est un schizophrène paranoïaque, ajouta-t-il en se parlant à lui-même.

— Foutaises ! dit Ferguson. Il faut que nous sachions ! Il le faut !

— Nous allons faire une autre tentative, dit Morton d'un air détaché. Vous êtes à côté de la plaque, mon ami, ajouta-t-il.

— Je le sais. Je veux lui parler d'abord.

— Voilà une faveur qu'on vous accordera volontiers », dit Morton. Et il eut un petit geste de la main comme pour signifier que personne ne la lui disputerait.

L'infirmière et l'interne avaient quitté la chambre. Hicks et Judson, tous deux infirmiers, les avaient remplacés et avaient l'air mal à l'aise. Le patient était toujours assis dans son lit.

Ferguson sourit en se dirigeant vers le pied du lit.

« Hello ! dit-il. Je me présente : Ferguson, délégué à la Sécurité. » Il

tendit la main. « Comment vous appelez-vous ? »

Le patient serra la main qu'il lui tendait. « Enchanté de faire votre connaissance, Mr. Ferguson. Je m'appelle Dieu.

— Je vous demande pardon ?... »

Le patient lui sourit. « Vous pensiez que je jurais, n'est-ce pas ? Il n'en est rien. Dieu est mon nom.

— Mais... » Ferguson retira sa main et ferma la bouche. Derrière lui, il entendait la respiration oppressée de Clanahan, de Morton ou de Blake. L'infirmier, de l'autre côté du lit, semblait regretter qu'un infirmier ne pût pas décemment s'évanouir.

« Dieu est mon nom », répéta le patient.

À ce moment, Ferguson eut la vague impression que le toit du monde s'était écroulé, que le ciel avait dégringolé sur la Terre, et qu'un morceau avait atterri sur sa tête. Dehors, quelque part sous la voûte du ciel, un vaisseau spatial rugissait. Dans cette pièce, le son n'arrivait que comme un grondement étouffé, mais en cette démentielle fraction de seconde, Ferguson eut l'impression ineffable qu'il entendait les battements d'ailes des anges, le grondement du vent ébouriffant des plumes longues d'un mille. Et, de façon inexplicable, l'homme dans le lit semblait grandir, devenir une immense figure assise en majesté sur son trône et dont la tête touchait le ciel, avec d'immenses ailes. Puis l'impression s'effaça. Le bruit dans le ciel redevint le rugissement assourdi d'un vaisseau spatial, et rien de plus, la silhouette dans le lit se rétrécit à la taille d'un homme et ne fut plus qu'un malade dans un lit d'hôpital.

Ferguson était ébranlé. Des mots lui vinrent aux lèvres : « *Tigre, tigre...* » Son regard revint se poser sur les deux docteurs. Morton regardait par la fenêtre, Clanahan essuyait la sueur qui perlait à sa lèvre supérieure. Les pupilles de Blake n'étaient plus que deux pointes d'épingle.

Le délégué à la Sécurité prit une profonde inspiration. Il existait un moyen de maîtriser la situation, si seulement il pouvait le trouver, comme il l'espérait. « D'accord, Dieu, dit-il tranquillement comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Vous avez reçu une charge de radiations radioactives. Vous pourriez me dire où ? »

Le patient entendit la question, mais répondit à une autre qu'il avait en tête. « Satan, tout noir avec des yeux de braise, est venu et s'est agenouillé devant moi, dit-il. Il me connaissait. Il a reconnu mon autorité. Il a dit : « Tu es Dieu. »

Morton eut l'air intéressé. Ferguson essuya la sueur perlant à sa lèvre. « Racontez-moi ce qui est arrivé, grand-père, le pressa-t-il.

— Satan...

— Où cela s'est-il passé ?

— Où... » Ses yeux s'étaient tournés vers Ferguson.

Involontairement, celui-ci recula. Il avait vu les yeux de bien des hommes, il les avait vus dans le triomphe, dans le bonheur et dans l'affliction, il avait vu les yeux des violents, les yeux timidement baissés des hommes qui n'ont pas confiance en eux, mais il n'avait jamais vu d'yeux comme ceux-là. Les yeux de tous les malades se ressemblent, ils reflètent la certitude que quelque chose s'est détraqué à l'intérieur.

Les yeux de ce patient n'étaient pas les yeux d'un malade. Il portait des brûlures radioactives, à l'intérieur, mais cela ne se lisait pas dans ses yeux. La seule chose qu'on y voyait, c'était... une joie dépassant l'entendement.

Ce patient était heureux ! La mort avait marqué son front d'une croix qui le désignait comme la propriété de l'au-delà, mais cela ne lui faisait pas peur. Il rayonnait de bonheur. Cela se voyait dans ses yeux.

« J'ai gravi la montagne, dit-il. En haut, j'ai rencontré...

— Comment s'appelait cette montagne ?

—... Satan...

— Vous perdez votre temps, dit Morton derrière Ferguson. Nous allons faire un deuxième essai. »

Ferguson, haussant les épaules, déclara qu'il était d'accord. « Je parie... », dit doucement Blake.

Le patient surveillait la préparation de l'aiguille hypodermique. « Non, dit-il.

— Nous faisons cela pour vous aider », dit doucement Morton. C'était un psychiatre compétent, et il savait s'y prendre avec les malades et apaiser leurs craintes. Ferguson, qui regardait, admira le savoir-faire de cet homme et son courage, mais il voyait la sueur qui perlait sur le visage de Morton, et il savait ce que le psychiatre ressentait. Morton s'approcha du patient. Le patient se mit debout sur son lit.

« Montez ! » dit-il.

L'air fut soudain chargé d'électricité. Le compteur mural accéléra son *brrp*. Et Morton monta. Il s'éleva doucement jusqu'au plafond et y resta.

Le patient descendit de son lit. Personne ne bougea, personne n'essaya de l'arrêter. « Il faut que je m'en aille », dit-il.

Il s'approcha de la porte. Elle était fermée. Il secoua la poignée. La porte ne s'ouvrit pas.

« Hors de mon chemin », dit-il.

La porte disparut. Elle s'évanouit, comme de la fumée devant le vent. Le patient franchit l'ouverture et sortit dans le hall.

De la fenêtre du bureau de Clanahan, ils le virent traverser le terrain d'atterrissage et monter dans un hélicoptère. Ils virent les rotors se mettre à tourner, ils virent l'appareil s'élever dans les airs, ils

le virent diminuer et s'effacer dans le lointain.

« Quand même, dit Blake en soupirant, il est parti en hélicoptère. Il ne s'est pas fait pousser des ailes pour voler.

— Vous vous y attendiez ? demanda Ferguson.

— Je l'avais parié », répondit son assistant.

*

* *

« Je voudrais que vous localisiez un hélicoptère volé », dit Ferguson au téléphone. Du bureau de Clanahan, il appelait la police, et, tout en parlant, il regardait Clanahan, Morton et Blake boire du whisky. Blake ne buvait jamais d'alcool, ou du moins n'en avait-il jamais bu jusqu'à ce jour. Maintenant, il en buvait. « Il a été volé sur le terrain de la Centrale 71 il y a moins de dix minutes. Il s'éloignait plein ouest.

— On va vous le retrouver, promet le chef de la police.

— J'insiste pourtant sur le fait que l'homme qui l'a pris n'est pas un voleur. Il est mentalement dérangé... » Ferguson espérait instamment qu'il n'était pas en train de mentir.

« Hein ? Un dingue ?

— Et de plus, il souffre des atteintes de déchets radioactifs.

— Radioactifs ! hurla la voix dans l'écouteur. Il y a encore quelque chose de détraqué chez vous ? Qu'est-ce que vous cherchez à faire ? Empoisonner toute la population ?

— Retrouvez l'hélicoptère et rappelez-moi », dit Ferguson en raccrochant. Sans un mot, Morton lui passa la bouteille.

« Comment vous vous sentiez là-haut ? demanda-t-il.

— Pas mal, reconnut Morton. Un peu hors du monde. C'est tout. Un peu hors du monde.

— Comment interprétez-vous ce qui s'est passé ? » Morton haussa les épaules. « Le malade, sans aucun doute possible, souffre de mégalomanie. Il s'imagine qu'il est Dieu. C'est de la mégalomanie ou je ne m'y connais pas.

— Il s'imagine ? dit Ferguson.

— La ferme, répondit Morton sans animosité. Il délire, mais il comprend que le pentothal détruira ses délires. Or il y tient beaucoup et veut les garder à tout prix. C'est pourquoi il a décidé qu'il valait mieux partir d'ici, parce que s'il restait, nous les lui enlèverions. » Morton haussa les épaules, comme s'il s'agissait d'une question des plus simples quand on la comprenait, et qu'il n'y eût aucune lacune dans son argumentation. Son explication couvrait les motivations du patient, et était certainement solide sur ce point, mais lui et toutes les personnes présentes savaient qu'il y avait des trous dans son

argumentation, des trous assez grands pour faire manœuvrer un vaisseau spatial.

« Cette porte, c'était de la matière, dit Clanahan. Du verre et du magnésium, voilà ce que c'était. De la matière.

— L'infirmière et l'interne aussi, dit Ferguson. Et aussi le docteur Morton ici présent. Du moins ai-je toujours considéré que la chair et le sang étaient de la matière.

— Et c'en est », dit Clanahan. Il semblait trouver que cela constituait un problème de trop. La porte, métal et verre, matière, c'était déjà pas mal. La chair et le sang, c'était trop. Il parcourut son bureau du regard, le visage inquiet, mais Morton avait la bouteille et ne semblait pas vouloir s'en dessaisir. Clanahan retourna une fois de plus au fichier.

« Est-ce que c'est le puits qui ne tarit jamais ? demanda Morton.

— Il y en a encore une, répondit Clanahan en regardant dans les profondeurs du fichier.

— Sortez-la.

— Qu'est-ce que vous en pensez ? répéta Ferguson.

— J'aimerais mieux ne pas penser, dit le psychiatre d'une voix inutilement ferme.

— Vous voulez fermer votre esprit ?

— C'est ça. Je veux conserver ma raison. Dans ce métier, c'est déjà difficile dans les meilleures circonstances. Pour y arriver, il faut croire en un univers rationnel, à votre niveau d'observation au moins. Si je laisse mon esprit s'attarder sur ce que j'ai vu de mes propres yeux... » Son regard se porta vers le plafond et y resta fixé, comme fasciné par ce qu'il voyait.

« Peut-être qu'il était Dieu », dit Blake en soupirant.

Un lent frisson parcourut le corps du psychiatre. « À quoi est-ce que vous croyez que j'évite de penser ? » La colère se fit jour sur son visage. « Laissez-moi mon idée bizarre. J'en ai besoin pour préserver ma raison. Laissez-la-moi, je vous dis. Où est le whisky ?

— Devant vous sur le bureau, dit le délégué à la Sécurité. Qu'est-ce que c'est, votre idée bizarre ? »

Morton but, puis leva les yeux. « Ce que j'ai vu ne prouve pas qu'il n'y ait pas de stabilité dans... dans l'univers. » Il semblait se parler à lui-même. Cela prouve seulement qu'il existe une stabilité supérieure. Je l'ai toujours su, inconsciemment, mais je n'arrivais pas à trouver une explication qui me satisfasse sur le plan rationnel... »

Blake regarda son patron. « C'est la lutte de l'homme avec le diable », chuchota-t-il. Ferguson acquiesça de la tête. « Et votre idée bizarre ? » insista-t-il.

Morton le fusilla du regard. « Comment pouvons-nous savoir comment Il va et vient ? Il peut être n'importe qui, l'homme que nous

croisons dans la rue, le malade qui vient me consulter. » Ses yeux perçants se braquèrent sur le délégué à la Sécurité. « Il peut être vous.

— J'ai bien peur, répondit Ferguson, de ne pas flamber tout à fait assez clair. » Puis, furieux contre lui-même de s'être exprimé ainsi, il reprit : « Votre idée bizarre ! Maintenant, c'est vous qui sortez du sujet. »

Morton but lentement, éloigna la bouteille de ses lèvres et la considéra avec affection. « Mon idée bizarre explique qu'il ait été capable de faire monter des gens au plafond, juste en leur commandant de le faire, et de faire disparaître une porte en lui disant de s'ôter de son chemin. » Il ne semblait pas pressé de continuer.

« Allez-y, le pressa Ferguson.

— Ce patient avait été soumis à des radiations intenses, dit le psychiatre. Je pense que ces radiations ont changé la structure cellulaire de son cerveau. Ne me demandez pas *comment* ce changement s'est effectué, parce que je ne le sais pas. Mais je crois que ce changement a libéré un pouvoir latent en lui, une faculté occulte que nous possédons tous à l'état virtuel, et qu'en conséquence les objets matériels se sont mis à lui obéir. C'est une explication rassurante, rationnelle. » Sa voix sonnait très ferme. « Je vais y réfléchir. » De nouveau, il entonna la bouteille.

« Mais... protesta Blake en s'agitant.

— Ne venez pas me dire que nous connaissons les limites des pouvoirs de l'esprit ! grogna le docteur. J'en sais quelque chose. J'ai vu guérir trop d'hommes qui auraient dû mourir parce qu'ils croyaient qu'ils se rétabliraient, parce qu'ils *voulaient* guérir. J'en ai trop vu mourir qui n'avaient rien, parce qu'ils croyaient qu'ils allaient mourir. »

Blake garda le silence. Le psychiatre se frappa le front. « Il y a plus de mystères là-dedans, Horatio... » Il secoua la tête. « C'est cela, mon idée bizarre : croire que nous avons vu un pouvoir occulte en action, un pouvoir libéré par une dose de radiations. Et je tiens à garder mon idée bizarre à tout prix.

— Alors, vous ne croyez pas qu'il était Dieu, dit Blake.

— Pas à moins que nous ayons tous un Dieu prisonnier en nous », répondit le psychiatre.

Au loin, de nouveau, des fusées rugirent dans le ciel. Ferguson frissonna. « Il faut que nous le retrouvions, dit-il.

— Non, déclara Morton. Il y a quelque chose qui le cherche et qui le retrouvera où qu'il aille, dans les vingt-quatre heures qui viennent. J'en suis sûr. » Sa voix mourut.

« Voulez-vous dire qu'il mourra d'ici là ? » demanda le responsable de la Sécurité. Morton fit oui de la tête.

« Je parie... » essaya de commencer Blake, puis il se tut,

interrompu par son patron.

« Il a dit qu'il avait rencontré Satan... »

— Illusion, dit Morton avec fermeté. Travestissement d'un objet par le délire. Il a vu un buisson, ou un arbre, ou un rocher, et s'est imaginé que c'était Satan... »

Driiing ! fit le téléphone. Clanahan décrocha, porta l'écouteur à son oreille, puis le tendit au délégué. « C'est pour vous. C'est le directeur général... »

Ferguson, grésilla la voix dans l'appareil, je viens de recevoir un appel du service de la Santé. Ils ont un cas de radioactivité sur les bras. Occupez-vous-en tout de suite.

— Où est le malade ?

— Mort. Il appartenait à une sorte de secte religieuse qui a son quartier général sur la Montagne Rouge. C'est là qu'il a dû être contaminé par les radiations. Adressez-vous à eux pour récupérer ce dingue.

— Je m'en occupe. » Il raccrocha. « Un autre cas », dit-il

Driiing ! fit encore le téléphone. Ferguson décrocha machinalement. Il écouta calmement, puis raccrocha.

« La police, dit-il aux hommes dans le bureau. Ils ont retrouvé l'hélicoptère volé, près de la Montagne Rouge. Il s'est écrasé à l'atterrissage.

— Et... et le pilote ? murmura Blake.

— Porté disparu », répondit Ferguson.

*

* *

Au crépuscule, ils n'avaient pas retrouvé le pilote. Mais ils avaient appris son nom. Homère. Il était le chef d'un groupe de vingt et une personnes qui avaient fondé une minuscule colonie sur les pentes de la Montagne Rouge, à trois kilomètres de la centrale atomique, colonie qui était en fait une secte vouée à la vie naturelle. En voyant ce groupe, Ferguson se demanda si l'esprit de Jean-Jacques Rousseau était encore vivant. Rousseau s'était fait l'avocat de la vie naturelle au XVIII^e siècle. Et aujourd'hui, au XXI^e siècle, il se trouvait encore des hommes pour appliquer ses idées. Ici, sur un lopin de terre arrosé d'eau de source, il y avait des hommes et des femmes qui cultivaient des légumes, des fruits et des céréales. Plus haut, près du sommet, ils élevaient un troupeau de moutons, cardant, filant et tissant leur laine, confectionnant leurs vêtements.

Ici, sur cette montagne, à quatre-vingts kilomètres de la technologie prodigieuse de la Californie du Sud, à quatre-vingts kilomètres de millions d'individus qui vivaient dans un monde de

plastique, de matériaux synthétiques et d'énergie illimitée, il y avait des gens qui n'avaient jamais vu un tissu synthétique, qui n'avaient jamais goûté de vitamines synthétiques ou mangé des aliments cultivés en réservoirs hydroponiques.

La bande à Homère, ainsi s'étaient-ils baptisés. Homère était leur chef. Il n'avait pas de nom de famille et n'en avait pas besoin. Ils le décrivirent à Ferguson, tandis que Clanahan, Morton et Blake écoutaient. « Cheveux plus blancs que l'argent, silhouette maigre... » Oui, c'était bien leur homme.

Blake s'agita nerveusement au moment de l'identification, son jeune visage reprenant un air hagard. Jusqu'à maintenant, il avait gardé un espoir... Tant pis.

La bande à Homère voulait savoir ce qui était arrivé à son chef. Ferguson leur raconta, avec autant de ménagements qu'il put, une partie de l'histoire. Ils l'observaient attentivement tandis qu'il parlait. « Est-ce que ça veut dire qu'il va mourir ? » demanda Bill. Bill avait soixante-dix ans, mais était droit comme un I.

« Oui », dit le délégué. Il prévoyait que la nouvelle les attristerait, que les femmes se mettraient à se lamenter. Mais ils ne s'attristèrent pas. Et pas une femme ne pleura. « Une partie d'Homère mourra, dit Bill, mais une autre partie de lui-même continuera à vivre. » Ils acquiescèrent de la tête, souriant comme s'ils partageaient tous le même merveilleux secret.

« Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Ferguson.

— Hier soir, je l'ai vu, répondit Bill. Juste au coucher du soleil. Il gravissait la montagne pour aller prier, voilà ce qu'il faisait.

— Il gravissait la montagne, dit Blake, se parlant à lui-même.

— Et c'est ce qu'on va faire aussi », dit le délégué. Bill leur montra le chemin et leur offrit de les accompagner, mais ils voyaient qu'il n'en avait pas très envie et n'insistèrent pas. Le compteur portatif de Blake sous l'impact d'un rayon cosmique, émit un *brrrp* comme ils s'engageaient sur le sentier tracé par la bande à Homère.

« Est-ce qu'on a vraiment besoin de ce truc-là ? dit Morton.

— Oui, répondit Ferguson.

— Ça me rend nerveux.

— Ça me rendrait beaucoup plus nerveux de ne pas l'avoir », dit le délégué.

La nuit tomba. Des chauves-souris jacassantes volaient autour d'eux. Un scarabée, en route vers une destination mystérieuse connue de lui seul, vint se cogner lourdement contre le visage de Ferguson. Têtu, il continua.

Ils atteignirent le sommet de la première corniche, où ils trouvèrent un espace déboisé. Au-dessus d'eux scintillaient des millions d'étoiles. Un vent léger faisait frémir les ténèbres, apportant

avec lui un peu de fraîcheur.

« Le vent monte et regarde le ciel en face, et alors il se dépêche de redescendre et de se blottir contre la terre, dit Blake.

— *Homère !* » hurla Ferguson. La nuit était silencieuse. À l'horizon, des lumières clignotèrent comme un vaisseau spatial amorçait sa descente vers le port. Il était si loin que le tonnerre des réacteurs ne leur arrivait pas. *Brrp, brrp*, fit le compteur.

« Si nous n'étions pas obligés de retrouver cet homme, dit Morton, et de découvrir ce qui s'est passé – je veux dire comment il a été contaminé par les radiations – je serais d'avis de ne pas moisir ici. Et d'abord, comment est-il arrivé à l'hôpital, Clanahan ?

— Un automobiliste l'a ramassé quelque part et l'a abandonné à notre porte, répondit le docteur. Et ledit automobiliste ne s'est pas attardé pour nous dire où il l'avait ramassé. »

Le psychiatre lança une bordée de vigoureux jurons à l'intention de tous les automobilistes du monde. « *Homère !* » hurla Ferguson, et il attendit une réponse qui ne vint pas. *Brrp, brrp, brrp*, fit le compteur.

Sur la pente menant à la corniche supérieure, un unique gravier roula. Ferguson sentit la poigne de Blake se refermer sur son bras.

« Je viens d'avoir l'idée, dit Morton, qu'Homère a dû être contaminé par ici ! »

Brrp, répondit le compteur en écho.

Ferguson regarda autour de lui. « Si vous voulez vous sauver, c'est le moment.

— Quoi ? »

La nuit était silencieuse. Un autre gravier roula. Et une voix dit, interrogatrice : « Maître ? »

« Dieu ! » chuchota Ferguson. Les paroles d'Homère lui revinrent : « Et Satan, tout noir avec des yeux de braise, est venu et s'est agenouillé devant moi. »

*

* *

Sur la pente au-dessus d'eux, au milieu des broussailles, deux yeux luisaient faiblement.

Ferguson était gelé jusqu'aux moelles. Le vent qui soufflait sur lui avait traversé des déserts de glace. Ce vent était monté jusqu'au sommet du monde pour regarder le ciel, puis, effrayé de ce qu'il avait vu, il redescendait se blottir contre la terre protectrice, apportant avec lui le froid de l'espace et le touchant au bout de sa course.

Plus haut sur la pente, la voix reprit : « Je veux parler avec mon maître. »

Le gravier crissa et une silhouette sombre bougea. *Brrrrrp*,

crépîtèrent les queues des petits serpents avertisseurs.

« Satan ! hurla une autre voix. Sombre traître ! Tes tromperies m'ont conduit à la mort !

— Homère ! » hurla le délégué.

Un pistolet gronda. « Je savais que tu reviendrais ! hurla la voix d'Homère. Mais tu ne me tromperas pas une seconde fois. Cette fois, je suis prêt à te recevoir ! » Le pistolet gronda encore.

« Non, maître ! » supplia la première voix.

Les détonations se succédaient. Il y eut un son creux, celui de balles qui frappent leur cible dans un stand de tir. « Non, maître, non », plaida la première voix. Des pas retentirent comme quelque chose se rapprochait.

Brrrrrrrrrr, fit le compteur. Blake fit un pas en avant. Ferguson le saisit et le tira en arrière. « Idiot ! Là-bas, c'est la mort !

— Mais je veux voir.

— Ça vient vers nous. Pas besoin d'y aller. » *Boum !* fit le pistolet, pour la dernière fois.

« Si des balles ne te tuent pas, qu'est-ce qui peut te tuer ? » dit la voix d'Homère, colorée de stupeur.

De la clairière où ils étaient, ils virent Homère s'avancer, ses cheveux d'argent brillant sous les étoiles. Et ils le virent tomber. Ils le virent essayer de se relever, et retomber. Et cette fois, il ne se releva pas. La chose qui cherchait une partie de lui-même l'avait trouvée sur cette crête balayée par les vents.

Ils virent un corps sombre sortir des buissons, se diriger vers Homère et s'agenouiller à côté de lui. « Maître, chuchota une voix, ne partez pas. »

La voix avait des accents métalliques, mais il y avait aussi de la peine dans cette voix, du chagrin, une souffrance qui semblait venir d'au-delà de la souffrance. C'était une voix sortie tout droit de la solitude, et criant qu'il n'est ni bon ni juste d'être seul. Elle croyait avoir trouvé quelqu'un pour adoucir sa solitude, un ami, peut-être un dieu, qui aurait pu lui expliquer pourquoi elle était seule au milieu de mystères dépassant l'entendement. Mais l'ami qu'elle croyait avoir trouvé, le dieu, ce dieu était parti. Et la voix ne comprenait pas.

« Maître, ne partez pas. »

Ferguson entendit le cri qui se formait dans la gorge de Blake, il tendit la main pour l'étouffer. Trop tard. Là-haut, sur la crête, quelque chose avait entendu le son, se levait et inspectait les alentours.

« Maître ? » répéta la voix, pleine d'impatience et d'espoir. Peut-être après tout, y avait-il d'autres dieux !

La chose s'ébranla dans leur direction.

« Arrière ! hurla Ferguson.

— Maître, maître ! » Les pas lourds continuèrent à se rapprocher.

Brrrrrrrrp, fit le compteur.

« Stop !

— Maître !

— Stop, j'ai dit ! »

Le bruit des pas cessa. « Maître, je voudrais vous parler. Maître, je voudrais savoir...

— N'approche pas ! dit Ferguson. N'approche pas tant que tu es radioactif. Tu apportes la mort avec toi...

— La mort ? La chambre aux étoiles ? Le sas...

— Un robot ! s'exclama Blake en un souffle.

— Oui », répondit Ferguson. Il se retourna vers la sombre silhouette debout dans la clairière. « Comment es-tu sorti de la centrale ? Comment se fait-il qu'on n'ait pas remarqué ton absence ? Comment...

— Nous avons volé un cerveau. Nous avons fait le corps avec des pièces détachées. Nous avons suivi un tunnel...

— Qui était en réalité un conduit d'aération. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Ce que nous voulons ? fut la réponse. Nous voulons savoir. Il y a des murs autour de nous. Nous voulons savoir ce qu'il y a au-delà du sas, seuil de notre naissance et de notre mort. Nous voulons... nous voulons connaître notre maître, notre créateur, dit la voix.

— Dieu ! murmura Ferguson.

— C'est ça, reprit la voix avec une ardeur nouvelle. C'est le mot. Êtes-vous notre dieu, êtes-vous notre créateur ? Nous voulons... »

Debout au sommet de la montagne, sous le ciel scintillant d'étoiles, dans le ronronnement d'un vaisseau spatial quelque part dans la nuit, Ferguson essaya de formuler une réponse. Il pensait à des tigres flambant clairs dans la forêt de la nuit.

« Pas moi, articula-t-il lentement. Mais un homme nommé Smither... Non, ce n'est pas tout. En un sens, je pense que vous pouvez nous considérer comme des dieux.

— Alors, nous avons atteint notre but, dit le robot.

— Vous avez atteint le sommet d'une montagne, dit Ferguson.

— Il y a d'autres montagnes ?

— Nous les gravirons ensemble », dit Ferguson avec un soupir. Il sentait l'exaltation monter en lui.

« Ainsi, c'est là qu'Homère a été contaminé ? dit Morton derrière lui. Il est venu ici pour prier et a rencontré un robot à genoux. Le robot lui a dit qu'il était Dieu et il l'a cru...

— Ce n'est qu'une partie de l'histoire, dit Ferguson.

— Une petite partie, dit Blake. Mon pari tient toujours. »

Ferguson soupira. « C'est un bon pari », dit-il.

*

* *

Ils finirent par redescendre, quatre hommes bouleversés foulant la pente pierreuse. Mais il semblait à Ferguson, tandis que leurs pieds foulait le gravier de la montagne, que leurs têtes touchaient les étoiles. Derrière eux, à bonne distance, marchait une créature étrangère à leur race et qu'ils avaient créée, un robot, un auxiliaire qui les aiderait au cours de leur longue quête, pensa Ferguson. Un auxiliaire ne serait pas inutile à l'homme pour cette quête qui ne semblait pas avoir de fin. L'exaltation monta en lui. Derrière eux, les pas du robot martelaient lourdement le sol. Lui aussi marchait comme une créature dont la tête touchait les étoiles.

Traduit par SIMONE HILLING.

Burning bright.

Publié avec l'autorisation de l'auteur.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LES JEUX

Par Katherine McLean

Après les fous, les enfants : nous ne rencontrons ici que des personnages proches de leur inconscient et mal intégrés à la société. Aux innocents les mains pleines : les pouvoirs les plus extravagants sont tout naturels pour les enfants qui les acceptent dans les contes et les miment dans leurs jeux. Sans doute seraient-ils bien étonnés si leurs rêves se réalisaient, mais, en attendant cet heureux jour, ils ne se posent pas tant de questions. Le thème du pouvoir est lié à l'enfance, parce qu'il est fertile en merveilles.

Quand vient l'âge de raison, nous oublions tous ces sortilèges. Ou pis encore : nous les rationalisons grâce à... la science-fiction. Il arrive alors que nous les teintions d'amertume, parce que nous nous sentons coupés de notre enfance et que nous n'aimons pas qu'on nous le rappelle. L'histoire qu'on va lire ne pouvait être que poignante, parce qu'elle viole un interdit fondamental : elle fait communiquer le monde adulte et le monde de l'enfance.

RONNY jouait tout seul ; autrement dit il était à lui seul deux tribus d'Indiens en guerre l'une contre l'autre.

« Bang ! » murmura-t-il, pressant la détente d'un fusil imaginaire. Il décida alors qu'il y avait eu un temps où les Visages pâles ne vendaient pas encore des fusils aux Indiens, et changea la carabine en arc.

« Bzizzzzpsump », fit-il, imitant le son d'une flèche frappant sa cible humaine, d'après la bande sonore d'un film d'Indiens de la télévision.

« Aouh ! » Il s'écroula sur l'herbe en gémissant. « Ohohohoooh... », continua-t-il, se détendant dans la défaite et dans la mort.

« Tu veux du chocolat au lait, Ronny ? lui cria sa mère de la cuisine.

— Non, merci, cria-t-il en retour, se relevant pour incarner un autre combattant. *Bzizzzzpsump, bzizzzzpsump*, reprit-il en accompagnement aux volées de flèches qu'il décochait en sa qualité de

meilleur archer de la tribu. La dernière flèche. *Bzizzz* », dit-il, manquant un ennemi par souci de réalisme. Il interpella un autre héroïque combattant. « Qui a encore des flèches ? Ils sont trop près. Pas le temps... mon couteau fera l'affaire. » Il dégaina un couteau imaginaire, esquivant une flèche qui siffla à ses oreilles.

Puis, en un autre lieu, il devint le chef de la tribu, et il vit que ses guerriers étaient submergés par le nombre.

« Il faut battre en retraite. Impossible de laisser notre tribu sans guerriers pour protéger les femmes. »

Ronny décida que le chef était héroïquement blessé, et que l'affaiblissement faisait trembler sa voix. Debout contre un arbre, il avait tenté de paraître indemne, mais il bougea pour que ses braves puissent voir qu'il était rivé au tronc par une flèche et ne pouvait pas s'en libérer. Des cris sauvages s'élevèrent.

Il dit : « Abandonnez-moi et fuyez. Mais n'oubliez pas... » Aucun mot ne lui vint, juste la sensation d'être ce qu'il était, un vieil aigle mourant, un chef guerrier parlant à de jeunes guerriers qui auraient besoin des conseils de l'expérience et de la modération pour les assister dans leurs futures batailles. Il fallait qu'il finisse sa phrase, qu'il leur communique sa sagesse.

Ronny se concentra violemment, s'enveloppant de sa sensation comme d'une cape de fierté et de résignation, adossé avec indifférence contre le tronc auquel la flèche l'avait cloué, entendant faiblement par avance le son de sa vieille voix qui surmonterait sa défaillance pour parler avec sagesse de ce qu'ils avaient besoin d'entendre. Ils auraient à livrer de nombreux combats, et l'issue de ces combats serait douteuse, avec tant de guerriers déjà morts.

Ils devaient observer et attendre, se montrer souples et tenaces, résolus et persévérants – mais pas trop téméraires, plutôt subtils et tortueux – pas lâches, et par-dessus tout, ils devaient accepter avec patience le triomphe de leurs ennemis et ne pas céder à la folie suicidaire d'attaques précipitées.

Son ventre blessé le faisait souffrir, et ses braves attendaient pour entendre ses paroles. Il lui fallait résumer une partie de sa vie. Ronny fit encore un effort pour se représenter la scène avec réalisme. Et soudain, ce fut réel. Il était l'homme.

Il était un vieil homme, guide et conseiller en un combat douteux contre des forces supérieures. Il était mourant, une douleur lancinante lui nouait le ventre, comme la faim, et il avait soif. Il avait refusé que les jeunes se sacrifient pour le sauver. Il était un otage en prison, et mourant, parce qu'il ne voulait ni se rendre à l'ennemi ni cesser de le combattre. Il sourit et dit : « Rappelez-vous de vivre comme les autres hommes, mais... rappelez-vous de vous rappeler. »

Et puis il dit des choses qui ne peuvent s'exprimer par des paroles,

des sensations complexes qui étaient des manières de prendre les situations critiques et d'en sourire, et puis des phrases qui n'étaient pas des phrases, mais des lettres isolées qui se poussaient les unes les autres, reliées comme les deux moitiés d'une balançoire – un côté qui montait et l'autre qui descendait – ou comme des rouages et des balanciers à l'intérieur d'une pendule, mais sans les rouages, rien qu'avec la poussée.

Ce n'était ni une addition ni une multiplication, et cela utilisait des lettres au lieu de chiffres, mais Ronny savait qu'il s'agissait d'un genre d'arithmétique.

Et il n'était pas Ronny.

Il était un vieil homme, enseignant à de jeunes hommes, et le vieil homme ne savait rien de Ronny.

Il pensait avec tristesse au peu de choses qu'il pourrait communiquer aux jeunes, et il se rappelait un peu plus, essayant de résumer une longue vie et une riche expérience en quelques pensées directes. Et Ronny était lui-même et le vieillard, en même temps.

*

* *

C'était trop intense. Une part de Ronny voulait s'échapper et être seule, et cette partie se retira pour essayer de jouer. Ronny s'assit dans l'herbe, et se mit à tripoter ses orteils comme un bébé.

Et la part de Ronny qui était le docteur Revert Purcell s'assit sur le bord du grabat de sa cellule, se concentrant sur des équations de stabilité biogéniques, encore secrètes et inédites, qu'il désirait transmettre aux mains qualifiées de jeunes chercheurs de la chaîne secrète de recherche. Il se servait d'une façon de penser qui, lui avait-on dit, émettait télépathiquement les idées vers quiconque était capable de les recevoir. C'était bizarre qu'il ne pût jamais savoir lui-même s'il émettait ou non. Probablement une question d'âge. Quand ils s'étaient mis à lui enseigner cette méthode, il était déjà trop vieux pour quelque chose de si différent.

À un mètre de là, des gouttes tombaient du robinet avec régularité, et il était difficile à Purcell de se concentrer, tant sa soif était intense. Il se demanda s'il pourrait rassembler assez de forces pour marcher si loin. Il était assis, et c'était bien, mais l'effort qu'il avait dû faire pour en arriver là l'avait laissé étourdi et tremblant. S'il essayait de se lever, l'effort interromprait sûrement la transmission de ses équations et de toutes les données qu'il n'avait pas encore transmises.

L'homme aux clefs qui regardait deux fois par jour par le judas de la porte se soucierait-il que Purcell meure avec dignité ou non ? Il était son seul public, et son expression ne changeait jamais quand

Purcell lui demandait de signaler aux autorités qu'on ne lui donnait rien à manger. Cela semblait curieux à Purcell de découvrir qu'il désirait le respect du seul témoin de son agonie, même d'un homme indifférent qui le traitait comme s'il était déjà un cadavre.

Peut-être l'homme réagirait-il si Purcell lui disait : « J'ai changé d'avis. Je parlerai. »

Mais s'il disait cela, il ne pourrait plus se respecter lui-même.

Au congrès rassemblant biochimistes et biophysiciens, le reporter lui avait demandé si certaines de ses recherches pouvaient servir à la guerre.

Il avait répondu, sans avoir conscience d'un danger, sachant que ce qu'il faisait était courant chez les chercheurs, sûr qu'il s'agissait d'un droit imprescriptible :

« Certaines, oui, mais celles-là, je les garde pour moi. »

Le reporter était resté impassible. « Par exemple ? »

— Eh bien, il faut que je choisisse un exemple qui ne révèle rien des procédés de fabrication, mais... Ah !... par exemple, une façon de produire en masse des antitoxines contre n'importe quel microbe. Ça a l'air inoffensif si l'on n'y réfléchit pas, mais en fait, cela ferait de la guerre bactériologique l'arme la plus meurtrière et la moins coûteuse, car cela préviendrait la contagion dans l'armée qui l'utiliserait, et cela aux moindres frais. L'enfer se déchaînerait si quelqu'un publiait jamais ça. » Puis il avait ajouté, essayant d'en faire comprendre assez au reporter pour qu'il change son expression cynique et froide : « Vous comprenez, les microbes sont bon marché – il y aurait une nouvelle épidémie chaque fois qu'un biologiste de troisième zone réussirait une nouvelle mutation. Et ce n'est même pas cher ou difficile comme la bombe atomique. »

Le journal mit un gros titre : « Un savant refuse de communiquer une arme secrète au gouvernement. »

*

* *

Des agents du gouvernement vinrent lui demander si c'était exact, et, après confirmation, lui firent remarquer qu'il avait des obligations. Les laboratoires de recherches où il avait travaillé étaient subventionnés par le gouvernement. Dans sa jeunesse, on l'avait exempté du service militaire au début de ses études et de ses travaux, pour qu'il puisse devenir un savant, au lieu d'avoir à se battre et mourir sur un champ de bataille.

« Il en est peut-être ainsi, avait-il dit. Mais j'essaie de servir l'humanité en faisant autant de bien et aussi peu de mal que possible. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, j'aimerais mieux m'en remettre à

mon propre jugement quant au sens à donner au mot *service*. »

Cette déclaration lui sembla trop brutale à l'instant même où il la prononça, et il reconnut qu'elle impliquait que son jugement était supérieur à celui du gouvernement. De toutes les déclarations possibles, c'était la plus propre à susciter l'hostilité, mais il ne voyait pas ce qu'il aurait pu dire d'autre, car c'était exactement ce qu'il pensait.

Cette interview fit fleurir les gros titres, et quand il sortit de son laboratoire le lendemain pour aller déjeuner, il y avait là plusieurs petits groupes de patriotes, venus dans le but avoué de le faire parler. Ils se battaient à qui aurait ce privilège.

La police était arrivée à sa rescousse après qu'il eut perdu plusieurs dents de devant et qu'on lui eut vilainement abîmé un œil. Ils l'avaient laissé aux soins du médecin de la prison, détenu « dans son intérêt ». Deux jours plus tard, après plusieurs interrogatoires sur ses recherches secrètes, on le transféra dans un endroit ressemblant à une prison militaire et on le laissa seul. On ne lui dit pas quel était son statut.

Quand quelqu'un vint lui poser des questions sur son attitude, Purcell fut à peu près sûr que ce qu'on lui faisait subir était illégal. Il déclara qu'il allait faire la grève de la faim jusqu'à ce qu'il fût autorisé à avoir des visites et à parler à son avocat.

Quand l'heure du dîner arriva, on ne lui donna rien à manger. Depuis, aucune nourriture n'avait paru dans la cellule, et il y avait sans doute quinze jours de ça. Il n'en était pas sûr car, au cours de la deuxième semaine, sa mémoire s'était altérée. Il se souvenait vaguement de quelque chose qui était peut-être du délire, et qui avait pu durer plus de vingt-quatre heures.

Les militaires qui voulaient les antitoxines pour la guerre bactériologique attendaient peut-être tranquillement qu'il parle ou qu'il meure.

*

* *

Ronny se remit debout et entra dans la cuisine, trébuchant comme un bébé qui fait ses premiers pas. « Colat ? » dit-il à sa mère.

Elle lui en versa une tasse, le taquinant gentiment : « Qu'est-ce qui se passe, Ronny, tu te remets à parler bébé ? »

Il fixa sur elle de grands yeux solennels et but lentement, sans répondre.

Quelque part au loin, dans une cellule, le docteur Purcell, célèbre biochimiste, essaya de se mettre debout sur ses jambes chancelantes, incapable de se souvenir d'un temps où la faim n'était pas en lui, mais désirant faiblement un verre d'eau. Ronny ne pouvait pas le nourrir de

son chocolat au lait. Bien qu'il s'agît d'un autre lui-même, le corps qui buvait n'était pas celui qui avait soif.

Il retourna dans le jardin en emportant son verre. « Bang », dit-il pour donner le change au cas où sa mère l'aurait observé. « Bang ! » Tout devait continuer comme à l'habitude ; de cela, il était sûr. C'était quelque chose de trop important et de trop intime pour en parler aux adultes.

En revenant du lavabo, le docteur Purcell glissa, tomba, et sa tête vint heurter le bâti en fer de son lit. Ronny sentit le fer s'enfoncer dans sa peau jusqu'à l'os, puis un vide reposant dans sa tête, comme quand on s'endort pendant un conte de fées, alors qu'on voudrait rester éveillé pour savoir la fin.

« Bang ! dit Ronny sans conviction, en visant un arbre. Bang ! » Il avait honte parce qu'il était tombé dans sa cellule, parce qu'il s'était blessé à la tête et était redevenu Ronny avant d'avoir fini de transmettre ses équations. Il essaya de faire semblant de revenir à la vie, mais ça ne marcha pas.

C'est toujours impossible de faire semblant jusqu'à la fin. Ça ne finit jamais sans bavures ; il reste toujours quelque chose d'imparfait, et quelque chose qui continuera après la fin.

Ç'aurait été bien si les geôliers étaient entrés et qu'il ait pu leur dire quelque chose de noble, avant de mourir, pour leur montrer qu'il était brave. « Bang ! » dit-il sans conviction, pointant son doigt sur son front, mais il le retira précipitamment comme s'il l'avait brûlé. Cette fois, il s'était trompé de personnage. La sensation d'une balle lui ébranlant la tête était inattendue et déplaisante, malgré son irréalité, de même que l'éclair de la colère vindicative mêlée d'apitoiement sur soi-même de quelqu'un pressant la détente... *Ma femme regrettera de m'avoir jamais...* Il n'aimait pas faire semblant comme ça. Il trouvait dangereux de s'y mettre avant d'avoir construit une histoire.

Ronny décida d'en revenir aux Indiens. Ils n'étaient pas très réels, et quand ils l'étaient, ils avaient des réactions simples et directes, concernant le courage, l'adresse, la fierté et l'amitié, qu'il aimait bien.

*

* *

Un homme était accoudé à la barrière et le regardait. « Belle journée. » *Qu'est-ce qu'il y a, mon petit, tu es un esper ?*

« Salut. » Ronny, debout sur un pied, le regarda. *Je fais semblant, c'est tout. Je veux juste jouer. Ils rendent ça trop sérieux, avec toutes ces complications.*

« La campagne est belle. » L'homme montra du geste les jardins sans clôtures, mais avec des buissons pour se cacher derrière en jouant

à cache-cache et des arbres pour grimper. *Ça peut être l'Univers, si tu choisis bien qui tu veux être et si tu ne te laisses pas couper de ça par un mauvais choix. Tu peux apprendre à partir de ton expérience, si tu es assez fort. Qui viens-tu d'être ?*

Ronny se percha sur son autre jambe et se gratta le mollet avec ses orteils. Il n'avait pas envie de se souvenir. Il oubliait toujours tout de suite, mais cet adulte était jeune, fort et plein d'assurance, et ce qu'il disait avait un sens, pas comme la plupart des grands.

« Je jouais aux Indiens. » *J'étais un vieux chef, pris par les ennemis, et j'essayais de transmettre aux autres guerriers la sagesse de ma vie avant de mourir. Et il refit un peu semblant d'être le chef pour montrer au jeune homme de quoi il retournait.*

« Purcell ! » Le jeune homme retint son souffle, et son visage se décolora. Comme il avait retenu son souffle, il retint ses sentiments pour qu'ils n'atteignent pas Ronny. « C'est bien, comme jeu. » *Il peut t'apprendre beaucoup de choses. Ne te ferme pas, je t'en prie. Tu peux te laisser influencer par lui sans cesser d'être toi-même. C'était un homme de valeur. C'est un honneur qu'il t'a fait, et j'envie l'homme que tu seras si tu le contactes sur la bonne longueur d'onde.*

L'adulte avait l'air effrayé. *Mais tu es trop jeune. Tu le censureras et le perdras. Les enfants doivent grandir et apprendre à leur rythme.*

Puis il eut l'air moins apeuré, mais incertain, plein de pensées contradictoires. *À leur rythme. Mais il faut qu'un vivant recueille l'esprit et les souvenirs de Purcell. Nous l'aimions. Les enfants devraient grandir à leur rythme, mais... Es-tu fort, Ronny ? Peux-tu grandir plus vite que la normale ?*

Les grands sont toujours en train de vous demander de faire quelque chose. Ronny lui rendit son regard, serrant les poings et se dandinant, mal à l'aise.

Et voici qu'il pouvait lire dans les pensées de l'adulte. *Tu veux redevenir le vieux chef, Ronny ? Le redevenir souvent, pour savoir ce qu'il savait ? (Et ressentir ce qu'il ressentait. Ce sera dur pour un gosse.) Ce sera riche et excitant, plein de souvenirs et de connaissances. (Mais dur à digérer. Je fais cela pour Purcell, Ronny, pas pour toi. Il faut que tu décides toi-même.)*

« C'était bien, comme jeu. Tu veux y jouer encore ? »

Et il fut dans sa pensée, sentant le consentement hésitant de Ronny, le rassurant en ne pensant pas, en ne fourrageant pas dans sa tête, se contentant de diffuser un seul message, *Purcell, Doc*, qui força la serrure de tout ce qui était à Ronny, sa journée d'hier, sa nuit dernière, ses dix dernières minutes. *Ronny, j'ouvre pour toi cette porte, les souvenirs de Purcell. Tu ne peux pas la fermer, mais devant elle – et il le conditionna fortement – sois curieux, calme, ouvert, comme si tu absorbais tout sans paroles... elle te donnera toutes les informations que tu*

voudras, comme un dictionnaire.

L'adulte se releva et se détacha de la barrière, prêt à partir. Derrière une digue se pressaient sa peine et sa colère pour la mort de l'homme qu'il appelait Purcell.

« Et chaque fois que tu voudras *être* le vieux chef, à n'importe quelle époque de sa vie, tu as juste à faire semblant. »

La peine et la colère poussèrent plus fort contre la digue, et l'homme, se retournant, s'éloigna rapidement, laissant ses pensées s'éparpiller et voleter parmi des souvenirs personnels que Ronny ne partageait pas, que personne ne partageait, rompant le contact avec tout le monde pour être tout seul dans sa tête et s'abandonner, sans témoin, à ses sentiments.

*

* *

Sa mère n'aimerait pas ça. Elle sentirait le changement en lui, autant que s'il avait lu un des livres qu'elle lui cachait, des livres « interdits aux mineurs ». Le changement la peinerait. C'était mal, comme de manger entre les repas. Mais savoir ce que savent les adultes...

Il serra les poings et baissa les yeux. « J'y rejouerais encore. »

Le jeune homme sourit, encore pâle et retenant ses sentiments comme derrière une digue. *Alors, mêle-toi à moi un moment. Laisse-moi entrer.*

*

* *

Ronny ramassa le verre de chocolat vide qu'il avait laissé sur les marches, et rentra. Quand il entra dans la cuisine, il sut quel aspect avait eu une autre cuisine pour l'enfant de cinq ans qu'avait été Purcell quatre-vingt-dix ans avant. Il y avait un évier en fer, et un robinet piqué de vert-de-gris, et le verre était plus lourd et transparent, comme le vrai verre.

Ronny tendit le bras et posa sa timbale en plastique de couleur.

« Il avait l'air gentil, ce jeune homme, mon chéri. Qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

Ronny leva les yeux sur sa maman, la comparant avec la maman de cinquante ans avant dont le souvenir le lancinait. Elle aussi, il l'aimait.

« Il m'a dit qu'il est content que je joue aux Indiens. »

Traduit par SIMONE HILLING.

Games.

© Galaxy Publishing Corp., 1953.

ÉTOILE DU SOIR, ÉTOILE D'ESPOIR...

Par Alfred Bester

Si l'enfance est une condition souvent nécessaire pour bénéficier d'un pouvoir, elle n'est pas fatalement une condition suffisante pour en faire bon usage. Un enfant tout-puissant n'en reste pas moins un enfant, avec tout ce que cela implique d'irresponsabilité. Mais l'adulte qui cherche à capter son pouvoir à des fins médiocres (gagner de l'argent, par exemple) a-t-il des leçons à lui donner ?

L'HOMME dans la voiture avait trente-huit ans. Il était grand, mince et frêle. Ses cheveux coupés en brosse étaient prématurément gris. Il était nanti d'une bonne éducation et d'un certain sens de l'humour. Il avait un but. Il était armé d'un annuaire des téléphones. Il était condamné.

Il s'engagea dans Post Avenue, arrêta sa voiture devant le n° 17 et la rangea le long du trottoir. Il consulta l'annuaire des téléphones, puis sortit de la voiture et entra dans l'immeuble. Il examina les boîtes à lettres, monta l'escalier en courant et se dirigea vers l'appartement 2 F. Il sonna. En attendant qu'on lui réponde, il sortit un petit carnet noir de la poche intérieure de son veston et un splendide porte-mine en argent, pouvant écrire en quatre couleurs.

La porte s'ouvrit. L'homme dit à une femme insignifiante, d'âge mûr :

« Bonsoir, Mrs. Buchanan. »

La femme hocha la tête.

« Je me nomme Foster. Je suis de l'Institut des sciences. Nous cherchons à vérifier certains témoignages sur les soucoupes volantes. Je ne vous retiendrai pas plus d'une minute. »

Mr. Foster s'insinua dans l'appartement. Il en avait déjà visité un tel nombre qu'il connaissait automatiquement la disposition des lieux. Il franchit le hall d'un pas rapide, se dirigeant vers le salon, se

retourna, lança un sourire à Mrs. Buchanan, ouvrit son carnet sur une page blanche et, le porte-mine suspendu en l'air prêt à écrire, demanda :

« Avez-vous jamais vu une soucoupe volante, Mrs. Buchanan ?

— Non. Et à mon avis c'est un tas de sottises. Je...

— Vos enfants en ont-ils jamais vu ? Vous avez bien des enfants ?

— Ouais, mais ils...

— Combien ?

— Deux. Ces soucoupes volantes n'ont jamais...

— Sont-ils d'âge scolaire ?

— Quoi ?

— Vont-ils à l'école ? demanda Mr. Foster avec impatience.

Le garçon a vingt-huit ans, dit Mrs. Buchanan, ma fille a vingt-quatre ans. Il y a longtemps qu'ils...

— Je vois. Sont-ils mariés ?

— Non... Au sujet de ces soucoupes volantes vos docteurs ès sciences devraient...

— C'est exactement ce que nous faisons », l'interrompit Mr. Foster.

Il inscrivit des signes cabalistiques sur son carnet, le referma et le glissa dans une poche intérieure en même temps que son splendide porte-mine.

« Je vous remercie infiniment, Mrs. Buchanan », dit-il et, pivotant sur ses talons, il sortit.

En bas, Mr. Foster entra dans sa voiture, ouvrit l'annuaire des téléphones, tourna une page et raya un nom au moyen de son splendide porte-mine. Il examina le nom figurant en dessous, nota l'adresse et démarra. Il se rendit dans Fort George Avenue et arrêta la voiture devant le n° 800. Il entra dans l'immeuble et prit l'ascenseur automatique jusqu'au quatrième étage. Il poussa le bouton de la sonnette de l'appartement 4 G. En attendant qu'on vienne lui ouvrir, il ressortit le petit carnet noir et le splendide porte-mine.

La porte s'ouvrit. Une grosse brute parut et Mr. Foster dit :

« Bonsoir, Mr. Buchanan.

— Bon, alors ? dit la grosse brute.

— Je me nomme Davis. J'appartiens à l'Association nationale de radiodiffusion. Nous préparons une liste de concurrents pour des prix. Puis-je entrer ? Je ne vous retiendrai pas plus d'une minute. »

Mr. Foster/Davis s'insinua dans l'appartement et interrogea immédiatement Mr. Buchanan et sa rousse épouse dans leur living-room.

« Avez-vous jamais gagné un prix à la radio ou à la télévision ?

— Non, répondit Mr. Buchanan d'un air furieux. Nous n'en avons jamais eu l'occasion. Tout le monde en gagne, sauf nous.

— Tout cet argent qui ne doit rien à personne et ces réfrigérateurs,

dit Mrs. Buchanan, ces voyages à Paris et ces avions et...

— C'est justement pourquoi nous sommes en train d'établir cette liste, l'interrompit Mr. Foster/ Davis. Des membres de votre famille ont-ils déjà gagné un prix ?

— Mais non. Tout ça c'est combines et compagnie. C'est de la frime. Ils...

— Peut-être vos enfants ?

— Nous n'en avons pas.

— Je vois. Je vous remercie infiniment. »

Mr. Foster/Davis se livra à son petit jeu de signes cabalistiques sur son carnet, le ferma et le rangea. Il quitta les Buchanan, les abandonnant à leur indignation, rejoignit sa voiture, raya un nouveau nom dans l'annuaire des téléphones, nota à nouveau l'adresse du nom suivant et démarra.

Il se rendit au n° 1215, 68^e Rue Est et gara sa voiture devant un immeuble en pierre de taille. Il sonna à la porte et se trouva en face d'une femme de chambre en livrée.

« Bonsoir, dit-il. Mr. Buchanan est-il chez lui ?

— De la part de qui ?

— Je me nomme Hook, dit Mr. Foster/Davis. Je fais une enquête pour le compte du Bureau de perfectionnement des affaires. »

La femme de chambre disparut, reparut et conduisit Mr. Foster/Davis/Hook dans une petite bibliothèque où un monsieur en smoking, l'air résolu, debout près d'une cheminée, tenait en équilibre sur une soucoupe une tasse en porcelaine fine de Limoges. Les rayonnages étaient garnis de volumes luxueux. Il y avait un énorme feu dans la cheminée.

« Mr. Hook ?

— Oui, monsieur », répondit l'homme condamné. Il ne sortit pas son carnet.

« Je ne vous retiendrai pas plus d'une minute, Mr. Buchanan. J'ai simplement quelques questions à vous poser.

— J'ai beaucoup de confiance dans le Bureau de perfectionnement des affaires, déclara Mr. Buchanan. Notre rempart contre les incursions des...

— Je vous remercie, monsieur, l'interrompit Foster/Davis/Hook. Avez-vous jamais été escroqué par un chevalier d'industrie ?

— Il y a eu plusieurs tentatives, mais je ne me suis jamais laissé prendre.

— Vos enfants peut-être ? Vous avez bien des enfants ?

— Mon fils est trop jeune pour...

— Quel est son âge, Mr. Buchanan ?

— Il a dix ans.

— Peut-être s'est-il déjà fait escroquer à l'école ? Il y a certains

criminels qui choisissent spécialement leurs victimes parmi les enfants.

— Pas à l'école que fréquente mon fils. Il y est parfaitement protégé.

— Quelle est cette école ?

— Germanson.

— En effet, une des meilleures. A-t-il jamais fréquenté une école communale ?

— Jamais. »

L'homme que Vénus allait condamner sortit son calepin et le splendide porte-mine. Cette fois-ci il fit une annotation sérieuse.

« Avez-vous d'autres enfants, Mr. Buchanan ?

— Une fille de dix-sept ans. »

Mr. Foster/Davis/Hook réfléchit, se mit à écrire, changea d'avis et referma son carnet. Il remercia son hôte et s'échappa de la bibliothèque avant que Mr. Buchanan ait eu le temps de lui demander ses papiers d'identité. La femme de chambre lui ouvrit la porte d'entrée, il descendit en courant les marches du perron, bondit vers sa voiture, ouvrit la portière, entra et fut abattu par un formidable coup sur la tempe.

*

* *

Quand l'homme condamné reprit connaissance, il se crut dans son lit, en proie à une gueule de bois carabinée. Il était sur le point de ramper vers la salle de bain, lorsqu'il se rendit compte qu'il avait été jeté dans un fauteuil comme un paquet de linge sale. Il ouvrit les yeux. Il se trouvait dans une sorte de grotte sous-marine. Il cligna frénétiquement des yeux. L'eau se retira.

Il était en réalité dans un petit bureau d'avocat. Un homme obèse, ayant l'air d'un Père Noël défroqué, se tenait debout devant lui. Légèrement de côté, assis sur un bureau, balançant négligemment les jambes, se trouvait un jeune homme à la mâchoire carrée, aux yeux très rapprochés du nez.

« Êtes-vous capable de m'entendre ? » demanda l'homme obèse.

L'homme condamné grogna.

« Pouvons-nous avoir un entretien ? »

Un nouveau grognement.

« Joe, dit aimablement l'obèse, une serviette. »

Le jeune homme svelte se laissa glisser du bureau, se dirigea vers une cuvette pleine dans un coin de la pièce et y trempa une serviette blanche. Il la secoua une fois, revint nonchalamment vers le fauteuil et, avec la soudaineté et la férocité d'un tigre, il la cingla au travers du

visage de l'homme mal en point.

« Pour l'amour de Dieu ! s'écria Mr. Foster/Davis/ Hook.

— Voilà qui est mieux, dit l'homme obèse. Je me nomme Herod. Walter Herod. Avocat. »

Il s'approcha du bureau sur lequel s'étalait le contenu des poches de l'homme condamné, saisit le portefeuille et le lui montra.

« Votre nom est Warbeck. Marion Perkin Warbeck. C'est bien ça ? »

L'homme condamné considéra son portefeuille, puis reporta son regard sur Walter Herod, avocat, et finalement avoua la vérité :

« Oui, dit-il. Je me nomme bien Warbeck. Mais je n'avoue jamais mon prénom à des étrangers. »

La serviette mouillée le cingla de nouveau au visage et il se recroquevilla dans son fauteuil, piqué au vif et déconcerté.

« Ça suffit, Joe, dit Herod. Je te prierai de ne plus recommencer avant que je te le dise. »

S'adressant à Warbeck, il demanda :

« Pourquoi portez-vous tout cet intérêt aux Buchanan ? »

Il attendit la réponse qui ne vint pas et continua, très aimablement :

« Vous avez été suivi par Joe. En moyenne vous avez visité cinq Buchanan par soirée. Trente jusqu'à présent. Quel est votre petit jeu ?

— Que diable signifie tout ceci ? Sommes-nous en Russie ? demanda Warbeck, indigné. Vous n'avez pas le droit de m'enlever ainsi et de m'interroger selon les méthodes chères à la M.V.D. Si vous pensez pouvoir... »

« Joe, interrompit Herod très aimablement. Veux-tu remettre ça, je te prie ? »

À nouveau la serviette cingla Warbeck au visage. Suffoqué, furieux et impuissant, celui-ci fondit en larmes.

Herod jouait nonchalamment avec le portefeuille.

« Selon vos papiers, vous êtes professeur, directeur d'un lycée. J'étais persuadé que les professeurs étaient censés être des personnes honorables. Comment avez-vous pu vous embarquer dans cette escroquerie à l'héritage ?

— Quelle escroquerie ? demanda Warbeck d'une voix à peine audible.

— L'escroquerie à l'héritage, répéta patiemment Herod. Concernant les héritiers Buchanan. Quel baratin employez-vous ? Vous leur faites miroiter l'intérêt personnel ?

— Je ne comprends pas ce que vous voulez dire. » Warbeck se redressa dans son fauteuil et pointa le doigt en direction du jeune homme svelte.

« Quant à vous, ne recommencez pas avec cette serviette !

— Il fera ce qui me plaît et quand cela me plaira, dit Herod

féroce. Du reste, je vous liquiderai dès que j'en aurai envie. Bon Dieu ! Vous êtes en train de piétiner mes plates-bandes et je n'aime pas ça. Cette combine me rapporte 75 000 dollars bon an mal an. Vous ne pensez pas que je vais me laisser escroquer par vous ! »

Il y eut un long silence. Un silence lourd de sens pour tout le monde sauf pour l'homme condamné. Finalement il parla.

« Je suis un homme instruit, dit-il lentement. Parlez-moi de Galilée ou des poètes de la Pléiade et je suis votre homme, cependant j'avoue qu'il y a certaines lacunes dans mon savoir et en ce moment je me trouve en présence de l'une d'elles. Il y a manifestement trop d'inconnues.

— Mais je vous ai dit mon nom », dit Herod. D'un geste il désigna le jeune homme svelte. « Lui, c'est Joe Davenport. »

Warbeck secoua la tête.

« Inconnues dans le sens mathématique. Des X. Des solutions de l'équation. C'est mon instruction qui parle en ce moment. »

Joe parut pris de frayeur.

« Seigneur Jésus ! s'exclama-t-il sans bouger les lèvres. Se pourrait-il que c'mec soit vraiment un cave ? »

Herod scruta Warbeck avec curiosité.

« Je vais vous mettre les points sur les I, dit-il. La combine à l'héritage est une escroquerie à long terme. Le mécanisme en est à peu près le suivant : l'histoire dit que James Buchanan...

— Le quinzième président des États-Unis ?

— En personne. L'histoire dit qu'il est mort intestat, laissant sa succession à des héritiers inconnus. C'était en 1868. Aujourd'hui, avec les intérêts composés, cette succession vaut des millions de dollars. Pigé ? »

Warbeck hocha la tête.

« Je vous ai dit que j'avais de l'instruction, murmura-t-il.

— N'importe qui portant le nom de Buchanan est un pigeon pour cette affaire. C'est une variante de l'escroquerie au prisonnier espagnol. Je leur envoie simplement une lettre, leur disant qu'il y a une chance qu'ils soient un des héritiers. Je leur demande s'ils désirent que je fasse une enquête et que je me charge de la protection de leurs intérêts dans cette affaire. J'ajoute que cela ne leur coûtera qu'une somme annuelle infime pour s'assurer de mes services. La plupart marchent. Dans tous les coins du pays. Et voilà que vous...

— Attendez un instant, s'exclama Warbeck. Je crois pouvoir tirer une conclusion de ce que vous venez de me dire. Vous avez découvert que je menais une enquête auprès des familles Buchanan. Vous croyez que je veux me lancer dans la même combine que vous. Que je veux vous couper... oui, vous couper l'herbe sous le pied ?

— Eh bien, demanda Herod furieux, n'est-ce pas ce que vous êtes

en train de faire ?

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Warbeck. Faut-il qu'une chose pareille m'arrive ! À moi ! Merci, ô mon Dieu ! Merci ! Je vous en serai éternellement reconnaissant. »

Dans sa ferveur et sa félicité il se tourna vers Joe.

« Donnez-moi cette serviette, dit-il, jetez-la-moi tout simplement. Il faut que je m'essuie le visage. »

Il rattrapa la serviette au vol et s'épongea la figure.

« Eh bien ! répéta Hérod. N'est-ce pas exactement ce que vous êtes en train de faire ?

— Non, répondit Warbeck. Je n'essaie nullement de vous couper l'herbe sous le pied, mais je vous suis reconnaissant de votre erreur. Ne croyez surtout pas que je ne le sois pas. Vous ne sauriez vous imaginer combien il est flatteur pour un professeur d'être pris pour un voleur. »

Il quitta son fauteuil et s'approcha du bureau pour reprendre son portefeuille et les autres objets lui appartenant.

« Hé là ! Un instant ! » aboya Herod.

Le mince jeune homme étendit le bras et saisit le poignet de Warbeck, le serrant comme dans un étau.

« Je vous en prie, arrêtez, dit l'homme condamné, avec impatience. Vous voyez bien que tout ceci n'est qu'une erreur ridicule.

— Je vous dirai plus tard si c'est une erreur et je vous dirai si c'est ridicule, répliqua Herod. Pour le moment vous allez faire exactement ce que l'on vous dira de faire.

— C'est ce que vous croyez ! »

D'un mouvement violent Warbeck dégagea son poignet et frappa Joe à travers les yeux avec la serviette. D'un seul bond il vint se placer derrière le bureau, saisit un presse-papiers et le lança à travers la fenêtre. Les carreaux tombèrent avec un bruit assourdissant.

« Joe ! » hurla Herod.

Warbeck fit sauter le récepteur du téléphone de son support et composa sur le cadran l'indicatif des renseignements. Il prit son briquet sur le bureau, l'alluma et le laissa tomber dans le panier à papier. La voix de la téléphoniste fit vibrer la membrane. Warbeck hurla :

« Je veux un agent de police ! »

Puis, d'un coup de pied, il expédia le panier à papier transformé en torche au milieu de la pièce. « Joe ! » hurla Herod, en piétinant le papier flambant.

Warbeck ricana. Il saisit le récepteur du téléphone qui émettait des gargouillements et plaça la main sur le micro.

« Vous désirez négocier ? s'enquit-il.

— Salaud ! grogna Joe. Il enleva les mains de ses yeux et se glissa

vers Warbeck.

— Non ! cria Herod. Ce fou furieux a gueulé pour demander un flic ! C'est vraiment un honnête homme ! »

Puis, se tournant vers Warbeck, il plaïda :

« Arrangeons cette histoire ! Annulez cet appel ! Nous vous le revaudrons ! Demandez tout ce que vous voudrez, mais annulez cet appel ! »

L'homme condamné porta le récepteur à son oreille. Il dit :

« Je me nomme M. P. Warbeck. J'étais en train de consulter mon avocat, à ce numéro, lorsqu'un idiot à l'humour déplacé vous a lancé cet appel. Ce n'est rien. Ne vous dérangez pas et rappelez-moi pour vérification. »

Il raccrocha, finit de remettre dans ses poches ses affaires personnelles et fit un clin d'œil à Herod. Le téléphone sonna. Warbeck le saisit, rassura la police et raccrocha. Il contourna le bureau et tendit à Joe les clefs de sa voiture.

« Descendez à ma voiture, dit-il. Vous devez savoir où vous l'avez garée. Ouvrez le compartiment à gants et rapportez-moi l'enveloppe en papier fort que vous y trouverez.

— Des clous ! Allez vous faire voir ! » cracha Joe. Ses yeux larmoyaient encore.

« Faites ce que je vous dis, insista Warbeck fermement.

— Un instant, Warbeck, dit Herod. Qu'est-ce ? Une nouvelle échappatoire ? Je vous ai dit que nous vous donnerions une compensation, mais...

— Je veux vous expliquer pourquoi je m'intéresse aux Buchanan, répliqua Warbeck. Vous devez avoir ce qu'il me faut pour retrouver un certain Buchanan... vous et Joe. Mon Buchanan a dix ans. Il vaut cent fois votre mirage de quelques millions de dollars. »

Herod le considéra les yeux ronds.

« Descends chercher cette enveloppe, Joe, dit-il. Et pendant que tu y es, tu feras aussi bien de régler cette histoire de la fenêtre cassée, si histoire il y a. »

*

* *

L'homme condamné plaça soigneusement l'enveloppe en papier fort sur ses genoux.

« Un directeur de lycée, expliqua-t-il, a le devoir de surveiller ses classes. Il doit suivre les travaux de ses élèves. Évaluer leurs progrès. Résoudre leurs problèmes et ainsi de suite. Ceci se fait nécessairement au hasard. J'ai 900 élèves dans mon lycée, évidemment je ne peux pas les suivre tous. »

Herod hocha affirmativement la tête. Le visage de Joe était démuné de toute expression.

« En feuilletant les compositions de sixième, le mois dernier, poursuivit Warbeck, je suis tombé sur un document étonnant. »

Il ouvrit l'enveloppe et en tira plusieurs feuillets de papier réglé, parsemés de pâtés, et recouverts d'une écriture appliquée.

« Ceci a été écrit par un dénommé Stuart Buchanan, élève de sixième. Il doit avoir environ dix ans. Le sujet de la composition était : *Mes vacances*. Lisez-là et vous comprendrez pourquoi il faut absolument retrouver Stuart Buchanan. »

Il jeta les feuillets à Herod, qui les rattrapa, prit des lunettes à monture d'écaille et les ajusta sur son nez. Joe s'approcha du dos de son fauteuil et regarda par-dessus son épaule.

MES VACANCES
par Stuart Buchanan

Cette été j'ai visiter mes amis. J'ai trois amis et ils sont très gentil. D'abor il y a Tommy qui habite la campagne et qui est astronome. Tommy a construis lui-même son propre télescope en verre de 15 centimètres qu'il a payé lui-même. Il regarde les étoiles chaque soir et il me laisse regardé. Même quand il pleut des grenouilles...

« Que diable me montrez-vous là ?

— Continuez ! Continuez à lire », dit Warbeck.

...grenouilles, nous avons pu regardé les étoiles parskue Tommy a fais une chose pour mètre au bout du thélescope, qui monte comme un projecteur et fais un trou dans le ciel pour voir à travers la pluie ou n'importe quoi jusqu'aux étoiles.

« En avez-vous fini avec l'astronomie ? demanda Warbeck.

— Je n'y comprends rien.

— Tommy en a eu assez d'attendre des nuits claires. Il a inventé quelque chose qui traverse les nuages de l'atmosphère... un chenal de vide... de sorte qu'il peut observer à travers son télescope quel que soit le temps. Cela équivaut à un rayon désintégrant.

— Qu'est-ce que vous radotez ?

— Je ne radote pas du tout. Continuez à lire. Vous verrez. »

Puis je suis aller chez Anne-Marie et suis resté toute une semaine chez elle. Parseque Anne-Marie a un transformateur d'épinad et de tubecule et d'aricots verts.

« Que diable est un « transformateur d'épinad ? »

— Épinards, transformateur d'épinards. L'orthographe n'est pas la science maîtresse de Stuart. Les tubecules » sont des tubercules et les « aricots » des haricots. »

...tubecules et aricots verts. Quant sa mère nous en faisait mangé, Anne-Marie pressé le bouton de son transformateur et il resté les mêmes à l'extérieur, seulement à l'intérieur c'était du gâteau, cerise et fraise. J'ai demandé à Anne-Marie comment, elle m'a répondu : Enhv.

« Je comprends de moins en moins.

— Et cependant c'est simple. Anne-Marie n'aime pas les légumes, aussi elle est exactement aussi subtile que Tommy, l'astronome. Elle transmute les épinards en gâteaux aux cerises ou aux fraises. Elle se régale avec ce gâteau et Stuart également.

— Vous êtes cinglé !

— Pas moi. Ces gosses... Ce sont des génies. Des génies ? Que dis-je, les génies à côtés d'eux sont des imbéciles. Il n'y a pas de qualificatif pour ces enfants-là.

— Je n'y crois pas. Ce Stuart Buchanan a une imagination débordante. Un point c'est tout.

— C'est ce que vous pensez. Et que dites-vous de « Enhv » ? C'est grâce à cela que Anne-Marie transmute la matière. J'ai mis du temps, mais j'ai découvert ce que « Enhv » voulait dire. C'est la fameuse théorie des quanta de Planck : $E = nh\nu$ (5). Mais continuez à lire, vous n'avez pas encore vu le plus beau. Attendez d'en arriver à Ethel, la fainéante. »

Mon ami Georges construit des avions très bons et petit. Gorges est très maladroit de ses mains mais fais de petits hommes en pâtes à modelé. Il leur dit se qu'il faut faire et ils construisent pour lui.

« J'y perds mon latin !

— Il s'agit de Georges, le constructeur de modèles d'avions.

— Oui, et alors ?

— Mais c'est très simple. Il fait des androïdes en miniature... des robots... et ils construisent des modèles pour lui. Un garçon intelligent, ce Georges ! Mais lisez donc le passage au sujet de sa sœur. »

Sa sœur Ethel est la fille la plus fénéante que j'ai jamais vu. Elle est grande et grâce et elle detaiste marché. Aussi, quant sa mère l'envoie faire des courses Ethel pense qu'elle va au magasin et pense qu'elle est de retour à la maison avec tous les paqués et puis elle doit resté à se caché dans la

chambre de Gorges jusqu'à se que ça est l'air qu'elle a fais le chemin allé et retour. Gorges et moi, nous on se moque d'elle parse qu'elle est si grâce et si fénéante, mais elle va au cinéma sans payé et a déjà vu Hopalong Cassidi seize fois.

*

* *

Herod regarda Warbeck, les yeux ronds.

« Un phénomène, cette petite Ethel, dit Warbeck, Elle est trop paresseuse pour marcher, alors elle se téléporte. Puis elle a un mauvais moment à passer quand il faut tout camoufler. Alors il lui faut se cacher et Georges et Stuart se moquent d'elle.

— Elle se téléporte ?

— Oui, c'est bien ce que j'ai dit. Elle se déplace d'un lieu à l'autre en pensant au chemin qu'elle doit faire.

— Une chose pareille, ça n'existe pas ! s'écria Joe avec indignation.

— Ça n'existait pas jusqu'à l'arrivée d'Ethel, la fainéante.

— Je n'y crois pas, dit Herod. Je ne crois pas un traître mot de tout ceci.

— Vous pensez donc que tout s'est passé dans l'imagination de Stuart ?

— Vous voyez une autre explication ?

— Et l'équation de Planck ? $E = nh\nu$?

— Le gosse l'a également inventée. C'est une simple coïncidence.

— Cela vous paraît possible ?

— Alors il l'a lue quelque part !

— Un gamin de dix ans ? Vous n'y pensez pas !

— Je vous dis que je n'y crois pas, hurla Herod. Laissez-moi parler à ce petit galopin pendant cinq minutes et je vous le prouverai.

— C'est exactement ce que j'avais l'intention de faire... Mais il y a un hic, le gosse a disparu !

— Que voulez-vous dire par là ?

— Il s'est volatilisé. C'est pourquoi je suis en train de visiter toutes les familles Buchanan en ville. Le jour où j'ai lu cette composition, j'ai envoyé chercher ce Stuart Buchanan, en sixième, pour lui parler, mais il avait disparu. Personne ne l'a revu depuis.

— Et sa famille ?

— Sa famille a disparu avec lui. » Warbeck se pencha en avant, tendu.

« Écoutez bien. Tout le dossier qui concerne cet élève et sa famille a disparu. Tout s'est volatilisé. Quelques personnes se souviennent vaguement de lui, mais c'est tout. Ils ont disparu.

— Seigneur Jésus ! s'exclama Joe. Ils se sont tous tirés ?

— Exactement ! Ils se sont tirés. Merci, Joe. » Warbeck fit un clin d'œil à Herod.

« Quelle situation ! Voilà un enfant qui se lie d'amitié avec d'autres enfants qui sont des génies. Ils font des découvertes fantastiques à des fins enfantines : Ethel se téléporte parce qu'elle est trop paresseuse pour faire les courses. Georges fait des robots qui lui construisent ses modèles d'avions. Anne-Marie transmute des aliments parce qu'elle déteste les épinards. Dieu seul sait ce que font les autres amis de Stuart. Il existe peut-être un Mathieu qui a inventé la machine à faire reculer le temps afin de faire ses devoirs à la maison en toute tranquillité. »

La main d'Herod fit un faible geste négatif.

« Pourquoi subitement tant de génies ? Que s'est-il donc passé ?

— Je n'en sais rien. Des radiations atomiques ? Du fluor dans l'eau potable ? Des antibiotiques ? Des vitamines ? De nos jours nous jonglons tellement avec la chimie organique, qui peut savoir exactement ce qui se passe ? Je voudrais bien le découvrir, mais je n'y parviens pas. Stuart Buchanan a bavardé comme un gosse. Lorsque j'ai commencé mon enquête, il a pris peur et a disparu.

— Lui aussi est un génie ?

— Fort probablement. Vous savez comme sont les gosses, ils fréquentent généralement d'autres gosses qui partagent les mêmes idées et sont attirés vers les mêmes choses qu'eux.

— Mais quel genre de génie a-t-il ? Quel est son talent particulier ?

— Je l'ignore. Tout ce que je sais c'est qu'il a disparu. Il a brouillé sa piste, il a détruit tous les papiers qui auraient pu m'aider à le retrouver et s'est simplement volatilisé.

— Comment a-t-il pu accéder à vos dossiers ?

— Je me le demande encore.

— Et si l'môme faisait dans le genre truand, dit Joe, si c'était un expert en casse ou en arnaques ? »

Herod eut un sourire pâlot.

« Un escroc de génie ? Un super-cerveau ? Un Moriarty(6) en herbe ?

— Il se pourrait qu'il fût un voleur de génie, mais ne vous laissez pas influencer par sa fuite. Tous les gosses fichent le camp lorsqu'ils ont à faire face à une crise. Ou bien ils souhaitent que cela ne se soit jamais produit, ou alors ils souhaitent être à des milliers de kilomètres. Il est possible que Stuart Buchanan soit à des millions de kilomètres, mais il nous faut absolument le retrouver.

— Simplement pour savoir si l'môme est pas dingue ? demanda Joe.

— Non, pour retrouver ses petits amis. Vous avez besoin d'un dessin ? Que paierait l'armée pour un rayon désintégrant ? Quelle

serait la valeur d'un transmutateur d'aliments ? Si nous étions capables de fabriquer des robots vivants, quel serait notre compte en banque ? Si nous étions capables de nous téléporter, jusqu'où irait notre puissance ?

Il y eut un silence étouffant, puis Herod se leva. « Mr. Warbeck, dit-il, de quoi avons-nous l'air, moi et Joe ? de foutus crétins. Je vais vous le dire : Merci de nous avoir associés à votre combine. Vous ne le regretterez pas. Nous retrouverons ce gosse. »

*

* *

— Il est impossible pour quiconque de disparaître sans laisser la moindre trace... même pour un criminel de génie. Parfois il est difficile de retrouver cette trace... même pour un expert en disparitions subites. Mais il existe une technique professionnelle ignorée des amateurs.

« Vous avez simplement commis bévue sur bévue, expliqua fort aimablement Herod à l'homme condamné, en pourchassant un Buchanan après l'autre. Il y a des subtilités dans les recherches de ce genre. Il ne faut jamais courir après un disparu. Il faut remonter la piste pour retrouver quelque chose qu'il aurait omis.

— Un génie n'omettrait rien.

— Admettons que ce gosse soit un génie, un prodige, d'un type encore indéterminé. Accordons-lui tous les dons que vous voudrez, mais un gosse est un gosse. Il a certainement omis quelque chose. Nous le découvrirons. »

En trois jours, Warbeck fut initié aux plus étonnantes méthodes d'enquête. Ils consultèrent le bureau de poste de Washington Heights au sujet de la famille Buchanan qui avait vécu dans ce district et déménagé depuis. Les Buchanan avaient-ils laissé une adresse où faire suivre le courrier ? Non !

Ils vérifièrent les listes électorales. Tous les électeurs sont inscrits dans leur district électoral. Si un électeur déménage d'un district dans un autre, généralement le nécessaire est fait pour modifier la liste en ce sens. Y avait-il trace d'un tel changement pour les Buchanan ? Non !

Ils passèrent au bureau de la Compagnie du Gaz et de l'Électricité à Washington Heights. Tous les usagers du gaz ou de l'électricité doivent faire transférer leurs comptes en cas de déménagement. S'ils quittent la ville, ils demandent généralement le remboursement de leur cautionnement. Y avait-il trace d'une telle opération pour un usager du nom de Buchanan ? Non !

Il y a une loi de l'État selon laquelle tout conducteur d'automobile

doit signaler au Bureau de la Circulation (Service des permis de conduire) tout changement d'adresse, sous peine d'amende, de prison ou pire encore. Y avait-il eu un avis de changement d'adresse d'un certain Buchanan au Bureau de la circulation ? Non !

Ils interrogèrent l'agence immobilière R.J., propriétaires et exploitants d'un immeuble de rapport à Washington Heights où un dénommé Buchanan avait été locataire d'un appartement de quatre pièces. Le bail de l'agence R.J. exigeait, comme la plupart des baux de ce genre, les noms, et adresses de deux garants de la moralité du locataire. Était-il possible de voir ces garanties ? Non ! Il n'y avait aucun bail à ce nom dans les archives de l'agence.

« Il se pourrait que Joe ait raison, se lamenta Warbeck dans le bureau de Herod. Il se pourrait que ce garçon soit vraiment un génie du crime. Comment a-t-il pu s'emparer de tous ces documents et les détruire ? L'a-t-il fait par cambriolage ? En soudoyant des employés ? En volant les documents ? En utilisant des menaces ? Comment a-t-il bien pu faire ?

Nous le lui demanderons lorsque nous lui aurons mis la main au collet, dit Herod férocement. Très bien. Jusqu'à présent ce sacré gosse nous a possédés dans les grandes largeurs. Il n'a pas oublié une seule astuce. Mais il me reste une combine que j'ai tenue en réserve. Allons voir le concierge de l'immeuble où il habitait.

— Je l'ai interrogé il y a déjà des mois, objecta Warbeck. Il se souvient vaguement de la famille Buchanan et c'est tout. Il ignore où ils sont partis.

— Il sait autre chose, quelque chose que le gosse n'a certainement pas songé à cacher. Allons-y ! »

Ils se rendirent à Washington Heights et trouvèrent Mr. Jacob Rysdale en train de dîner dans sa loge, au sous-sol de l'immeuble. Mr. Rysdale n'avait aucune envie d'abandonner son pot-au-feu, mais la vue d'un billet de cinq dollars le fit changer d'avis.

« C'est au sujet de la famille Buchanan... commença Herod.

— Je lui ai déjà dit tout ce que je sais, l'interrompit Rysdale en désignant Warbeck.

— Bien. Mais il a certainement oublié de vous poser une question. Me permettez-vous de vous la poser maintenant ? »

Rysdale lorgna le billet de cinq dollars et hocha la tête.

« Quand on s'installe dans un immeuble ou qu'on le quitte, le concierge note généralement le nom de l'entreprise de déménagement pour le cas où des dégâts auraient été commis dans l'immeuble. Je suis juriste. Ça me connaît. C'est pour couvrir la société des copropriétaires si des poursuites doivent être engagées. Est-ce exact ? »

Le visage de Rysdale s'éclaira.

« Nom d'un petit bonhomme ! s'exclama-t-il. C'est bien exact. Je

l'avais complètement oublié. Celui-là ne me l'a jamais demandé.

— Il ne le savait pas. Avez-vous le nom de l'entreprise qui a déménagé les Buchanan ? »

Rysdale se précipita vers un rayon garni de livres de l'autre côté de la pièce. Il en retira un agenda très fatigué et l'ouvrit. Il mouilla son doigt et feuilleta l'agenda.

« Ah ! Voici, s'exclama-t-il. La société de déménagements Avon. Camion n° G-4. »

La société de déménagements Avon n'avait pas la moindre trace d'avoir jamais déménagé la famille Buchanan de Washington Heights.

« Le gosse a vraiment pris toutes ses précautions », murmura Herod.

Mais il existait un registre des hommes ayant travaillé sur le Camion G-4 ce jour-là. Les enquêteurs interrogèrent ces hommes lorsque ceux-ci vinrent pointer à la fin de leur journée de travail. Whisky et espèces ne tardèrent pas à rafraîchir leurs mémoires. Ils se souvinrent vaguement du boulot à Washington Heights. Il leur avait demandé toute la journée, car ils avaient dû livrer les meubles au diable vauvert, dans Brooklyn.

« Mon Dieu ! Brooklyn ! » murmura Warbeck.

— Quelle adresse dans Brooklyn ? Quelque part dans Maple Park Row. Numéro ? Impossible de se souvenir du numéro.

« Joe, va acheter un plan ! »

Ils étudièrent le plan de Brooklyn et trouvèrent Maple Park Row. Cette rue était en effet au diable vauvert et hors de toute circulation. Elle avait douze blocs de maisons de long.

« C'est bien ces vaches de blocs de Brooklyn, grogna Joe. Deux fois plus longs que n'importe où ailleurs. Je le sais, moi. »

Herod haussa les épaules.

« Nous brûlons, dit-il. Le reste sera simplement du travail pour nos jambes. Quatre blocs pour chacun de nous. Vérifiez chaque immeuble, chaque appartement. Recensez chaque gamin aux environs de dix ans. Ensuite Warbeck pourra contrôler, s'ils habitent sous un faux nom.

— Il y a un millier de gosses par centimètre carré dans Brooklyn !

— Il y a un million de dollars par jour à prendre pour nous si nous le retrouvons. Et maintenant, au boulot. »

Maple Park Row était une longue rue sinueuse, bordée d'immeubles de rapport de cinq étages. Les trottoirs étaient garnis de voitures d'enfants et de vieilles femmes assises sur des chaises pliantes. Les bords des trottoirs étaient garnis de voitures en stationnement. Les caniveaux étaient garnis de terrains de stickball(7) dont les lignes tracées à la chaux dessinaient une sorte de diamant allongé. Chaque couvercle d'égout était un but.

« C'est tout pareil comme le Bronx, dit Joe avec une trace de

nostalgie dans sa voix. Voilà dix piges que je suis plus allé chez moi, dans le Bronx. »

Il descendit tristement la rue, se dirigeant vers son secteur, se faufilant parmi les gamins jouant au stickball, avec cette habileté inconsciente du citadin. Warbeck garda un souvenir nostalgique de ce départ, car Joe Davenport ne revint jamais.

Le premier jour Warbeck et Herod pensèrent que Joe avait découvert une piste brûlante. Le second jour ils se rendirent compte que rien n'était assez brûlant pour tenir Joe quarante-huit heures sur le gril. Le troisième jour, ils durent se rendre à l'évidence.

« Il est mort, dit Herod calmement, le gosse l'a eu.

— Comment ?

— Il l'a tué.

— Un gosse de dix ans ? Un enfant ?

— Vous tenez à savoir quel genre de génie est Stuart Buchanan, n'est-ce pas ? Eh bien, je viens de vous le dire !

— Je n'y crois pas.

— Alors expliquez-moi ce qui s'est passé pour Joe.

— Il nous a lâchés.

— Allons donc ! pas lorsqu'un million de dollars par jour est en jeu. Mais où est le cadavre ?

— Demandez-le au gosse. Il a dû inventer des trucs qui auraient dépisté Dick Tracy(8) en personne.

— Comment l'a-t-il tué ?

— Demandez-le au gosse. C'est lui le génie.

— Herod... J'ai peur.

— Moi aussi. Voulez-vous que nous abandonnions ?

— Je ne vois pas comment nous pourrions le faire. Si ce garçon est tellement dangereux, il nous faut le retrouver.

— Un vrai petit boy-scout, hein ?

— Si vous y tenez, vous pouvez appeler ça comme ça.

— Eh bien, moi, je continue à penser à l'argent. » Ils retournèrent dans Maple Park Row et s'occupèrent des quatre blocs attribués à Joe. Ils étaient prudents, presque furtifs. Il se séparèrent et commencèrent leur enquête chacun à un bout de secteur, se dirigeant vers le milieu, entrant dans une maison, prenant l'escalier, vérifiant appartement par appartement, puis redescendant pour recommencer le même manège dans l'immeuble suivant. C'était un travail long, monotone et fatigant. De temps en temps ils se voyaient de loin, sortant d'un immeuble sombre, pour entrer dans un autre. Ce fut ainsi que Warbeck vit pour la dernière fois Walter Herod.

Warbeck était assis dans sa voiture et attendait. Warbeck était assis dans sa voiture et tremblait.

« Je devrais aller trouver la police, murmura-t-il, sachant

parfaitement qu'il ne pouvait pas le faire. Ce garçon possède une arme. Quelque chose qu'il a inventé. Quelque chose d'absurde, comme les autres. Une lumière spéciale pour jouer aux billes dans l'obscurité, seulement elle tue aussi les hommes. Une machine à jouer aux dames, seulement elle hypnotise les hommes. Une bande de gangsters-robots pour jouer aux gendarmes et aux voleurs, seulement ils se sont chargés de Joe et d'Herod. C'est un enfant de génie. Dangereux. Mortel. Que vais-je faire ? »

L'homme condamné sortit de sa voiture et descendit la rue en trébuchant, se dirigeant vers la moitié de secteur attribuée à Herod.

« Que se passera-t-il lorsque Stuart Buchanan sera devenu adulte ? se demanda-t-il. Que se passera-t-il lorsque tous les autres seront devenus adultes ? Tommy et Georges et Anne-Marie, et Ethel, la flemmarde ? Pourquoi ne pas m'enfuir maintenant ? Que suis-je encore en train de faire ici ? »

Le crépuscule tombait sur Maple Park Row. Les vieilles femmes s'étaient retirées, repliant leurs sièges de camping comme les Arabes leurs tentes. Les voitures en stationnement restaient là. Les parties de stickball étaient terminées, mais de petits jeux s'organisaient à la lueur des réverbères... des jeux avec des capsules de bouteilles, des cartes de score de base-ball, des pièces de monnaie tordues... Au-dessus, la réverbération pourpre de la ville devenait plus dense et à travers on pouvait voir le scintillement de Vénus, qui remplaçait le soleil dans le ciel.

« Il doit connaître sa puissance, grommela Warbeck, furieux. Il doit savoir combien il est dangereux. C'est pourquoi il se cache. Le sentiment de la culpabilité. C'est pourquoi il nous détruit, un par un, en se souriant à lui-même. Un enfant rusé, un génie malfaisant, un génie tueur... »

Warbeck s'arrêta au beau milieu de Maple Park Row.

« Buchanan ! cria-t-il, Stuart Buchanan ! »

Les gosses qui se trouvaient près de lui arrêtaient leurs jeux et le regardèrent, les yeux ronds.

« Stuart Buchanan ! la voix de Warbeck craqua, basculant dans la crise de nerfs. M'entends-tu ? »

Ses hurlements portèrent plus loin le long de la rue. D'autres jeux cessèrent. Le ringalevio, le refrain chinois, la lumière-rouge et le boxball.

« Buchanan ! cria encore Warbeck, Stuart Buchanan ! Sors de là, sors de là, où que tu sois. »

Le monde était suspendu, immobile.

Dans la ruelle entre le 217 et le 219 de Maple Park Row, jouant à cache-cache derrière les poubelles empilées, Stuart Buchanan entendit son nom et se tapit encore plus. Il avait dix ans, portait un pull-over,

des jeans et des espadrilles. Il était tendu et décidé à ne pas se laisser prendre à nouveau. Il allait se cacher jusqu'à ce qu'il puisse se précipiter vers le but. Tandis qu'il s'installait plus confortablement parmi les poubelles, il vit Vénus scintiller dans le ciel d'ouest.

« Étoile du soir... étoile d'espoir, murmura-t-il en toute innocence. Première étoile allumée, premier vœu exaucé. Belle étoile que je vois la première ce soir, réalise mon espoir. »

Il s'interrompit et réfléchit. Puis il formula son souhait.

« Que Dieu nous bénisse, papa, maman et moi, ainsi que tous nos amis, et qu'il fasse que je sois un bon garçon et s'il te plaît, étoile, permets-moi d'être toujours heureux. Je souhaite que tous ceux qui essaient de m'ennuyer partent... partent bien loin... et me laissent tranquille pour toujours. »

Au milieu de Maple Park Row, Marion Perkin Warbeck avança et reprit son souffle, se préparant à pousser un nouveau cri frénétique. Et puis, brusquement, il se trouva ailleurs, marchant sur une route bien loin de là. C'était une route blanche, toute droite, fendant indéfiniment l'obscurité, s'étirant dans l'éternité. Une route triste, solitaire, sans fin, qui menait là-bas, tout là-bas...

Warbeck avançait péniblement le long de cette route, automate étonné, incapable de s'arrêter, incapable de penser dans cet infini en dehors du temps. De plus en plus il avançait sur une route bien loin de là. Incapable de faire demi-tour. Devant lui il vit des points infimes de silhouettes piégées sur cette route à sens unique menant à l'éternité. Il y avait là un point qui devait être Herod. Devant Herod il y avait un autre point plus petit, qui devait être Joe Davenport. Et devant Joe il pouvait distinguer une longue chaîne de points devenant de plus en plus petits, infiniment petits. En faisant un effort considérable il réussit à se retourner une fois et à regarder pardessus son épaule. Derrière lui, trouble et lointaine, une silhouette avançait péniblement et derrière celle-ci une autre se matérialisa brusquement et une autre et une autre...

Tandis que Stuart Buchanan se tapissait derrière les poubelles en attendant le « Coucou ! » de son petit camarade, il ne se rendait pas compte qu'il venait de liquider Warbeck. Il ne se rendait pas compte qu'il avait liquidé Herod, Joe Davenport et des dizaines d'autres. Il ne se rendait pas compte qu'il avait amené ses parents à fuir Washington Heights, qu'il avait détruit des papiers et des documents, des souvenirs et des gens, par le simple désir d'être tranquille. Il ne se rendait pas compte qu'il était un génie.

Il avait le pouvoir de réaliser ses vœux.

C'EST VRAIMENT UNE BONNE VIE

Par Jérôme Bixby

Nous venons de faire la connaissance d'un enfant très inquiétant. Mais la science-fiction peut aller plus loin. Allons plus loin. On dit que Dieu est omnipotent. C'est dire qu'il a tous les pouvoirs. Qu'arriverait-il s'il naissait un enfant doué de tous les pouvoirs ? En ferait-il un bon usage (comme Dieu est censé le faire) ou contribuerait-il de son mieux à faire de cette Terre une vallée de larmes ? N'oublions pas que les enfants sont capricieux... et surtout que les grands s'ingénient à leur donner le mauvais exemple. Quelquefois, ils le paient très cher.

SUR la véranda, tante Amy se balançait dans le fauteuil à bascule à dossier haut et s'éventait, quand Bill Soames atteignit à bicyclette le haut de la route et s'arrêta devant la maison.

Tout transpirant sous le « soleil » de l'après-midi, Bill souleva la caisse de produits d'épicerie, la retira du grand panier posé sur la roue avant de la bicyclette et se dirigea vers le perron.

Le petit Anthony était assis sur la pelouse et jouait avec un rat. Il avait attrapé le rat dans la cave – il lui avait fait croire qu'il sentait du fromage, le fromage à l'odeur la plus riche, le fromage le plus délicieusement crémeux qu'un rat eût jamais cru sentir, et il était sorti de son trou, et maintenant Anthony le tenait par la pensée et lui faisait faire des tours.

Quand le rat vit venir Bill Soames, il essaya de s'enfuir, mais Anthony dirigea sa pensée sur lui, et le rat culbuta sur l'herbe et resta couché là tout tremblant, ses petits yeux noirs brillants de terreur.

Bill Soames passa rapidement devant Anthony et gagna les marches du perron en marmonnant. Il marmonnait toujours quand il venait à la maison des Fremont, ou quand il passait devant, ou même quand il y pensait. Tout le monde en faisait autant. On pensait à des bêtises, des choses sans signification, on répétait machinalement deux-fois-deux-quatre, deux-fois-quatre-huit et ainsi de suite ; bref, on essayait de brouiller ses pensées et de les faire sauter constamment d'avant en

arrière, afin d'empêcher Anthony de les lire. Le marmonnement était une aide. Parce que si Anthony captait quelque chose dans vos pensées, il pouvait lui venir l'envie de s'en occuper – par exemple, de guérir les maux de tête maladiques de votre femme ou les oreillons de votre gosse, ou de refaire fonctionner votre vieille vache laitière, ou d'arranger les waters. Et même si Anthony était bien intentionné, on ne pouvait pas s'attendre à ce qu'il connaisse toujours très bien la solution correcte en de tels cas.

Cela, à condition qu'il vous aime. Il pouvait essayer de vous aider à sa manière, et le résultat pouvait être assez épouvantable.

Mais s'il ne vous aimait pas... c'était pire.

Bill Soames posa la caisse de produits d'épicerie sur la balustrade de la véranda, et s'arrêta de marmonner, le temps de dire : « Tout ce que vous vouliez, Miss Amy.

— Ah ! parfait, William, dit Amy Fremont du bout des lèvres. Vrai, ce qu'il peut faire chaud aujourd'hui, hein ? »

Bill Soames rentra dans sa coquille. Il lui fit des yeux suppliants. Il fit violemment *non* de la tête et interrompit de nouveau son marmonnement, visiblement à contrecœur : « Oh ! ne dites pas ça, Miss Amy... il fait beau, très beau. Une vraiment *bonne* journée ! »

Amy Fremont se leva du fauteuil à bascule et traversa la véranda. C'était une femme grande, maigre, aux yeux souriants et vides. Environ un an plus tôt, Anthony avait été furieux contre elle, parce qu'elle lui avait dit qu'il n'aurait pas dû changer le chat en descente de lit, et bien qu'il lui eût toujours obéi mieux qu'à quiconque, ce qui n'était pas beaucoup dire, cette fois-là il l'avait mordue. Avec son esprit. Et cela avait marqué la fin du regard brillant d'Amy Fremont, et la fin d'Amy Fremont telle que tout le monde l'avait connue. C'est alors qu'on se répéta de bouche à oreille dans Peaksville (46 habitants) que même les membres de la propre famille d'Anthony n'étaient pas à l'abri. Depuis lors, tout le monde avait redoublé de prudence.

Peut-être qu'un jour Anthony déferait ce qu'il avait fait à tante Amy. C'était ce qu'espéraient le père et la mère de l'enfant. C'est-à-dire, si la chose était possible. Parce que tante Amy avait beaucoup changé, et d'autre part, Anthony ne voulait plus obéir à personne.

« Nom d'une pipe, William, dit tante Amy, vous n'avez pas besoin de marmonner comme ça. Anthony ne vous ferait pas de mal. Dieu merci, Anthony vous aime ! » Elle éleva la voix pour appeler Anthony, qui s'était fatigué du rat et le faisait se manger lui-même. « N'est-ce pas, chéri ? N'est-ce pas que tu aimes Mr. Soames ? »

Anthony jeta sur l'épicier un regard brillant, humide et violet. Il ne dit rien. Bill Soames essaya de lui sourire. Au bout d'une seconde, Anthony dirigea à nouveau son attention sur le rat. Celui-ci avait déjà

dévoré sa queue, ou tout au moins il l'avait arrachée à coups de dents – car Anthony l'avait fait mordre plus vite qu'il ne pouvait avaler, et des petits morceaux de fourrure rosés et rouges étaient disséminés autour de lui sur l'herbe verte. Maintenant le rat éprouvait des difficultés à atteindre son rôle.

Marmonnant silencieusement, essayant de toutes ses forces de ne penser à rien de particulier, Bill Soames descendit l'allée d'un pas raide, enfourcha sa bicyclette et partit.

« Nous vous verrons ce soir, William », lui cria tante Amy.

En s'éloignant, Bill Soames souhaitait dans son for intérieur être capable de pédaler deux fois plus vite, pour échapper le plus rapidement possible à Anthony, ainsi qu'à tante Amy qui oubliait quelquefois combien il fallait se montrer *prudent*. Mais il n'aurait même pas dû penser cela. Parce qu'Anthony capta-cette pensée. Il capta le désir de s'éloigner de la maison Fremont comme si c'était une chose *mauvaise*, et ses paupières clignotèrent. Il lança à Bill Soames une petite pensée boudeuse – oh ! une toute petite, parce qu'il était de bonne humeur ce jour-là, et puis, il aimait bien Bill Soames, ou tout au moins ne le détestait pas, au moins ce jour-là. Et comme Bill Soames voulait s'en aller, Anthony, agacé, l'aida.

Bill Soames pédala à une vitesse surhumaine – ou plutôt en eut l'air car en réalité c'était la bicyclette qui entraînait les pédales, et il disparut dans un nuage de poussière. Son faible gémissement de terreur s'éteignit au loin.

Anthony regarda le rat. Celui-ci avait dévoré la moitié de son ventre et était mort de douleur. Il le transféra par la pensée dans une tombe profonde en plein champ de maïs – une fois son père avait dit en souriant qu'il valait mieux qu'il agît ainsi avec les animaux qu'il tuait – et il fit le tour de la maison, projetant son ombre étrange dans la lumière chaude et cuivrée qui tombait du ciel.

*

* *

Dans la cuisine, tante Amy déballait l'épicerie. Elle mit les produits en boîte sur les étagères, la viande et le lait dans la glacière, le sucre de betterave et la farine entière dans de grands pots sous l'évier. Elle rangea la caisse en carton dans le coin près de la porte, prête à être ramassée par Mr. Soames à son prochain passage. Elle était tachée, cabossée, déchirée et gondolée d'usure, mais c'était une des rares qui restaient à Peaksville. Elle portait en lettres rouges délavées l'inscription : *Soupe Campbell*. Les dernières boîtes de conserve de soupe ou de tout autre chose avaient été mangées depuis longtemps, à l'exception d'une petite réserve communale dans laquelle les villageois

puisaient dans les grandes occasions – mais la caisse continuait de traîner, comme un cercueil, et quand celle-ci et ses sœurs tomberaient en pièces, les hommes n'auraient plus qu'à en confectionner en bois.

Tante Amy sortit derrière la maison, où la maman d'Anthony – la sœur de tante Amy – était assise à l'ombre à écosser des pois. Chaque fois qu'elle faisait glisser son doigt tout le long de l'ouverture d'une gousse, les pois tombaient dans la casserole posée sur ses genoux en faisant *lollop-lollop-lollop*.

« William a apporté l'épicerie », dit tante Amy. Elle s'assit avec lassitude sur la chaise à dossier droit à côté de Maman et recommença à s'éventer. Elle n'était pas vraiment vieille, mais depuis qu'Anthony l'avait mordue avec son esprit, quelque chose paraissait détraqué tant dans son corps que dans son cerveau, et elle était tout le temps fatiguée.

« Très bien », dit Maman. Les gros pois firent *lollop* dans la casserole.

À Peaksville, tout le monde disait toujours : « Ah ! parfait », ou « Très bien », lorsque n'importe quoi arrivait ou était mentionné – même des choses malheureuses comme les accidents ou la mort. Les gens disaient toujours « Très bien », parce que s'ils n'essayaient pas de camoufler ce qu'ils éprouvaient réellement, Anthony pouvait les surprendre mentalement, et alors personne ne savait ce qui allait se produire. Comme cette fois où Sam, le mari de Mrs. Kent, était sorti de sa tombe et revenu à pied du cimetière, parce qu'Anthony aimait bien Mrs. Kent et l'avait entendue se lamenter.

Lollop.

« Ce soir, c'est la soirée de télévision, dit tante Amy. Je suis contente. Je l'attends avec tant d'impatience chaque semaine. Je me demande ce que nous verrons ce soir.

— Est-ce que Bill a apporté la viande ? demanda Maman.

— Oui. » Tante Amy s'éventait en contemplant la lumière neutre et cuivrée du ciel. « Bon sang, qu'il fait chaud ! Si seulement Anthony voulait rafraîchir un petit peu le temps...

— Amy !

— Oh ! » Le ton tranchant de Maman avait pénétré là où l'expression angoissée de Bill Soames avait échoué. Tante Amy mit une main maigre sur sa bouche avec une expression alarmée. « Oh... excuse-moi, chérie. » Ses yeux bleu pâle oscillèrent de droite et de gauche pour voir si Anthony était dans les parages. Non que cela fût une différence quelconque qu'il y fût ou non – il ne lui était pas nécessaire d'être à proximité pour lire dans les pensées. D'habitude, cependant, à moins d'avoir son attention concentrée sur quelqu'un, il était occupé à des pensées personnelles.

Mais certaines choses attiraient son attention – on ne pouvait

jamais savoir exactement lesquelles.

« Ce temps est tout simplement *admirable* », dit Maman.

Lollop.

« Oh ! oui, dit tante Amy. C'est une journée magnifique. Je n'en changerais pas pour un empire ! »

Lollop. Lollop.

« Quelle heure est-il ? » demanda Maman.

Tante Amy était assise de telle sorte qu'elle pouvait voir, par la fenêtre de la cuisine, le réveille-matin posé sur l'étagère surplombant le four. « Quatre heures et demie », dit-elle.

Lollop.

« Je veux que cette soirée soit particulièrement réussie, dit Maman. Est-ce que Bill a apporté un bon rôti maigre ?

— Bon et maigre, ma chérie. Tu sais, ils ont abattu aujourd'hui même et nous ont envoyé le meilleur morceau.

— Dan Hollis va être *tellement* surpris de découvrir que cette soirée de télévision est aussi une soirée d'anniversaire pour lui !

— Oh ! je crois bien ! Es-tu sûre que personne ne l'a prévenu ?

— Ils ont tous juré qu'ils ne le feraient pas.

— Ce sera charmant, dit tante Amy en hochant la tête et en regardant le champ de maïs. Une soirée d'anniversaire.

— Eh bien... » Maman posa la casserole de pois à côté d'elle, se leva et brossa son tablier. « Il faut que je mette le rôti à cuire. Ensuite nous mettrons le couvert. » Elle ramassa les pois.

Anthony dépassa le coin de la maison. Il ne les regarda pas, mais traversa le jardin soigneusement entretenu – *tous* les jardins de Peaksville étaient entretenus soigneusement, très soigneusement –, passa à côté de la vieille carcasse rouillée et inutilisable qui avait été la voiture familiale des Fremont, franchit la clôture en souplesse et entra dans le champ de maïs.

« Quelle ravissante journée ! » dit Maman d'une voix un peu forte, comme elles se dirigeaient vers l'entrée de derrière.

Tante Amy s'éventa. « Une journée magnifique, ma chérie. *Parfaite !* »

Dans le champ de maïs, Anthony marchait entre les hautes rangées bruisantes des tiges vertes. Il aimait l'odeur du maïs. Le maïs vivant au-dessus de sa tête et le vieux maïs mort sous ses pieds. C'était la terre riche de l'Ohio, épaissie d'herbes et d'épis bruns de maïs pourrissants et desséchés, qu'il foulait à chaque pas entre ses orteils nus – il avait fait pleuvoir la nuit précédente, afin que tout sente bon et soit agréable à toucher aujourd'hui.

Il sortit du champ et se dirigea vers un bosquet ombreux d'arbres verts qui abritaient un sol frais, humide et noir, quantité d'arbustes touffus, un chaos de rochers moussus et une petite source qui

alimentait un lac clair et propre. Anthony aimait se reposer là, à observer les oiseaux et les insectes et les petits animaux qui bruisaient, gambadaient et gazouillaient alentour. Il aimait s'étendre sur le sol frais et regarder les frondaisons mouvantes au-dessus de lui, voir les insectes voler à travers les rayons de soleil moelleux et dorés qui inclinaient leurs barres lumineuses entre la cime des arbres et le sol. D'une certaine façon, il préférait les pensées des petites créatures de cet endroit à celles de l'extérieur ; et, bien que les pensées qu'il captait ici ne fussent ni très puissantes ni très claires, il en comprenait assez pour savoir ce que les petites créatures aimaient et désiraient, et il passait beaucoup de temps à façonner le bosquet à leur goût. Il n'y avait pas toujours eu de source ; mais un jour il avait trouvé de la soif dans une petite tête à fourrure, et il avait fait jaillir une eau souterraine en un jet clair et froid, et avait participé au plaisir de la petite créature en la regardant boire, les yeux mi-clos. Plus tard il avait créé le lac en découvrant un besoin de nager chez un autre petit être.

Il avait créé des rochers et des arbres, des buissons et des grottes, mis du soleil ici et des ombres là, parce qu'il avait senti dans tous les petits esprits autour de lui le désir – ou le besoin instinctif – de ce genre de lieu de repos, d'accouplement, de récréation et de logis.

Et, de quelque manière, les bestioles de tous les champs et pâturages environnants semblaient avoir compris que c'était un bon endroit, car il en venait toujours davantage. Et chaque fois qu'Anthony revenait, il y avait plus de bestioles que la fois précédente, et plus de désirs et de besoins à satisfaire. Chaque fois, il y avait quelque animal qu'il n'avait jamais encore vu, et il découvrait son esprit, voyait ce qu'il voulait, puis le lui donnait.

Il aimait leur venir en aide. Il aimait éprouver leur reconnaissance élémentaire.

Aujourd'hui, il était couché sous un orme touffu et levait son regard vers un oiseau rouge et noir qui venait d'arriver dans le bosquet. Il gazouillait sur une branche au-dessus de sa tête, sautillait de place en place en pensant ses minuscules pensées, et Anthony lui fit un grand nid douillet et bientôt l'oiseau sauta dedans.

Un long animal marron au poil lisse buvait au bord du lac. Anthony capta sa pensée. L'animal pensait à une bestiole plus petite qui trottnait sur l'autre rive du petit lac, à la recherche d'insectes. La bestiole ne se savait pas en danger. Le long animal marron finit de boire et arc-bouta ses pattes pour bondir, mais Anthony l'enterra par la pensée dans le champ de maïs.

Il n'aimait pas ce genre de pensées. Elles lui rappelaient les pensées qui avaient cours en dehors du bosquet. Longtemps auparavant, quelques-uns des gens du dehors avaient pensé de cette manière-là à

son sujet, et une nuit ils s'étaient cachés et avaient guetté son retour du bosquet – et lui, il les avait simplement tous mis par la pensée dans le champ de maïs. Depuis lors, le reste de la population n'avait plus pensé de cette façon, du moins pas très clairement. Maintenant leurs pensées étaient toutes mélangées et confuses, de sorte qu'il n'y prêtait pas grande attention.

Il aimait les aider aussi, quelquefois – mais ce n'était pas simple, et pas très encourageant non plus. Quand il le faisait, les gens n'avaient pas de pensées heureuses – seulement le méli-mélo habituel. De sorte qu'il passait plus de temps au bosquet.

Pendant un moment, il observa les oiseaux, les insectes et les bestioles à fourrure ; il joua avec un oiseau, le faisant monter et piquer comme un éclair entre les troncs d'arbres jusqu'à ce que, par hasard, un autre oiseau accaparant son attention momentanément, le premier percutât un rocher. Irrité, il enterra le rocher dans le champ de maïs par la pensée ; mais il ne pouvait rien faire avec l'oiseau. Non pas parce que celui-ci était mort (il l'était), mais parce qu'il avait une aile cassée. Il retourna donc à la maison. Il n'avait pas envie de rentrer à travers champs, aussi *alla-t-il* à la maison, directement dans la cave.

Il faisait bon là. C'était sombre, humide et agréablement odorant, parce qu'une fois Maman avait fait des confitures sur l'entablement du mur du fond, et qu'elle avait cessé de descendre à la cave depuis qu'Anthony avait commencé à y venir ; alors les confitures s'étaient gâtées et avaient fui, se répandant sur le sol en mâchefer ; Anthony aimait l'odeur qu'elles répandaient.

Il attrapa un autre rat en lui faisant sentir du fromage, et après avoir joué avec, il l'envoya par la pensée dans une tombe juste à côté de l'animal allongé qu'il avait tué dans le bosquet. Tante Amy détestait les rats, en conséquence il en tuait beaucoup parce qu'il aimait tante Amy par-dessus tout et qu'il faisait parfois des choses que tante Amy voulait. Elle avait un esprit qui ressemblait aux petits esprits des bestioles à fourrure du bosquet. Elle n'avait rien pensé de méchant à son sujet depuis longtemps.

Après le rat, il joua avec une grande araignée noire, en la faisant courir d'avant en arrière jusqu'à ce que sa toile tremble et chatoie dans le jour venant de la fenêtre de la cave, comme un reflet dans l'eau argentée. Puis il fit se prendre des mouches dans la toile jusqu'à ce que l'araignée devienne à moitié folle à essayer de les embobiner toutes. L'araignée aimait les mouches et ses pensées étaient plus fortes que les leurs, voilà pourquoi il faisait ça. Il y avait quelque chose de mauvais dans la manière dont l'araignée aimait les mouches, mais ce n'était pas clair – et d'autre part tante Amy détestait aussi les mouches.

Il entendit des pas au-dessus de sa tête – Maman allant et venant

dans la cuisine. Il plissa les paupières sur ses yeux violets et faillit décider de l'immobiliser – mais au lieu de ça, il *fut* dans le grenier et, après avoir regardé vers la route poussiéreuse, au-delà du champ de blé des Henderson, par la fenêtre ronde de la longue pièce au toit en forme de V, il se recroquevilla dans une position impossible et s'endormit à moitié.

Il entendit Maman penser que les gens viendraient bientôt pour la télévision.

Il s'endormit un peu plus. Il aimait la soirée de la télévision. Tante Amy avait toujours beaucoup aimé la télévision, aussi une fois en avait-il inventé une pour elle, au moment où quelques autres personnes se trouvaient là, et tante Amy avait été désappointée quand elles avaient voulu s'en aller. Il leur avait fait quelque chose pour les punir – et maintenant *tout le monde* venait à la télévision.

Il aimait l'attention empressée dont il était l'objet quand les gens venaient.

*

* *

Le père d'Anthony rentra vers six heures et demie, fatigué, sale et maculé de sang. Il était allé au pâturage de Dun avec les autres hommes, les avait aidés à choisir la vache à abattre ce mois-ci, s'était chargé du travail, puis il avait débité la viande et l'avait placée toute salée dans la glacière de Soames. Il n'aimait pas ce travail-là, mais chaque homme le faisait à son tour. La veille, il avait aidé à faucher le blé du vieux McIntyre. Demain, on commencerait le battage. À la main. À Peaksville, il fallait tout faire à la main.

Il embrassa sa femme sur la joue et s'assit à la table de cuisine. Il sourit et dit : « Où est Anthony ?

— Quelque part par là », dit Maman.

Tante Amy se tenait devant le fourneau à bois et remuait les pois dans la grande marmite. Maman alla ouvrir le four et arrosa le rôti.

« Eh bien, ça a été une *bonne* journée », dit Papa. Par routine. Puis il regarda le bol à pâte et la planche à pain sur la table. Il renifla la pâte. « M'm, dit-il. J'ai tellement faim que je pourrais en manger une miche à moi tout seul.

— Personne n'a dit à Dan Hollis que c'était sa soirée d'anniversaire, n'est-ce pas ? demanda sa femme.

— Non. Nous avons été muets comme des momies.

— Nous lui avons préparé une si jolie surprise !

— Hein ? Quoi ?

— Eh bien... tu sais combien Dan aime la musique. Figure-toi que la semaine dernière Thelma Dunn a trouvé un *disque* dans son

grenier !

— Non !

— Si ! Et nous nous sommes arrangés avec Ethel pour qu'elle lui demande – tu sais, sans *demander* vraiment – s'il avait celui-là. Et il a dit que non. Est-ce que ce n'est pas une magnifique surprise ?

— Pour sûr que c'en est une. Un disque, tu te rends compte ! C'est vraiment une jolie trouvaille ! Qu'est-ce que c'est comme disque ?

— Perry Como chantant *Vous êtes mon rayon de soleil*.

— Eh bien, si je m'attendais... J'ai toujours aimé cet air-là ! » Il y avait quelques carottes crues éparses sur la table. Papa en prit une petite, la racla sur sa poitrine et mordit dedans. « Comment Thelma l'a-t-elle trouvé ?

— Oh ! comme ça – en furetant pour voir s'il y avait de nouvelles choses.

— M'm. » Papa mâcha la carotte. « Dis donc, qui est-ce qui a ce tableau que nous avons trouvé il y a quelque temps ? Je l'aimais bien – ce vieux voilier qui naviguait...

— Ce sont les Smith. La semaine prochaine, ce seront les Sipich qui l'auront et ils donneront aux Smith la boîte à musique du vieux McIntyre, et nous donnerons aux Sipich... » Et elle poursuivit la nomenclature des objets qui seraient échangés de gré à gré entre les femmes de la paroisse le dimanche suivant.

Il hocha la tête. « Alors nous n'aurons pas le tableau d'ici un bout de temps, ça m'en a tout l'air. Dis, chérie, tu pourrais essayer de reprendre aux Reilly ce recueil de nouvelles policières. J'ai été tellement occupé pendant la semaine où je l'avais que je n'ai pas pu lire toutes les histoires...

— J'essaierai, dit sa femme sans conviction. Mais j'ai appris que les Van Husen ont trouvé un stéréoscope dans leur cave. » Son ton de voix était un tant soit peu accusateur. « Ils l'ont eu deux bons mois avant d'en parler à quiconque...

— Dis donc, dit Papa d'un air intéressé, ce ne serait pas mal non plus. Beaucoup d'images ?

— Je suppose. Je verrai ça dimanche. J'aimerais bien l'avoir – mais nous devons toujours quelque chose aux Van Husen pour leur canari. Je me demande pourquoi il fallait que cet oiseau choisisse notre maison pour y mourir... il devait être malade quand nous l'avons reçu. Et maintenant Betty Van Husen est insatiable – elle a même laissé entendre qu'elle aimerait avoir notre *piano* quelque temps !

— Alors, chérie, essaie d'avoir le stéréoscope – ou n'importe quelle chose qui nous plaira, à ton choix. » Il avala enfin la carotte. Elle avait été un peu coriace. Les caprices météorologiques d'Anthony faisaient que les gens ne savaient jamais quelles seraient les récoltes, ni quel aspect elles auraient si elles poussaient. Ils en étaient réduits à planter

beaucoup ; et à chaque saison il poussait toujours suffisamment d'une denrée pour assurer la subsistance. Une seule fois il y avait eu un excédent de grain. On en avait transporté des tonnes à la limite de Peaksville et on les avait balancées dans le néant. Sinon, l'air serait devenu irrespirable quand le grain aurait commencé à pourrir.

« Tu sais, poursuivit Papa, c'est agréable, ces nouvelles choses un peu partout. C'est agréable de se dire qu'il y a probablement encore des tas de trucs que personne n'a découverts, dans les caves et les greniers, dans les granges et cachés par-ci par-là. Ça aide à vivre, en quelque sorte. Dans la mesure où...

— Chhhut ! dit Maman en jetant un regard circulaire inquiet.

— Oh ! dit Papa, en souriant précipitamment, tout est parfait ! C'est *agréable* de pouvoir trouver dans les parages des objets qu'on n'a jamais vus, et de savoir qu'en les donnant à d'autres on les rend heureux... C'est vraiment une *bonne* chose.

— Une bonne chose », dit sa femme en écho.

— Devant le fourneau, tante Amy remarqua : « Bientôt il n'y aura plus de choses nouvelles. Nous aurons trouvé tout ce qu'il y a à trouver. Mon Dieu, comme ce sera triste...

— Amy !

— Eh bien quoi ? » Ses yeux pâles étaient fixes et sans profondeur, signe d'une de ses crises de vague. « Ce sera un peu dommage – plus de nouvelles choses...

— Ne *parle* pas comme ça, dit Maman en tremblant. Amy, *tais-toi* !

— C'est *bon*, dit Papa, du ton de voix fort et familier qui veut être entendu de tous. C'est *bon* de parler comme ça. Tout va bien, chérie, comprends-tu ? C'est bon pour Amy de parler comme elle en a envie. C'est bon pour elle de ne pas se sentir bien. Tout est bon. Tout *doit* être bon... »

La mère d'Anthony était pâle. Et tante Amy aussi – le danger momentané avait tout à coup traversé les nuages qui embrumaient son esprit. Il était quelquefois difficile de manier les mots de telle sorte qu'ils n'aient pas de résultats désastreux. On ne *savait* jamais. Il y avait tant de choses qu'il était prudent de ne pas dire, ni même penser – mais faire des remontrances à la personne qui les disait ou les pensait pouvait être aussi nuisible, si Anthony entendait et décidait d'agir en conséquence. On ne pouvait jamais savoir ce qu'Anthony était capable de faire.

Tout devait être bon. Tout devait être parfait, même si ça ne l'était pas. Toujours. Parce que tout changement pouvait être pire. Incommensurablement pire.

« Oh ! mon Dieu, oui, bien sûr, c'est bon, dit Maman. Parle absolument comme tu en as envie, Amy, c'est parfait. Naturellement il faut que tu te rappelles que certaines manières de parler valent *mieux*

que d'autres... »

Tante Amy remua les pois, ses yeux pâles pleins de peur.

« Oh ! oui, dit-elle. Mais je n'ai pas envie de parler tout de suite. C'est... c'est *bon* que je n'aie pas envie de parler. »

Papa dit en souriant, d'un ton las : « Je sors me laver. »

*

* *

Les invités commencèrent à arriver à huit heures. Entre-temps, Maman et tante Amy avaient mis la grande table de la salle à manger, plus deux tables annexes. Les chandelles brûlaient, les chaises étaient disposées, et Papa avait allumé un grand feu dans la cheminée.

John et Mary Sipich furent les premiers arrivants. John portait son meilleur costume, il s'était bien récuré après sa journée dans le pâturage de McIntyre et sa figure était rose. Le costume était repassé avec soin mais il commençait à s'élimer aux coudes et aux poignets. Le vieux McIntyre travaillait à la confection d'un métier à tisser d'après des livres de classe, mais jusqu'ici ça n'avancait pas vite. McIntyre était un homme adroit avec le bois et les outils, mais un métier à tisser était une grosse entreprise pour quelqu'un ne disposant pas de pièces de métal. McIntyre avait été l'un de ceux qui, au début, avaient essayé de faire faire à Anthony les choses dont les villageois avaient besoin, comme des vêtements et des produits en conserve et des fournitures médicales et de l'essence. Depuis lors, il avait senti que ce qui était arrivé à toute la famille Terrance et à Joe Kinney était sa faute, et il travaillait dur pour essayer de dédommager les autres. Et depuis ce moment, personne n'avait essayé de faire faire quoi que ce soit à Anthony.

Mary Sipich était une petite femme gaie vêtue d'une robe simple. Elle commença aussitôt à aider Maman et tante Amy à mettre la dernière touche à la préparation du dîner.

Arrivèrent ensuite les Smith et les Dunn qui vivaient tout à côté les uns des autres sur la route, à quelques mètres seulement du néant. Ils arrivèrent dans la charrette des Smith, tirée par leur vieux cheval.

Puis ce fut le tour des Reilly qui venaient de l'autre côté du champ de blé, et la soirée commença pour de bon. Pat Reilly s'assit au grand piano droit dans la pièce de devant et se mit à jouer des morceaux extraits des partitions de musique populaire posées sur le pupitre. Il jouait doucement, avec autant d'expression qu'il le pouvait – et personne ne chantait. Anthony aimait beaucoup entendre jouer du piano, mais pas chanter. Souvent il montait de la cave ou descendait du grenier, ou *venait* tout simplement et s'asseyait sur le dessus du piano en balançant la tête tandis que Pat jouait *Lover*, ou *Boulevard of*

Broken Dreams ou *Night and Day*. Il semblait préférer les ballades, les chansons sentimentales – mais la seule fois où quelqu'un avait commencé à chanter, Anthony avait jeté un regard de dessus le piano et avait fait quelque chose qui avait ôté à tout le monde toute envie de chanter depuis lors. Plus tard, on avait conclu que le piano étant la chose qu'Anthony avait entendue en premier, avant que quiconque eût jamais essayé de chanter, n'importe quel autre apport musical sonnait désagréablement à son oreille et le distrayait de son plaisir.

Donc, à chaque soirée de télévision, Pat jouait du piano et la réunion commençait ainsi. Où que se trouvât Anthony, la musique le rendait heureux et le mettait de bonne humeur, et il savait qu'on se réunissait pour la télévision et qu'on l'attendait.

À huit heures et demie, tout le monde était là, excepté les dix-sept enfants et Mrs. Soames qui les surveillait dans l'école, à l'autre bout du village. On ne permettait jamais, jamais aux enfants de Peaksville de s'approcher de la maison des Fremont – depuis que le petit Fred Smith avait essayé de jouer avec Anthony par bravade. On ne mentionnait même pas l'existence d'Anthony aux plus jeunes enfants. Les autres l'avaient oublié pour la plupart, ou bien on leur disait qu'il était un très gentil lutin mais qu'ils ne devaient jamais l'approcher.

Dan et Ethel Hollis arrivèrent tard, et Dan entra sans se douter de rien. Pat Reilly avait joué du piano jusqu'à en avoir mal aux mains – il les avait soumises à un rude travail toute la journée – et alors il se leva, et tout le monde se groupa autour de Dan Hollis pour lui souhaiter un heureux anniversaire.

« Eh bien, nom d'un chien ! » Dan souriait jusqu'aux oreilles. « Ça c'est chouette. Je ne m'y attendais pas du tout... vrai, c'est *chouette* ! »

Ils lui donnèrent ses cadeaux – surtout des choses faites à la main, et aussi quelques objets que des personnes avaient possédés en bien propre et lui remettaient maintenant comme siens. John Sipich lui donna une breloque de montre, sculptée dans un morceau de noyer blanc. La montre de Dan s'était cassée environ un an avant, et personne au village ne savait la réparer, mais il continuait à la porter parce qu'elle avait appartenu à son grand-père et que c'était une belle vieille pièce pesante en or et en argent. Il attacha la breloque à la chaîne parmi les rires de tous et déclara que John avait fait un joli travail de sculpture. Ensuite Mary Sipich lui donna une cravate tricotée qu'il noua à la place de l'autre.

Les Reilly lui donnèrent une petite boîte de leur fabrication, pour garder des objets. Ils ne dirent pas lesquels, mais Dan dit qu'il s'en servirait pour ranger ses bijoux. Les Reilly l'avaient faite dans une boîte à cigares dont ils avaient enlevé le papier soigneusement et dont ils avaient doublé l'intérieur de velours. L'extérieur avait été poli et ciselé par Pat avec soin, sinon compétence – mais il reçut aussi des

compliments pour sa ciselure. Dan Hollis reçut de nombreux autres cadeaux – une pipe, une paire de lacets de souliers, une épingle de cravate, une paire de chaussettes tricotées et une paire de jarretelles faites dans de vieilles bretelles.

Il déballa chaque cadeau avec un plaisir intense et en porta sur lui le plus grand nombre possible, même les jarretelles. Il alluma la pipe et dit qu'il n'en avait jamais fumé de meilleure ; ce qui n'était pas tout à fait vrai, parce que la pipe n'était pas encore culottée. Elle traînait chez Pete Manners depuis qu'il l'avait reçue en cadeau, quatre ans auparavant, d'un parent étranger au village qui ignorait qu'il avait cessé de fumer.

Dan bourra le fourneau avec beaucoup de soin. Le tabac était une chose précieuse. C'était pure chance que Pat Reilly eût décidé d'en faire pousser dans son jardin de derrière juste avant que soit arrivé à Peaksville... ce qui était arrivé. Il ne poussait pas très bien. D'autre part, ils devaient eux-mêmes le sécher, le découper et tout, ce qui en faisait une matière précieuse. Tout le monde au village se servait de fume-cigarettes fabriqués par le vieux McIntyre pour économiser les mégots.

En dernier lieu, Thelma Dunn donna à Dan Hollis le disque qu'elle avait trouvé.

Les yeux de Dan s'embuèrent avant même d'ouvrir le paquet. Il savait que c'était un disque.

« Vingt dieux ! dit-il à voix basse. Lequel est-ce ? J'ai presque peur de regarder... »

— Tu ne l'as pas, chéri, dit Ethel Hollis en souriant. Tu ne te rappelles pas quand je t'ai demandé si tu avais *Vous êtes mon rayon de soleil* ?

— Oh ! vingt dieux ! » répéta Dan. Il enleva délicatement l'emballage et resta là à caresser le disque terni, à passer ses grandes mains sur les sillons usés, pleins de petites égratignures transversales. Il fit des yeux le tour de la pièce, le regard brillant, et tous lui sourirent en retour, sachant combien il était enchanté.

« Heureux anniversaire, chéri ! » dit Ethel en lui jetant les bras autour du cou et en l'embrassant.

Il saisit le disque à deux mains et le tint de côté tandis qu'elle se pressait contre lui. « Hé ! dit-il en riant et en reculant sa tête. Fais attention... Je tiens un objet précieux ! » Il eut de nouveau un regard circulaire, par-dessus les bras de sa femme qui s'accrochaient toujours à son cou. Ses yeux étaient pleins d'ardeur. « Dites... vous ne pensez pas qu'on pourrait le jouer ? Seigneur, qu'est-ce que je donnerais pour entendre un peu de musique nouvelle... Si on passait juste le début, avant que Como se mette à chanter ? »

Les visages se glacèrent. John Sipich dit : « Je crois qu'il vaudrait

mieux pas, Dan. Après tout, nous ne savons pas exactement où commence le chant – ce serait prendre un trop grand risque. Il vaut mieux que tu attendes d'être rentré chez toi. »

Dan Hollis posa à regret le disque sur le buffet avec tous les autres cadeaux. « C'est *bon*, dit-il automatiquement mais sur un ton désappointé, que je ne puisse pas le jouer ici. »

— Oh ! oui, dit Sipich. C'est bon. » Pour compenser le ton désappointé de Dan, il répéta : « C'est *bon*. »

Ils passèrent à table, leurs visages souriants éclairés par les chandelles, et mangèrent tout, jusqu'à la dernière goutte de sauce. Ils firent compliment à Maman et à tante Amy pour le rôti de bœuf, les pois, les carottes et les épis de maïs tendres. Naturellement le maïs ne provenait pas du champ des Fremont – chacun savait ce qu'il y avait là ; et le champ était en friche.

Ensuite ils dégustèrent le dessert – une glace à la crème et des gâteaux faits à la maison. Puis ils s'adossèrent à leurs sièges, sous la lumière tremblotante des chandelles, et bavardèrent en attendant la télévision.

Il n'y avait jamais beaucoup de marmottements les soirs de télévision ; tout le monde venait, faisait un bon dîner, et c'était agréable, et ensuite il y avait la télévision, et personne n'en pensait grand-chose – il fallait s'en accommoder, simplement. Aussi était-ce une réunion assez plaisante, excepté qu'il fallait surveiller ce que l'on disait aussi soigneusement que partout ailleurs. Si une pensée dangereuse vous passait par la tête, vous vous mettiez à marmonner, même au beau milieu d'une phrase. Et quand cela arrivait, les autres ne faisaient plus attention à vous jusqu'à ce que vous vous sentiez mieux et vous arrêtiez.

Anthony aimait la soirée de télévision. Il n'avait commis que deux ou trois atrocités, ces soirs-là, durant toute l'année écoulée.

Maman mit une bouteille de cognac sur la table et chacun s'en servit un verre minuscule. Les boissons alcoolisées étaient encore plus précieuses que le tabac. Les villageois pouvaient faire du vin, mais le raisin n'était pas bon, la technique employée l'était certainement encore moins, et le vin n'était pas fameux. Il ne restait que quelques bouteilles de véritable alcool dans tout le village – quatre de whisky de seigle, trois de scotch, trois de cognac, neuf de vrai vin et une demi-bouteille de Drambuie appartenant au vieux McIntyre (pour les mariages seulement). Quand ce stock serait épuisé, ce serait la fin.

Ensuite, tout le monde regretta que le cognac ait été servi. Parce que Dan Hollis en but plus que de raison et le mélangea à une grosse quantité de vin. Au début, personne n'y prêta attention, parce que ça ne se voyait pas trop dans son maintien, et que c'était son anniversaire, et comme Anthony aimait ces réunions, il n'aurait trouvé

aucune raison d'intervenir, même s'il avait été à l'écoute.

Mais Dan Hollis s'enivra et fit une bêtise. Si on l'avait vue venir, on l'aurait emmené dehors pour lui faire prendre l'air.

Tout d'abord, l'assistance remarqua que Dan cessa de rire au beau milieu de l'histoire que racontait Thelma Dunn, pour dire comment elle avait trouvé le disque de Perry Como et l'avait laissé tomber, mais qu'il ne s'était pas cassé parce qu'elle avait été plus rapide et l'avait rattrapé. Il était de nouveau en train de caresser le disque et de regarder avec nostalgie le phonographe, quand tout à coup il s'arrêta de rire, ses traits s'affaîsèrent, il eut une vilaine expression et dit : « Oh ! *nom de Dieu !* »

Aussitôt le silence se fit dans la pièce. À tel point qu'on pouvait entendre le mouvement d'horlogerie de la pendule du grand-père dans l'entrée. Pat Reilly, qui avait joué, du piano en douceur, s'arrêta, les mains posées sur les touches jaunies.

Sur la table de la salle à manger, les flammes des chandelles vacillèrent sous le courant d'air frais qui soufflait de la baie à travers les rideaux de dentelle.

« Continue de jouer, Pat », dit doucement le père d'Anthony.

Pat se remit à jouer. Il joua *Night and Day*, mais il regardait Dan Hollis du coin de l'œil et ratait des notes.

Dan se tenait au milieu de la pièce, le disque à la main. Son autre main serrait si fort un verre de cognac qu'elle en tremblait.

Tout le monde le regardait.

« *Nom de Dieu !* » dit-il à nouveau, en faisant résonner le juron.

John Sipich s'avança. « Écoute, Dan... c'est *bon* pour toi de parler comme ça. Mais il ne faut pas que tu parles trop, tu sais. »

Dan se dégagea brutalement de la main que l'autre lui avait posée sur le bras.

« Peux même pas écouter mon disque », dit-il d'une voix forte. Son regard s'abaissa sur le disque, puis fit le tour de l'assistance.

Il jeta le contenu de son verre de cognac contre le mur. Le liquide s'y étoila et coula en filets sur le papier mural.

Quelques femmes sursautèrent de frayeur.

Sipich chuchota : « Dan, Dan, arrête... »

Pat Reilly jouait *Night and Day* plus fort pour couvrir le bruit des voix. Cela ne servirait à rien, d'ailleurs, si jamais Anthony écoutait.

Dan Hollis alla au piano et se tint à côté de Pat. Il vacillait un peu.

« Pat, dit-il. Ne joue pas ça. Joue *ceci*. » Et il se mit à chanter. D'une voix molle, enrouée, lamentable. « *Bon anniversaire... Nos vœux les plus sincères...*

— Dan ! » hurla Ethel Hollis. Elle essaya de s'élancer à travers la pièce vers son mari. Mary Sipich lui saisit le bras et la retint. Elle hurla de nouveau : « Dan, arrête...

Mon Dieu, taisez-vous ! » dit Mary Sipich d'une voix sifflante en la poussant vers un des hommes. Celui-ci lui mit une main sur la bouche et la main tint tranquille.

— ... *Bon anniversaire-ai-re...* », termina de chanter Dan. Il se tut et regarda Pat Reilly. « Joue-le, Pat. Joue-le pour que je puisse le chanter juste... tu sais bien que je ne peux pas chanter un air si on ne m'accompagne pas ! »

Pat Reilly posa ses mains sur le clavier et commença *Lover* – sur un tempo de valse lente, comme Anthony l'aimait. Il était livide et ses mains cafouillaient.

Dan Hollis planta son regard sur la porte de la salle à manger. Sur la mère d'Anthony, et sur le père d'Anthony qui l'avait rejointe.

« C'est *vous* qui l'avez mis au monde », dit-il. La lumière des chandelles fit briller des larmes sur ses joues. « Il a *fallu* que vous fassiez ça... »

Il ferma les yeux et des larmes coulèrent sous ses paupières. Il chanta à voix haute : « *Vous êtes mon rayon de soleil... mon seul rayon de soleil... vous me rendez heureux... quand je suis triste...* »

Alors, Anthony fut dans la pièce.

Pat s'arrêta de jouer. Il se figea. Tous se figèrent. La brise fit onduler les rideaux. Ethel Hollis ne pouvait même pas essayer de crier – elle s'était évanouie.

« ... *Mon rayon de soleil...* » La voix de Dan se brisa. Ses yeux s'agrandirent. Il étendit les deux mains devant lui, l'une tenant le verre vide, l'autre le disque. Il hoqueta et dit : « Non... »

— Méchant homme », dit Anthony, et il le transforma par la pensée en quelque chose que personne n'aurait cru possible, puis il enterra cette chose par la pensée au fond d'une tombe très, très profonde, dans le champ de maïs.

Le verre et le disque tombèrent sur le tapis avec un bruit mat. Ni l'un ni l'autre ne se cassèrent.

Le regard violacé d'Anthony fit le tour de la pièce.

Quelques personnes se mirent à marmonner. Tous essayèrent de sourire. Le marmonnement emplit la pièce comme une approbation lointaine. Une ou deux voix claires se dégagèrent des murmures.

« Oh ! c'est une très *bonne* chose, dit John Sipich.

— Une bonne chose », dit le père d'Anthony en souriant. Il avait plus l'habitude du sourire que la plupart d'entre eux. « Une chose merveilleuse.

— C'est chouette... vraiment chouette », dit Pat Reilly, les larmes lui coulant des yeux et du nez, et il se remit à jouer du piano, doucement, ses mains tremblantes essayant de trouver les notes de *Night and Day*.

Anthony grimpa sur le piano et Pat joua pendant deux heures.

Ensuite, ils regardèrent la télévision. Ils passèrent dans la pièce du devant, n'allumèrent que quelques chandelles et placèrent des chaises autour du poste. C'était un petit écran et ils ne pouvaient pas tous se rapprocher suffisamment pour voir, mais ça ne faisait rien.

Ils n'allumèrent même pas le poste. Il n'aurait pas marché de toute manière, puisqu'il n'y avait pas d'électricité à Peaksville.

Ils se contentaient de s'asseoir en silence, de contempler les formes tordues et tourbillonnantes passant sur l'écran et d'écouter les sons provenant du haut-parleur, et personne n'avait la moindre idée de ce dont il s'agissait. Jamais personne. – C'était toujours la même chose.

« C'est vraiment bien, dit à un moment tante Amy dont les yeux pâles contemplaient les ombres évanescentes dénuées de sens. Mais j'aimais plutôt mieux quand il y avait d'autres villes ailleurs et que nous pouvions avoir des vrais...

— Voyons, Amy ! dit Maman. C'est bon pour toi de dire cela. Très bon. Mais comment peux-tu le penser ? Voyons, cette télévision est *beaucoup* mieux que tout ce que nous avons jamais eu !

— Oui, renchérit John Sipich d'une voix joviale.

— C'est parfait. C'est le meilleur spectacle que nous ayons jamais vu ! »

Il était assis sur le divan avec deux autres hommes, et ils maintenaient Ethel Hollis plaquée sur les coussins, lui tenant les bras et les jambes et lui couvrant la bouche de leurs mains, afin de l'empêcher de hurler.

Maman regarda par la fenêtre du devant, au bout de la route obscure, au-delà du champ de blé des Henderson, vers le vaste néant gris et sans fin dans lequel le village de Peaksville flottait comme une âme – l'immense néant qui était surtout visible de nuit, quand la journée de plomb fabriquée par Anthony était passée.

Cela ne servait à rien de se demander où ils étaient. À rien du tout. Peaksville était simplement quelque part. Quelque part en dehors du monde. Et cela depuis trois ans, depuis le jour où Anthony était sorti de son ventre et où le vieux docteur Bâtes – Dieu ait son âme – avait hurlé en laissant tomber le bébé et en essayant de le tuer, et où Anthony avait vagi et avait fait cette chose. Emporté le village quelque part. Ou bien détruit le monde et laissé seulement le village. Personne ne savait laquelle des deux choses il avait faite.

Cela ne servait à rien de se poser des questions à ce sujet. Rien n'était du moindre secours – il n'y avait qu'à vivre comme on devait vivre. Vivre, toujours vivre, si toutefois Anthony vous laissait vivre. « Voilà de dangereuses pensées », se dit-elle. Elle se mit à marmonner.

Les autres se mirent eux aussi à marmonner. Ils avaient tous eu des pensées, évidemment.

Les hommes assis sur le divan chuchotèrent longuement à l'oreille d'Ethel Hollis, et quand ils retirèrent leurs mains de sa bouche, elle marmonna aussi.

Tandis qu'Anthony était assis sur le poste et fabriquait de la télévision, ils restèrent assis autour à marmonner et à regarder les ombres vacillantes et dénuées de sens, jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain il neigea, ce qui détruisit la moitié des récoltes – mais ce fut une *bonne* journée.

Traduit par FRANÇOIS VALORBE.

It's a good life.

Tous droits réservés.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

UN NUMÉRO D'ESCAMOTAGE

Par Alfred Bester

À ce point de notre parcours, le lecteur se dit peut-être que c'est trop de cauchemars et qu'il est temps de respirer un peu. Offrons-lui donc une histoire plaisante, écrite par un homme qui comprend la plaisanterie. Le pouvoir ici n'est pas menaçant, il ne fait de tort à personne. Il ne transforme rien, sinon la vie de ceux qui le détiennent. Il ne leur sert à rien, sinon à s'évader loin d'un univers... de cauchemar. Allons bon ! Nous y revoilà ! Avec une petite différence tout de même : cette fois le cauchemar est au départ et non à l'arrivée.

CETTE guerre n'était pas la dernière guerre ni une guerre pour en finir avec la guerre. On l'appela la guerre pour le Rêve américain.

C'est le général Carpenter qui inventa ce nom, et il l'utilisait constamment.

Il y a des généraux de combat (vitaux pour une armée), des généraux politiques (vitaux pour un gouvernement), et des généraux de relations publiques (vitaux pour une guerre). Le général Carpenter était un maître ès relations publiques. Il avait des idéaux aussi élevés et accessibles à tous que les devises inscrites sur la monnaie. Dans l'esprit de l'Amérique, il *était* l'armée, le bouclier, le sabre, le bras droit de la nation. Son idéal était le Rêve américain.

« Nous ne combattons pas pour l'argent, pour le pouvoir, ou pour la domination du monde », annonça le général Carpenter au banquet de l'Association de la presse.

« Nous nous battons uniquement pour le Rêve américain », dit-il à la 162^e session du Congrès.

« Notre but n'est pas l'agression ni la réduction des nations en esclavage », déclara-t-il au dîner annuel des officiers de West Point.

« Nous luttons pour le sens du mot civilisation », dit-il au Club des pionniers de San Francisco.

« Nous combattons pour l'Idéal de la civilisation ; pour la Culture, pour la Poésie, pour les Seules Choses Méritant d'être Sauvées », dit-il

au festival du Blé à Chicago.

« Ceci est une guerre pour la survie, dit-il. Nous ne nous battons pas pour nous-mêmes, mais pour nos Rêves ; pour les plus Belles Choses de la vie, qui ne doivent pas disparaître de la surface de la terre. »

L'Amérique se battit donc. Le général Carpenter demanda cent millions d'hommes. L'armée reçut cent millions d'hommes. Le général Carpenter demanda dix mille bombes H. Dix mille bombes H furent livrées et lâchées. L'ennemi lâcha à son tour dix mille bombes H et détruisit la plupart des villes d'Amérique.

« Nous devons nous enterrer contre les hordes de la barbarie, dit le général Carpenter. Donnez-moi mille ingénieurs. »

Mille ingénieurs furent recrutés, et cent villes furent creusées sous les décombres.

« Donnez-moi cinq cents experts en santé publique, trois cents coordinateurs de trafic, deux cents experts en conditionnement d'air, cent urbanistes, mille experts de la circulation, sept cents spécialistes du personnel... »

La liste des experts demandés par le général Carpenter était sans fin. L'Amérique ne savait pas comment les fournir.

« Nous devons devenir une nation d'experts, déclara le général Carpenter à l'Association nationale des universités américaines. Chaque homme, chaque femme, doit être un outil spécifique adapté à une tâche spécifique, bien trempé et aiguisé, par l'entraînement et l'éducation, dans le but de gagner la lutte pour le Rêve américain. »

« Notre Rêve, dit le général Carpenter à un déjeuner de Wall Street, est le même que celui des nobles Grecs d'Athènes, que celui des augustes Romains de... heu... Rome. C'est le rêve des plus Belles Choses de la vie. De la Musique, de l'Art, de la Poésie et de la Culture. L'argent n'est qu'une arme pour conquérir ce rêve. L'ambition n'est qu'une échelle pour atteindre à ce rêve. La spécialisation n'est qu'un outil pour donner forme à ce rêve. »

Wall Street applaudit. Le général Carpenter demanda cent cinquante milliards de dollars, quinze cents hommes de vocation, trois mille experts en minéralogie, en pétrologie, en guerre chimique et en étude du trafic aérien. Tout cela fut livré. Le pays était en surmultipliée. Le général Carpenter n'avait qu'à presser un bouton, et un expert était fourni.

En mars de l'an de grâce 2112, la guerre atteignit un point critique, et le Rêve américain fut résolu ; non point sur un des sept fronts où se battaient âprement des millions d'hommes, non point dans un des états-majors généraux ni dans la capitale d'une des nations belligérantes, non point dans un des centres de production d'armes et de fournitures – mais dans le Service T de l'Hôpital militaire des États-

Unis, enfoui à cent mètres sous ce qui avait été autrefois l'Hôpital Saint Albans, à New York.

À Saint Albans, le Service T était un mystère.

Comme tout hôpital militaire, Saint Albans était divisé en services spécifiques réservés à des blessures spécifiques. Tous les amputés du bras droit étaient rassemblés dans un service, tous les amputés du bras gauche dans un autre. Les brûlures par radiations, les blessures à la tête, les éviscérations, les empoisonnements secondaires par rayons gamma, etc., avaient leurs locaux respectifs dans l'organisation hospitalière. Le Corps médical de l'armée avait établi dix-neuf catégories de blessures de combat qui comprenaient tous les genres possibles de dommages au cerveau ou aux tissus. Ces catégories étaient désignées par des lettres allant de A à S. Alors, qu'y avait-il dans le Service T ?

Nul ne le savait. Les portes en étaient verrouillées à double tour. Aucun visiteur n'était autorisé à y pénétrer. Aucun patient n'était autorisé à en sortir. On y voyait entrer et ressortir des médecins. Leurs expressions perplexes incitaient aux suppositions les plus folles mais ne révélaient rien. Les infirmières qui s'occupaient du Service T étaient avidement interrogées, mais restaient bouche cousue.

Il y avait des bribes de renseignements, peu satisfaisantes et contradictoires. Une femme de ménage assura qu'elle y était entrée pour nettoyer et qu'il n'y avait personne dans le service. Absolument personne. Seulement deux douzaines de lits et rien d'autre. Avait-on dormi dans les lits ? Oui. Certains d'entre eux étaient défaits. Y avait-il d'autres signes montrant que la salle était utilisée ? Oh ! oui. Des objets personnels sur les tables et tout ça. Mais poussiéreux, comme qui dirait. Comme si on ne s'en était pas servi depuis longtemps.

L'opinion publique décida que c'était un service fantôme. Pour revenants seulement.

Mais un garde de nuit raconta avoir passé près de la salle verrouillée, et avoir entendu chanter à l'intérieur. Quel genre de chant ? En langue étrangère. Quelle langue ? Le garde ne pouvait pas le dire. L'opinion publique s'émut et décida que c'était un service d'étrangers. Pour espions seulement.

On soudoya les employés de la cuisine, on vérifia les plateaux d'aliments. Vingt-quatre plateaux entraient au Service T trois fois par jour. Vingt-quatre en ressortaient. Parfois les plateaux sortants étaient vidés. Mais le plus souvent, ils étaient intacts.

L'opinion publique piqua un coup de sang et décida que le Service T était une combine. Un genre de club privé pour richards et pour employés de l'hôpital, qui faisaient la foire aux frais du gouvernement.

En matière de commérages, un hôpital peut aisément faire honte à une association féminine de petite ville ; mais il est vrai que les

malades se passionnent facilement pour la moindre vétille. Il fallut tout juste trois mois pour que les simples suppositions se transformassent en fureur aveugle. En janvier 2112, Saint Albans était un hôpital impeccable, bien organisé. En mars 2112, Saint Albans fermentait, et la tension psychologique finit par apparaître sur les documents officiels. Le pourcentage de guérisons diminua. Les infractions mineures augmentèrent. Il y eut des mutineries. On réorganisa le personnel. Cela ne servit à rien. Le Service T incitait les malades à l'émeute. Il y eut une nouvelle réorganisation et encore une autre, et la tension montait toujours.

Ces nouvelles parvinrent finalement sur le bureau du général Carpenter par les voies officielles.

« Dans notre lutte pour le Rêve américain, dit-il, nous ne devons pas oublier ceux qui ont déjà donné une partie d'eux-mêmes. Envoyez-moi un expert en administration hospitalière. »

L'expert fut fourni. Il ne put rien faire pour guérir Saint Albans. Le général Carpenter lut son rapport, et le cassa.

« La pitié, dit le général Carpenter, est le premier ingrédient de la civilisation. Envoyez-moi un chirurgien général. »

Un chirurgien général fut fourni. Il ne put apaiser la fureur de Saint Albans et le général Carpenter le cassa. À ce moment, le Service T commençait à être mentionné dans les dépêches de presse.

« Envoyez-moi, dit le général Carpenter, l'expert chargé du Service T. »

Saint Albans envoya un médecin : le capitaine Edsel Dimmock. C'était un jeune homme corpulent, déjà chauve, sorti depuis trois ans seulement de la faculté, mais déjà réputé comme expert en psychothérapie. Le général Carpenter aimait les experts. Il aima Dimmock. Dimmock adorait le général en tant que porte-parole d'une culture que sa spécialisation l'avait empêché de connaître jusqu'à présent, mais dont il espérait profiter lorsque la guerre serait gagnée.

« Écoutez-moi, Dimmock, commença le général Carpenter. Aujourd'hui, nous sommes tous des outils, aiguisés et trempés pour un travail spécifique. Vous connaissez notre devise : un poste pour chacun et chacun à son poste. Quelqu'un n'est pas à son poste au Service T, et nous devons le flanquer dehors. Maintenant, dites-moi... qu'est-ce que c'est que ce sacré Service T ? »

Dimmock balbutia et hésita. Finalement il expliqua que c'était un service spécial installé pour des cas spéciaux. Des cas de « choqués ».

« Alors vous avez des patients dans le service ? »

— Oui, mon général. Dix femmes et quatorze hommes. »

Carpenter brandit une liasse de rapports.

« Je lis ici que les malades de Saint Albans déclarent qu'il n'y a personne dans le Service T. »

Dimmock fut peiné. Ce n'était pas vrai, assura-t-il au général.

« D'accord, Dimmock. Vous avez donc vos vingt-quatre malades là-dedans. Leur mission est de guérir. La vôtre est de les guérir. Alors, qu'est-ce qui met l'hôpital sens dessus dessous, bon sang !

— Heu... mon général... c'est peut-être parce que nous les maintenons enfermés.

— Le Service T est verrouillé ?

— Oui, mon général.

— Pourquoi ?

— Pour y conserver les patients, mon général.

— Les conserver ? Que voulez-vous dire ? Ils essaient de sortir ? Ils sont violents, ou quoi ?

— Non, mon général, pas violents.

— Dimmock, je n'aime pas votre attitude. Vous êtes beaucoup trop évasif. Et je vais vous dire *autre chose* que je n'aime pas. Cette catégorie T. J'ai vérifié auprès d'un classificateur expert du corps médical, et il n'y a pas de catégorie T. Qu'est-ce qui se passe à Saint Albans ?

— Eh bien... c'est nous qui avons inventé la catégorie T. C'est-à-dire que... Ce sont des cas très spéciaux, mon général. Nous ne savons pas quoi en faire. Nous avons tenté de passer la chose sous silence en attendant d'avoir trouvé un *modus operandi*, mais c'est tout nouveau, mon général. Absolument nouveau ! » À ce moment chez Dimmock l'expert l'emporta sur la discipline. « C'est sensationnel. Ça fera époque dans l'histoire médicale, bon sang ! On n'a jamais vu ça !

— De quoi s'agit-il, Dimmock ? Soyez plus précis.

— Eh bien, mon général, ce sont des cas de chocs. Les sujets sont inconscients. Presque en catatonie. Très peu de respiration. Pouls très lent. Pas de réactions.

— J'ai vu des milliers de cas de chocs semblables, grommela Carpenter. Qu'y a-t-il de si inhabituel ?

— Bien sûr, mon général. Jusqu'à présent, on dirait des cas de catégorie Q ou R. Mais voici ce qui est inhabituel : ils ne mangent pas, et ils ne dorment pas.

— Jamais ?

— Certains d'entre eux, jamais.

— Alors pourquoi ne meurent-ils pas ?

— Nous ne savons pas. Le cycle métabolique est rompu, mais seulement sur le plan anabolique. Le catabolisme continue. En d'autres termes, mon général, ils éliminent des déchets, mais n'absorbent absolument rien. Ils éliminent les toxines de la fatigue et régénèrent les tissus usés, mais sans sommeil. Dieu seul sait comment. C'est fantastique.

— C'est pour cela que vous les enfermez ? Je veux dire... Vous les

soupçonnez d'aller se nourrir et dormir ailleurs ?

— N... non, mon général. » Dimmock avait l'air assez piteux. « Je ne sais pas comment vous dire ceci, mon général. Je... Nous les enfermons à cause du véritable mystère. Ils... Eh bien, ils disparaissent.

— Ils quoi ?

— Ils disparaissent, mon général. Juste sous vos yeux.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— La vérité, mon général. Ils sont debout, ou assis sur un lit. Vous les voyez – et l'instant d'après vous ne les voyez plus. Parfois ils sont deux douzaines au Service T. D'autres fois il n'y en a aucun. Ils disparaissent et reparaissent sans rime ni raison. C'est pourquoi nous avons verrouillé la salle, mon général. Dans toute l'histoire de la guerre, il n'y a jamais eu un cas semblable. Nous ne savons pas comment nous y prendre.

— Amenez-moi trois de ces cas », dit le général Carpenter.

*

* *

Nathan Riley mangea du pain perdu et des œufs bénédictine, ingurgita deux demis de bière brune, fuma un John Drew, rota délicatement et se leva de table. Se dirigeant vers la caisse, il fit un petit signe à « Gentleman » Jim Corbett, qui interrompit sa conversation avec « Diamond » Jim Bradley pour l'arrêter au passage.

« Qui choisis-tu pour le championnat cette année, Nat ? s'enquit « Gentleman » Jim.

— Les Dodgers(9), répondit Nathan Riley.

— Ils n'ont pas de lanceurs.

— Ils ont Shider, Furillo et Campanella. Ils remporteront le championnat cette année, Jim, je le parie. Le 13 septembre. Note-le. Tu verras si j'ai raison.

— Tu as toujours raison, Nat », dit Corbett. Riley sourit, régla sa note, sortit dans la rue et prit un omnibus hippomobile à destination de Madison Square Garden. Il descendit au coin de la 50^e Rue et de la 8^e Avenue, monta chez un bookmaker installé au-dessus d'une boutique de réparateur de radios. Le book le regarda, sortit une enveloppe et compta quinze mille dollars.

« Rocky Marciano par K.O. technique sur Roland La Starza au onzième round, dit-il. Comment fichtre fais-tu pour deviner toujours avec autant de précision, Nat ?

— C'est comme ça que je gagne ma vie, dit Riley en souriant. Tu prends les paris sur les élections ?

— Eisenhower à douze contre cinq. Stevenson...

— T'occupe pas d'Adlai. » Riley déposa vingt mille dollars sur le comptoir. « Je parie sur Ike. Enregistre ça pour moi. »

Il quitta le bureau du bookmaker et gagna son appartement du Waldorf, où l'attendait anxieusement un grand jeune homme maigre.

« Oh ! oui... dit Nathan Riley. Vous vous appelez Ford, n'est-ce pas ? Harold Ford ?

— Henry Ford, Mr. Riley.

— Et vous avez besoin de capitaux pour cette machine dans votre atelier. Comment s'appelle-t-elle ?

— Je l'appelle une ipsimobile, Mr. Riley.

— Hmm... Peux pas dire que j'aime ce nom. Pourquoi ne pas l'appeler une automobile ?

— C'est une suggestion épatante, Mr. Riley. Je vais sûrement l'adopter.

— Vous me plaisez, Henry. Vous êtes jeune, courageux, capable de vous adapter aux circonstances. Je crois en votre avenir et je crois en votre automobile. J'investis deux cent mille dollars dans votre société. »

Riley remplit un chèque et reconduisit Henry Ford à la porte. Puis il rentra dans sa chambre, réfléchit une seconde, se déshabilla, enfila une chemise grise et un pantalon gris. Sur la poche de sa chemise, il y avait de grosses lettres bleues : H.M.E.U.

Il verrouilla la porte de la chambre et disparut.

Il réapparut dans le Service T de l'Hôpital militaire des États-Unis à Saint Albans, debout près de son lit qui faisait partie des vingt-quatre couchettes alignées dans la longue salle aux parois d'acier mince. Avant même qu'il eût pu respirer, il fut empoigné par trois paires de mains. Avant qu'il eût pu se débattre, on lui injecta, à l'aide d'une seringue pneumatique, un centimètre cube et demi de thiomorphate de sodium, qui l'assomma aussitôt.

« On en tient un, dit quelqu'un.

— Attendons, répondit un autre. Le général Carpenter a dit qu'il en voulait trois. »

*

* *

Lorsque Marcus Junius Brutus eut quitté sa couche, Lela Machan frappa dans ses mains. Ses esclaves préférées entrèrent dans la chambre et préparèrent son bain. Elle se baigna, s'habilla, se parfuma et déjeuna de figues de Smyrne, d'oranges et d'un flacon de lacrima-christi. Ensuite elle fuma une cigarette et commanda sa litière.

Comme d'habitude, les porches de sa maison étaient encombrés par les hordes de ses adorateurs de la Vingtième Légion. Deux centurions

prire la place des esclaves, et la portèrent sur leurs larges épaules. Lela Machan sourit. Un jeune homme en robe bleu saphir fendit la foule et courut vers elle.

Un couteau étincelait dans sa main. Lela se prépara à recevoir bravement la mort.

« Lady ! s'écria-t-il. Lady Lela ! »

Il se fendit le bras gauche avec le couteau et laissa le sang écarlate couler sur la tunique de Lela.

« Ce sang est le moins que je puisse te donner », cria-t-il.

Lela lui toucha légèrement le front.

« Jeune idiot, murmura-t-elle. Pourquoi ? »

— Pour l'amour de toi, ma dame.

— Tu seras reçu ce soir à neuf heures », chuchota Lela. Il la regarda ; elle se mit à rire. « Je te le promets. Quel est ton nom, beau garçon ? »

— Ben Hur.

— Ce soir à neuf heures, Ben Hur. »

La litière avança. Au-delà du forum, Jules César passait en discutant vivement avec Savonarole. Quand il aperçut la litière, il fit un geste impérieux, et les centurions s'arrêtèrent aussitôt. César écarta les rideaux et contempla Lela, qui le regarda avec langueur. La figure de César se tordit.

« Pourquoi ? demanda-t-il d'une voix rauque. J'ai mendié, prié, supplié, soudoyé, pleuré, et tout cela sans obtenir ton pardon. Pourquoi, Lela ? Pourquoi ? »

— Te souviens-tu de Boadicée ? murmura Lela.

— Boadicée, reine des Bretons ? Bon Dieu, Lela, qu'a-t-elle à voir avec notre amour ? Je n'aimais pas Boadicée. Je l'ai simplement vaincue au combat.

— Et tu l'as tuée, César.

— Elle s'est empoisonnée, Lela.

— Elle était ma mère, César ! » Soudain Lela pointa son doigt vers César. « Assassin. Tu seras puni. Crains les ides de mars, César ! »

César recula horrifié. La foule d'admirateurs qui s'était groupée autour de Lela poussa un hurlement approbateur. Sous une pluie de pétales de roses et de violettes elle poursuivit sa route jusqu'au temple des vestales où elle abandonna ses adorateurs et pénétra dans le temple sacré.

Devant l'autel elle fit une gémulation, psalmodia une prière, jeta une pincée d'encens sur la flamme de l'autel, puis ôta sa tunique. Elle examina son corps magnifique dans un miroir d'argent, puis ressentit momentanément les atteintes du mal du pays. Elle enfila un corsage gris et un pantalon gris. Sur la poche de la blouse, on lisait les lettres H.M.E.U.

Elle sourit en direction de l'autel et disparut.

Elle reparut dans le Service T de l'Hôpital militaire des États-Unis, où elle fut instantanément endormie par 1 500 millimètres cubes de thiomorphate de sodium injecté sous la peau à l'aide d'une seringue pneumatique.

« Et de deux ! dit quelqu'un.

— Il n'en manque plus qu'un. »

*

* *

George Hanmer fit une pause dramatique et regarda autour de lui. Les bancs de l'opposition, le « speaker » sur son fauteuil... Tout le Parlement, hypnotisé par l'art oratoire de Hanmer, attendait, le souffle coupé, qu'il poursuivît.

« Je ne puis en dire plus », dit enfin Hanmer. Sa voix était étranglée par l'émotion. Son visage était pâle et tiré. « Je me battrai jusqu'au bout pour cette loi. Je me battrai dans les cités, dans les villes, dans les champs et les hameaux. Je me battrai pour cette loi jusqu'à la mort et, si Dieu le permet, je me battrai pour elle après la mort. Que ceci soit un défi ou une prière, la conscience des honorables *gentlemen* en décidera ; mais je suis sûr et certain d'une chose : le canal de Suez doit appartenir à l'Angleterre. »

Hanmer s'assit. Le Parlement explosa. À travers les acclamations et les applaudissements, il se fraya un chemin vers une salle où Gladstone, Canning et Peel l'arrêtèrent pour lui serrer la main. Lord Palmerston le regarda froidement, mais il fut écarté par Disraeli qui survint en boitant, tout enthousiasme, tout admiration.

« On va manger un morceau chez Tattersall, fit Dizzy. Mon auto est là. »

Lady Beaconfield était dans la Rolls Royce devant les Chambres du Parlement. Elle épingla un œillet au revers de Dizzy, et tapota affectueusement la joue de Hanmer.

« Vous avez fait du chemin, Georgie, depuis le petit écolier qui avait l'habitude de taquiner Dizzy », dit-elle.

Hanmer se mit à rire. Dizzy chanta : « *Gaudeamus igitur...* » et Hanmer chanta aussi l'ancien chant scolastique jusqu'à leur arrivée chez Tattersall. Là, Dizzy commanda de la Guinness et des grillades, pendant que Hanmer montait à l'étage pour se changer.

Sans aucune raison, il eut envie de retourner jeter un dernier coup d'œil. Il ôta sa veste de nankin, son pantalon poivre et sel, ses bottines polies et ses sous-vêtements. Il enfila une chemise grise, un pantalon gris, et disparut.

Il réapparut dans le Service T de l'hôpital Saint Albans, où il fut

rendu inconscient par un centimètre cube et demi de thiomorphate de sodium.

« Et de trois ! dit quelqu'un.

— Emmenons-les chez Carpenter. »

*

* *

Ainsi le soldat Nathan Riley, le sergent Lela Machan et le caporal George Hanmer se retrouvèrent-ils dans le bureau du général Carpenter. Ils étaient dans leur uniforme gris d'hôpital, encore hébétés par le thiomorphate de sodium.

Le bureau avait été dégagé et une lumière aveuglante y régnait. Des experts de l'Espionnage, du Contre-Espionnage, de la Sécurité et des Renseignements étaient présents. Lorsque le capitaine Edsel Dimmock vit l'escouade de durs au visage d'acier qui les attendaient, lui et ses patients, il sursauta. Le général Carpenter eut un mauvais sourire.

« Vous pensiez que nous croirions votre histoire de disparitions, eh, Dimmock ?

— Mon gé... général ?

— Je suis *aussi* un expert, Dimmock. Je vais me faire comprendre. La guerre tourne mal. Très mal. Il y a eu des fuites dans nos renseignements. Et la pagaille de Saint Albans vous accuse peut-être.

— M... mais ils disparaissent *vraiment*, mon général. Je...

— Mes experts veulent vous parler, à vous et à vos patients, au sujet de ce numéro d'escamotage. Ils vont commencer avec vous, Dimmock. »

Les experts travaillèrent sur Dimmock avec des adoucisseurs de préconscience, des relâcheurs de volonté et des barrières de surmoi. Ils essayèrent tous les sérums de vérité connus et toutes les formes de pression physique et mentale. Ils menèrent trois fois Dimmock, hurlant, au point de rupture... mais il n'y avait rien à briser.

« Laissez-le mariner pour le moment, dit Carpenter. Occupez-vous des patients. »

Les experts étaient peu enclins à appliquer les mêmes méthodes aux deux malades et à la femme.

« Pour l'amour de Dieu, ne soyez pas timorés, fulmina Carpenter. Nous menons une guerre pour la civilisation. Nous devons protéger notre idéal, dût-il nous en coûter. Au travail ! »

Les experts de l'Espionnage, du Contre-Espionnage, de la Sécurité et des Renseignements se mirent au travail. Comme trois chandelles, le soldat Nathan Riley, le sergent Lela Machan et le caporal George Hanmer s'éteignirent et disparurent. À un moment, ils étaient assis

dans leurs fauteuils, entourés de violence. L'instant suivant, ils n'y étaient plus.

Les experts hoquetèrent. Le général Carpenter fut beau joueur. Il s'inclina devant Dimmock. « Capitaine Dimmock, je vous fais mes excuses. Colonel Dimmock, vous êtes promu à cause de la grande découverte que vous avez faite. Seulement... que peut-elle bien signifier ? Tout d'abord, faisons-nous examiner nous-mêmes. »

Carpenter jappa dans l'intercom : « Envoyez-moi un aliéniste et un expert en chocs consécutifs à la guerre. »

Les deux experts entrèrent et furent mis au courant. Ils examinèrent les témoins. Ils réfléchirent.

« Vous souffrez tous d'un léger choc, dit l'expert ès chocs. Fébrilité du combattant.

— Vous voulez dire que nous ne les avons pas vraiment vus disparaître ? »

L'expert ès chocs hocha la tête et regarda l'aliéniste, qui hocha aussi la tête.

« Hallucination collective », dit l'aliéniste.

Au même moment le soldat Riley, le sergent Machan et le caporal Hanmer réapparurent. L'instant précédent, ils étaient une hallucination collective : à présent ils étaient dans leurs fauteuils, entourés de confusion.

« Dopez-les de nouveau, Dimmock, cria Carpenter. Cinq litres chacun, s'il le faut. » Puis il proféra dans l'intercom : « Je veux tous les experts que nous possédons. Réunion d'urgence dans mon bureau. »

Trente-sept experts, outils aiguisés et bien trempés s'il en fût, examinèrent les trois « choqués » et discutèrent de leur cas pendant trois heures. Certains faits étaient évidents : ceci devait être un nouveau syndrome fantastique engendré par les horreurs de la guerre. Les techniques de combat se développant, la réaction des victimes doit aussi prendre de nouvelles voies. Toute action entraîne une réaction de même force et de sens opposé.

Ce nouveau syndrome devait englober certains aspects de la téléportation... la maîtrise de l'espace par l'esprit. Le choc du combat, tout en détruisant certaines capacités connues du cerveau, devait développer d'autres capacités latentes jusque-là inconnues. Visiblement, les patients n'étaient capables de revenir qu'à leur point de départ, sinon ils n'auraient pas continué à retourner au Service T et ne seraient pas revenus dans le bureau du général Carpenter. Et visiblement, ils devaient être à même de se procurer nourriture et sommeil là où ils allaient, puisqu'ils n'en avaient pas besoin au Service T.

« Il y a pourtant un petit détail... fit le colonel Dimmock. Il semble qu'ils reviennent au Service T de moins en moins fréquemment. Au

début ils portaient et rentraient à peu près tous les jours. Maintenant, la plupart s'en vont pour des semaines, et ne reviennent que pour peu de temps.

— Peu importe, dit Carpenter. Où *vont-ils* ?

— Est-ce qu'ils se téléportent derrière les lignes ennemies ? demanda quelqu'un. Ces fuites de renseignements...

— Que les Renseignements vérifient, ordonna Carpenter. L'ennemi a-t-il des difficultés semblables avec des... disons des prisonniers de guerre qui apparaîtraient et disparaîtraient de leurs camps de P.G. ? Ce serait peut-être certains de nos malades du Service T.

— Ou bien, ils rentrent peut-être tout simplement chez eux, suggéra le colonel Dimmock.

— Que la Sécurité vérifie, ordonna le général. Examinez la vie privée et les relations de chacun de ces vingt-quatre escamoteurs. À présent... en ce qui concerne nos opérations dans le Service T, le colonel Dimmock a un plan.

— Nous installerons six lits supplémentaires dans le Service T, expliqua Edsel Dimmock. Six experts iront y loger pour observer. Les informations doivent être extraites *indirectement* des patients. Ils sont en catatonie et sans réaction lorsqu'ils sont conscients, et incapables de répondre aux questions quand ils sont drogués.

— Messieurs, résuma Carpenter, il s'agit là de la plus grande arme en puissance dans l'histoire de la guerre. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que cela peut signifier pour nous, si nous devenons capables de téléporter une armée entière derrière les lignes ennemies. Nous pouvons gagner la guerre pour le Rêve américain *en un jour*, si nous pouvons trouver le secret caché dans ces cerveaux malades. Nous devons gagner ! »

*

* *

Les experts s'affairèrent, la Sécurité vérifia, les Renseignements cherchèrent. Six outils bien trempés et aiguisés s'installèrent dans le Service T à l'hôpital Saint Albans, et firent lentement la connaissance des patients qui réapparaissaient de moins en moins souvent pour redisparaître presque aussitôt. La tension augmentait.

La Sécurité put déclarer qu'aucun cas d'apparition bizarre n'avait eu lieu en Amérique dans l'année écoulée. Les Renseignements signalèrent que l'ennemi ne semblait pas éprouver les mêmes difficultés avec ses propres « choqués » ou ses prisonniers de guerre.

Carpenter s'impatientait.

« Tout ceci est nouveau. Nous n'avons pas de spécialistes pour s'en occuper. Il faut que nous forgions de nouveaux outils. » Il appela dans

l'intercom. « Passez-moi un collègue », dit-il.

On lui passa Yale.

« Je veux des experts en supériorité de l'esprit sur la matière. Formez-en », ordonna Carpenter. Yale ouvrit aussitôt des cours supérieurs de thaumaturgie, perception extra-sensorielle et télékinésie.

L'enquête commença lorsqu'un des experts du Service T réclama l'assistance d'un autre expert. Il demanda un lapidaire.

« Pourquoi faire, fichtre ? questionna Carpenter.

— Notre expert a relevé une référence à une pierre précieuse, expliqua le colonel Dimmock. Mais cela n'a aucun rapport avec sa spécialisation.

— Et c'est normal, approuva Carpenter. Une tâche pour chacun, et chacun à sa tâche. » Il ordonna dans l'intercom : « Qu'on m'envoie un lapidaire. »

Un lapidaire expert fut détaché de l'arsenal militaire ; on lui demanda d'identifier un type de diamant appelé Jim Brady. Il n'y réussit pas.

« Essayons sous un autre angle », dit Carpenter. Il ordonna dans l'intercom : « Qu'on m'envoie un sémanticien. »

Le sémanticien quitta son bureau à la Propagande de guerre, mais ne put rien tirer des mots « Jim Brady ». Pour lui, c'étaient des noms. Pas plus. Il suggéra de consulter un généalogiste.

Le généalogiste fut autorisé à quitter son poste à la Commission des ancêtres non américains pendant une journée, mais ne put rien tirer du nom de Brady, à part le fait que ce nom avait été très répandu en Amérique pendant cinq cents ans. Il suggéra de consulter un archéologue.

Un archéologue fut détaché du Service cartographique du Bureau des invasions, et identifia instantanément le nom de « Diamond » Jim Brady. C'était un personnage historique qui avait été célèbre dans la ville de l'Ancien Petit New York, à une époque située entre le gouverneur Peter Stuyvesant(10) et le gouverneur Fiorello La Guardia(11).

« Bon Dieu ! s'émerveilla Carpenter. C'était il y a *des siècles*. Où Nathan Riley a-t-il dégoté ça ? Allez donc vous joindre aux experts du Service T, et suivez-moi l'affaire de près. »

L'archéologue suivit l'affaire, vérifia ses références et rédigea son rapport. Carpenter le lut et fut abasourdi. Il convoqua une réunion urgente de son groupe d'experts.

« Messieurs, annonça-t-il, le Service T est quelque chose de plus énorme encore que la téléportation.

— Ces patients font une chose beaucoup plus incroyable... beaucoup plus significative. Messieurs, ils voyagent dans le temps. »

Le groupe murmura avec incertitude. Emphatique, Carpenter hocha

la tête.

« Oui, messieurs. Le voyage dans le temps est là. Il n'est pas arrivé comme nous l'avions attendu... à la suite de recherches expertes menées par des spécialistes qualifiés ; il est arrivé comme une plaie... une infection... une maladie de la guerre : le résultat d'une blessure de guerre infligée à des hommes ordinaires. Avant que je poursuive, examinez ces rapports à titre d'information. »

Le groupe lut les feuilles polycopiées. Le soldat Nathan Riley, disparaissant dans New York au début du XX^e siècle ; le sergent Lela Machen, visitant Rome au I^{er} siècle ; le caporal George Hanmer, voyageant en Angleterre au XIX^e siècle. Et tous les autres patients, s'échappant du fracas et des horreurs de la guerre moderne du XXII^e siècle, fuyant vers Venise et ses doges, la Jamaïque et ses boucaniers, la Chine et la dynastie des Han, la Norvège et Erik le Rouge, tous les lieux et toutes les époques.

« Je n'ai pas besoin de mettre l'accent sur la signification colossale de cette découverte, déclara le général Carpenter. Pensez à ce que deviendrait la guerre si nous pouvions envoyer une armée en arrière dans le temps... une semaine, un mois, ou un an en arrière. Nous pourrions gagner la guerre avant qu'elle ait commencé. Nous pourrions protéger notre Rêve, la Poésie et la Beauté et la Culture américaine... contre la barbarie, sans encourir le moindre danger. »

Le groupe essaya d'envisager le problème de gagner les batailles avant même qu'elles aient débuté.

« La situation est compliquée par le fait que ces hommes et ces femmes du Service T ne savent pas comment ils accomplissent ce tour de force : ils sont incapables de communiquer avec les experts qui pourraient transformer ce miracle en méthode.

— Il nous appartient de trouver la clef. Ils ne peuvent pas nous aider. »

Les spécialistes endurcis et aiguisés s'entre-regardèrent avec hésitation.

« Il nous faudra des experts », fit le général Carpenter.

Le groupe respira. On revenait sur un terrain familier.

« Il nous faudra un neurochirurgien, un cybernéticien, un psychiatre, un anatomiste, un archéologue et un historien de premier ordre. Ils s'enfermeront dans ce service, et n'en sortiront qu'une fois leur mission accomplie. Ils devront trouver la technique du voyage dans le temps. »

*

* *

Les cinq premiers experts furent faciles à trouver dans d'autres

branches militaires. Toute l'Amérique était une vaste boîte à outils, pleine de spécialistes bien trempés et aiguisés. Mais on eut du mal à trouver un historien de premier ordre jusqu'à ce que, finalement, le pénitencier fédéral collaborât avec l'armée, et délivrât le docteur Bradley Scrim de ses vingt ans de travaux forcés. Il avait tenu la chaire d'histoire philosophique dans une université de la côte ouest jusqu'au jour où il avait exprimé son opinion personnelle sur la guerre pour le Rêve américain. Ce qui lui avait rapporté les vingt ans en question.

Scrim était toujours aussi intransigeant ; mais, intrigué par le problème du Service T, il accepta de s'en occuper.

« Mais je ne suis pas un expert, grommela-t-il. Dans cette nation farcie d'experts, je suis la dernière cigale chantant au milieu d'une fourmilière. »

Carpenter appela dans l'intercom.

« Qu'on m'envoie un entomologiste, dit-il.

— Pas la peine, fit Scrim. Je vais traduire. Vous êtes un nid de fourmis... courageuses, travailleuses, et... spécialisées. Dans quel but ?

— Celui de sauvegarder le Rêve américain, répliqua Carpenter avec chaleur. Nous combattons pour la Poésie, la Culture, l'Éducation, et les Plus Belles Choses de la vie.

— Vous vous battez donc pour *me* sauvegarder, dit Scrim, puisque c'est à ces choses que j'ai consacré ma vie. Et que faites-vous de moi ? Vous me jetez en prison.

— Vous avez été convaincu de sympathiser avec l'ennemi et de marcher dans ses voies, dit Carpenter.

— J'ai été convaincu de croire au Rêve américain, dit Scrim. Ce qui est une autre manière de dire que j'avais des idées personnelles. »

Scrim fut aussi intransigeant dans le Service T. Il y resta une nuit, dégusta trois bons repas, lut les rapports, les jeta et se mit à crier pour qu'on le fît sortir.

« Il y a une tâche pour chacun, et chacun doit rester à sa tâche, lui dit le colonel Dimmock. Vous ne sortirez pas avant d'avoir trouvé le secret du voyage dans le temps.

— Il n'y a pas de secret que je puisse trouver, dit Scrim.

— Voyagent-ils dans le temps ?

— Oui et non.

— La réponse doit être l'un ou l'autre. Pas les deux.

— Écoutez, l'interrompit Scrim d'un ton las. En quoi êtes-vous expert ?

— En psychothérapie.

— Alors, comment fichtre pourriez-vous comprendre ce dont je parle ? Il s'agit d'un concept philosophique. Je vous dis qu'il n'y a là aucun secret que l'armée puisse utiliser. Aucun secret qu'un groupe puisse utiliser. C'est un secret *pour individus seulement*.

— Je ne vous comprends pas.

— Le contraire m'eût surpris. Menez-moi chez Carpenter. »

On le conduisit dans le bureau de Carpenter, où il se mit à sourire diaboliquement à l'adresse du général ; c'est d'ailleurs à quoi il ressemblait à ce moment : à un démon roux et mal nourri.

« J'ai besoin de dix minutes, dit Scrim. Pouvez-vous les trouver dans votre boîte à outils ? »

Carpenter hocha la tête affirmativement.

« Alors écoutez bien. Je vais vous donner toutes les clefs d'une chose si vaste, si étrange, si nouvelle, qu'il faudra toute votre belle intelligence pour la comprendre. »

Carpenter attendait. Scrim poursuivit :

« Nathan Riley recule dans le temps jusqu'au XX^e siècle. Là, il mène la vie dont il a toujours rêvé. Il est un grand joueur, ami de « Diamond » Jim Brady et d'autres personnages. Il gagne de l'argent en pariant sur des événements, parce qu'il en connaît toujours l'issue à l'avance. Il a gagné de l'argent en pariant qu'Eisenhower remporterait une élection. Il a gagné de l'argent en pariant qu'un champion de boxe nommé Marciano battrait un autre champion nommé La Starza. Il s'est fait de l'argent en finançant une firme d'automobiles appartenant à Henry Ford. Voilà les clefs. Elles vous disent quelque chose ?

— Pas sans l'aide d'un sociologue », répliqua Carpenter. Il allongea le bras vers l'intercom.

« Ne vous fatiguez pas. Je vous expliquerai. Essayons quelques autres clefs. Lela Machan, par exemple. Elle s'échappe dans l'Empire romain, où elle mène la vie de ses rêves : celle de femme fatale. Elle est aimée de tous les hommes. Jules César, Brutus, la Vingtième Légion tout entière, un type nommé Ben Hur. Vous voyez ce qui cloche ?

— Non.

— Et en plus, elle fume des cigarettes.

— Eh bien ? demanda Carpenter après un silence.

— Je continue, dit Scrim. George Hanmer s'évade dans l'Angleterre du XIX^e siècle, où il est membre du Parlement et ami de Gladstone, Canning et Disraeli, lequel le transporte dans sa Rolls Royce. Savez-vous ce qu'est une Rolls Royce ?

— Non.

— C'était le nom d'une automobile.

— Alors ?

— Vous ne comprenez pas encore ?

— Non. »

Scrim se mit à arpenter la pièce avec agitation.

« Carpenter, ceci est une plus grande découverte que la téléportation ou le voyage dans le temps. Ceci peut être le salut de

l'homme. Je ne crois pas que j'exagère. Ces deux douzaines de victimes du Service T, choquées par une bombe H, ont reçu quelque chose de si *gigantesque* qu'il n'est pas étonnant que vos experts et vos spécialistes n'y aient rien compris.

— Fichtre, qu'y a-t-il de plus important que le voyage dans le temps, Scrim ?

— Écoutez donc, Carpenter. Eisenhower ne s'est pas présenté aux élections avant le *milieu* du XX^e siècle. Nathan Riley ne pouvait pas être à la fois un ami de « Diamond » Jim Brady et parier sur la victoire d'Eisenhower aux élections. Brady est mort un quart de siècle avant qu'Ike fût élu président. Marciano a vaincu La Starza cinquante ans après que Ford eut ouvert sa fabrique d'automobiles. Le voyage temporel de Nathan Riley est truffé d'anachronismes de ce genre. »

Carpenter parut intrigué.

« Lela Machan n'a pas pu avoir Ben Hur pour amant. Ben Hur n'a jamais existé. C'est un personnage de roman. Elle n'aurait pas pu fumer. Ils ne connaissaient pas le tabac à cette époque. Vous voyez ? Encore des anachronismes. Disraeli n'aurait pas pu transporter Georges Hanmer dans sa Rolls Royce, vu que les automobiles ne furent inventées que bien longtemps après la mort de Disraeli.

— Qu'est-ce que vous dites ? s'exclama Carpenter. Vous voulez dire qu'ils mentent tous ?

— Non. N'oubliez pas qu'ils n'ont pas besoin de dormir. Ils n'ont pas besoin de manger. Ils ne mentent pas. Ils retournent effectivement dans le passé. C'est là-bas qu'ils se nourrissent et qu'ils dorment.

— Mais vous venez de dire que leurs histoires ne tiennent pas debout. Qu'elles sont pleines d'anachronismes.

— Parce qu'ils retournent dans un temps correspondant à leur propre imagination. Nathan Riley s'est créé un tableau de ce qu'était l'Amérique au début du XX^e siècle. C'est erroné et bourré d'anachronismes, parce qu'il n'a guère fait d'études ; mais pour lui, c'est réel. Il peut y vivre. Et il en est de même pour les autres. »

Carpenter ouvrait des yeux énormes.

« Ce concept est presque au-delà de la compréhension. Ces gens ont découvert la manière de transformer les rêves en réalité. Ils savent entrer dans ces réalités rêvées. Ils peuvent y rester, y vivre, pour toujours peut-être. Bon Dieu, Carpenter, mais *c'est cela*, votre Rêve américain. C'est l'art de faire des miracles, c'est l'immortalité, c'est la création à l'instar de Dieu, c'est la victoire de l'esprit sur la matière... Il faut l'explorer. Il faut l'étudier. Il faut en faire don au monde.

— Pouvez-vous le faire, Scrim ?

— Non, je ne peux pas. Je suis historien. Je ne suis pas créateur, c'est donc au-delà de mes moyens. Ce qu'il vous faut, c'est un poète...

un artiste, qui comprenne la création des rêves. De la création des rêves sur le papier ou la toile, il ne devrait pas être si difficile de franchir le pas vers la création des rêves dans la réalité.

— Un poète ? Vous êtes sérieux ?

— Bien sûr, je suis sérieux. Ne savez-vous pas ce qu'est un poète ? Depuis cinq ans, vous nous dites que nous menons cette guerre pour sauvegarder les poètes !

— Ne soyez pas facétieux, Scrim, je...

— Envoyez un poète dans le Service T. Il apprendra comment ils font. C'est le seul homme qui puisse y arriver. Un poète le fait déjà à moitié. Une fois qu'il aura appris, il pourra l'enseigner à vos psychologues et à vos anatomistes. Alors ils pourront nous l'enseigner ; mais le poète est le seul homme capable de servir d'interprète entre ces malades et vos experts.

— Je crois que vous avez raison, Scrim.

— Alors ne perdez pas de temps, Carpenter. Ces patients reviennent dans notre monde de moins en moins souvent. Il faut que nous percions leur secret avant qu'ils disparaissent définitivement. Envoyez un poète dans le Service T. » Carpenter aboya dans son intercom. « Envoyez-moi un poète », dit-il. Il attendit, attendit... attendit... pendant que l'Amérique cherchait fiévreusement parmi ses deux cent quatre-vingt-dix millions d'experts trempés et aiguisés, outils spécialisés en vue de défendre le Rêve américain de Beauté et de Poésie et des Plus Belles Choses de la Vie. Il attendait qu'on trouvât un poète, ne comprenant pas ce délai sans fin, cette recherche sans résultat ; ne comprenant pas pourquoi Bradley Scrim riait, riait, riait de cette finale et fatale disparition.

Traduit par P.J. IZABELLE.
Disappearing act.

© Alfred Bester, 1960.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

QU'EST-IL ARRIVÉ AU CAPORAL CUCKOO ?

Par **Gerald Kersh**

Jusqu'ici nous n'avons rencontré que des pouvoirs bénéfiques, sauf dans la canularique nouvelle de Fritz Leiber. Il est temps d'avouer que le pouvoir est bien souvent une malédiction pour celui qui le détient. Lecoq, dit Lecocu, dit Cuckoo, nous en offrira un premier exemple. En chacun de nous, le désir d'éternité est aussi puissant que la peur de mourir. C'est dire que de toutes les propriétés du surhomme, la plus ardemment souhaitée est l'immortalité. C'est le don suprême, celui que Faust n'a pas su arracher à Méphistophélès.

Mais le mieux est quelquefois l'ennemi du bien. Une seule qualité ne remplace pas toutes les autres. Peut-être même fait-elle ressortir plus tragiquement certains handicaps. La condition de l'immortel n'est pas nécessairement celle de Dieu ; elle est aussi, à l'occasion, celle de Sisyphe, de Prométhée ou du Juif errant.

P LUSIEURS milliers d'officiers et de soldats de l'armée américaine ayant combattu en Europe pendant la deuxième guerre mondiale pourraient me servir de témoins sur certains faits fondamentaux de cette histoire par ailleurs incroyable.

Voici pour rafraîchir la mémoire de mes éventuels témoins :

Le paquebot *Queen Mary*, de la Cunard White Star, quitta Greenock, à l'embouchure de la Clyde, le 6 juillet 1945, à destination de New York, bondé de passagers. Personne parmi ceux qui ont fait ce voyage ne pourrait l'oublier : il y avait à bord quatorze mille hommes, quelques dames et un chien. Le chien était un berger allemand doux et intelligent, sauvé d'une mort lente et douloureuse en Hollande par un jeune officier américain. On me raconta que le brave animal, épuisé et affamé, avait essayé de sauter une haute barrière de barbelés et était resté prisonnier, accroché sur la rangée supérieure, pendant des jours, sans pouvoir avancer ni reculer. Le jeune officier l'aida à descendre ;

le chien voua un grand amour à l'homme, qui le paya de retour. Les animaux sont interdits à bord des transports de troupes. Pourtant, le jeune officier réussit à faire monter son chien à bord. On a dit que la compagnie tout entière avait juré de ne pas retourner aux États-Unis sans le chien ; aussi les autorités se laissèrent-elles persuader de fermer les yeux pour une fois ; c'est cela que Kipling voulait dire quand il parlait du « pouvoir du chien ». Quiconque ayant quitté Greenock le 6 juillet 1945 par le *Queen Mary* se souvient de ce chien. Il monta à bord dans un état déplorable, arquant son dos crotté pour soulager son pauvre ventre blessé ; en le caressant, on sentait ses os sous le poil terne et hérissé. Après trois ou quatre jours de soins affectueux – une cinquantaine d'hommes forts et affamés avaient mendié ou volé des morceaux de viande pour lui – le chien commença à aller mieux. Le 11 juillet, quand le *Queen Mary* accosta à New York, il poursuivait avec enthousiasme le ballon de caoutchouc avec lequel les officiers jouaient sur le pont-promenade.

Je rappelle tout cela pour prouver que j'étais là, en qualité de correspondant de guerre à destination du Pacifique. Comme je portais le battle-dress et la barbe, on a certainement dû me remarquer aussi pendant ce voyage. Et le club clandestin de passe anglaise doit penser à moi avec une affection nostalgique : je suis arrivé à New York avec exactement quinze *cents* et j'ai dû emprunter cinq dollars à un aimable pasteur congréganiste appelé John Smith, qui pourrait également témoigner que j'étais à bord. Si une contre-épreuve se révélait nécessaire, une infirmière, le lieutenant Grace Dimichele, du Vermont, a pris ma photo comme nous entrions au port.

Mais dans la surexcitation de cet instant solennel, alors que des milliers d'hommes se démenaient et se bousculaient, riant et pleurant, photographiant à tour de bras le panorama new-yorkais, qui est le plus beau du monde, j'ai perdu le caporal Cuckoo. J'ai mené une enquête approfondie sur le lieu où il pourrait se trouver, mais cet homme extraordinaire a disparu comme une bouffée de fumée.

Des dizaines d'hommes se rappellent sûrement Cuckoo d'une façon ou d'une autre, l'ayant vu des centaines de fois sur le *Queen Mary* entre le 6 et le 11 juillet 1945.

C'était un homme blond de taille moyenne, mais pesant au moins ses quatre-vingt-quinze kilos, car il était massivement bâti, avec des os énormes. Je supplie mes compagnons de voyage de se souvenir, s'ils le peuvent. Il avait des yeux mouillés gris-vert, et boitait un peu de la jambe droite. Ses dents étaient vigoureuses – grandes, carrées, et légèrement protubérantes ; mais elles restaient en général recouvertes par ses lèvres épaisses et bizarrement plissées. Les gens en général ne sont pas très observateurs, je le sais, mais personne, l'ayant vu, ne pourrait oublier les cicatrices du caporal Cuckoo. Une crevasse

effroyable partageait son crâne, entre le sourcil gauche et l'oreille droite. En le voyant pour la première fois, je me souvins d'un meurtre à la hache qui m'avait fait frissonner, il y a des années, du temps où j'étais reporter criminel. Il doit être bâti à chaux et à sable pour avoir survécu à cette blessure, avais-je pensé. Son menton et son cou étaient couverts de cicatrices, boursoufflées telles qu'en laissent des brûlures au troisième degré. La moitié de son oreille droite manquait ; il en partait une autre cicatrice, de la pommette au mastoïde. On aurait dit que sa main droite avait été hachée au couteau : j'y ai compté au moins quatre coupures effroyables, toutes profondes et blanchies par le temps. On avait l'impression que, des années auparavant, des hommes s'étaient mis à plusieurs pour l'égorger à coups de hachette, de sabre et de couteau, et qu'il avait pourtant survécu à tous les efforts de ses ennemis. Car ses cicatrices étaient anciennes. Lui, pourtant, était jeune : je ne lui aurais pas donné plus de trente-cinq ans.

Il me remplissait d'une brûlante curiosité. Quelqu'un doit bien se souvenir de lui ! Il circulait, maussade et insociable, tirant sur des cigarettes qu'il n'ôtait jamais de sa bouche : il les fumait jusqu'au bout et ne crachait les mégots que lorsqu'ils lui brûlaient les lèvres. Ce doit être pour cela que ses yeux pleurent toujours, pensais-je. Il traînait à droite et à gauche, pensant, ou simplement rêvassant. Il flânait de préférence dans les escaliers ou se cachait dans les coins sombres. J'essayai de me renseigner sur lui ; mais tout le monde n'avait d'yeux que pour un officier qui ressemblait à Spencer Tracy. Pourtant, à la fin, je finis par trouver tout seul.

*

* *

L'alcool aussi était interdit sur les transports de troupes. Comme on m'avait prévenu, j'avais pris la précaution d'apporter quelques bouteilles de whisky clandestines avec moi. Le premier jour, j'offris à boire à un capitaine d'infanterie. Avant d'avoir réalisé, je m'étais fait dix-sept amis qui me submergèrent d'amabilités et me demandèrent des autographes ; de sorte que le second jour, ayant jeté ma dernière bouteille vide par le hublot, je fus heureux de me faire payer un verre par Mr. Charles Bennett, un scénariste hollywoodien. (Lui aussi, si sa modestie le lui permet, pourrait témoigner que je dis la vérité.)

Il me donna une bouteille de limonade pleine de bon scotch, que je cachai dans mon blouson, n'osant apprendre à mes nouveaux amis que je l'avais. Tard dans la soirée du troisième jour, je me retirai dans un endroit tranquille où régnait une lumière jaune suffisamment forte pour me permettre de lire. J'avais l'intention de me battre de nouveau avec quelques poèmes de François Villon, tout en me rafraîchissant de

quelques gorgées du scotch de Mr. Bennett. Il était difficile à ce moment-là de trouver un endroit désert sur les ponts du *Queen Mary*, mais j'en dénichai un. J'essayais de lire *La Ballade de bonne doctrine*, dont l'argot médiéval est difficilement compréhensible même pour les Français érudits. Je répétais les deux premiers vers à haute voix, espérant y découvrir une signification nouvelle :

*Car ou soies porteur de bulles
Pipeur ou hasardeur de dez*

C'est alors qu'une voix molle se fit entendre : « Salut ! Ça vous dit quelque chose, à vous ? » Je levai les yeux et vis le sombre visage couturé du mystérieux caporal, moitié éclairé, moitié dans l'ombre. Il ne me restait plus qu'à lui offrir un verre, car j'avais la bouteille à la main et il la regardait. Il me remercia d'un mot bref, vida la moitié de la petite bouteille d'un coup et me la rendit.

« *Pipeur ou hasardeur de dez*, dit-il en soupirant. C'est vieux, ça. Ça vous plaît ?

— Oui, beaucoup, dis-je. Ça devait être quelqu'un, Villon. Qui d'autre aurait pu se servir d'un langage aussi trivial pour en tirer un tel effet ? Qui d'autre aurait pu prendre le jargon des voleurs, qui est toujours laid, pour en créer de la poésie ?

— Vous y comprenez quelque chose ? demanda-t-il avec un petit rire.

— Pas spécialement, dis-je, mais c'est certainement poétique.

— Oui, je sais.

— *Pipeur ou hasardeur de dez*. Autant essayer de faire de la poésie avec une phrase comme : « Qu'est-ce que ça peut me foutre ton turbin, que tu sois casseur ou flambeur ! »

— Qui êtes-vous ? Ça fait un sacré bout de temps qu'on n'a plus le droit de porter la barbe, dans l'armée.

— Correspondant de guerre, dis-je. Je m'appelle Kersh. Finissez donc ça. »

Il vida la petite bouteille et dit :

« Merci, Mr. Kersh. Je m'appelle Cuckoo. »

Il se laissa tomber près de moi, s'affalant sur le pont comme un sac de sable mouillé. « Ouais... je crois bien que je vais m'asseoir », dit-il. Puis il saisit ma petite bouteille de sa main droite couturée de cicatrices, en frappa son genou, et puis me la rendit. « *Hasardeur de dez* ! dit-il avec un accent étranger.

— Je vois que vous lisez Villon, dis-je.

— Non. Je ne lis pas beaucoup.

— Mais vous parlez français ? Où l'avez-vous appris ? demandai-je.

— En France.

- Vous rentrez chez vous, maintenant ?
- Je pense.
- Pas trop tôt, on dirait.
- Non, je pense.
- Vous étiez en France ?
- En Hollande.
- Depuis longtemps dans l'armée ?
- Une paye.
- Vous aimez ça ?
- Ouais. Ça peut aller, je pense. D'où êtes-vous ?
- De Londres », dis-je. Il dit :
- « J'y ai été.
- Et vous, d'où venez-vous ? demandai-je.
- Quoi ?... Moi ?... Oh ! de New York, je pense.
- Et comment trouvez-vous Londres ? demandai-je.
- Mieux.
- Mieux ? J'ai bien peur que vous ne l'ayez vu sous un mauvais jour, avec les bombardements et le reste, dis-je.
- Oh ! Londres c'est bien, je pense.
- Vous auriez dû y aller avant la guerre, caporal.
- J'y ai été avant la guerre.
- Vous deviez être très jeune », dis-je. Le caporal Cuckoo répondit :
- « Fichtre, pas tant que ça.
- Je suis correspondant de guerre et journaliste, dis-je, aussi ai-je le droit de poser des questions indiscrètes. Savez-vous que je pourrais écrire un article sur vous dans mon journal ? Quel genre de nom est-ce, Cuckoo ? Je ne l'avais jamais entendu. »
- Pour sauver les apparences, j'avais sorti un carnet et un crayon. Le caporal dit :
- « Mon nom n'est pas vraiment Cuckoo. C'est un nom français, à l'origine... *Lecocu*. Vous savez ce que ça veut dire, n'est-ce pas ? »
- Un peu embarrassé, je répondis :
- « Eh bien, si je me souviens bien, un cocu est un homme que sa femme a trompé.
- Exact.
- Avez-vous de la famille ?
- Non.
- Mais vous avez été marié ? demandai-je.
- Largement.
- Qu'est-ce que vous comptez faire, une fois de retour aux États-Unis, caporal ?
- Cultiver des fleurs, dit-il, et élever des abeilles et des poules.
- Tout seul ?

— Exactement.

— Des fleurs, des abeilles et des poules !... Quel genre de fleurs ?

— Des roses », dit-il sans hésitation. Puis il ajouta : « Peut-être que plus tard, je descendrai vers le Sud.

— Pourquoi diable ? demandai-je.

— Pour chercher de la térébenthine. »

Ce type doit avoir un grain, pensai-je. En y songeant, je me dis que son cerveau avait pu souffrir de la blessure qui lui avait laissé cette horrible cicatrice sur la tête.

« On a l'air de vous avoir bien esquinaté, caporal.

— Oui, en effet, un peu partout, dit-il en étouffant un petit rire. J'en ai pris pour mon matricule, dans mon temps.

— On le dirait. La première fois que je vous ai vu, j'ai eu l'impression que vous aviez été pris dans un engrenage.

— Comment ça, un engrenage ?

— Ne vous fâchez pas, caporal : ces blessures sur votre tête et votre cou ne ressemblent pas à des blessures de guerre actuelles...

— Qui a dit que c'en était ? » dit rudement le caporal Cuckoo. Puis il s'emplit les poumons d'air et rejeta un long souffle qui se termina par une explication : « Hmm... Qu'est-ce que ce truc que vous m'avez donné à boire ?

— Du bon scotch. Pourquoi ?

— Il est fameux. Je n'aurais pas dû le boire. J'étais au régime sec depuis Dieu seul sait combien d'années. Ça me monte à la tête. J'aurais pas dû y toucher.

— Personne ne vous a demandé de vider une bouteille de limonade pleine de scotch en deux goulées, dis-je, de mauvaise humeur.

— Je m'excuse. En arrivant à New York, je vous en achèterai toute une bouteille, si vous le voulez, dit le caporal Cuckoo en louchant comme si ses yeux lui faisaient mal et caressant des doigts l'affreuse crevasse de la cicatrice sur sa tête.

— C'en est une moche, que vous avez là-haut, dis-je.

— Quoi ? Ça ? dit-il en frappant négligemment la cicatrice du plat de sa main dure. Moche ? Oui, elle est vraiment moche. Pensez, il en est sorti de la cervelle. Et regardez ça... » Il déboutonna sa chemise et releva son tricot de la main gauche, tout en allumant un vieux briquet de la main droite. « Regardez celle-là. »

Je poussai un cri de stupeur. Je n'avais jamais vu un corps vivant écharpé et mutilé à ce point. À la lueur vacillante de la flamme, je vis des ombres noires danser et s'entrelacer dans une espèce de terrain éventré de crevasses, d'abîmes, de canyons et de précipices. Son torse ressemblait à un sol dévasté par la colère de Dieu – éventré par en bas, brûlé par en haut, fracassé par la foudre, écrasé par les éboulements, ravagé par les tornades. Sur sa gauche, la plupart des côtes avaient dû

être brisées par un objet effroyablement lourd, au point que les morceaux ne devaient pas dépasser la taille de la dernière phalange du doigt. Miraculeusement, les os s'étaient ressoudés et encerclaient de bosses dures une profonde dépression ; sous cet éclairage, elle faisait penser aux volcans morts de la lune. Un trou sombre béait sous le sternum, long de près de huit centimètres et large d'un centimètre et demi, d'une profondeur impressionnante. J'ai vu des cicatrices de ce genre sur les gros muscles des cuisses – mais jamais dans la région du sternum.

« Bon Dieu ! Vous avez dû être coupé en deux et recollé ! » dis-je.

Le caporal Cuckoo ne fit que rire et déplaça son briquet pour que je voie son corps depuis l'estomac jusqu'aux hanches. Entre les muscles puissants, juste sous le foie, s'étendait une vieille cicatrice dans laquelle, bien qu'elle fût fermée depuis longtemps, on aurait pu mettre trois doigts. Une autre la traversait, presque aussi profonde mais longue de plus de trente centimètres et descendant sur la gauche vers l'aîne. Une autre cicatrice de cauchemar montait de sous la boucle de sa ceinture pour se fondre dans un profond trou triangulaire dans la région du diaphragme. Il y en avait d'autres... mais le briquet s'éteignit et le caporal Cuckoo reboutonna sa chemise.

« Qu'est-ce que vous en dites ? demanda-t-il.

— Ce que j'en dis ? m'écriai-je. Seigneur, je ne suis pas médecin, mais je vois bien que la moindre des blessures que vous avez là aurait suffi à tuer son homme. Comment se fait-il que vous soyez vivant, Cuckoo ? Comment est-ce possible ?

— Vous croyez que vous avez vu quelque chose ? Écoutez, vous n'avez rien vu tant que vous n'avez pas vu mon dos. Mais n'y pensez plus pour l'instant.

— Dites-moi, demandai-je, comment diable tout cela vous est-il arrivé ? De telles cicatrices sont vieilles. Vous n'avez pas pu les attraper pendant cette guerre-ci... »

Il défit le nœud de sa cravate, déboutonna son col, ouvrit sa chemise et dit calmement :

« Non. Voilà tout ce que j'ai chopé cette fois-ci. » Il désigna nonchalamment sa gorge. Je comptai cinq traces de balles groupées en éventail à la base du cou. « Une mitrailleuse légère, dit-il.

— Mais c'est impossible ! dis-je pendant qu'il renouait sa cravate. Ce petit paquet-là a dû couper une ou deux grosses artères et pulvériser vos vertèbres.

Bien sûr, dit le caporal Cuckoo.

— Quel âge disiez-vous avoir ? » demandai-je. Le caporal Cuckoo répondit :

« Dans les quatre cent trente-huit.

— Trente-huit ?

— J'ai dit quatre cent trente-huit. » *Il est cinglé*, pensai-je.

« Né en 1907 ? demandai-je.

— 1507 », dit le caporal Cuckoo, tripotant la crevasse sur son crâne. Puis il continua de parler, rêveur. (Comment pourrais-je décrire son comportement ? Il combinait d'une façon repoussante la stupidité la plus épaisse, une ruse primitive, l'anxiété, les soupçons et la matoiserie la plus sordide ; il me rappelait un paysan qui avait essayé de me vendre une montre américaine près de Saint-Jacques en 1944. Mais le caporal Cuckoo parlait américain, me lorgnant dans la lueur diffuse et tapotant sa chemise comme pour s'assurer que ses cicatrices étaient bien remises à l'abri.) Il dit lentement :

« Écoutez... je vais vous mettre au parfum. Ça ne vous servirait à rien d'essayer d'en faire un article, vous savez. Vous êtes journaliste. Tout en comprenant ce que vaudrait l'histoire complète, ça ne vous servirait à rien d'essayer de vendre ce que je vais vous dire maintenant : vous n'auriez pas une chance sur un million d'y arriver. Mais il faut que je me remette à travailler, vous comprenez ? J'ai besoin de pognon.

— Pour les roses, les poules, les abeilles et la térébenthine ? » dis-je.

Il hésita et dit :

« Ma foi, oui. » Il se frotta la tête de nouveau.

« Ça vous fait mal ? demandai-je.

— Pas si je bois pas le truc que vous m'avez donné, répondit-il, une rancune rêveuse dans la voix.

— Où avez-vous attrapé ça ? demandai-je.

— À la bataille de Turin, dit-il.

— Je ne me souviens d'aucune bataille de Turin, caporal. Ça date de quand ?

— Ben voyons, *la* bataille de Turin. J'ai attrapé ça au pas de Suse.

— Vous dites bien que vous avez été blessé au pas de Suse, lors de la bataille de Turin ? Quand est-ce que ça s'est passé ? demandai-je.

— En 1536 ou 1537. Le roi François nous a envoyés contre le marquis de Guast. L'ennemi tenait le col, mais nous avons passé au travers. C'était mon baptême du feu.

— Vous y étiez, bien sûr, caporal ?

— Bien sûr, que j'y étais. Mais je n'étais pas encore caporal, et mon nom n'était pas Cuckoo. On m'appelait Lecocu. Mon vrai nom, c'était Lecoq. J'étais d'Yvetot. Je travaillais pour un type qui fabriquait de la toile : Nicolas, le... »

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, pendant lesquelles le caporal me dit ce qu'il pensait de Nicolas. Puis, ayant épuisé juron par juron sa fureur flamboyante, il continua :

« Bref, Denise a foutu le camp, et tous les gosses de la ville

chantaient :

« Lecoq, Lecoq, Lecoq,
Lecoq, Lecoq, Lecocu. »

— J'ai mis les bouts et je me suis engagé... Je ne vous raconte rien de publiable vous voyez ? Juste l'histoire... J'avais dans les trente ans, à l'époque, et j'étais drôlement en forme. Alors, quand le roi François nous a envoyés à Turin (monsieur de Montagnan était colonel-général d'infanterie), mon chef, le capitaine Le Rat, nous a fait prendre position sur une colline : ça a bardé pendant un petit moment ! C'était chacun pour soi jusqu'à ce que les renforts réussissent la percée ; alors on s'y est mis, et j'ai attrapé ça. »

Le caporal se toucha la tête. Je demandai :

« Comment est-ce arrivé ?

— Un hallebardier. Vous savez ce que c'est qu'une hallebarde, non ? C'est une espèce de lourde hache au bout d'un manche de trois mètres. Vous pouvez fendre un homme en deux jusqu'à la ceinture avec une hallebarde, si vous savez vous en servir. Si elle avait atterri de plein fouet... je suppose que je ne serais plus là en ce moment. Mais je l'ai vue venir, alors j'ai esquivé, mais au même moment mon pied a glissé dans une flaque de sang, et je suis tombé de côté. De toute façon, le hallebardier m'a eu. Juste là, où il y a la cicatrice. Voyez ? Alors tout a passé au noir et blanc et puis au noir, et je suis tombé dans les pommes. Mais je n'étais pas mort, vous comprenez ? Je me suis réveillé, et j'ai vu un médecin militaire, avec une armure de rien du tout – sans casque – trempé de sang jusqu'aux coudes. *Notre* sang, ça vous pouvez parier – vous savez comment sont les toubibs ? »

Je dis d'un ton apaisant :

« Oh ! oui, je sais, je sais. Et ça s'est passé, dites-vous, en 1537 ?

— Ou 1536, je ne me souviens pas bien. Comme je disais, je me suis réveillé, j'ai vu le docteur, et il était en train de parler à un autre docteur que je ne voyais pas ; et tout autour de moi les gars hurlaient à la mort, suppliant les amis de leur couper la gorge pour mettre fin à leurs souffrances ou bien réclamant un prêtre... J'ai pensé à l'enfer. Ma tête était coupée en deux, et je sentais une espèce de courant d'air qui passait dans mon cerveau, et ça faisait *boum-boum, badaboum-boum, boum-boum-boum*. Mais tout incapable que j'étais de bouger ou de parler, je voyais et j'entendais ce qui se passait. Le docteur me regarda et dit... » Le caporal Cuckoo se tut.

« Il dit ? demandai-je doucement.

— Voyons, dit le caporal Cuckoo avec mépris, vous ne comprenez même pas quand vous lisez dans votre petit livre : *Pipeur ou hasardeur de dez*, même si c'est là noir sur blanc. Je vais vous dire ça de telle sorte que vous compreniez. Le docteur a dit quelque chose dans ce genre : « Venez voir, monsieur, venez voir ! Ce garçon perdait sa

cervelle. Si je lui avais appliqué de la thériaque, il serait déjà enterré et oublié. Mais, n'ayant plus de thériaque, faute de mieux, je lui ai appliqué mon digestif. Et regardez ce qui s'est passé. Il a ouvert les yeux ! Observez aussi que ses os se rapprochent et qu'une sorte de pellicule se forme au-dessus du cerveau mis à nu. Mon traitement doit être le bon, puisque Dieu le guérit ! » Alors, celui que je ne pouvais voir dit quelque chose de ce genre : « Ne faites pas l'idiot, Ambroise. Vous perdez votre temps et votre drogue sur un cadavre. » Eh bien, le docteur s'est penché sur moi et il a touché mes yeux du bout de ses doigts, comme ceci, et j'ai cillé. Mais celui que je ne pouvais pas voir dit : « Pourquoi perdre du temps et des médicaments sur des morts ? » Une fois mes yeux refermés, je n'ai pas pu les rouvrir. Mais j'entendais encore, et quand j'ai entendu ça, j'ai eu une frousse de tous les diables d'être enterré vivant. Et je ne pouvais pas bouger. Mais le docteur que j'avais vu dit : « Cinq jours ont passé et la chair de ce pauvre soldat est toujours saine ; si fatigué que je sois, je sais ce que je fais et je vous jure que j'ai vu ses yeux s'ouvrir. » Puis il appela : « Jehan ! Apporte le digestif !... Si vous le permettez, monsieur, je vais garder cet homme jusqu'à ce qu'il revienne à la vie ou qu'il se mette à puer. Quant à sa blessure, je vais y verser encore un peu de mon digestif. » Puis je sentis quelque chose couler dans ma tête. Ça faisait un mal de chien, on aurait dit de l'eau glacée coulant sur mon cerveau. J'ai pensé : « C'est la fin ! », tout mon corps s'est engourdi, et puis je suis retombé dans les pommes ; quand je me suis réveillé, c'était plus tard, et ailleurs. Le jeune docteur était là, sans son armure cette fois ; mais il portait une espèce de chapeau mou. Cette fois, je pouvais bouger et parler, et je demandai quelque chose à boire. Quand il m'entendit, le docteur ouvrit la bouche pour crier, mais il se domina, et me donna du vin dans une tasse. Mais ses mains tremblaient tellement que j'ai eu plus de vin dans la barbe que dans la bouche. Je portais la barbe dans ce temps-là, tout comme vous ; mais plus grande, elle me couvrait la figure. J'entendis quelqu'un arriver en courant de l'autre bout de la pièce, et je vis un garçon d'une quinzaine d'années. Le gosse ouvrait la bouche pour dire quelque chose, mais le docteur l'a attrapé par le cou et il lui a dit... quelque chose comme : « Pour l'amour du ciel, Jehan, reste tranquille ! » Le gosse a dit : « Maître ! vous l'avez ramené d'entre les morts ! » Alors le docteur a dit : « Silence, si tu tiens à la vie ! Ou bien veux-tu respirer la fumée des fagots ? » Alors je me suis rendormi, et quand je me suis réveillé j'étais dans une petite chambre, toutes fenêtres fermées, et où brûlait un grand feu, de sorte qu'il y faisait plus chaud qu'en enfer. Le docteur était là ; il s'appelait Ambroise Paré. Vous avez peut-être lu quelque chose sur lui ?

— Vous voulez dire l'ancêtre de la chirurgie, celui qui était médecin militaire sous les ordres d'Anne de Montmorency, dans

l'armée de François I^{er} ? »

Le caporal Cuckoo répliqua :

« C'est bien ce que je disais, non ? François I^{er}, roi de France. Montmorency était notre général quand on a eu affaire à Charles Quint. Tout s'est déclenché entre la France et l'Italie, et c'est comme ça que je me suis fait enfoncer la tête quand on a descendu cette colline près de Turin. Je vous l'ai raconté, non ?

— Caporal, dis-je, vous m'avez dit que vous aviez quatre cent trente-huit ans. Vous êtes né en 1507 et vous avez quitté Yvetot pour l'armée après que votre femme se soit moquée de vous avec un marchand de toile nommé Nicolas. Votre nom était Lecoq, et les enfants vous appelaient Lecocu. Vous vous êtes battu à la bataille de Turin, et vous avez été blessé au pas de Suse vers 1537. Une hallebarde vous a ouvert la tête en deux et une partie de votre cervelle s'est répandue. Un médecin qui était Ambroise Paré a versé dans la blessure ce que vous appelez un digestif. Alors vous êtes revenu à la vie... il y a plus de quatre cents ans ! Exact ?

— Vous avez pigé, acquiesça le caporal Cuckoo. J'en étais sûr. »

L'absurdité de tout cela m'abasourdissait ; je ne pus que dire, avec ce qui dut être un rire idiot :

« Eh bien, mon vénérable ami ! Après ces quelque quatre cent trente années de vie, vous devriez être un grand sage... aussi bourré de science, de sagesse et d'expérience que la bibliothèque du British Muséum.

— Pourquoi ? demanda le caporal Cuckoo.

— Pourquoi ? Voyons, c'est une vieille histoire. Un philosophe, disons, ou un savant, ne commence à apprendre vraiment que vers la fin de sa vie. Que ne donnerait-il pas pour une rallonge de cinq cents ans ? Pour cinq cents ans de vie, il vendrait son âme, car avec autant de temps à sa disposition il serait maître du monde entier : la science, c'est le pouvoir. »

Le caporal Cuckoo dit :

« Foutaises ! Ce que vous racontez peut être valable pour les philosophes, ou les gens comme ça. Ils continueraient à faire ce qui les intéresse, et ils pourraient... voyons... apprendre à changer le fer en or ou quelque chose de ce genre. Mais prenez un joueur de base-ball, par exemple, ou un boxeur. Qu'est-ce qu'ils feraient de cinq cents ans ? Ce dont ils sont capables : manier la batte ou donner des coups de poing ! Et vous, que feriez-vous ?

« Naturellement, vous avez raison, caporal, dis-je. Je continuerais à taper sur une machine à écrire et à jeter mon argent par la fenêtre, ce qui fait que dans cinq cents ans je ne serais ni plus malin ni plus riche qu'aujourd'hui.

— Non, attendez, dit-il en me frappant le bras d'un doigt dur

comme une barre de fer et en me décochant un sourire rusé. Vous continuerez à écrire des livres et des trucs dans les journaux. Vous êtes payé au pourcentage, ce qui fait qu'en cinq cents ans vous auriez plus d'argent que vous ne pourriez en dépenser. Mais moi ? Je ne suis bon qu'à être soldat. Je me fous de la philosophie et de tous ces machins-là. Ça me dit rien. Je suis pas plus malin que je ne l'étais à trente ans. J'ai jamais aimé la lecture et tout ça, et je l'aimerai jamais. Mon rêve, c'est d'avoir une boîte à Broadway, comme Jack Dempsey.

— Je pensais que vous vouliez cultiver des roses et des térébinthes, élever des poulets et des abeilles et je ne sais plus quoi, dis-je.

— Ouais, c'est exact.

— Comment comptez-vous concilier les deux ? Je veux dire le restaurant à Broadway avec les abeilles, les roses, etc. ?

Eh bien, vous allez comprendre... »

*

* *

« ... Je vous ai raconté comment le docteur Paré a raccommo-
dé ma tête alors qu'elle était fendue en deux et que ma cervelle se sauvait. Eh bien, une fois que j'ai pu marcher un peu, il m'a permis de rester chez lui, et, croyez-moi, il me soignait aux petits oignons : pourtant lui-même vivait plutôt chichement. Ouais, il s'occupait de moi comme si j'étais son fils, et fichtrement mieux que mon paternel s'est jamais occupé de moi : poulets, œufs pochés au vin, tout ce que je voulais. Si je disais : « Je crois que j'aimerais un pâté d'alouettes pour dîner », je l'avais. Si je disais : « Docteur, ce vin sent le bouchon », hop, j'avais une bouteille d'alicante ou autre. En deux ou trois semaines, j'étais plus dispos et plus fort que jamais. Alors j'ai commencé à ne plus tenir en place : je voulais partir. Bon, mais le docteur Paré disait qu'il voulait que je reste. Je lui ai dit : « Je suis un gars remuant, docteur, et il faut que je gagne ma vie ; avant d'attraper cette fêlure au crâne, j'ai entendu dire qu'il y avait de l'argent à gagner dans une armée ou l'autre, ces temps-ci. » Alors le docteur Paré m'a offert deux pièces d'or pour que je reste encore un mois chez lui. J'ai pris l'argent, mais je me doutais qu'il mijotait quelque chose, et je me suis mis à chercher quoi. Vous comprenez, lui était médecin militaire, et moi un soldat de rien du tout. Quelque chose clochait là-dedans, vous voyez ? Alors j'ai fait celui qui ne comprend pas, mais je gardais les yeux ouverts ; je me suis mis bien avec Jehan, le gosse qui servait d'aide au docteur. Ce Jehan était un même maigrichon avec de grands yeux, qui boitait un peu ; il m'a pris pour quelqu'un du tonnerre quand j'ai cassé une noix entre deux doigts ou soulevé sur mon dos la grande table qui pesait bien cinq cents livres. Ce Jehan, il m'a dit qu'il aurait toujours voulu

être costaud comme moi. Mais il avait été malade dès avant sa naissance : il n'aurait peut-être pas vécu si le docteur Paré ne lui avait pas sauvé la vie. Bon, alors je me suis mis à travailler Jehan, et j'ai trouvé à quoi jouait le docteur. Vous connaissez les médecins, hein ? »

Le caporal Cuckoo me poussa du coude et je dis :

« Hmm, hmm, continuez.

— Eh bien, il paraît qu'au moment de la percée du pas de Suse, on traitait ce qu'on appelait les « plaies empoisonnées » avec de l'huile de sureau bouillante mélangée à quelques gouttes de ce qu'on appelait « thériaque ». Cette thériaque, c'était rien d'autre que du miel et des herbes. Mais il paraît qu'au moment où on a grimpé la colline, le docteur Paré n'avait plus d'huile de sureau ni de thériaque, et que, faute de mieux, il a concocté quelque chose qu'il appelait son digestif.

« Mon chef, le capitaine Le Rat, celui qui s'est fait bousiller la cheville par une balle, a été le premier à être soigné par le digestif. Sa cheville a guéri... comme ça ! dit le caporal Cuckoo en claquant des doigts. J'ai été le troisième ou le quatrième soldat à être traité au digestif. Le docteur parcourait le champ de bataille, parce qu'il cherchait un corps à dépiauter. Vous savez comment ils sont, les docteurs. Le gosse, Jehan, m'a dit qu'il voulait un cerveau pour s'amuser avec. Moi, j'étais là, voyez, avec mon cerveau à l'air. Le docteur n'avait qu'à se pencher pour se servir. Alors, bref, il a vu que je respirais, et s'est demandé comment diable un homme pouvait respirer après le coup que j'avais reçu. Alors il a versé un peu de son digestif dans le trou, il m'a bandé et a attendu les résultats. Je vous ai raconté ce qui s'est passé alors. Je suis revenu à la vie. Mieux que ça, mes os se sont ressoudés. Le docteur Paré s'est dit qu'il tenait là quelque chose. Aussi il me gardait, disons en observation, et il prenait des notes. « Je connais les médecins. À tout hasard, j'ai entrepris Jehan. Je lui ai dit : « Sois un chic type, « Jehan, dis à ton copain ce que c'est que ce digestif, comme ton maître l'appelle. »

« Jehan dit : « Mais, monsieur, mon maître n'en « fait pas un secret. Ce n'est qu'un mélange de jaunes d'œufs, d'essence de roses et de térébenthine. » (Ça m'est égal de vous raconter ça, mon vieux : ça a déjà été imprimé.) »

Je dis au caporal Cuckoo :

« J'ignore comment diable vous connaissez ces curieux faits, mais il se trouve que je sais qu'ils sont exacts. On les rencontre dans plusieurs histoires de la médecine. Le digestif d'Ambroise Paré, avec lequel il a traité les blessés après la bataille de Turin, n'était, comme vous le dites, qu'un mélange d'essence de roses, de jaunes d'œufs et de térébenthine. Il est connu aussi que le premier blessé sur qui il l'a essayé était le capitaine Le Rat, en 1537. Paré a dit à l'époque : « Je l'ai pansé et Dieu l'a guéri »... Et alors ?

— Ouais, dit le caporal Cuckoo avec une grimace, bien sûr. De la térébenthine, de l'essence de roses, des œufs. C'est exact. Vous connaissez les proportions ?

— Non, dis-je.

— Je sais bien que non. Moi si. Et je vais vous dire autre chose. On n'a cité que l'essence de roses, les œufs et la térébenthine... Dans mon cas, le docteur Paré a ajouté autre chose, pour voir, vous comprenez ? Et je sais ce que c'est. »

Je dis :

« Allez-y, continuez.

— Eh bien, je comprenais que ce docteur Paré avait des visées sur moi, hein ? Alors, j'ai gardé les yeux ouverts, j'ai attendu, et j'ai cuisiné Jehan, jusqu'à ce que j'aie appris l'endroit où le docteur gardait son carnet de notes. Vous comprenez, en ce temps-là, on se faisait l'équivalent de soixante ou soixante-dix mille dollars rien qu'avec un morceau d'os qu'on appelait « corne de licorne ». Alors, avec un truc qui pouvait comme qui dirait ressusciter les morts, recoller les os et remettre un gars sur pieds en moins de quinze jours, même s'il perdait sa cervelle... bon Dieu, tout le monde faisait la guerre, dans ce temps-là, et j'aurais pu devenir riche en quelques minutes.

— Sans aucun doute, dis-je.

— De quel droit se servait-il de moi comme d'un cobaye ? Sans moi, il n'aurait pas été loin, hein ? Et après, qu'est-ce que je devenais, moi ? Lâché dans la nature avec une ou deux pièces d'or, pendant que le docteur avait la gloire et les millions. Je voulais ouvrir une boîte à Paris – avec des filles et tout ça, vous voyez ? Est-ce que je pouvais y arriver avec deux ou trois pièces d'or, je vous le demande ? Bon ; un soir que le docteur Paré et Jehan étaient sortis, j'ai pris son carnet de notes, je me suis faufilé par une fenêtre, et j'ai fichu le camp.

« Dès que je me suis senti en sécurité, je suis entré dans un cabaret ; j'ai bu du vin et j'ai lié conversation avec une fille. Quelqu'un d'autre devait s'intéresser à la fille, et on s'est battus. L'autre type m'a donné un coup de couteau dans la figure, mais moi aussi j'avais un couteau. Vous savez comment ça se passe... Tout à coup j'ai senti quelque chose qui m'arrachait le couteau des mains, et je me suis aperçu que je l'avais enfoncé entre les côtes du type. C'était un de ces petits gars rabougris, dans les soixante kilos, avec une figure toute tordue. (Elle, c'était une grande fille aux cheveux jaunes.) Je me suis aperçu que je l'avais tué, alors j'ai pris mes jambes à mon cou et j'ai laissé le couteau là où il était : fiché entre ses côtes. Je me suis caché, attendant les ennuis. Mais on ne m'a pas trouvé. J'ai passé la plus grande partie de cette nuit couché sous une haie. J'allais drôlement mal. Vous comprenez, il m'avait coupé de l'œil à la nuque,

et la coupure était profonde. Le haut de mon oreille droite avait sauté, et proprement. Non seulement ça me faisait un mal de chien, mais je savais qu'on pourrait m'identifier par cette blessure. J'avais laissé la moitié de mon oreille derrière moi. J'étais bon pour la potence. Alors, je me suis tenu aussi tranquille que possible, dans un fossé, et je me suis endormi quelques heures avant le jour. Et voilà qu'en me réveillant, la blessure ne me faisait plus mal du tout, pas même mon oreille – pourtant je peux vous dire qu'une oreille coupée, ça fait un mal de chien. Je suis allé me laver la figure dans une mare, et quand l'eau s'est calmée et que j'ai pu me voir, je me suis aperçu que la coupure et mon oreille s'étaient cicatrisées de telle façon que les marques avaient l'air de dater de cinq ans. Tout ça en moins d'une nuit ! Alors me revoilà parti. Environ deux jours après, le chien d'un fermier m'a mordu la jambe et en a emporté un morceau. Normalement une morsure comme ça prend des semaines à guérir. Pas la mienne. Elle était fermée le lendemain : il restait à peine une cicatrice. Cette drogue que Paré m'avait versée dans la tête faisait que toutes les blessures que je pouvais attraper, à tout moment, guérissaient comme par magie. Je savais que je tenais quelque chose avec les papiers de Paré. Mais ça, c'était formidable !

— Vous les aviez toujours, les papiers ?

— Qu'est-ce que vous pensez ? Bien sûr que je les avais, enveloppés dans un linge et attachés autour de ma taille, en quatre morceaux... Pas du papier, un autre truc, du parchemin. C'est ça, du parchemin. Plié et cousu le long de la pliure. La partie extérieure était vierge, comme une couverture. Mais les six pages intérieures étaient couvertes d'écriture. L'ennui, c'est que je ne savais pas lire. On ne m'avait jamais appris. De toute façon, il me restait la plus grande part de mes deux pièces d'or, et je suis parti pour Paris.

— Ambroise Paré n'a donc rien dit ? » demandai-je.

— Le caporal Cuckoo ricana de nouveau.

« Qu'est-ce qu'il aurait pu dire, hein ? Qu'il avait ressuscité un mort avec son digestif ? C'était sa perte sûre et certaine. Où était la preuve ? Et vous pouvez parier que Jehan lui aussi a fermé sa gueule : il n'aurait pas voulu que le docteur apprenne qu'il avait bavardé. Non, personne n'a rien dit. Je suis bien arrivé à Paris.

— Et là, qu'est-ce que vous avez fait ? demandai-je.

— J'avais l'intention de trouver quelqu'un de confiance pour lire ces papiers. Si vous voulez savoir comment j'ai gagné ma vie, eh bien, j'ai fait pour le mieux... ne me demandez pas quoi. Enfin, un soir, là où j'étais, je rencontre un étudiant qui faisait durer son verre de vin, un gars cultivé, sans endroit pour dormir. Je lui ai montré les papiers du docteur et lui ai demandé ce que ça voulait dire. Ça lui a donné un peu de mal, mais il a fini par piger ce qu'il y avait dessus. Le docteur

avait noté la façon exacte dont il avait préparé son digestif, mais ça, ça ne tenait qu'une page. Quatre autres étaient couvertes de chiffres, et le seul autre texte était sur la dernière page. Ça me concernait en entier. Moi et ma guérison.

— Les jaunes d'œufs, l'essence de roses et la térébenthine ? »

Le caporal Cuckoo fit oui de la tête et dit :

« Ouais. Ces trois choses-là et quelque chose d'autre.

— Je parie ce que vous voulez que je sais quel est le quatrième ingrédient du digestif, dis-je.

— Qu'est-ce que vous pariez ? demanda le caporal Cuckoo.

— Une ruche, dis-je.

— Comment ça ?

— Voyons, caporal, c'est simple. Vous disiez vouloir des poulets, des roses et des abeilles. Vous disiez vouloir chercher de la térébenthine dans le Sud. Dans la recette du docteur Paré, vous avez justifié les jaunes d'œufs, l'essence de roses et la térébenthine. Pourquoi un homme comme vous voudrait-il des abeilles ? Il saute aux yeux que le quatrième ingrédient est le miel.

— Ouais, dit le caporal Cuckoo. Vous avez raison. Le docteur avait ajouté un peu de miel. » Il ouvrit son canif, me regarda pensivement, puis rabattit la lame et rempocha le couteau, disant : « Vous ne connaissez pas les proportions. Vous ne savez pas comment mélanger le tout. Vous ne savez pas s'il doit être chaud, ou à quelle allure vous devez le laisser refroidir.

— Ainsi, vous possédez le secret de la vie ? dis-je. Vous avez quatre cents ans, et les blessures ne peuvent pas vous tuer. Il suffit d'un certain mélange de jaunes d'œufs, d'essence de roses, de térébenthine et de miel. Exact ?

— Exact, dit le caporal Cuckoo.

— Alors, n'avez-vous pas pensé à acheter les ingrédients et à les mélanger vous-même ?

— Naturellement que si. Le docteur disait dans ses notes comment le digestif qu'il m'avait donné, ainsi qu'au capitaine Le Rat, avait été gardé dans l'obscurité dans une bouteille pendant deux ans. Alors j'ai rempli une bouteille avec le mélange et je l'ai gardé à l'écart de la lumière pendant deux ans, partout où j'allais. C'est alors que j'ai eu des ennuis, en compagnie de quelques amis, et qu'un de ceux-là, un type du nom de Pierre Tout-Seul, a attrapé une balle dans la poitrine. J'ai essayé la drogue sur lui, mais il est mort. Au même moment, j'ai reçu un coup d'épée au côté. Que vous me croyiez ou pas, j'étais guéri tout seul au bout de neuf heures. Pensez-en ce que vous voudrez. Tout ça est arrivé à la suite d'un certain cambriolage d'église.

« J'ai quitté la France et j'ai vécu du mieux que j'ai pu pendant un an ; je me suis retrouvé à Salzbourg. Ça se passait environ quatre ans

après la bataille du pas de Suse. À Salzbourg, je rencontre un type qui me dit que le plus grand docteur du monde est en ville. Je me souviens de son nom, parce que... qui n'en ferait autant ? C'était Aureolus Theophrastus Bombastus von Hohenheim. Ç'avait été un grand crack à Bâle quelques années avant. En général, on le connaissait sous le nom de Paracelse. Pour le moment, il ne faisait pas grand-chose. La plupart du temps, il traînait dans un cabaret appelé Les Trois Colombes à se soûler à mort. Je l'y ai rencontré une nuit – ça devait être en 1541 – et je lui ai raconté mon affaire à un moment où personne ne nous écoutait. »

Le caporal Cuckoo eut un rire amer.

« Paracelse était un très grand homme, dis-je. C'était un des plus grands médecins du monde.

— Bah ! ce n'était qu'un gros ivrogne. En tout cas, il était bien parti quand je l'ai vu. Il gueulait tant qu'il pouvait, en tapant sur la table avec un pot vide. Quand je lui ai raconté mon histoire, en confidence, il s'est fâché tout rouge, me traitant de tous les noms qui passaient à sa portée – et croyez-moi, il en connaissait un rayon ; il m'a ébréché le pot sur la tête. Il m'a fendu la peau juste à la naissance des cheveux. J'allais lui taper dessus, mais il s'est calmé un peu et a dit en suisse-allemand quelque chose comme : « L'expérience, l'expérience ! Une « démonstration ! Une démonstration ! Si vous revenez demain me montrer cette coupure totalement cicatrisée, je vous croirai, charlatan. » Et puis il s'est mis à rire, et je me suis dit : « Je vais te donner une raison de rire, mon vieux. » Alors je suis parti me promener, et cette petite coupure a disparu en moins d'une heure. Je suis retourné pour le lui montrer. J'avais une espèce d'affection pour ce vieux sac à vin, comprenez ? Mais quand je suis revenu à la taverne, j'ai trouvé le docteur von Hohenheim, ou Paracelse, comme vous préférez, couché sur le dos, en train de mourir d'un coup de poignard. Il s'était pris de querelle avec un charpentier qui était aussi soûl que lui, comprenez ? J'ai jamais eu de chance, et j'en aurai jamais. On aurait pu s'entendre, lui et moi ; je ne lui ai parlé qu'une demi-heure, mais croyez-moi, on savait qui était le maître quand il était là, ça c'est sûr ! Et puis voilà.

— Et après ? demandai-je.

— Je ne vous donne que les grandes lignes, comme je vous ai dit. Si vous voulez toute l'histoire, ça va vous entraîner beaucoup plus loin, dit le caporal Cuckoo. J'ai traîné à Salzbourg pendant un an et puis je me suis fait expulser pour mendicité ; j'ai fichu le camp en Suisse où je me suis engagé dans une troupe de mercenaires – ce qu'on appelait des *condottieri* – sous les ordres d'un colonel suisse, et je suis allé me battre un peu en Italie. On était censé y ramasser un bon paquet. Mais quelqu'un a volé ma petite part de butin et pour finir on

n'a même pas eu la moitié de notre paye. Après, je suis allé en France, et j'ai rencontré un commandant de bateau du nom de Bordelais qui transportait du cognac en Angleterre et à qui il manquait un homme. Un petit pirate anglais nous a abordés dans la Manche, a mis la main sur la cargaison, coupé la gorge de Bordelais et jeté l'équipage par-dessus bord – sauf moi. Le capitaine angliche m'avait à la bonne. J'ai rallié son équipage, mais je n'ai jamais été bon marin. Ce rafioteur – bigre, il n'était pas plus grand qu'un des bateaux de sauvetage de celui-ci – s'appelait le *Harry*, du nom du roi d'Angleterre Henry VIII, celui qu'on a mis dans un film. Pourtant, on se débrouillait bien. On se spécialisait dans le cognac français : on arrêtait les mangeurs de grenouilles(12) en pleine Manche, on piquait la cargaison et on jetait capitaine et équipage par-dessus bord. « Les morts ne parlent pas », disait toujours le vieux Hawker. Bref, j'ai quitté le bord quelque part près de Romney, avec de l'argent en poche : je n'aimais pas la mer, vous comprenez ? J'avais une demi-douzaine de vilaines blessures, mais elles n'avaient pas pu me tuer. Ce qui me tracassait, c'est ce qui m'arriverait si je passais par-dessus bord. On pouvait me tirer une balle dans la tête sans me tuer, bien que ça me fasse un mal de chien pendant quelques jours, en se cicatrisant. Mais je ne voulais pas penser à ce qui arriverait si quelqu'un essayait de me noyer. Je devrais attendre sous l'eau que les poissons viennent me manger, ou jusqu'à ce que je m'en aille tout naturellement en pourriture – bien vivant tout le temps. Et ça, c'est pas agréable. « Bon, comme je disais, j'ai débarqué à Romney et j'ai gagné Londres. Il y avait une veuve d'un certain âge qui tenait un commerce de drap près du pont de Londres. Elle avait de l'argent et elle s'est entichée de moi. Je l'ai épousée. J'ai vécu avec elle treize ans. Au début, c'était une vraie mégère, mais je l'ai corrigée. Elle s'appelait Rose et elle est morte juste à l'époque où Elizabeth est devenue reine d'Angleterre. Ça devait être vers 1558, je pense. Je lui faisais peur – à Rose, pas à la reine Elizabeth – parce que j'étais toujours à tripoter du miel, des œufs, de la térébenthine et de l'essence de roses. Elle ne faisait que vieillir, et moi je restais le même que quand je l'avais épousée : ça ne lui plaisait pas du tout. Elle pensait que j'étais sorcier. Elle disait que j'avais la pierre philosophale et que je connaissais le secret de l'éternelle jeunesse. Ah ! bon Dieu, elle ne se trompait pas de beaucoup. Elle voulait que je la mette dans le coup. Mais, comme je le disais, je continuais à travailler sur les notes du docteur Paré, et je mélangeais du miel, de la térébenthine, de l'essence de roses et des jaunes d'œufs, tout comme il l'avait fait, aux bonnes proportions, à la température qu'il fallait, et je gardais le mélange dans le noir pendant le temps voulu – et pourtant ça ne marchait toujours pas. »

Je demandai au caporal Cuckoo : « Comment saviez-vous que ça ne

marchait pas ?

— Ben, je l'ai essayé sur Rose. Elle m'a tracassé jusqu'à ce que je le fasse. De temps en temps on avait nos querelles d'amoureux et après, j'essayais le digestif sur elle. Mais elle mettait aussi longtemps à guérir qu'une personne ordinaire. Ce qui était intéressant, c'est que non seulement je ne pouvais pas mourir d'une blessure, mais *je ne pouvais pas vieillir ! Je n'attrapais pas de maladies ! Je ne pouvais pas mourir !* Et vous pouvez bien vous rendre compte : si une drogue guérissant toutes les blessures valait une fortune, qu'est-ce que cela me rapporterait d'en avoir une qui conserverait la jeunesse et la santé ? Hein ? »

Il se tut.

« C'est une idée intéressante, dis-je. Vous auriez pu en donner, disons, à Shakespeare. En voilà un qui est toujours allé en s'améliorant. Je me demande à quoi il serait arrivé, maintenant ? Quoique au fond, je ne sais pas. Si Shakespeare avait avalé un élixir de vie et de jeunesse éternelle dans sa première jeunesse, il serait resté ce qu'il était : jeune et sans maturité. Peut-être continuerait-il à garder les chevaux à la porte des théâtres – ou à siffler les taxis : un jeune paysan féru de théâtre, au génie embryonnaire.

« D'un autre côté, s'il avait pris la drogue par exemple à l'époque où il écrivait *La Tempête*, il serait toujours là, vidé, usé, las de la vie, fatigué à mourir, mais incapable de mourir. D'ailleurs, un débauché de l'époque élisabéthaine aurait évidemment pu se dévergondier à plein régime pendant des siècles et des siècles. Mais, Seigneur, comme il se serait ennuyé au bout d'une centaine d'années, et comme il appellerait la mort ! Ce serait une drogue dangereuse que la vôtre, caporal !

Shakespeare ? dit-il. Shakespeare ? William Shakespeare ? Je l'ai rencontré. J'avais fait la connaissance d'un de ses copains quand je me battais aux Pays-Bas et il m'a présenté quand on est revenu à Londres. William Shakespeare : un type au visage bouffi, un peu chauve ; il agitait les mains en parlant. Il s'est intéressé à moi. On a beaucoup parlé ensemble.

— Que disait-il ? demandai-je.

— Bon Dieu, je ne peux quand même pas me rappeler chaque mot, non ? Il ne faisait que poser des questions, comme vous. On parlait, quoi.

— Quelle impression vous a-t-il faite ? »

Le caporal réfléchit un peu et dit lentement : « C'était ce genre de type qui compte sa monnaie et laisse dix sous de pourboire... Un de ces jours, je m'en vais lire ses livres, mais j'ai jamais eu beaucoup le temps de lire.

— En somme, vous ne vous intéressiez au digestif de Paré que pour des raisons financières. Tout ce que vous vouliez, c'est en tirer de l'argent. N'est-ce pas ?

— Bien sûr, dit le caporal Cuckoo. Moi, j'ai eu ma dose. Je suis tranquille, moi.

— Caporal, avez-vous pensé que ce que vous cherchez est quasi impossible ?

— Comment ça ?

— Voyons, dis-je, votre digestif de Paré est fait de jaune d'œuf, d'essence de roses, de térébenthine et de miel. N'est-ce pas ?

— Eh bien oui. Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a d'impossible à ça ?

— Vous savez comment la nourriture d'un poulet change le goût des œufs, non ?

— Et alors ?

— Ce que mange la poule change non seulement le goût, mais aussi la couleur des œufs. N'importe quel éleveur vous le dira. Vous ne trouvez pas ?

— Et alors ?

— Alors, ce que mange la poule va dans l'œuf, tout comme le fourrage que vous donnez à la vache se retrouve dans son lait. Avez-vous réfléchi combien de sortes de poulets différents il y a eu au monde depuis la bataille de Turin, en 1537, et les variétés de leur nourriture ? Avez-vous pensé que le jaune d'œuf n'est que l'un des quatre ingrédients du digestif d'Ambroise Paré ? Est-il possible que vous n'ayez pas pensé que ce seul ingrédient entraîne la permutation et la combinaison de plusieurs millions d'autres ingrédients ? »

Le caporal Cuckoo se taisait. Je continuai : « Et puis prenez les roses. S'il n'y a pas deux œufs identiques, que dire des roses ? D'après ce que vous dites, vous venez d'un pays viticole : alors vous devez savoir que l'épaisseur d'un mur suffit à délimiter deux vins entièrement différents, et qu'un grand cru peut provenir de raisins poussant à moins d'un mètre d'une vigne qui ne vaut rien. C'est également vrai du tabac. Avez-vous pris le temps de songer à vos roses ? Les roses sont fertilisées par les abeilles qui vont de fleur en fleur. Votre essence de roses, par conséquent, contient une infinité d'ingrédients possibles. N'est-ce pas ? ».

Le caporal Cuckoo se taisait toujours. Je continuai, avec une sorte d'enthousiasme malicieux :

« Il faut réfléchir à ces choses, caporal. Prenez la térébenthine. Elle provient d'un arbre. Même au XVI^e siècle, il y en avait déjà de nombreuses variétés. Mais surtout, mon cher, pensez au miel ! Il y a plus de sortes de miel au monde qu'on n'en a jamais catalogué. Chaque ruche fournit un miel légèrement différent des autres. Vous devez savoir que les abeilles qui vivent dans la bruyère amassent un miel différent de celui que nous donnent des abeilles vivant auprès de pommiers. C'est toujours du miel, bien sûr, mais son goût et sa qualité varient dans des proportions incalculables.

— Et alors ? dit-il, sombre.

— Alors, tout ceci est relativement simple, caporal, par rapport à ce qui suit. Je ne sais pas combien il y a de ruches dans le monde. Supposons que dans chaque ruche il y ait – soyons modestes – mille abeilles. (Il y en a plus que ça, naturellement, mais j'essaie de simplifier.) Il faut que vous réalisiez que chacune de ces abeilles rapporte une goutte de miel différente. Chacune de ces abeilles peut, au cours de ses voyages, prendre du miel à cinquante fleurs différentes. Puis le miel de toutes les abeilles est mélangé. Un seul alvéole contient des douzaines d'éléments subtilement différents. Je ne parle pas du facteur temps ; un miel de six mois est très différent du miel de la même ruche, gardé pendant dix ans. Le miel change d'un jour à l'autre. Et maintenant, si nous prenons toutes les combinaisons possibles d'œufs, de roses, de térébenthine et de miel, où en sommes-nous ? Répondez à ça, caporal. »

Le caporal Cuckoo lutta avec cette idée pendant quelques secondes, et puis il dit :

« Je ne vous suis pas. Vous pensez que je suis dingue, n'est-ce pas ?

— Je n'ai jamais dit ça, fis-je, mal à l'aise.

— Non vous ne l'avez pas dit. Écoutez. Ne me racontez pas de salades. Je vais vous faire une faveur. Regardez... »

Il sortit et ouvrit son couteau et regarda sa main gauche, à la recherche d'un morceau de peau intacte.

« Non ! » criai-je en agrippant la main qui tenait le couteau. Mais j'aurais aussi bien pu essayer d'arrêter le piston d'une locomotive. Mon étreinte et mon poids ne gênaient en rien le caporal Cuckoo.

« Regardez », dit-il calmement. Il trancha dans la chair tendre entre le pouce et l'index jusqu'à ce que l'os arrêât la lame : le pouce pendait jusque sur l'avant-bras. « Vous voyez ça ? »

Je le voyais dans un brouillard. Le grand navire sembla soudain rouler et plonger.

« Vous êtes fou ? dis-je aussitôt que j'en fus capable.

— Non, dit le caporal Cuckoo. Je suis en train de vous montrer que je ne le suis pas, voyez ? »

Il approcha sa main mutilée de mon visage. « Enlevez ça, dis-je.

— Bien sûr, dit le caporal Cuckoo. Regardez ça. » Il remit le pouce quasi sectionné en place et le maintint de la main droite. « Ça va très bien, pas la peine d'avoir l'air malade. Je vous montre... vous comprenez ? Ne partez pas – asseyez-vous. Je ne plaisante pas. Je peux vous donner une histoire du tonnerre – avec les faits. Je peux vous montrer le petit carnet de Paré et tout ça. Vous avez vu ce que je vous ai montré quand j'ai relevé ma chemise ? Vous avez vu ce que j'ai là, au côté gauche ?

— Oui, dis-je.

— Eh bien, c'est là que j'ai été touché par un boulet de canon de neuf livres quand j'étais sur la *Mary Ambrée*, à me battre contre l'Armada espagnole : il m'a écrasé la poitrine de telle sorte que mes côtes m'ont traversé le cœur, et quinze jours après je marchais. Et cette autre, là, à droite, sous les côtes – je vous montrerai demain de quoi ça a l'air vu de dos – je l'ai attrapée à la bataille de Fontenoy ; c'est une histoire du tonnerre de Dieu. Un boulet de canon français est tombé sur une épée brisée qu'un officier mort avait laissé tomber et l'a envoyée se planter en moi, poumons, foie et tout. Ma parole, elle est ressortie par mon omoplate droite. Cette autre un peu plus bas, c'était un éclat d'obus à la bataille de Waterloo : il m'a ouvert en deux comme un cochon, ça ne valait même pas la peine que le chirurgien s'en occupe. Mais j'étais sur pieds en six jours, alors que des hommes à la jambe cassée mouraient comme des mouches. Je peux le prouver, je vous dis. Et écoutez : j'ai marché sur Québec avec Benedict Arnold. Restez tranquille, et écoutez-moi : à Balaklava, ma jambe droite a été réduite en bouillie de la hanche à la cheville. Elle s'est rafistolée avant que le chirurgien ait eu le temps de s'occuper de moi ; il n'en croyait pas ses yeux et pensait rêver. Je pourrais vous raconter une histoire sensationnelle ! Mais ça vaut du pognon, vous comprenez ? Alors, voilà ma proposition : je la raconte, vous l'écrivez, on partage fifty-fifty et j'achète ma ferme. Qu'est-ce que vous en dites ? » Je m'entendis dire d'une voix faible et stupide : « Pourquoi n'avez-vous pas mis de côté sur votre solde, depuis le temps ? »

Le caporal Cuckoo répliqua d'un ton méprisant : « Pourquoi je n'ai pas mis de côté un peu de ma solde ? Parce que je suis ce que je suis, espèce de ballot ! Bigre, à un moment, si j'avais pas touché aux cartes, j'aurais pu acheter l'île de Manhattan pour moins que ce que j'ai perdu contre un Hollandais du nom de Bruckner ! Mettre de l'argent de côté ! Si c'était pas une chose, c'était l'autre. Je m'arrête de boire. Bon. Alors si c'est pas l'alcool, c'est les femmes. Je laisse les femmes tranquilles. Bon. Alors c'est les cartes ou les dés. J'ai toujours eu l'intention de faire des économies ; mais c'était pas dans ma nature. La drogue du docteur Paré m'a bien arrangé ; et quand je dis arrangé, je veux dire arrangé : tel j'étais, tel je suis, tel je serai toujours. Vous comprenez ? Un fantassin, ignorant comme ses pieds. Ça m'a pris presque cent ans pour apprendre à écrire mon nom, et quatre cents ans pour devenir caporal. Qu'est-ce que vous en dites ? Et il m'a fallu de la volonté, encore ! Alors, voilà ma proposition : moitié-moitié pour l'histoire. Une fois qu'il y aura eu un bon battage autour de moi dans une revue, je pourrai confier le digestif à d'autres, en toute quiétude, comprenez ? Personne n'oserait jouer un sale tour à un type dont tout le pays parle. Hein ?

— Bien sûr, dis-je.

— Bon, dit le caporal Cuckoo. Maintenant, si vous pensez que je plaisante, regardez ça. Vous avez vu ce que j'ai fait ?

— J'ai vu, caporal.

— Regardez », dit-il, mettant sa main gauche sous mon nez. Elle était couverte de sang. La manchette de sa chemise était trempée et rouge. Médusé, je vis une goutte épaisse et lente suinter du tissu près de la boutonnière, et trembloter avant de tomber sur mon genou. À ce jour, on en voit la trace sur mon pantalon.

« Voyez ? » dit le caporal Cuckoo, et il lécha l'endroit de la coupure entre ses doigts. Une zone pâle émergea. « Où est-ce que je me suis coupé ? » demanda-t-il.

Je secouai la tête ; pas de blessure : seulement une cicatrice blanche. Il essuya son couteau sur la paume de sa main, où il laissa une traînée rouge et laissa la lame se refermer avec un claquement sec ? Puis il essuya sa main gauche sur la droite, frottai les deux mains sur le dessus de son pantalon et dit :

« Est-ce que je blague ?

— Eh bien, dis-je, un peu essoufflé. Eh bien...

— Oh ! allez vous faire foutre ! grogna le caporal Cuckoo, las au-delà de toute expression, épuisé par ses efforts pour expliquer l'inexplicable et pour rendre croyable l'incroyable. Écoutez. Vous pensez que tout ça n'est qu'un truc ? Vous avez un couteau ?

— Oui. Pourquoi ?

— Un grand couteau ?

— Assez, oui.

— O.K. Coupez-moi le cou avec, et voyez ce qui se passe. Enfoncez-le-moi où vous voulez. Et je vous parie mille dollars que je serai rétabli en deux ou trois heures. Allez-y. D'homme à homme, le pari tient. Ou bien allez chercher une hache, si vous voulez ; tapez-moi sur la tête avec.

— Du diable si je le fais, dis-je en frissonnant.

— Et voilà, dit le caporal Cuckoo, désespéré. Voilà ce qui se passe chaque fois. Tout le monde ramasse des fortunes avec des savons et des dentifrices, et moi, qui ai dans ma poche de quoi garder tout le monde jeune et en bonne santé à jamais... Allez donc au diable ! J'aurais jamais dû boire votre saleté de scotch. Ça se passe toujours comme ça. Vous avez une barbe comme la mienne avant que je me sois fait brûler le menton à Zutphen par la poudre, en même temps que Sir Philip Sidney ; sans ça, je ne vous aurais jamais adressé la parole. Quel crétin vous êtes ! Je pourrais vous supprimer, ma parole ! Allez au diable. »

Le caporal Cuckoo se leva d'un bond et s'éloigna si vite qu'il avait disparu avant que j'aie pu me redresser. Le pont était taché de sang près de l'endroit où je m'étais assis : une petite flaque de sang, pas

plus grande qu'une soucoupe, ébréchée sur le côté par la trace d'un talon. Un mètre environ plus loin, je vis une autre trace de sang, bien plus effacée. Puis un léger barbouillage, comme si l'un des talons sanglants avait tourné sur lui-même pour propulser son possesseur vers la gauche.

« Cuckoo ! Cuckoo ! criai-je. Oh ! Cuckoo ! Cuckoo ! »

Mais je ne revis jamais le caporal Cuckoo et je me demande où il peut bien être. Peut-être m'a-t-il donné un faux nom. Mais j'ai bien entendu ce que j'ai entendu et bien vu ce que j'ai vu ; et j'ai là cinq cents dollars dans une enveloppe pour celui qui me mettra en contact avec lui. Du miel, de l'essence de roses, des œufs et de la térébenthine, voilà qui suppose, comme je l'ai dit, des permutations et des combinaisons infinies. Tout comme n'importe quel mélange analogue. Pourtant, cela vaudrait la peine d'être étudié. Pourquoi pas ? Fleming a extrait la pénicilline de moisissures. Dieu seul connaît les glorieux mystères de la poussière d'où proviennent les arbres et les abeilles et la vie sous toutes ses formes, de la moisissure à l'homme.

J'ai perdu le caporal Cuckoo avant notre arrivée à New York le 11 juillet 1945. Je sais qu'il y a quelque part aux États-Unis un homme aux bras puissants et couvert de cicatrices atroces : il détient le secret terriblement dangereux de la jeunesse et de la vie éternelle. Il a l'air d'avoir une trentaine d'années et ses yeux sont mouillés et verdâtres.

Traduit par CATHERINE GRÉGOIRE.
Whatever happened to corporal Cuckoo ?
Tous droits réservés.
© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

PARABOLE AMOUREUSE

Par **Robert M. Coates**

Ici encore, un pouvoir trop envié échoit à un homme peu fait pour en tirer un réel parti. Ici encore, le comble de la liberté finit par apparaître comme le pire des fardeaux. Un moyen de dominer les autres et au besoin de consommer leur ruine, soit ; mais surtout un incomparable moyen de se torturer soi-même et de causer son propre malheur.

WALTER KETTRICK, en dépit de son éducation littéraire, était un garçon à l'esprit très pratique (comme la plupart des innovateurs dignes de ce nom, il était aussi probablement un peu fou), et lorsqu'il se découvrit cette étrange faculté, sa première pensée fut de se demander comment il pourrait au mieux l'exploiter.

Ce don n'était pas né brusquement en lui. Au contraire, le temps qu'il avait mis à se développer était la preuve la plus sûre qu'il ne s'agissait pas là d'une fonction supra-normale, mais d'une faculté inhérente à toute l'humanité, quoique généralement laissée en friche. Le triomphe de Kettrick consistait en ceci que, à sa connaissance, il avait été le premier à l'isoler, l'analyser et l'exploiter.

Kettrick était professeur d'anglais dans une petite école de garçons du Massachusetts. Bien qu'il s'y ennuyât à périr, il songea par la suite que c'était peut-être là le poste le plus favorable qu'il eût pu trouver. En effet, l'ennui le rendait nerveux et avait ouvert son esprit aux spéculations les plus fantastiques, cependant que l'immaturité et l'innocence même des jeunes cerveaux dont il était obligé de s'occuper en faisaient les sujets idéaux pour ses expériences initiales.

Chose curieuse également, si l'on considère le résultat final, tout commença par une plaisanterie – du moins de l'avis de Kettrick. Si les intéressés ne furent pas toujours de cet avis-là, lui ne s'en soucia guère. La vérité est que Kettrick n'était pas un être admirable. Il était mesquin, envieux, exigeant. Et bien qu'il eût appris à dissimuler ces défauts lorsqu'il jugeait politique de le faire, ceux-ci s'empressaient de remonter à la surface lorsque son audience était composée d'une

douzaine d'écoliers plus ou moins soumis.

La plaisanterie était traditionnelle dans les classes, bien que Kettrick insistât davantage que la plupart de ses collègues. « Chut ! » criait-il lorsqu'un écolier malchanceux demeurait bouche cousue après avoir été appelé au tableau, et Kettrick agitait les deux mains pompeusement. « Je peux presque... vous savez ; oui, à présent, je le *peux* ! J'entends Johnny penser ! Silence, silence, vous autres ! » Il inclinait la tête de côté comme pour mieux entendre.

« Oh ! oui, c'est très clair. « Oh ! pourquoi n'ai-je pas étudié ce fichu passage hier soir, se dit-il, au lieu de lire ces sacrés illustrés ? J'aurais bien dû me douter que ce vieux... » Quel était le dernier mot, Johnny ? Je n'ai pas très bien entendu. Non, ne me le dites pas ! » Et, avec un sourire glacé, il levait la main. « Attendez... je peux peut-être l'entendre moi-même... Silence, je vous prie, messieurs ! Oui, oui, le voilà... mais il s'affaiblit, il s'éloigne. L'esprit de Johnny vagabonde, nous le savons tous, et ses idées sont plutôt confuses. J'entends quelque chose au sujet de quelqu'un qui l'a dans le nez »... mais de qui peut-il bien s'agir ? »

Et c'est ainsi que, impitoyablement, tandis que le garçon restait debout, écarlate d'embarras et que le reste de la classe s'agitait, mal à l'aise, Kettrick harcelait sa victime.

Les cerveaux des gamins, dans leur candeur, étaient tellement transparents qu'il pouvait presque invariablement deviner leurs pensées, « lire », pour ainsi dire, la transcription véritable de ce qui se passait dans leurs jeunes intelligences tandis qu'ils formulaient leurs excuses pour les retards, les erreurs, les échecs scolaires ou qu'ils cherchaient à obtenir un privilège quelconque. Et, se demandait-il, puisqu'il pouvait les « lire », pourquoi ne pourrait-on pas également les « entendre » ?

Il savait évidemment qu'il y avait là une extension du sens des mots. Il y avait plus de deux formes de perception distinctes en jeu. Lorsque les gens parlent de « lire les pensées », ils emploient une métaphore et ce qu'ils entendent généralement par là, c'est que, grâce à l'observation d'un certain nombre de facteurs visibles – gestes, expressions faciales, etc. – on est en mesure d'« interpréter » les pensées et les intentions que ces facteurs dissimulent.

Kettrick savait qu'il existait de nombreux exemples prouvant que l'esprit de l'homme avait été plus loin. À un certain moment, il s'était profondément intéressé aux expériences du docteur Rhine et autres concernant les phénomènes dits de perception extrasensorielle. Sûrement, là, avec la zone de communication limitée à quelques cartes, et leur méthode rigidement contrôlée touchant l'emploi de ces cartes, ces hommes avaient réduit le facteur « interprétation » à peu près à zéro. Et pourtant, en dépit de ces restrictions, on avait atteint

des résultats qui ne pouvaient s'expliquer que par le contact intentionnel et fécond entre deux esprits.

C'était là, semblait-il à Kettrick, une forme de communication trop délicate pour qu'on pût parler de « lecture » et l'on n'utilisait sans doute ce terme que parce que les yeux constituaient l'intermédiaire employé. Là, néanmoins, le mur entre la métaphore et la réalité s'amenuisait, et Kettrick en revenait à la question première : si les yeux pouvaient être utilisés de cette façon (comme simple intermédiaire), pourquoi pas les oreilles ?

Plus il songeait au problème, et plus ce dernier le fascinait. Tandis qu'il y réfléchissait, il entrevit d'autres solutions possibles. Aucune d'elles n'allait le conduire au succès final, mais elles contribuèrent toutes, plus ou moins, à ce résultat. L'hypnotisme, par exemple. N'avait-il pas été prouvé scientifiquement qu'un hypnotiseur pouvait « projeter » une pensée ou un ordre dans l'esprit d'un sujet endormi, même si au même moment un coup de pistolet passait inaperçu de cette même personne ? Et, s'il en était ainsi, ne pourrait-on renverser le processus et parvenir – en conjonction peut-être avec quelque ; forme d'auto-hypnose – à « insérer » les pensées d'une autre personne dans son cerveau à soi ?

Les expériences de Kettrick dans ce domaine furent, dans l'ensemble, peu concluantes. Il en fut de même – surtout parce qu'il manquait de précisions valables – pour ses tentatives d'imiter les procédés des mystiques hindous, dont certains sont censés pouvoir transmettre à travers l'espace, non seulement leurs pensées mais aussi leur corps. Néanmoins, bien que ces tentatives se fussent soldées par un échec, il eut plus tard l'impression d'en avoir profité, d'avoir appris le détachement grâce aux mystiques et, grâce à ses efforts d'auto-hypnose, une sorte de concentration spirituelle qui, il le découvrit par la suite, était absolument essentielle.

Il apprenait, oui, lentement mais sûrement, et surtout – comme c'est toujours le cas pour les pionniers de domaines inconnus – par essais et erreurs. Pourtant, lorsque le succès vint, il sembla venir brusquement. Kettrick n'était pas préparé pour cette sensation enivrante de réussite triomphale, accompagnée de discernement et de pouvoir presque divins.

*

* *

Il avait, à l'époque, perdu son poste d'instituteur (une histoire stupide : un garçonnet avait déclaré que « Mr. Kettrick essayait de l'hypnotiser ») et il avait connu d'autres difficultés. Non pas d'ordre financier, parce qu'il avait mis de l'argent de côté et avait trouvé une

situation de rédacteur dans une maison d'éditions new-yorkaise. Mais il avait du mal à trouver des sujets pour ses expériences et avait eu des ennuis avec un homme dans un bar de la 8^e Avenue, ainsi qu'avec une femme dans le métro (il faillit même se faire arrêter) avant d'apprendre à camoufler plus adroitement ses activités. (Chose amusante, il découvrit ultérieurement qu'on n'avait pas besoin de fixer le sujet ; il valait mieux, en fait, « placer » la vision sur quelque autre objet, puis en « effacer » l'image ou l'oublier.)

Mais, en récompense, il avait eu par instants l'impression d'avoir presque réussi. Une fois déjà, à l'école, pendant le silence d'une étude, il avait entendu un bourdonnement étrange, venu de nulle part, comme un bruit de voix silencieuses autour de lui ; puis, une ou deux fois, en ville, pendant des moments analogues d'isolement et de calme, le phénomène s'était répété. Ce furent ces expériences qui, bien qu'embryonnaires et peu concluantes, l'avaient encouragé à continuer. Toutefois, elles n'étaient rien comparées à la première fois où il *entendit* vraiment. Il était debout près d'un arrêt d'autobus. La journée était fraîche, mais ensoleillée, et l'endroit, à cette heure matinale, assez tranquille. Debout à côté de lui se trouvait un autre homme – vêtu d'un complet marron, bâti en force avec un visage carré et des traits lourds – qui, lui aussi, attendait l'autobus. C'était une de ces rencontres passagères si fréquentes en ville, et comme Kettrick avait déjà deviné que l'atmosphère servirait ses desseins, il était automatiquement sur le qui-vive.

Il « plaça » son regard (sur la grille du cimetière, de l'autre côté de la rue) et « effaça » l'image délibérément. Il repoussa ses propres pensées et fixa son attention ; il était arrivé au détachement et, plongeant en lui-même, il rechercha, fermement, à se concentrer. Et cette fois-là, *maintenant*, il n'y avait plus de doute ! En réfléchissant plus tard à cette expérience, Kettrick se rendit compte qu'il avait senti une nouvelle force monter en lui (il ne pouvait la définir que comme un « désir positif d'entendre »). Mais, à ce moment-là, il avait trop de mal à maintenir l'équilibre de ses forces pour les analyser ; tout ce qu'il savait, c'est qu'il avait réellement « entendu ».

Car soudain, non pas tant au-dessus des bruits de la ville que curieusement, en sourdine, comme s'il se fût agi d'un registre sonore totalement différent, un son nouveau se fit entendre. C'était en partie un murmure et en partie une sorte de bourdonnement sourd et incohérent. Des mots coulaient de l'homme jusqu'à Kettrick, des mots disjoints, parfois se bousculant les uns les autres, parfois formant une phrase. Cela allait si vite que Kettrick était incapable de suivre vraiment. Il y avait des moments où, dans son émotion, il perdait le contrôle de ses perceptions et, par là même, l'écoute ; et il y avait des moments (il ne se l'expliquait pas alors) où le murmure cessait

entièrement.

« *Jaune beurre*, entendit-il entre autres, et la *brique ensoleillée oui mais qui y va maintenant ? Tout le hmmhmmhmm vide immense et le dimanche le hmmhmmhmm devrait supprimer et les parcs peut-être hmmhmmhmm goût agréable et les œufs brouillés hmmhmmhmm bien à point et...* » Puis, soudainement, une interruption très claire, toute une phrase distincte : « *Tu es trop gâtée, nom de nom, trop gâtée, voilà tout ! Voilà ce que je lui ai dit et elle a pleuré et pourquoi ne peux-tu pas être gentil et oui évidemment...* » Il y eut un long silence, le bourdonnement s'interrompt et Kettrick capta ces quelques mots : « *Sentiments oui bien sûr mais lesquels ?* » Puis il y eut d'autres séries de phrases : « *Bon bon mais nom de Dieu moi aussi suis susceptible et eh bien en tout cas drôle de façon de commencer la journée téléphonerai peut-être plus tard.* »

Puis (l'autobus approchait) l'homme jeta un coup d'œil à Kettrick : « *Jeune prétentieux probablement mufle pas mal habillé mais dégonflé je parie plein de sièges libres mais probablement essayer de monter le premier...* »

L'autobus s'arrêta et Kettrick, avec une ironie qui fut perdue pour l'autre, recula poliment d'un pas et fit signe à l'inconnu de monter le premier.

Il ne dit rien, bien que la tentation fût grande. Mais plus tard, un peu avant de se lever pour descendre à son arrêt, il « entendit » quelqu'un d'autre. Son compagnon de voyage était un homme grassouillet, d'un certain âge, en costume gris froissé, et, pendant la dernière partie du trajet, il était demeuré penché en avant, se frottant les doigts. Il était profondément plongé dans ses pensées et malgré cela – ou plutôt à cause de cela – elles montaient clairement à la surface.

« *Ou bien dites-moi carrément les choses*, pensait-il lorsque Kettrick « embraya », et à nouveau les mots lui arrivèrent comme un bourdonnement insolite et inégal : *Frank vous savez aussi bien que moi que la vie a augmenté terriblement ces cinq dernières années et pourtant pendant tout ce temps...* » Momentanément ses pensées vagabondèrent. Peut-être avait-il jeté un coup d'œil sur la jambe de pantalon de Kettrick ou de quelque autre passager, car les pensées suivantes furent : « *Du beau tissu type qui ne s'en fait pas bien payé bien habillé...* » Abruptement, il revint à ses préoccupations : « *Qui dit beaux vêtements dit beaux salaires Frank – si vous voulez que je vous représente dignement il faut que je sois bien habillé ou sinon... non pas comme ça il vaut mieux prendre les choses à la légère peut-être dans le couloir – écoutez Frank vous avez une minute ? – j'avais l'intention de vous en parler maintenant honnêtement vous ne trouvez pas qu'il est grand temps que je... Mais supposons qu'il...* » Il y eut un silence et le bourdonnement s'intensifia :

« *Sa sacrée façon de rire !* » s'exclama l'homme silencieusement, puis s'adressant à soi-même ou à un interlocuteur fantôme : « *Ou bien je les vaux ou bien je ne les vaux pas et autant le savoir tout de suite !* » Puis : « *Oh bien sûr je pourrais retrouver quelque chose mais attendre peut-être quand l'exposition de printemps sera prête procédé pas très élégant évidemment mais en affaires l'amitié ne compte pas.* » Puis brusquement : « *On ne vit pas de belles paroles Frank – on ne paie pas son loyer avec...* »

Cela continua ainsi et, lorsque Kettrick se leva, il s'arrêta un instant pour frapper sur l'épaule de l'homme (la tentation fut irrésistible) : « Si j'étais vous, mon vieux, je dirais à Frank que c'est à prendre ou à laisser, dit-il lorsque l'autre leva des yeux surpris. Il faut toujours prendre le taureau par les cornes et je suis sûr que Frank serait d'accord avec moi sur ce point. » Puis laissant l'inconnu bouche bée de stupéfaction, il se dirigea alertement vers la sortie et descendit de l'autobus.

*

* *

Il n'alla pas travailler ce jour-là. Il en était incapable. Il passa le plus clair de son temps à errer dans la ville, « écoutant », se glorifiant de ce don nouveau.

Comme le nageur débutant qui vient de dépasser le stade de l'apprentissage, Kettrick, ce jour-là et les jours suivants, s'aperçut que ses capacités allaient en s'accroissant avec une incroyable vélocité.

Pendant un moment, certaines choses lui échappèrent encore. Au début, ce ne fut qu'en certains cas isolés qu'il fut en mesure de provoquer des contacts effectifs. Dans des situations plus complexes – par exemple, s'il choisissait une personne dans un restaurant ou dans un groupe – il n'obtenait comme résultat qu'un brouhaha de voix confuses. Mais, peu à peu, grâce au développement de ses capacités de « fixation », il fut à même de choisir un seul individu en particulier. Pour des raisons qui lui échappèrent en partie – il pensait toutefois qu'elles étaient en rapport avec le degré d'émotivité – certaines personnes constituaient de meilleurs sujets que d'autres, tandis qu'avec quelques-uns (dont le nombre diminuait cependant au fur et à mesure que ses propres capacités augmentaient) tout contact semblait impossible.

Mais il découvrit, d'autre part, qu'il y avait beaucoup de gens qui, pendant de longues et imprévisibles périodes, ne pensaient pas du tout. En de pareils moments, ce bourdonnement qui constituait le murmure de l'esprit s'amenuisait au point de devenir inaudible, tandis que les mots arrivaient si clairsemés et si faibles (des fantômes de mots, vraiment) qu'il était presque impossible de les distinguer les uns

des autres.

La syntaxe posa aussi un problème. Car l'esprit, Kettrick s'en aperçut, a sa grammaire propre lorsqu'il se parle à lui-même. Comme en latin, la relation entre les mots est établie par d'autres moyens que leur place dans une phrase : dans l'esprit, la première impression à venir est la plus forte, souvent mêlée à ce qui ressemble à des notations entre parenthèses. Il fallut un certain temps avant que Kettrick, qui avait fini par comprendre cela, fut capable de « capter » un méli-mélo tel que : « *Vert et brun qui bouge et vent (à travers) filtrant soleil (à travers ici là) branches et bruit.* » Il finit par comprendre (il se trouvait sur un banc, dans un square) que son voisin observait vaguement un arbre agité par le vent.

Une fois, dans un taxi, Kettrick se trouvait derrière un chauffeur qui songea pendant presque tout le trajet à un homard mayonnaise, en des termes si éloquents que Kettrick en ordonna un pour son déjeuner un peu plus tard. Et, quoique la plupart des pensées de son prochain lui parussent franchement ennuyeuses (les femmes songeant surtout à l'image que leur renvoyait leur miroir et les hommes à leur métier ou aux filles), il y en avait d'autres qui, à certains moments, jetaient en profondeur une lueur étrange sur les extravagances de la nature humaine.

Assis dans le métro derrière une jeune femme blonde, jolie, mais trop mince, il entendit des mots confus tels que « aiguille », « coco », « rafraîchir », etc., avant de finir par comprendre qu'il s'agissait d'une droguée aspirant à sa dose quotidienne. Il entendit aussi un homme se demander comment annoncer à sa femme qu'il était cardiaque. Une autre fois, dans un restaurant, il était assis près d'un homme bien habillé qui mangeait du poulet froid et donnait l'aspect d'un être bien équilibré. Mais cet homme composait mentalement une lettre destinée au président Eisenhower, pour lui demander de faire abattre le Pentagone et de le remplacer par une autre structure de forme hexagonale. Certains passages de la lettre, sans doute non complètement formulés dans le cerveau de l'homme, ne formaient qu'un murmure confus, mais son intention était tout de même claire et les phrases finales arrivèrent nettement : « *J'ai reçu des rebuffades ailleurs, car j'ai de nombreux ennemis.* » Mentalement, l'homme déclamait : « *Mais je suis persuadé, monsieur le Président, que vous saisirez la valeur de mon projet et que vous lui accorderez votre attention.* »

Cinq est un chiffre impair, donc instable. Alors comment pouvons-nous espérer que nos affaires d'État prospèrent dans un cadre pareil ? Six, par contre, est fort, bien équilibré, solide comme un roc, résistant de partout, et serait l'endroit idéal pour le Q.G. de notre armée. Monsieur le Président, j'espère que vous serez de mon avis. Que notre devise soit : « À bas le Pentagone, vive l'Hexagone ! »

Kettrick, qui l'observait fasciné, vit l'homme s'arrêter un moment de manger et jeter un regard sur la salle. « *Hummmmmmmmm*, fit son esprit. *Bon – solide comme un roc – très bien oh je me vengerai tas de salauds vous croyez m'avoir mais c'est moi qui vous aurai !* » Avec un sourire tranquille, il se remit à manger.

Une fois également, dans un bar, Kettrick entendit un homme qui, tout en sirotant paisiblement un whisky, préméditait tout aussi paisiblement un assassinat. Ce n'était pas un bar mal famé. C'était en fait un des bars d'un des hôtels les plus élégants de New York et, quoique l'homme eût des traits lourds et des yeux durs, il était tiré à quatre épingles et semblait appartenir à une classe fortunée.

Kettrick avait rencontré un peu plus tôt un homme qui, tout en remontant une grande avenue, semblait préoccupé par la pensée de la mort... jusqu'à ce que Kettrick eût enfin saisi que l'inconnu s'amusait à composer des titres de romans ou à en évoquer avec le terme « mort » dedans. « *La mort frappe à cinq heures, Mort d'un commis voyageur, Le mort saisit le vif, Mort à l'aube, Mort, où est ta victoire ?* », etc. Kettrick ne sut jamais si l'homme était écrivain ou s'il venait de passer devant une librairie. Mais il fut à nouveau capable de jouer les magiciens, car, en passant près de l'inconnu, il lui murmura : « Je vous en propose un autre : « Mort aux vaches ! » et là-dessus, il s'en fut.

Pour en revenir au bar, Kettrick se dit d'abord que l'homme au whisky jouait lui aussi à un petit jeu, mais il se rendit bientôt compte qu'il n'en était rien. L'autre était on ne peut plus sérieux et Kettrick écouta, fasciné et horrifié, tandis qu'il complotait dans ses moindres détails, la mort de son rival (nommé « Hammerhead ») lequel devait être emmené dans un restaurant de Greenwich Village, appelé Petrucchio, ostensiblement dans une intention amicale, puis tué et abandonné au coin de la 105^e Rue et de Convent Avenue... le tout pour donner une leçon à quelqu'un surnommé « le Peintre » et à ses sbires.

Une ou deux fois, l'homme jeta un coup d'œil à Kettrick, un coup d'œil si lointain, si dénué d'émotion et si assuré que Kettrick, glacé jusqu'à la moelle, se demanda pour la première fois si d'autres ne possédaient pas la même faculté que lui et si, lorsqu'il captait la pensée d'un inconnu, ce dernier n'était pas à même de capter *la sienne*. Mais il sortit de la salle sans difficulté et, en fait, l'incident lui parut ultérieurement plus curieux qu'angoissant. Kettrick, on l'a dit, n'était pas un personnage très sympathique et sa découverte n'améliora pas sa nature, au contraire.

Il avait la sensation d'être un dieu. Capable de découvrir les secrets des hommes, il se jugeait de plus en plus supérieur à eux ; et lorsqu'il lut dans le journal, quelques jours plus tard, qu'on avait retrouvé le cadavre de Hammerhead (dont le nom était en fait Benny Laplacata et

qui, croyait-on, était mêlé à des trafics de devises) Kettrick lut avec un sentiment d'exultation les détails ignobles sur cette mort. Il songea que s'il avait désiré une preuve, il en avait là une qui démontrait de façon éclatante l'efficacité de son don.

*

* *

Évidemment, certains problèmes restaient à résoudre. Kettrick avait pensé que la fortune lui viendrait au fur et à mesure que ses facultés se développeraient. Il n'avait qu'à lire dans l'esprit d'un capitaliste quelconque et à suivre les décisions prises par ce dernier. Mais il s'aperçut que pareilles circonstances n'étaient pas fréquentes et le peu qu'il put capter dans ce domaine fut si vague qu'il eut du mal à s'assurer de la valeur de pareilles réflexions. Son propre capital était en outre trop restreint pour qu'il pût se permettre de courir un risque. Mais finalement, un soir, au Harvard Club, où il écoutait la conversation de deux hommes parlant à voix inaudible dans un coin, il obtint ce qui lui parut être des renseignements dignes de foi.

Les deux hommes, anciens camarades de classe et tous deux âgés d'une cinquantaine d'années, s'étaient apparemment rencontrés par hasard au Club et l'un d'eux, un agent de change du Massachusetts, nommé Coby (l'autre s'appelait Bartley Pruitt) essayait désespérément de savoir si les rumeurs concernant la découverte d'un filon d'uranium dans les champs pétrolifères que possédait l'autre dans l'Oklahoma étaient fondées. Il ne posait pas de questions directes, car, bien que les deux hommes eussent été camarades de classe, ils n'avaient jamais été amis. L'autre occupait une situation sociale bien supérieure à celle de Coby, et celui-ci en avait été jaloux autrefois. C'est pourquoi Pruitt, bien qu'il bavardât aimablement en surface, observait en fait le premier avec une malicieuse ironie, se demandant s'il finirait par s'humilier au point de poser carrément la question.

« *Vas-y, demande-le-moi, espèce de petit salaud de snobinard, demande-le-moi donc*, pensait-il avec une telle intensité que Kerrick captait les mots aussi clairement que s'ils avaient été prononcés à haute voix. *Tu verras la réponse – et la partie comique c'est que tu auras bien besoin de cette galette hein !* » Puis ses pensées dérivèrent sans ordre précis, se transformèrent en souvenirs touchant une fille nommée Betty Winthrop et une réunion nocturne où Coby, apparemment, lui avait coupé l'herbe sous le pied.

« As-tu jamais entendu à nouveau parler de cette fille... comment s'appelait-elle donc ? Betty... Betty... ? Tu sais qui je veux dire, Coby ? Celle dont nous nous étions tous les deux entichés, là-bas, pendant un bout de temps ? demandait-il à haute voix, avec une

apparente désinvolture. *Tu me l'as fauchée, à mon nez, à ma barbe, un soir, pendant qu'on dansait à l'hôtel. Bon sang, si j'avais eu un revolver à ce moment-là, je t'aurais descendu, pas de doute !* » Et bien que l'autre se mît à rire d'un rire sonore, il comprit (et Kettrick le comprit aussi par son intermédiaire) que, vieux camarades de classe ou non, il n'aurait pas le renseignement.

Kettrick l'obtint, lui ! Texahoma Oil était le nom de la compagnie en question (« *mon bébé chéri, ma petite Texahoma !* »). L'uranium s'y trouvait, en quantité abondante, et si l'action ne coûtait encore que neuf dollars, c'était par suite de manœuvres combinées habilement par Pruitt, lequel se trouvait justement en ville pour mettre le grappin sur autant d'actions que possible avant que la nouvelle fût connue et que l'inévitable hausse commençât.

Kettrick gagna environ vingt mille dollars dans cette seule affaire, car il plaça tout son capital dans Texahoma – soit neuf mille dollars – et le titre fit plus que tripler pendant les mois qui suivirent. (Pruitt, lui, gagna trois millions de dollars). Mais, une fois sur la bonne voie, Kettrick ne tarda pas à faire fructifier cet argent et, à partir de ce moment-là, son ascension fut extrêmement rapide... mais sans rien d'extraordinaire jusqu'au moment où il tomba amoureux.

À l'époque, il était riche ; riche dans le sens moderne du mot. C'est-à-dire qu'il vivait selon ses moyens (et parfois au-dessus), lesquels augmentaient sans cesse. Il avait depuis longtemps cessé de travailler et habitait un bel appartement meublé où il recevait largement – puisque la seule façon de gagner de l'argent, se disait-il, c'est de fréquenter les gens qui font des affaires. Au cours des dîners qu'il donnait, on pouvait rencontrer un gros entrepreneur de Pittsburg aussi bien qu'un courtier en grains de Chicago.

Évidemment, cette société avait un côté frénétique. On y brassait des affaires rapides qui donnaient de rapides profits, pas toujours dans la plus stricte légalité, et l'argent changeait souvent de mains. Mais c'était un milieu où Kettrick pouvait opérer avec la plus grande facilité et les gens s'émerveillaient de voir la façon presque magique dont il « sentait » une affaire alors qu'elle était encore embryonnaire, et dont il savait en tirer profit. « Il flaire l'argent », disaient ses amis (non, je l'« entends », corrigeait-il mentalement) et il ne tarda pas à passer pour un génie financier dans le milieu qu'il fréquentait.

Le seul inconvénient, c'est qu'en fin de compte il s'ennuyait. C'était également un milieu où les hommes aimaient se vanter de jouir de la vie par tous les pores, mais il découvrit bientôt que leurs plaisirs étaient toujours sur le même modèle : les femmes, le jeu, l'alcool. Évidemment les femmes, qui allaient des cover-girls aux dames du demi-monde, ne manquaient pas de séduction et, surtout sans doute à cause de ses prouesses financières, Kettrick eut plus de succès auprès

d'elles qu'il n'eût jadis osé l'espérer. Mais il ne buvait pas et, par la nature même des choses, il pouvait gagner au jeu quand il voulait, (en fait, il s'obligeait parfois à perdre pour ne pas éveiller les soupçons). Tout cela ne lui donnait aucune satisfaction intérieure. Les cerveaux des hommes ne valaient guère la peine qu'on s'y intéressât ; quant aux femmes, elles ne pensaient qu'à leurs toilettes, aux scandales et aux manœuvres amoureuses. Ce fut sans doute parce qu'il s'ennuyait mortellement qu'il se crut plus tard amoureux.

La femme se nommait Helen Wilson et il s'engagea les yeux bien ouverts – les oreilles aussi – dans cette liaison. Elle, c'était une actrice de second plan qui venait de quitter la télévision pour jouer un petit rôle dans une comédie dont le succès était malheureusement douteux. Mais elle était ambitieuse, ce qui plaisait à Kettrick, car il espérait exploiter cette ambition à son profit. Et bien qu'elle ne fût ni la plus jolie ni la plus intelligente des filles qu'il connaissait, il se dit qu'il préférerait cela. D'abord il était un peu las des créatures simplement séduisantes, et elle avait une espèce de simplicité sereine de l'esprit, une façon un peu vagabonde de grouper ses pensées – de les entremêler lentement, paisiblement, à la manière d'un enfant – qui lui paraissait délicieuse. En outre, son visage un peu large aux pommettes un peu trop hautes avait une douceur qui... bref, cette fille lui plaisait.

Il l'avait rencontrée chez Sardi, à un cocktail assez mélangé et elle lui avait semblé aussitôt ne pas être à sa place et en même temps être parfaitement à son aise. « *Un peu enfantin*, songea-t-elle en le voyant et lui, bien entendu, l'entendait. *Enfantin et content de soi et timide mais sans doute gentil et pour le moment évidemment doit savoir que j'ai entendu parler de lui – plein aux as et pas très beau garçon mais pas très important pour un homme...* » Mais lui ne s'inquiétait pas d'être beau garçon ou non ; il comprit tout de suite que, s'il désirait avoir Helen, il l'aurait. Car Kettrick, du moins en était-il persuadé, avait atteint le sommet de la puissance et il se disait que, connaissant les pensées et les désirs de cette fille, la comprenant vraiment, profondément... comment aurait-il pu ne pas réussir auprès d'elle ? La seule chose à laquelle il n'avait pas songé, peut-être, c'est que les dieux eux-mêmes tombent amoureux.

La cour que fit Kettrick fut, en bien des points, assez inhabituelle, bien qu'elle suivît en grande partie le plan qu'il avait prévu. Aucune femme ne peut tout à fait résister à un homme qui semble anticiper ses moindres désirs et Kettrick non seulement les anticipait, mais les connaissait en détails. « *Voudrais bien dîner en plein air* », songait-elle, par exemple, tandis que, à haute voix, elle acceptait d'aller au restaurant de la ville, et elle ne pouvait manquer d'être flattée lorsqu'il l'emmenait au contraire dîner au bord de l'eau. Il découvrit qu'elle préférerait des cravates plus sombres que celles qu'il portait

généralement et il fut capable de corriger d'autres défauts mineurs qu'il ne connaissait même pas. Peut-être pour rivaliser de désinvolture avec ses associés, il avait pris l'habitude de tirer sa cigarette de sa bouche avec un petit bruit de succion... jusqu'au moment où il entendit Helen se dire un jour, désespérément : « *Mon Dieu, voudrais bien qu'il ne fasse pas ça – tellement vulgaire...* » À la suite de quoi il fit de son mieux pour se corriger.

Ses défauts à elle lui paraissaient charmants. (Elle lui avait donné l'épithète de « gentil » au cours de leur première rencontre et il savait qu'il ne l'était pas ; elle persistait à donner une interprétation indulgente à la plupart de ses actes.) Lorsqu'il finit par la conquérir et qu'elle accepta de l'épouser, Kettrick eut l'impression de se trouver dans une situation idéale. Il avait une femme jeune et jolie (pas trop jolie néanmoins, car il n'avait pas souhaité qu'elle le fût trop, ce qui aurait diminué son importance à lui), charmante, douée, dont il pouvait diriger et contrôler le charme et les dons. Du moins le croyait-il à l'époque. Le fait que les choses aient tourné différemment en dit long non seulement sur l'amour et le mariage, mais sur la nature humaine en général.

*

* *

Car le fait est que l'amour n'ennoblit pas toujours, sauf pour ceux dont l'âme et déjà douée de noblesse. En réalité, l'amour exagère tout et l'homme mesquin, jaloux, méfiant, agressif, verra ces défauts augmenter plutôt que diminuer dans le mariage. En de pareilles circonstances, l'amour lui-même peut devenir une émotion dégradante.

La vérité était que Kettrick s'aperçut qu'il était vraiment amoureux d'Helen – et comme c'était là une éventualité qu'il n'avait pas prévue, il ne s'en rendit pas compte immédiatement. Il savait (comment ne l'eût-il pas su ?) que la jeune femme n'était pas très amoureuse de lui. Elle l'aimait bien. Mais ce mariage avait été surtout pour elle un mariage de raison. La pièce dans laquelle elle jouait tirait à sa fin et elle en avait pour le moment assez de la vie harassante du théâtre ; elle ne savait trop quel parti prendre et, comme la plupart des femmes à un moment quelconque de leur existence, elle estimait qu'il était temps de faire une fin. Tout cela, Kettrick l'avait su, mais ne s'en était pas soucié. Étant lui-même assez cynique, il tolérait chez les autres une certaine dose de cynisme.

Mais tout cela changea. Au fur et à mesure que son amour pour elle augmentait, l'instinct de la possession, déjà fort chez lui, grandit encore, en même temps qu'un sentiment de rancune parce qu'il aimait

plus qu'il n'était aimé. Car il voulait la posséder tout entière, et paradoxalement, le fait de régner en maître sur son esprit comme sur son être physique constituait une autre source d'agacement. Le fait d'être capable, quand il était avec elle, de savoir ses pensées et ses mobiles rendaient pensées et mobiles encore plus indéchiffrables lorsqu'elle était absente. Ce qu'il voulait, c'était qu'elle fût entièrement à sa dévotion, qu'elle s'occupât constamment de lui ; jaloux et soupçonneux, il supporta de moins en moins tout obstacle entre lui et elle. En procédant avec patience, il pouvait avoir un aperçu – une sorte de reflet pour ainsi dire – de ce qu'elle avait fait et pensé pendant ses absences. Mais Helen, bien, entendu, se rebellait contre ces interrogatoires ; ils commencèrent par l'intriguer, puis l'irritèrent et Kettrick s'aperçut, à son grand chagrin, qu'elle avait ; une façon très féminine, se disait-il, de fermer son esprit – la partie essentielle de son esprit – à toute question. Comme on dit, et Kettrick ne s'était jamais rendu compte à quel point c'était là une pénible vérité, elle ne lui accordait que la « moitié de son attention » et bien qu'elle répondît avec assez d'empressement à ses questions, les réponses étaient vagues et décousues.

Il finit par s'apercevoir que le théâtre était le principal obstacle. Bien qu'il l'eût encouragée au début – pensant, stupidement, que son succès à elle en ce domaine pourrait embellir encore leur existence commune – il changea rapidement d'avis. L'ennui, c'était qu'il ne pouvait désavouer ouvertement son attitude première, c'est pourquoi il finit par jouer avec elle au chat et à la souris, l'encourageant à se faire des relations dans le monde du théâtre et, en même temps, faisant tout pour l'en empêcher.

Quant à Helen, elle sentait que quelque chose d'impondérable, mais d'étrange, se tramait autour d'elle. Elle se sentait « cernée », comme elle disait. « Crois-tu que tous les mariages donnent cette impression ? demanda-t-elle une fois à une amie. Cette... je ne sais pas, cette sensation de... d'être enfermée dans une pièce sans air ? » Et, bien qu'elle n'en dît pas un mot à Kettrick (car ils se montraient réticents l'un à l'égard de l'autre : le soupçon engendre le soupçon), cette conversation flottait encore dans son esprit à son retour chez eux, de sorte qu'elle fut assez déconcertée lorsque son mari, interprétant mal sa pensée, lui proposa d'aller passer le week-end en pleine montagne.

Elle avait également l'impression que le destin, ou même une force plus tangible travaillait contre elle. « Tu sais, parfois, il me semble que quelqu'un m'en veut », confia-t-elle un jour à Kettrick. On venait de lui promettre un rôle dans une compagnie de Cape Cod et puis, au dernier moment, on s'était récusé ; et bien que Kettrick prononçât toutes les paroles de consolation voulues, il y avait quelque chose dans

son attitude qui intriguait Helen. Il ne semblait pas sincère, et elle fut encore plus intriguée lorsqu'en cherchant dans le bureau de son mari un crayon bien taillé, elle tomba sur la lettre d'une agence immobilière de Hyannis, confirmant l'annulation de la location d'un cottage qu'ils s'étaient promis de prendre si elle obtenait ce rôle... et la lettre avait été envoyée un jour avant le refus de celui-ci. Kettrick expliqua qu'il avait, antérieurement, engagé des pourparlers en vue de la location d'un autre cottage. Mais en réalité, il savait qu'elle n'aurait jamais le rôle, parce qu'il avait purement et simplement demandé à un ami de demander à un autre ami de donner ledit rôle à une autre actrice... procédé qu'il avait utilisé une ou deux fois dans des circonstances analogues.

Mais cela ne pouvait continuer indéfiniment ainsi. La crise éclata lorsque, de façon tout à fait inattendue, elle reçut une offre pour Hollywood. Il ne s'agissait que d'un seul film, mais avec une option pour d'autres contrats, et le rôle, bien que court, semblait à Helen parfaitement adapté à ses possibilités. Elle était tellement excitée et contente qu'elle se précipita pour aller mettre Kettrick au courant. Il était assis dans son fauteuil et, bien qu'il se forçât à sourire de son enthousiasme, il songeait que cette fois, il aurait du mal à l'empêcher de partir. Puis, à sa grande surprise, il entendit l'esprit de sa femme se mettre l'espace d'un instant à vagabonder.

Elle parlait toujours... sur le hasard, la soudaineté de l'événement (« N'est-ce pas que presque tout est une question de chance ? »), le fait qu'elle avait rencontré Tommy Marshall, qu'elle n'avait pas revu depuis des siècles et qui était devenu un personnage important de Hollywood... et soudain, le voilà qui se souvenait d'elle et lui offrait un rôle dans son prochain film... elle parlait toujours, mais il y eut soudain une espèce de flottement et, en ce bref instant, Kettrick entendit l'esprit d'Helen prononcer faiblement mais distinctement : « *Mais... mais... je le hais !* » d'abord de façon spontanée puis avec une sorte de surprise. « *Je ne sais pas pourquoi mais brusquement, oui, je le hais !* »

Elle ne savait pas ce qu'il avait fait, songea-t-il. Personne ne pouvait le deviner. Mais la petite voix intérieure continua et, lorsqu'il se concentra pour mieux l'entendre, la voix véritable s'affaiblit de plus en plus pour se taire. Il baissa la tête, dans un geste d'impuissance.

Quand il la releva, Helen le regardait avec curiosité :

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon chéri ? » demanda-t-elle.

La femme qu'il aimait – qu'il ne pouvait s'empêcher d'aimer – le regardait avec des yeux innocents et candides.

« Tu n'es pas content ? Ce que je te raconte ne t'intéresse pas ? »

Mais l'autre voix, la voix silencieuse continuait, inexorablement, comme elle le ferait, il le savait, au cours des années à venir :

« *Je te hais je te hais je te hais...* »

Traduit par CATHERINE GRÉGOIRE.

A parable of love.

Tous droits réservés.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

L'HOMME QUI N'OUBLIAIT JAMAIS

Par **Robert Silverberg**

Dans les deux nouvelles précédentes, le pouvoir était dû à une drogue ou à un entraînement systématique. Il se manifestait chez un homme fait, qui avait choisi son destin depuis longtemps et ne pouvait mieux faire que d'amplifier, grâce à un don inattendu, les effets de ses vieilles habitudes.

Voici maintenant l'histoire d'un don de naissance, qui n'en est pas moins vécu comme un destin – parce que celui qui en est gratifié n'est pas comme les autres et doit se résoudre à souffrir ou à dissimuler. Freud a dit que le refoulement est signe de névrose. Il reste que c'est un mécanisme de défense de la personnalité. Celui qui ne peut rien refouler est peut-être condamné à une névrose bien plus profonde encore...

L vit la jeune fille qui attendait dans la file, devant un grand cinéma de Los Angeles ; c'était un matin brumeux ; un mardi.

Elle était mince, petite et pâle, avec des cheveux de lin, et elle semblait être seule. Il se souvenait d'elle, évidemment.

Il savait qu'il commettait une bêtise, mais n'en traversa pas moins la rue en direction de la file d'attente. « Hello ! » dit-il.

Elle se retourna, le regarda fixement et se passa une seconde la langue sur les lèvres. « Je ne crois pas que...

— Tom Niles. Pasadena, Saint-Sylvestre 1955. Vous étiez assise à côté de moi. Ohio a battu Californie, 20 à 7. Vous ne vous rappelez pas ?

— Un match de football. Mais je ne vais jamais... je m'excuse, mais... »

Quelqu'un sortit de la file et s'avança vers Niles avec un air menaçant. Niles n'insista pas. Il eut un sourire contrit.

« Pardonnez-moi, j'ai dû me tromper. Je vous ai prise pour une jeune fille que je connais... une Miss Bette Torrance. Pardonnez-moi. »

Il s'éloigna rapidement... Il n'avait pas parcouru trois mètres qu'il entendit une exclamation de surprise : « Mais je suis Bette Torrance ! » Il poursuivit son chemin.

Évidemment, après vingt-huit ans, j'aurais dû m'en douter, songea-t-il avec amertume. Mais j'oublie toujours le fait essentiel... que si moi je me souviens des gens, ils ne se souviennent pas forcément de moi...

Il tourna d'un pas lourd le coin de la rue et s'engagea dans une artère nouvelle, dont les magasins lui étaient totalement inconnus et que, par conséquent, il n'avait jamais prise auparavant. Son esprit, reprenant son degré d'activité normale encore stimulée par l'incident du cinéma, commença à dévider un rouleau de souvenirs, comme la bonne machine qu'il était.

1^{er} janvier 1955, Rose Bowl Pasadena, Californie G 126 ; chaleur humide ; arrivé au stade à 12 h 03. Seul. Jeune fille à côté de moi portant une robe de coton bleu, des sandales blanches, arborant l'emblème de la Californie du Sud. Lui ai parlé. Nom : Bette Torrance, étudiante à Southern Cal. Avait rendez-vous avec un garçon cloué chez lui par la grippe. Il a insisté pour qu'elle voie le match sans lui. Le siège à côté d'elle était vide. Lui ai acheté un hot-dog. Vingt cents (sans moutarde).

Il y en avait encore bien davantage. Niles se força à ne pas y penser. Il y avait aussi le rapport quasi sténographique de leur conversation, ce jour-là.

« ... J'espère que nous serons vainqueurs. J'ai vu le dernier match que nous avons gagné, il y a deux ans...

— Oui, c'était en 1953. Californie du Sud, 7, Wisconsin, 0... et deux victoires en 1944 contre Washington, en 1945 contre Tennessee...

— Seigneur, vous vous y connaissez en football ! Vous avez appris par cœur la liste des résultats ? »

Et les vieux souvenirs. Le cri ironique de Joe Merritt, en cette chaude journée d'avril 1937 : *Qui es-tu ? Einstein ?* Et Buddy Call déclarant d'un ton acide, le 8 novembre 1939 : *Voici venir Tommy Niles, la machine à calculer humaine ! Ne le ratez pas !* Et la douleur aiguë d'une boule de neige durcie l'atteignant juste au-dessous de la clavicule gauche, une douleur qu'il pouvait évoquer aussi aisément que tous les souvenirs pénibles qu'il portait en lui. Il fit une espèce de grimace et ferma brusquement les yeux, comme si, en cette matinée brumeuse, dans cette rue de Los Angeles, il avait été frappé par cette balle glacée.

On ne le surnommait plus la machine à calculer humaine. Maintenant c'était le magnétophone humain. Les termes de dérision suivaient la marche du progrès. Mais Niles lui-même ne changeait pas. L'Enfant au Cerveau-Éponge était simplement devenu l'Homme au Cerveau-Éponge et il n'avait pas perdu ce don épouvantable.

Son cerveau surchargé lui faisait mal. Il aperçut une petite voiture de sport, jaune, arrêtée à l'autre bout de la rue, la reconnut comme

appartenant à Leslie F. Marshall, 26 ans, blond, yeux bleus, acteur à la télévision, ayant à son actif...

Avec une grimace, Niles coupa le circuit et effaça les détails qui surgissaient dans sa mémoire. Il avait rencontré Marshall, une fois, six mois auparavant, chez un ami commun – un *ancien* ami commun.

Niles avait du mal à garder des amis. Il avait parlé pendant dix minutes peut-être avec l'acteur et il avait enregistré mentalement, comme le reste, cette conversation.

Il était temps de partir, songea Niles. Il habitait depuis dix mois à Los Angeles. Le fardeau des souvenirs accumulés devenait trop lourd. Il saluait trop de gens qui l'avaient oublié depuis longtemps. (Maudite soit mon apparence d'Américain moyen, avec son mètre soixante-dix, ses 70 kilos, ses yeux et ses cheveux bruns, ses traits banals, sans signes particuliers, sauf les cicatrices qu'on ne voit pas, celles de l'âme.) Il envisagea de retourner à San Francisco, puis se ravisa. Il y était allé un an seulement auparavant. Le temps était venu de filer à nouveau vers l'est.

Çà et là, à travers le continent américain, vagabonde Thomas Richard Niles, le Hollandais volant, le Juif errant, le Fantôme du passé, le Magnétophone humain.

Il sourit à un gamin qui lui avait vendu un exemplaire de *l'Examiner*, le 13 mai passé, reçut en retour l'habituel regard étonné, et se dirigea vers le prochain arrêt d'autobus.

Le long voyage de Niles avait commencé le 11 octobre 1929, dans la petite ville de Lowry Bridge, en Ohio. Il était le troisième enfant né de parents apparemment normaux : Henry Niles (né en 1896), Mary Niles (née en 1899). Son frère et sa sœur aînés n'avaient témoigné d'aucune disposition particulière. Lui, si.

Cela commença dès qu'il fut capable de former des mots ; une voisine, assise sous le porche de sa maison, avait jeté un regard dans le jardin où il jouait et s'était exclamée : « Regardez comme il est grand, Mary ! »

Il n'avait pas encore un an. Et il avait répété, exactement sur le même ton : « Regardez comme il est grand, Mary ! »

La chose avait fait sensation, bien qu'il n'eût pas parlé, en fait, mais simplement répété les mots, comme un perroquet.

Il passa ses douze premières années à Lowry Bridge. Plus tard, il se demanda comment il avait pu y demeurer si longtemps.

Il entra à l'école à quatre ans, parce qu'il n'y avait pas moyen de l'en empêcher. Ses camarades avaient cinq ans ou plus ; ils lui étaient physiquement supérieurs, et nettement inférieurs dans tous les autres domaines. Il savait lire ; il savait écrire, bien que ses doigts enfantins eussent du mal à tenir la plume. Et il pouvait se souvenir.

Il se souvenait de tout. Des querelles entre ses parents, dont il était

capable de répéter chaque mot à qui voulait l'entendre, jusqu'au jour où son père menaça de le tuer s'il continuait. Cette menace non plus, il ne l'oublia pas. Il se rappelait les mensonges de ses frère et sœur et se donnait le plus grand mal pour les remettre dans le droit chemin. Puis l'expérience lui apprit à n'en rien faire. Il se rappelait ce que les gens avaient dit et les reprenait lorsque, par la suite, ils déviaient de leurs opinions originales. Bref, il se rappelait TOUT.

Lorsqu'il lisait un livre, le livre s'imprimait en son esprit. Lorsque le professeur posait une question sur la leçon du jour, le bras maigre de Tommy Niles se levait avant même que les autres eussent seulement assimilé la question. Son professeur finit par lui faire comprendre qu'il ne devait pas répondre à *toutes* les questions, même s'il connaissait la réponse. Il y avait vingt autres élèves dans la classe. Eux aussi firent comprendre la même chose à Tom, dans la cour de l'école.

Il gagna le concours de récitation organisé par l'école du dimanche. Barry Harman avait étudié pendant des semaines dans l'espoir de gagner les gants de boxe promis par son père s'il se classait premier, mais lorsque vint le tour de Tommy Niles, il attaqua par... *Au commencement, Dieu créa le Ciel et la Terre*, et continua le texte de la Genèse qu'il aurait probablement achevée jusqu'au bout si l'examineur, suffoqué, ne lui avait pas coupé la parole en le déclarant vainqueur.

Barry Harman n'eut pas ses gants ; ce qui ne l'empêcha pas de pocher l'œil de Tommy.

Il commençait à se rendre compte qu'il était différent des autres. Il lui fallut un certain temps pour s'apercevoir que les gens étaient sans cesse en train d'oublier quelque chose et qu'au lieu de l'admirer, lui, pour sa mémoire phénoménale, ils le haïssaient. Il fut difficile à ce gamin de huit ans de comprendre le pourquoi de cette haine, mais il finit par y arriver et à partir de ce moment, il prit soin de cacher ce don.

Au cours de ses neuvième et dixième années, il s'efforça de devenir un être normal et il y parvint presque ; les autres cessèrent de lui flanquer des raclées après l'école et il obtint quelques carnets médiocres, au lieu des habituelles rangées de 10 sur 10. Oui, il grandissait puisqu'il apprenait à dissimuler. Les voisins poussèrent des soupirs de soulagement : cet infernal Tommy Niles avait cessé de faire des stupidités.

Mais, intérieurement, il demeurait le même. Et il comprit qu'il serait bientôt obligé de quitter Lowry Bridge.

Il connaissait trop bien tout le monde. Dix fois par semaine, il prenait les gens en flagrant délit de mensonge, même Mr. Lawrence, le pasteur, qui avait une fois refusé une invitation chez ses parents en

disant : « Il faut que j'écrive mon sermon pour dimanche », alors que Tommy l'avait entendu dire, trois jours plus tôt, à Miss Emery, sa secrétaire, qu'il avait, sous le coup de l'inspiration, rédigé trois prônes sans désespérer, ce qui allait lui permettre de se reposer un peu pendant le reste du mois.

Ainsi, même Mr. Lawrence mentait. Et il était le meilleur de tous. Quant aux autres...

Tommy attendit d'avoir douze ans ; il était grand pour son âge et se croyait capable de se débrouiller tout seul. Il emprunta vingt dollars à la prétendue caisse secrète, fourrée au fond du placard de la cuisine (et à laquelle sa mère avait fait allusion devant lui, cinq ans plus tôt) et un matin, vers trois heures, il sortit silencieusement de chez lui. Il prit le train de nuit pour Chillicothe. L'aventure commençait...

*

* *

Il y avait une trentaine de personnes dans le car partant de Los Angeles. Niles était assis, seul, dans le fond, sur le siège au-dessus de la roue arrière. Il connaissait le nom de quatre des passagers, mais persuadé qu'eux ne se souvenaient pas de lui, il ne leur adressa pas la parole.

La vie était bien compliquée. Si l'on disait bonjour à quelqu'un qui vous avait oublié, il vous prenait pour un farceur ou un tapeur. Et si vous croisie quelqu'un sans lui parler, croyant à tort qu'il vous avait oublié, alors il vous prenait pour un poseur. Niles oscillait une demi-douzaine de fois par jour entre ces deux extrêmes. Il saluait quelqu'un – comme cette Bette Torrance, mettons – et en recevait un regard indifférent ; ou bien il passait devant quelqu'un, croyant que la personne ne se souvenait pas de lui, et tandis qu'il s'éloignait, il entendait des paroles irritées : « Alors, pour qui diable vous prenez-vous ? »

Il était donc assis seul, ballotté de haut en bas à chaque tour de roue, et la valise qui contenait ses affaires sautait, elle aussi, dans le filet au-dessus de sa tête. C'était un des avantages de son talent : il n'avait pas besoin de prendre grand-chose avec lui. Les livres lui étaient inutiles, une fois qu'il les avait lus, et point n'était besoin d'amasser d'autres choses ; elles lui devenaient vite trop familières.

Il regarda les poteaux indicateurs. Le Nevada, déjà. La fuite lassante, infinie, recommençait.

Il ne pouvait jamais rester longtemps dans la même ville. Il fallait qu'il aille dans un endroit nouveau, où aucun souvenir ne l'accueillerait, ni personne. Au cours des seize années qui s'étaient écoulées depuis son départ de chez lui, il avait parcouru des milliers

de kilomètres.

Il évoqua l'un des emplois qu'il avait occupés.

Il avait été correcteur d'épreuves pour une maison d'éditions de Chicago. Il faisait la besogne de deux hommes. En général, un homme lit le texte manuscrit tandis que l'autre vérifie sur épreuves. Niles avait simplifié cette méthode : il lisait une fois le manuscrit, le savait par cœur, et voyait ensuite sur les épreuves si ça collait. Ce travail lui rapporta 50 dollars par semaine pendant un certain temps, jusqu'au jour où il se remit en route.

Il avait également paru comme phénomène de foire dans un cirque ambulante qui faisait le trajet régulier entre l'Alabama et la Géorgie. Niles avait été vraiment à court d'argent, à l'époque. Il se rappelait comment il avait eu l'emploi : en s'accrochant aux basques du patron du cirque pour le supplier de lui faire faire un essai. « Lisez-moi n'importe quoi, n'importe quoi ! Je me souviens de tout ! » Le patron avait été sceptique mais avait fini par céder lorsque Niles était presque tombé d'inanition dans son bureau. Il lui avait lu un éditorial tiré d'un hebdomadaire local et Niles l'avait répété, mot pour mot. Il eut le poste, 15 dollars par semaine plus la nourriture, et on l'installa dans une petite cabine, sous une banderole où était écrit : « Le Magnétophone humain. » Les gens lui lisaient ou lui disaient quelque chose et il le répétait. Le travail était monotone. Parfois les gens dévidaient des obscénités, et la plupart du temps ils étaient incapables de se rappeler une minute plus tard ce qu'ils venaient de dire. Il resta quatre semaines dans le cirque et, quand il partit, personne ne le regretta beaucoup.

Le car roulait dans la nuit brumeuse. Niles avait eu d'autres situations, parfois bonnes, parfois mauvaises. Aucune n'avait duré très longtemps. Il avait eu aussi des aventurés sentimentales qui n'avaient pas duré longtemps non plus. Toutes les femmes avaient découvert sa mémoire anormale – même celles auxquelles il avait essayé de la cacher – et peu après, elles l'avaient abandonné. Aucune ne pouvait rester avec un homme qui n'oubliait jamais, qui pouvait toujours retirer du réservoir de son cerveau les erreurs commises par vous la veille et vous les jeter à la figure. Un homme doué d'une mémoire parfaite n'est pas apte à vivre au milieu d'êtres humains imparfaits.

Oublier, c'est pardonner, se dit-il. Le souvenir des injures et des torts s'efface, on recommence à zéro. Mais lui, qui n'oubliait jamais rien, ne pouvait pas pardonner.

Il ferma les yeux un instant et appuya sa nuque contre le siège en cuir dur. Le rythme régulier de la voiture le berça et il s'endormit. Le sommeil donnait le repos à son esprit : il ne rêvait jamais.

À Salt Lake City, il descendit, la valise à la main, et suivit la première direction qui s'offrit à lui. Il n'avait pas voulu aller plus loin.

Tout son argent se montait à soixante-trois dollars et il fallait les faire durer.

Il trouva un emploi de plongeur dans un restaurant, y resta assez longtemps pour économiser cent dollars et repartit, cette fois par auto-stop, en direction de Cheyenne. Là il demeura un mois, puis prit le car pour Denver et de Denver, pour Wichita. De Wichita à Des Moines... etc. jusqu'à Indianapolis. Ces pérégrinations n'avaient rien de nouveau pour lui. Il fêta mélancoliquement ses vingt-neuf ans, seul, dans une pension de famille d'Indianapolis, un jour pluvieux d'octobre, et pour se remonter un peu le moral, il évoqua les souvenirs de son quatrième anniversaire... l'un des rares jours vraiment heureux de son existence.

Tout le monde était là, ses parents, ses camarades, son frère Hank qui, à huit ans, avait déjà l'air solennel, et sa sœur Marian. Il y avait eu des bougies, des cadeaux, des gâteaux, du punch. Mrs. Heinsohn ; la voisine, avait déclaré : « C'est déjà un petit homme ! » et ses parents l'avaient regardé d'un air épanoui. On avait chanté, on s'était bien amusé. Après, lorsque le dernier jeu avait été joué et le dernier cadeau admiré, que les enfants étaient repartis, les grandes personnes avaient fait cercle et parlé du nouveau Président et de toutes les choses étranges qui se passaient dans le pays.

Et le petit Tommy, assis au milieu du plancher, avait écouté, enregistrant chaque mot, et rayonnant de bonheur parce que, ce jour-là, personne ne lui avait fait de la peine. Il alla se coucher, tout joyeux.

Niles évoqua deux fois cette petite fête, comme un vieux film qu'il aurait aimé : la bande ne s'abîmait jamais, l'enregistrement était aussi net qu'au premier jour. Il avait encore dans la bouche le goût douceâtre du punch, il revivait la chaleur de cette journée où, une fois n'est pas coutume, les autres lui avaient permis d'être heureux.

Finalement, il laissa s'estomper cette vision joyeuse et se retrouva seul, dans une minable chambre meublée d'Indianapolis, par un après-midi sans soleil.

Joyeux anniversaire, songea-t-il amèrement. Joyeux anniversaire !

Il fixa le mur verdâtre où une médiocre reproduction d'un Corot pendait de guingois. « J'aurais pu être une personnalité, se dit-il, une des merveilles du monde. Et je ne suis qu'un phénomène obscur, qui gîte dans des chambres sur cour, et je n'ose pas faire savoir au monde ce dont je suis capable. »

Il pécha dans sa mémoire et en tira la *Neuvième Symphonie* de Beethoven, telle qu'il l'avait entendue, dirigée par Toscanini, à Carnegie Hall, un jour où il était de passage à New York. L'interprétation avait été bien meilleure que celle enregistrée sur disque, mais aucune bande sonore ne l'avait captée, cette fois-là ; ce miracle s'était évanoui aussi définitivement qu'une flamme que l'on a

soufflée, mais il vivait encore dans le cerveau d'un être humain. Niles n'avait rien oublié : le fracas majestueux des timbales, la résonance des bassons introduisant la grande mélodie du final, et même le *couac* du cor d'harmonie qui avait dû tellement exaspérer le maestro, la toux agaçante d'un homme au premier balcon au moment le plus exquis de l'*adagio*, le craquement des chaussures de Niles lorsqu'il s'était penché en avant...

Oui, c'était bien de la « haute fidélité ». Il y a des compensations, songea-t-il. Mais de quel prix je te paie, ô Beethoven !

Trois mois plus tard, il arriva dans la petite ville, par une nuit froide et sans lune de janvier ; le vent d'hiver soufflait du nord, pénétrant le mince pardessus de Niles et faisant de la valise légère un fardeau pour ses mains dégantées, engourdies de froid. Il n'avait pas eu l'intention de venir dans cette ville ; mais c'était un cas de force majeure, car il n'avait plus un sou. Son objectif c'était New York, où il pourrait vivre anonymement pendant des mois, où personne ne se formaliserait s'il oubliait de saluer quelqu'un dans la rue ou si, au contraire, il abordait quelqu'un qui ne se souvenait plus de lui.

Mais New York était encore à des centaines de kilomètres et semblait inaccessible, en cette nuit de janvier. Niles aperçut une enseigne : BAR. Il s'avança vers les lettres en néon. Il buvait rarement, mais il avait besoin de sentir la chaleur de l'alcool et peut-être le patron embaucherait-il un aide ; ou peut-être aurait-il une chambre à louer pour les quelques dollars que Niles possédait encore.

Il y avait cinq hommes dans le bar, des conducteurs de camions, à en juger par leur aspect. Niles posa sa valise près de la porte, frotta ses mains glacées et exhala un petit nuage blanc. Le patron l'accueillit cordialement :

« Fait plutôt frisquet, hein ? »

Niles grimaça un sourire.

« Je ne peux pas dire que j'étouffe. Donnez-moi quelque chose de chaud. Un grog avec double ration de rhum. »

Cela lui coûterait environ 90 cents. Il avait en poche 7 dollars et 34 cents.

Il prit dans ses mains le verre brûlant, but lentement, laissant l'alcool lui imprégner le gosier. Il songea à l'été au cours duquel il avait passé une semaine à Washington, une semaine torride – 35° à l'ombre – et ce souvenir l'aida à surmonter les effets psychologiques du froid.

Son corps se détendit, se réchauffa. Derrière lui, une discussion allait bon train.

« ... Je te dis que Joe Louis a réduit Schmeling en bouillie la seconde fois. Il l'a mis K.O. au premier round !

— Je te dis que non ! Louis l'a envoyé dans le cirage au quinzième

round seulement, à la seconde reprise.

Il me semble que...

— Bon, je te parie 10 dollars. » L'autre se mit à rire.

« Je ne veux pas prendre ton fric si facilement, mon vieux. Tout le monde sait qu'au premier round...

— Dix dollars, je te dis. »

Niles se retourna. Deux camionneurs, gaillards robustes en veste de cuir, se tenaient nez à nez. Automatiquement, Niles se souvint : *Louis avait mis Max Schmeling K.O., au premier round, au Yankee Stadium de New York, le 22 juin 1938.*

Il ne s'était jamais intéressé aux sports et surtout pas à la boxe, mais il avait jeté une fois les yeux sur un almanach sportif qui donnait la liste des combats remportés par Joe Louis.

Il regarda distraitemment le plus costaud des deux hommes poser un billet de dix dollars sur le comptoir. L'autre fit de même. Puis le premier se tourna vers le barman :

« Toi qui es malin, dis-moi qui a raison de nous deux ? »

Le barman était un petit homme d'un certain âge, au crâne dégarni, aux yeux sans expression. Il se mordit un instant les lèvres, haussa les épaules et finit par répondre :

« Difficile de se rappeler. Y a bien vingt-cinq ans de ça ? »

Vingt, corrigea mentalement Niles.

« Voyons, reprit le barman. Il me semble bien pourtant... Oui, oui. Il a fallu quinze rounds et les juges ont donné la victoire à Louis. Je me rappelle que ça a fait un raffut de tous les diables : les journaux ont dit que Joe aurait dû le démolir bien plus vite que ça. »

Un sourire de triomphe apparut sur le visage du gros camionneur. Il empocha lentement les deux billets de 10 dollars.

L'autre homme se mit à brailler :

« Hé ! Vous avez arrangé ça à l'avance, tous les deux ! Je sais fichtrement bien que Louis a mis l'Allemand K.O. au premier round.

Tu as entendu ce que le gars a dit. L'argent est à moi.

— Non », dit soudain Niles d'une voix paisible qui sembla pourtant résonner à travers la salle.

Mais tais-toi donc ! se disait-il fiévreusement. *Ça ne te regarde pas ! Ne t'en mêle pas.*

Mais c'était trop tard.

« Qu'est-ce que vous dites ? demanda celui qui avait perdu les dix dollars.

— On vous a eu. Louis a bien gagné le combat en un round. C'était le 22 juin 1938, au Yankee Stadium. Le barman confond avec le match Arturo Godoy, qui a duré quinze rounds. C'était en 1940.

— Ah ! j'en étais sûr ! Rends-moi mon argent ! » Mais l'autre homme, sans prêter attention à cette injonction, s'était tourné vers

Niles. Il avait un visage froid et des épaules carrées et déjà ses poings se crispaient.

« Tu fais le malin, hein ? Tu es un expert en boxe ?

— Non. Il me déplaisait simplement de voir quelqu'un se faire rouler », déclara Niles avec obstination. Il savait ce qui l'attendait. Le camionneur avançait vers lui du pas mal assuré d'un ivrogne. Le barman s'était mis à glapir ; les autres s'écartaient déjà.

Le premier coup atteignit Niles dans les côtes. Avec un grognement de douleur, il recula en chancelant, mais l'autre le saisit à la gorge et le gifla par trois fois. Il entendit vaguement quelqu'un crier : « Eh, lâche-le ! Il n'a rien fait de mal ! Tu veux le tuer ? »

Une dégelée de coups le fit se plier en deux ; son œil droit se mit à enfler : un poing s'écrasa dans son épaule gauche. Il tournoya et fit quelques pas à l'aveuglette, sachant que son cerveau enregistrerait pour toujours chaque seconde de ce supplice.

À travers ses yeux mi-clos, il vit des hommes s'efforcer de maîtriser le forcené. L'homme se débattait et envoya un dernier coup de pied dans l'estomac de Niles. Finalement, les autres l'entraînèrent.

Niles demeura seul au milieu de la salle, s'efforçant de rester debout et de résister à la douleur qui le poignardait dans tout le corps.

« Vous vous sentez mieux ? demanda une voix compatissante. Ces types-là sont des brutes. Faut pas s'occuper d'eux.

— Ça va, dit Niles péniblement. Laissez-moi... reprendre... mon souffle.

— Asseyez-vous, et buvez quelque chose de chaud. Cela vous ravigotera.

— Non, dit Niles (*Je ne peux pas rester là. Il faut que je parte.*) Je me sens mieux », murmura-t-il sans conviction. Il prit sa valise, serra son manteau autour de lui et sortit du bar à pas lents.

Il n'avait pas fait cinq mètres que la douleur devint intolérable. Il s'affaissa brusquement et tomba, face en avant, dans la nuit, sentant la terre gelée contre sa joue. Il essaya vainement de se relever. Il demeura là, à se rappeler toutes les souffrances de sa vie, les coups, les cruautés et quand le poids des souvenirs devint trop lourd, il perdit connaissance.

*

* *

Le lit était chaud, les draps propres et frais. Niles revint lentement à lui, éprouva un instant une sensation de dépaysement, puis son infailliable mémoire lui fournit tous les détails sur l'incident et il comprit qu'il était à l'hôpital.

Il essaya d'ouvrir les yeux ; l'un, tuméfié, demeura fermé, mais les

paupières de l'autre s'entrouvrirent.

Il était dans une petite chambre – pas celle d'un hôpital ultra-moderne de grande ville, mais dans celle d'une clinique modeste de province, avec un plafond à moulures et des rideaux de macramé à travers lesquels filtrait le soleil de l'après-midi.

Ainsi on l'avait trouvé et transporté à l'hôpital. Heureusement, car il aurait pu mourir dehors, dans la neige. Mais quelqu'un avait alerté l'hôpital. Ce n'était pas souvent que son prochain s'était donné le mal de lui venir en aide ; la façon dont il avait été traité la veille, dans le bar – était-ce la nuit dernière ? – était typique du comportement des êtres humains à son égard. En vingt-neuf ans, il n'avait pas entièrement réussi à apprendre l'art du camouflage et de la dissimulation et il en avait subi les conséquences. Il avait tant de mal à se rappeler – lui qui n'oubliait rien – que les autres ne lui ressemblaient pas et qu'ils lui en voulaient d'être différent.

Il se tâta les côtes avec précaution. Non, aucune ne semblait être brisée ; des contusions seulement.

D'ici un jour ou deux, on le laisserait sans doute repartir.

Une voix joyeuse s'exclama :

« Ah ! vous êtes réveillé, Mr. Niles ! Vous vous sentez mieux ? Je vais vous faire du thé. »

Il leva les yeux et ressentit une sorte de pincement au cœur. C'était une infirmière d'une vingtaine d'années, une novice, peut-être, avec des cheveux blonds bouclés et de grands yeux bleu clair. Le sourire qu'elle adressait à Niles n'était pas simplement professionnel.

« Je suis Miss Carroll, votre infirmière de jour. Tout va bien ?

— Oui, dit Niles d'un ton hésitant. Où suis-je ?

— À l'hôpital général du district. On vous a amené hier soir, tard... Vous avez dû être attaqué et abandonné près de la Nationale 32. Une chance que Mark McKenzie soit allé promener son chien. » Elle le considéra gravement. « Vous vous rappelez ce qui vous est arrivé ? Je veux dire... le choc... entraîne parfois... l'amnésie. »

Niles se mit à rire.

« Rien à craindre de ce côté-là. Je suis Thomas Richard Niles. Et je me rappelle fort bien ce qui s'est passé. Je suis très esquiné ?

— Contusions superficielles, léger choc nerveux, début de gelure. Vous serez vite sur pieds. Le docteur Hammond va vous faire passer un examen général lorsque vous aurez mangé. Je vais vous apporter du thé. »

Niles regarda la fine silhouette disparaître dans le couloir.

Charmannte fille, se dit-il, jolis yeux, alerte, vivante.

Le vieux cliché : le malade qui s'éprend de son infirmière. Mais elle n'est sûrement pas pour moi, hélas !

Brusquement la porte se rouvrit et la jeune fille réapparut

apportant le thé.

« J'ai une surprise pour vous, Mr. Niles. Vous ne devinerez jamais... Une visite. Votre mère.

— Ma mère !

— Elle a lu un petit entrefilet sur vous dans le journal local. Elle attend dehors. Il paraît qu'elle ne vous a pas vu depuis seize ans ! Je vous l'envoie tout de suite ?

— Oui », dit Niles d'une voix sans expression. L'infirmière repartit.

« Mon Dieu ! songeait-il. Si j'avais su que j'étais si près de la maison ! Je n'aurais jamais dû revenir en Ohio ! »

La dernière personne qu'il voulait voir, c'était sa mère, la femme qui l'avait mis au monde. Il se mit à trembler sous les couvertures. Le plus ancien et le plus terrible de ses souvenirs surgit de la sombre forteresse psychique où il croyait l'avoir emprisonné à jamais. Le passage soudain de la chaleur au froid, des ténèbres à la lumière, la claque sèche d'une lourde main sur ses fesses, la douleur crucifiante de savoir qu'il avait quitté son refuge, qu'à présent, il était... *vivant*.

Ce cri déchirant du nouveau-né résonna à nouveau en son esprit. Il ne pouvait oublier l'instant de sa naissance. Et sa mère était, songeait-il, la dernière personne qu'il pouvait absoudre puisqu'elle l'avait jeté dans cette existence exécration.

Il redoutait le moment où...

« Hello, Tom. Il y a bien longtemps... »

Seize années avaient creusé des rides dans le visage maternel, rendu les joues plus flasques, les yeux bleus moins vifs, fait grisonner les cheveux bruns. Elle souriait. Et Niles constata, à son propre étonnement qu'il souriait à son tour.

« Maman !

— J'ai lu dans le journal qu'on avait transporté à l'hôpital un homme d'une trentaine d'années appelé Thomas Richard Niles. Alors, je suis venue voir si c'était toi. Et c'était bien toi ! »

Un mensonge lui vint à l'esprit, et il ne le repoussa pas, car c'était un pieux mensonge.

« J'allais chez nous. Par auto-stop. Mais il m'est arrivé un petit ennui en route.

— Je suis heureuse que tu te sois décidé à revenir, Tora. Je suis si seule depuis la mort de ton père. Hank est marié, Marian aussi... Cela me réchauffe le cœur de te revoir. Je n'osais plus l'espérer. »

Il se demandait pourquoi la présence de sa mère ne soulevait en lui aucune haine, mais une joie sincère. Lui aussi était heureux de la revoir.

« Comment as-tu été... toutes ces années, Tom ? Ça n'a pas dû être facile. Je le vois à ton visage.

— Non, ça n'a pas été facile. Tu sais pourquoi je me suis enfui ? »

Elle inclina la tête :

« À cause de ta mémoire. Tu n'oublies jamais rien. Ton grand-père était comme ça aussi.

— Mon grand-père ! Mais...

— Tu tiens cela de lui. Je ne te l'ai jamais dit. Il ne s'entendait pas très bien avec nous. Il a quitté maman quand j'étais toute petite et je n'ai jamais su ce qu'il était devenu. Alors j'ai toujours pensé qu'un jour, tu disparaîtrais comme lui. Mais toi, tu es revenu. Es-tu marié ? »

Il secoua la tête.

« Tu devrais y songer, Tom. Tu vas avoir trente ans. »

La porte s'ouvrit et un médecin à l'air compétent apparut.

« Il faut vous en aller, maintenant, Mrs. Niles. Vous pourrez le revoir plus tard. Je vais l'examiner puisqu'il a repris connaissance.

— Oui, docteur. » Elle lui sourit, puis sourit à son fils. « À bientôt, Tom.

— Au revoir, maman. »

Il s'adossa à son oreiller, fronçant les sourcils, tandis que le docteur le palpait sur toutes les coutures.

Je ne déteste pas ma mère. Il éprouvait une surprise heureuse et songeait qu'il aurait pu rentrer chez lui depuis longtemps. Il avait changé intérieurement, sans s'en apercevoir.

S'enfuir était la première phase du processus de croissance, une phase nécessaire. Mais revenir plus tard était le signe de la maturité. Il était revenu. Et il comprenait brusquement que pendant toute sa dure vie d'adulte, il s'était conduit comme un enfant.

Il possédait une faculté immense et terrible, trop grande pour lui, jusqu'alors. Se prenant pour une victime, il avait refusé d'admettre les défaillances des autres et eux s'étaient vengés en le haïssant. Mais il ne pouvait pas s'enfuir toute sa vie. Le temps était venu de grandir assez pour s'assimiler ce pouvoir, d'apprendre à vivre avec lui au lieu de gémir et de se torturer volontairement.

Le temps était venu. Bien tard.

Son grand-père avait eu ce don. On ne le lui avait jamais dit. Ainsi c'était héréditaire. S'il avait des enfants, eux non plus n'oublieraient jamais.

Ou ce don sautait-il une génération ? Était-il lié au sexe, comme l'hémophilie qui est transmise par les femmes ? Peu importait : il fallait apprendre la façon dont cette faculté se transmettait et la manière d'en tirer parti.

Ce qui importait, c'était que ce don ne mourrait pas avec lui. D'autres, moins susceptibles, moins sensibles que lui, lui succéderaient, qui sauraient évoquer de A à Z une symphonie de Beethoven ou une conversation vieille de dix ans. Pour la première fois depuis l'anniversaire de ses quatre ans, il ressentit une étincelle de

joie. Le temps des pérégrinations était terminé. Il était rentré chez lui. *Si j'apprends à supporter les autres, peut-être apprendront-ils à me supporter.*

Il évoqua tout ce qui lui manquait : une femme, une maison, des enfants...

« ... Quelques jours de repos, beaucoup de boissons chaudes et il n'y paraîtra plus, Mr. Niles, dit le docteur. Désirez-vous quelque chose ?

— J'aimerais voir l'infirmière, Miss Carroll. »

Le docteur sourit et sortit. Niles attendit, tout à sa joie d'avoir dépouillé le vieil homme. Il brancha son cerveau sur le troisième acte des *Maîtres Chanteurs* et laissa la musique allègre et vibrante couler en lui comme une onde chaude.

Lorsque la jeune fille entra dans la pièce, il, souriait, se demandant par quelles paroles il allait entrer en matière.

Traduit par CATHERINE GRÉGOIRE.

The man who never forgot.

© The magazine of Fantasy, 1957.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction

LA FIN DU VOYAGE

Par Poul Anderson

Au point où nous en sommes, une constatation s'impose : le pouvoir fait de celui qui en est affligé un solitaire endurci – et généralement un désespéré.

Voici maintenant l'oiseau rare, le merle blanc – le phénomène qui rencontre l'âme-sœur. Enfin un confident digne de ce nom, capable de tout comprendre et de tout partager ! Sauf si la solitude n'est pas imposée du dehors, mais assumée du dedans...

*L*ES honoraires du médecin & les pincements dans la poitrine mais ce ne doit pas être grave peut-être une indigestion & le dîner d'hier soir & Audrey qui me faisait de l'œil & comment diable un homme peut-il savoir & peut-être que je peux essayer de trouver & j'aurai l'air d'un ballot si elle ne...

...d'un fichu idiot & il y a des gens à qui on ne devrait pas donner le permis de conduire & d'accord l'examineur a été chic avec moi aussi mais je n'ai pas encore eu d'accident grave & bon sang de bon sang avouons-le j'ai la trouille de conduire & les autobus ne valent rien & devant à trois pas un homme à chapeau vert & bon sang j'ai passé le signal rouge...

En quinze ans, on s'y habitait, plus ou moins. On pouvait marcher dans la rue et garder ses pensées pour soi tandis que la marée de voix informulées ne restait qu'un murmure confus dans un coin du cerveau. Bien sûr, de temps en temps, on ressentait quelque chose de très néfaste, qui se dressait sous votre crâne et hurlait à votre adresse.

Norman Kane, qui était venu ici par amour d'une fille qu'il n'avait jamais vue, arriva au coin des rues de l'Université et de Shattuck au moment même où le signal passa au rouge. Il s'immobilisa, prenant une cigarette entre ses doigts jaunis de nicotine, tandis que la circulation s'écoulait sous ses yeux.

C'était un moment peu favorable, 4 h 30 de l'après-midi, alors que tous les systèmes nerveux ébranlés de fatigue se précipitaient vers la maison, haïssant toutes les autres choses allant à pied ou sur roues. Il

aurait peut-être mieux fait de rester dans le bar, un peu plus bas dans la rue. Il y faisait frais, dans une pénombre agréable, le barman avait l'esprit engourdi d'une douce somnolence, et Kane aurait pu effacer de sa conscience la présence de la femme.

Non, peut-être pas. Une fois que la ville vous avait mis les nerfs à vif, comment résister aux ordures charriées par certains cerveaux ?

Bizarre, songeait-il, que les plus raffinés à l'extérieur fussent le plus souvent les plus terriblement pervers à l'intérieur ! Ils n'auraient jamais la moindre idée de se mal conduire en public, mais juste au-dessous du niveau de la conscience... Mieux de ne pas y penser, mieux de ne pas se rappeler. Berkeley était en tout cas préférable à San Francisco ou Oakland. Plus la ville était grande, plus elle semblait renfermer de mal, à trois centimètres sous l'os frontal des gens. New York était pratiquement inhabitable.

Il y avait un jeune homme qui attendait près de Kane. Une fille arriva sur le trottoir, jolie, avec de longs cheveux blonds et un corsage bien rempli. Kane l'observa distraitement : oui, elle avait un appartement privé, qu'elle avait soigneusement choisi parce que le concierge était tolérant. La pensée de luxure fit tressauter les nerfs du jeune homme. Il suivit la fille des yeux, et elle passa... comme un simple mouvement harmonieux.

Dommage. Ils auraient pu prendre du plaisir ensemble. Kane gloussa intérieurement. Il n'avait rien contre l'honnête désir, du moins pas dans son esprit conscient et libéré ; il ne pouvait rien contre un certain degré de puritanisme dans son subconscient. Seigneur ! Il était impossible d'être à la fois télépathe et prude. La vie des gens, c'était leur affaire, tant qu'ils ne faisaient pas trop de mal aux autres.

...l'ennui, songea-t-il, c'est qu'ils me font du mal – mais je ne peux pas le leur dire – ils me mettraient en morceaux et me piétineraient ensuite – le gouvernement (l'armée) ne voudrait pas que vive un homme capable de lire ses secrets – mais leur colère à base de peur ne serait qu'un caprice d'enfant à côté de la furie aveugle de l'homme du commun (père attentif bon mari honnête travailleur patriote ardent) dont on connaîtrait les péchés secrets – on peut parler à un prêtre ou à un psychiatre parce que ce ne sont que des mots et qu'il ne vit pas vos échecs avec vous...

Le signal passa au rouge et Kane entreprit de traverser. C'était une claire journée d'automne – non que cette région eût des saisons nettement tranchées – mais un jour frais et ensoleillé avec une petite brise qui venait de l'eau. À quelques rues de distance, les terrains de l'Université faisaient une oasis de verdure bien entretenue devant les collines brunies.

...écorché vif & brûlé brûlé brûlé la chair pourrissante décomposée & les os les os blanchis durs propres qui sortent gwtjklfmx...

Kane s'arrêta pile. Dans son vertige, il sentait que sa chemise était

inondée de sueur.

Et l'homme qui venait de le croiser avait l'air tellement ordinaire !

« Hé là, mon gars, réveille-toi ! Tu veux te faire écraser ? »

Kane reprit le contrôle de lui-même et acheva de traverser, la rue. Il y avait un banc à l'arrêt de l'autobus et il s'y laissa tomber en attendant que son tremblement s'arrête.

Il y avait des pensées insupportables.

Il connaissait un moyen de se remettre. Il repensait au père Schliemann. L'esprit du prêtre avait été comme un puits, un puits profond sous des arbres mouchetés de soleil, dont la surface était égayée de quelques feuilles aux teintes automnales... mais l'eau en avait un goût minéral acide, un parfum de terre vivante. Il avait souvent cherché refuge près du père Schliemann, en ces jours de sa puberté, quand ses facultés télépathiques avaient commencé à s'éveiller. Depuis lors, il avait trouvé des esprits sains, des esprits heureux, mais aucun qui fût aussi serein, aussi vigoureux sous sa gentillesse.

« Je ne veux pas que tu tournes autour de ce papiste, fils, tu m'as compris ? » C'était son père, l'homme maigre et implacable qui portait toujours une cravate noire. « Avant de t'en apercevoir, tu en seras à adorer des idoles sculptées, tout comme lui.

— Mais ce ne sont pas... »

Les oreilles lui sifflaient encore de la gifle qu'il avait reçue.

« Monte dans ta chambre ! Tu ne redescendras pas avant demain matin. Et d'ici là tu m'auras appris par cœur deux chapitres de plus du *Deutéronome*. Peut-être que cela t'apprendra ce qu'est la vraie foi chrétienne. »

Kane eut un sourire amer et alluma une nouvelle cigarette au mégot de la précédente. Il savait qu'il fumait trop. Et il buvait... mais pas trop. Ivre, il restait sans défense devant les assauts de pensées atroces.

Il avait dû s'enfuir du foyer paternel à l'âge de quatorze ans. La seule alternative eût été le conflit ouvert et en conclusion la maison de correction. Évidemment, cela l'avait éloigné du même coup du père Schliemann, mais comment diable un adolescent sensible eût-il pu cohabiter avec le cerveau de son père ? Les psychologues admettaient-ils à présent qu'on pût être à la fois sadique et masochiste ? Kane *savait* que ce double type existait.

Dieu merci la portée télépathique extrême n'était que de quelques centaines de mètres. Et un gamin qui lisait dans les pensées n'était pas tout à fait sans ressources ; il pouvait éviter les autorités aussi bien que les pires horreurs de la pègre. Il pouvait trouver un couple convenable, d'âge moyen, à l'autre bout du continent, et se faire adopter.

Kane se secoua et se releva. Il jeta sa cigarette à terre et l'écrasa sous son talon. Un millier d'exemples lui disaient l'obscur symbolisme sexuel que comportait cet acte, mais bon sang... c'était également une méthode pratique. Les armes à feu aussi sont phalliques, mais il y a des moments où on en a besoin.

Les armes : il ne put s'empêcher de faire la grimace en se rappelant qu'il avait fui la conscription en 1949. Il avait assez voyagé pour savoir que son pays valait la peine d'être défendu. Mais il n'avait pas eu de difficulté à circonvier le psychiatre et à se faire noter comme un psychonévrosé incurable... ce qu'il serait immanquablement devenu après deux ans passés parmi des hommes aux désirs réfrénés. Il n'avait pas eu le choix, mais il ne pouvait s'empêcher d'éprouver un sentiment de déchéance... *ne péchons-nous pas tous (absolument tous) y a-t-il une seule créature humaine qui n'ait pas son fardeau de honte ?...*

Un homme sortait du drugstore, près de lui. Kane lui fouilla l'esprit, par oisiveté. On pouvait pénétrer profondément dans le moi d'un autre quand on le voulait ; d'ailleurs, on ne pouvait se retenir. Il était impossible de capter seulement des pensées formulées : l'organisme est trop étroitement intégré. La mémoire n'est pas un simple classeur, mais bien un processus continu au-dessous du niveau de la conscience ; en quelque sorte, on revit sans cesse tout son passé. Et plus le souvenir renferme de charge émotive, plus il irradie puissamment.

L'étranger s'appelait... peu importe. Sa personnalité était comme une signature inimitable, au même titre que ses empreintes digitales. Kane avait pris l'habitude de considérer les gens comme un symbole topographique multidimensionnel ; leur nom n'était que jargon arbitraire.

L'homme était professeur adjoint d'anglais à l'université. Âgé de 42 ans, marié, trois enfants, faisant des versements sur le prix d'une maison à Albany. Un type sobre et régulier, mais sociable, aimé de ses collègues, prêt à venir en aide à ses amis. Il pensait à ses cours du lendemain, avec des idées sous-jacentes relatives à un film qu'il désirait voir et un courant profond de peur d'avoir un cancer, en dépit de ce que disait le médecin.

Enfouie plus profondément, la liste de ses crimes secrets. Dans l'enfance : il avait tourmenté un chat, il avait eu des appétits œdipiens bien dissimulés, il s'était masturbé, il avait commis de petits larcins... comme tout le monde. Plus tard : il avait triché à plusieurs examens, il avait fait une ridicule tentative avec une fille, sans résultat parce qu'il était trop nerveux, une fois il avait pris place dans une queue à une cafétéria et s'était fait expédier au bout avec une observation sèche (et Dieu soit loué, Jim, qui en avait été témoin, habitait maintenant Chicago)... Encore plus tard : des souvenirs pénibles de borborygmes

stomacaux incontrôlables à un dîner officiel, une femme dans une chambre d'hôtel un soir de congrès, une lâcheté, il avait laissé renvoyer le vieux Carver parce qu'il n'avait pas eu le courage de protester devant le doyen... Et pour le présent : le petit dernier était méchant, geignard, morveux, mais on ne peut pas montrer ce qu'on pense réellement, seul dans son bureau il lisait Rosamond Marshall, il tripotait de jeunes seins sous des pull-overs serrés, il y avait les rivalités académiques mesquines, il avait donné une bonne note imméritée au jeune Simonson parce que ce garçon était si beau, il était pris de panique honteuse et de sueurs la nuit quand il pensait à la mort qui supprimerait sa conscience...

Et après ? C'était un brave homme, ce professeur adjoint, bon et honnête, et ses conflits eussent dû rester entre lui et l'Ange de Justice. Peu de ses pensées s'étaient traduites en actes, et peu le feraient. Qu'il s'en charge tout seul. Kane cessa de se concentrer sur lui.

Le télépathe était devenu indulgent. Il attendait peu de chose de chacun ; personne n'était conforme à son masque, sauf peut-être le père Schliemann et quelques rares autres... et c'étaient encore des humains, avec les faiblesses humaines, la seule différence étant qu'ils avaient trouvé la paix. C'était la teneur émotive sous-jacente de culpabilité qui effarouchait Kane. Dieu savait qu'il ne valait pas mieux lui-même. Il était pire, peut-être, seulement c'était sa vie qui l'y avait poussé. Si l'on éprouvait un instinct sexuel normal, par exemple, mais qu'on ne puisse pas partager au sens propre du mot les pensées d'une femme, la vie devenait une succession de brèves rencontres ; il n'y avait pas d'autres recours, même si la formation austère de l'enfance continuait à protester.

« Excusez-moi, auriez-vous du feu ? »... *Lynn est morte je n'arrive pas encore à comprendre que je ne la verrai plus jamais & finalement on vit à la petite semaine mais ce qu'on fait entre-temps comment on passe les soirées solitaires...*

« Certainement. »... *peut-être que c'est le pis : partager les peines sans pouvoir les soulager et ne pouvoir que donner du feu pour allumer une cigarette...*

Kane remit les allumettes dans sa poche et se dirigea vers l'université, faisant de nouveau halte à Oxford Street. Deux vastes bâtiments se dressaient à gauche ; d'autres se distinguaient devant et à droite, à travers un écran d'eucalyptus. Le soleil et l'ombre se partageaient la pelouse. Dans l'esprit d'un étudiant qui passait il lut où se trouvait la bibliothèque. Une grande bibliothèque... peut-être renfermait-elle une indication, enfouie dans les classeurs de périodiques. Il avait déjà trouvé le prétexte pour obtenir la permission d'y fureter : un jeune auteur qui faisait des recherches pour son prochain roman.

En traversant Oxford Street, Kane sourit intérieurement. Écrire était vraiment la seule occupation possible : il pouvait habiter la campagne et se tenir loin de l'insistance compacte de l'esprit de ses contemporains. Et avec ses moyens d'investigation sur l'âme humaine, cinq minutes passées à un coin de *vue* lui fournissaient une douzaine d'intrigues et il y gagnait largement sa vie. La seule difficulté était d'éviter la publicité, les convocations chez les éditeurs à New York, les séances d'autographes, les thés littéraires... tout cela lui déplaisait. Mais on pouvait rester anonyme si on le voulait bien.

On prétendait que personne – hormis son agent – ne savait qui était B. Craven. Kane avait eu la folle pensée que Craven était peut-être un autre être comme lui. Il avait entrepris un long voyage pour s'en assurer... Non. Il était seul sur la terre, un mutant particulier et solitaire, excepté que...

Cela frissonna en lui, de nouveau il se trouva assis dans le train. Il y avait trois ans de cela, il était en train de prendre un verre dans le wagon-bar tandis que le train aérodynamique fonçait à l'est dans les ténèbres du Wyoming. Ils avaient croisé un train filant à l'ouest, un train moins élégant. Son verre lui avait échappé des mains et il était resté plongé pendant un bref instant dans une cécité pénible. Un éclair de pensée, lui effleurant l'esprit, s'enflammant une fois reconnu, puis emporté de nouveau au loin... bon sang, bon sang, il aurait dû tirer le signal d'alarme, et *elle* aussi. Ils auraient dû arrêter les deux trains et marcher dans la cendrée et les buissons pour s'étreindre.

Trop tard. Trois ans ne lui avaient apporté qu'un vide encore grandi. Quelque part dans le pays il y avait, ou il avait eu une jeune femme, et elle était télépathe, et le contact étonné de son cerveau avait été doux. Il n'avait pas eu le temps d'en apprendre davantage. Depuis lors, il avait abandonné tout espoir de la retrouver par l'intermédiaire des détectives privés. (Comment leur dire : « Je cherche une fille qui se trouvait dans tel train la nuit du... » ?) Les petites annonces dans tous les grands journaux ne lui avaient rapporté que quelques lettres de cinglés. Probablement ne lisait-elle pas les avis personnels. Lui-même ne l'avait jamais fait avant de commencer ses recherches, on y trouvait trop de détresse quand on comprenait l'humanité comme il la comprenait.

Peut-être que dans la bibliothèque, un article passé inaperçu... Mais si l'on conçoit deux points dans un espace fini et que l'un se déplace de façon à occuper successivement toutes les situations possibles, il rencontrera l'autre dans un temps fini – à *condition* que le second point ne soit pas également en mouvement.

Kane haussa les épaules et longea l'allée jusqu'à la grille. Le chemin montait légèrement. Il y avait sous l'abri un flic à l'air ennuyé, chargé de s'assurer que seules les voitures autorisées étaient parkées

sur les terrains. Le paradoxe du progrès : une tonne d'acier qui brûlait du pétrole irremplaçable pour déplacer un ou deux corps humains, et ce travail s'exécutant si bien qu'il devenait universel et étouffait les villes qui lui avaient donné naissance. Une société télépathique aurait été plus rationnelle. Quand on pourrait sentir et guérir la moindre blessure d'une âme d'enfant... quand le lourd fardeau de la culpabilité pourrait être déposé, parce que chacun saurait que tous avaient fait la même chose... quand les hommes ne pourraient pas tuer, parce que le soldat comme l'assassin sentiraient la victime mourir...

...Adam et Ève ? on ne peut pas faire une race saine à partir de deux êtres – mais si nous avons des enfants télépathes (& ce serait inévitable il me semble parce que la mutation est récessive) alors nous pourrions en étudier l'hérédité & le don serait logiquement transmis aux autres courants sanguins & à chaque génération ils seraient plus nombreux de notre espèce jusqu'à ce que nous puissions nous montrer ouvertement & même les sourds de l'esprit pourraient recevoir l'aide de nos psychiatres et de nos prêtres & la Terre serait belle et propre et saine...

Il y avait des étudiants assis sur l'herbe ou se promenant devant les bâtiments, s'interpellant, riant, bavardant. Le jour touchait à sa fin. Maintenant, il y aurait le dîner, un rendez-vous, un spectacle, peut-être un demi chez Robbie ou une balade en voiture dans les collines, pour s'embrasser en regardant les lumières de la ville comme autant d'étoiles prises au piège, et les constellations les surmontant... ou peut-être une soirée dans les livres, un monde qui s'ouvrirait soudain. Cela devait être bon d'être jeune et sourd à l'esprit d'autrui. Un chien arriva en trottant et Kane se décontracta dans le plaisir simple, indicible d'être un épagneul admiré et bien portant.

...alors peut-être vaut-il mieux être chien qu'homme ? non sûrement pas car si l'homme connaît plus de peines il connaît aussi plus de joies & il en est ainsi des télépathes : plus facilement blessés oui mais (seigneur) penser aux sourds de l'esprit toujours emmurés dans leur solitude & penser au partage non seulement d'un baiser mais d'une âme avec la bien-aimée...

La pente était plus raide en approchant de la bibliothèque, mais Kane était en bonne forme et l'effort lui plaisait. Au bas du perron, il s'arrêta pour tirer quelques bouffées avant d'entrer. Une femme qui passait lui lança un coup d'œil et il apprit qu'il pouvait également fumer dans le hall. La lecture de pensées avait ses applications pratiques. Mais il se sentait bien au soleil. Il s'étira, physiquement et mentalement.

...voyons à présent l'intégrale de $\log x \, dx$ eh bien faisons une substitution supposons que nous appelions y l'égale de $\log x$ tiens c'est intéressant je me demande qui a dit qu'Euclide avait contemplé la beauté dans sa nudité...

Soudain, la cigarette de Kane lui tomba des lèvres.

Il lui semblait que le battement forcené de son cœur allait noyer la double pensée qui se répandait dans son cerveau : la pensée d'un étudiant en physique, d'un jeune homme très ordinaire sauf qu'il était totalement perdu dans la joie primitive de résoudre un problème, et la pensée d'une autre, de celle qui écoutait.

...elle...

Il vacillait, les yeux clos, perdant sa respiration comme s'il escaladait une montagne.... êtes-Vous là ? êtes-Vous là ?...

...n'ose pas croire : qu'est-ce que j'éprouve ?...

...j'étais l'homme du train...

...et j'étais la femme...

Un frisson d'union.

« Hé là ! Monsieur, cela ne va pas ? »

Kane faillit gronder. Sa pensée à elle était si lointaine, à peine discernable, il n'obtenait que des mots sous-vocalisés, rien d'elle-même, et cet importun... « Non, merci, tout va bien, seulement un peu essoufflé. »... où êtes-Vous ? Où puis-je Vous trouver, ma chérie ?...

... Image d'un grand bâtiment blanc : juste ici je suis assise sur le banc dehors & venez vite je vous en prie soyez ici je n'aurais jamais cru que cela pût être réel...

Kane prit le pas de course. Pour la première fois depuis quinze ans il ne faisait pas attention aux humains qui l'entouraient. Il y eut des regards étonnés, mais il ne s'en aperçut pas, il courait vers elle, et elle courait aussi.

...je m'appelle Norman Kane & ce n'est pas mon nom de naissance je l'ai pris à des gens qui m'ont adopté parce que je me suis enfui de chez mon père (affreux comme maman est morte dans les ténèbres & il n'a pas voulu qu'elle ait des calmants malgré son cancer & il disait que les drogues c'était le péché et que la douleur est bonne pour l'âme & il le croyait sincèrement) & quand mon pouvoir m'est apparu au début j'ai fait des erreurs & il m'a battu en disant que c'était de la sorcellerie & j'ai cherché toute ma vie durant depuis & je suis écrivain mais seulement parce qu'il faut vivre mais ce n'était pas la vie jusqu'à maintenant...

...ô mon pauvre bien-aimé (j'ai eu plus de chance) en moi le pouvoir a mis plus longtemps à se manifester & j'ai appris à le cacher & et j'ai vingt ans & je viens étudier ici mais que sont les livres maintenant...

Il la voyait, à présent. Elle n'était pas belle selon le terme courant, mais elle n'était pas laide, et il y avait de la bonté dans ses yeux et dans la courbe de ses lèvres.

...comment vous appellerai-je ? Pour moi vous serez toujours Vous mais il faut un nom pour les sourds de l'esprit & j'ai une maison à la campagne parmi les vieux arbres & les rares voisins sont de bonnes gens aussi aimables que la vie le leur permet...

...alors laissez-moi y aller avec vous & que je n'en parte plus jamais...

Ils arrivèrent l'un près de l'autre et se tinrent à un pas de distance. Pas besoin de baiser ni même de serrement de mains... pas encore. Ce furent leurs esprits qui bondirent et ne firent plus qu'un.

À L'AGE DE TROIS ANS JE BUVAIS L'EAU DE LA CUVETTE DES CABINETS CELA AVAIT UNE FASCINATION SPÉCIALE POUR MOI & JE VOLAIS DE LA MONNAIE À MA MÈRE BIEN QU'ELLE EÛT TRÈS PEU D'ARGENT AFIN D'ALLER MANGER DE LA GLACE AU DRUGSTORE & J'AI ÉVITÉ LA CONSCRIPTION & IL Y A LES SALETÉS AVEC LES FEMMES...

...QUAND J'ÉTAIS PETITE JE N'AIMAIS PAS GRAND-MÈRE BIEN QU'ELLE ME CHÉRIT & UNE FOIS JE LUI AI JOUÉ CE MÉCHANT TOUR & À L'AGE DE SEIZE ANS J'AI FAIT UNE BÊTISE TERRIBLE DE LA FAÇON SUIVANTE & JE SUIS RESTÉE PHYSIQUEMENT CHASTE SURTOUT PAR PEUR MAIS MES EXPÉRIENCES PAR PERSONNES INTERPOSÉES SE CHIFFRENT PAR MILLIERS...

Des yeux observèrent d'autres yeux avec horreur.

...ce n'est pas que vous ayez péché car je sais que chacun a fait de même ou l'aurait fait avec notre don & je sais aussi que ce n'est rien de grave ni d'anormal & naturellement vous avez de bons instincts & vous avez honte...

...oui mais c'est que vous savez ce que j'ai fait & vous connaissez le moindre désir et la moindre pensée et la moindre saleté enfouie & en haut de ma tête je sais que cela ne signifie rien mais au-dessous il y a tout ce qu'on m'a inculqué quand j'étais enfant & je n'avouerai à PERSONNE que de telles choses existent en MOI...

Une voiture passa. Les arbres murmuraient à la brise légère.

Dans l'allée un garçon et une fille passèrent, la main dans la main.

La pensée resta suspendue froidement sous le ciel, une pensée unique en deux esprits.

...allez-vous-en de moi – je vous déteste.

Traduit par BRUNO MARTIN.

Journey's end.

© Poul Anderson, 1970.

©Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

VOIR UNE AUTRE MONTAGNE

Par **Frederik Pohl**

Jusqu'ici les malheurs du surhomme paraissaient liés à son pouvoir. La société autour de lui passait pour innocente et sans malice. Il y avait bien chez Robert Silverberg une terreur de l'humain normal devant l'anormal, et chez Poul Anderson une terreur de l'anormal devant lui-même, conditionnée par son éducation. Rien de bien grave encore : de quoi faire le malheur de l'anormal, et rien de plus. Mais la société peut aller beaucoup plus loin, comme va le montrer la dernière partie de ce volume. Pour l'instant, voici une belle et tragique nouvelle qui nous fait pénétrer plus loin que les précédentes dans l'intériorité du surhomme (ou du génie). Non seulement la société ne le comprend pas, non seulement elle se méfie de lui, mais elle peut même étouffer ses dons sans s'en apercevoir, et tout en se donnant l'air de le combler d'honneurs. C'est tout une destinée individuelle qui est embrassée ici, de cinq à quatre-vingt-quinze ans... et peut-être bien davantage.

I

DES camions montaient encore sur la route au flanc de la montagne. Leurs moteurs électriques étaient assez silencieux, mais c'étaient de lourds véhicules dont les jeux d'engrenages s'entendaient à un kilomètre. À un kilomètre à vol d'oiseau, c'est-à-dire à dix-huit par la route goudronnée qui serpentait sur la paroi de la montagne, en lacets innombrables et avec des remblais à pic comme des falaises.

Le vieillard ne se plaignait pas du bruit. Les camions le réveillaient quand il était assoupi, comme il lui arrivait si souvent ces temps-ci. Ils étaient le décor sonore de ses journées.

« Vous n'avez pas bu votre jus d'orange, docteur. »

Le vieillard fit pivoter son fauteuil roulant. Il aimait son infirmière.

Elles étaient trois à se relayer pour le soigner, mais c'était à Maureen Wrather qu'allaient ses préférences. On eût dit qu'elle était toujours là quand il avait besoin d'elle. Il protesta :

« J'ai presque tout bu. » L'infirmière attendait. « C'est bon, soit. » Il vida son verre en remarquant que le goût avait encore changé. Qu'était-ce cette fois... ? Stimulant, tranquilisant, sédatif, stupéfiant ? On le remontait et on l'abattait, jouant avec lui comme avec un yo-yo. « Est-ce qu'on me donne du café, ce matin, Maureen ?

Du chocolat. » Elle déposa sur la table le bol et une assiette avec deux petites parts de flan, en évitant l'endroit central où il allongeait ses mains immenses de solitaire. C'était ce genre de prévenances qu'il appréciait en elle. « Il faut que vous soyez habillé d'ici une demi-heure, annonça-t-elle, parce que vous allez avoir de la visite.

— De la visite ? Qui pourrait venir me voir ? » Mais, d'après la lueur qui brillait dans ses yeux vifs et gais, il comprit que c'était une surprise avant même qu'elle eût parlé. Eh bien, pensa le vieillard avec plaisir et soumission, c'est qu'il y a du progrès ; quelques semaines seulement auparavant, on ne lui aurait permis de surprises d'aucune sorte. Des semaines ? Il plissa le front. Peut-être des mois. Chaque jour était pareil à tous les autres. Il pouvait en compter un, c'était hier ; deux, c'était avant-hier, trois, la semaine dernière – il pouvait compter avec assez de sûreté quelques intervalles de temps simples, mais la lointaine époque remontant à un mois était noyée dans une masse confuse et grise. Il soupira. Voilà le prix de la folie, pensa-t-il avec amusement. On le rendait ainsi exprès, pour l'aider à « se rétablir ». Mais tout avait été grisaille et douceur de toute façon. Très loin dans le passé, il y avait eu un moment de terreur, mais après cela tout avait été douceur pendant longtemps, très longtemps.

« Buvez votre chocolat, jeune homme, dit l'infirmière avec un clin d'œil malin et coquet. Voulez-vous de la musique ? »

Le jeu était agréable.

« Je veux beaucoup de musique, dit-il immédiatement. Stravinski... *Le Sacre*, je pense. Et Alban Berg. Et... j'y suis. Avez-vous ce vieux enregistrement de la collection, *The Three Itta Fishies* ? » Il avait été très satisfait de la richesse de la collection de bandes sonores de cette maison sur la montagne, jusqu'à ce qu'il eût trouvé quelque chose d'anormal dans le jus d'orange. Toutes ses exigences étaient soigneusement notées et analysées. De même que les minuscules micros attachés à sa gorge et à son cœur pendant la nuit, ses goûts musicaux fournissaient des données permettant de dresser un tableau de son état. Mais comme cela enlevait un peu de saveur à la chose, le vieillard y avait ajouté en compensation de quoi trouver un motif personnel de se réjouir.

L'infirmière se tourna solennellement vers le magnétophone. Il y

eut une pause, un léger déclic, puis les premières mesures rapides du merveilleux concerto de Mendelssohn, qu'il avait toujours aimé. Il regarda l'infirmière. « Vous ne devriez pas nous taquiner, docteur », dit-elle d'un ton enjoué en quittant la pièce.

*

* *

Le docteur Noah Sidorenko avait changé le monde. Son hypothèse des valeurs congruentes, développée ultérieurement en théorie des congruences générales, était la base d'une technologie tout aussi complexe et encore plus importante que les applications de l'énergie nucléaire dérivées de l'équivalence masse-énergie d'Einstein. Ce matin, le cerveau qui avait énoncé le principe de la congruence était occupé par un problème plus ardu : quels étaient les bruits qui venaient de la cour ?

On allait le photographier, se dit-il en voyant la chemise douce et blanche que l'infirmière lui avait préparée, la veste grise, et surtout la cravate. Il ne portait presque jamais de cravate. (L'infirmière lui en donnait rarement une ; il préférait ne pas chercher pour quelle raison.) Pendant qu'il s'habillait, les camions entrèrent avec fracas dans la cour, s'arrêtèrent, et des voix d'hommes se firent entendre avec netteté.

« Je me demande qui sont ces gens, dit-il tout haut, renonçant à essayer de deviner.

— C'est l'équipe de la télévision, dit l'infirmière dans la chambre voisine. Chut ! Ne gêchez pas votre surprise. »

Il s'habilla rapidement, tout surexcité. C'était assurément une grande surprise. Jamais une équipe de télévision n'était venue sur la montagne. Quand il sortit du cabinet de toilette, l'infirmière fronça les sourcils et tendit la main vers sa cravate.

« Maladroit ! Pourquoi de grands cerveaux comme vous ne sont-ils pas fichus de faire un simple nœud de cravate ? »

C'était une fille vraiment douce, pensa le vieillard en levant le menton pour lui faciliter la tâche. Elle aurait pu être sa fille, voire sa petite-fille. Elle devait avoir tout juste vingt-cinq ans. C'était à peu près l'âge qu'aurait eu sa petite-fille...

Le vieillard fronça les sourcils et détourna la tête. C'était stupide. Il n'avait pas de petite-fille. Il avait eu un fils unique et celui-ci était mort, lui avait-on dit, dans une explosion à bord d'un sous-marin dans les eaux de Mindanao. C'était alors un jeune homme de dix-neuf ans, certainement sans enfant, et il y avait eu au sujet de sa mort quelque chose que le vieillard n'aimait pas se rappeler. Il regarda sa cravate en louchant. Pire que cela, pensa-t-il, quelque chose *qu'il ne pouvait plus*

se rappeler.

« Voici pour vous, docteur, dit l'infirmière. Ce n'est pas grand-chose, mais je vous souhaite un bon anniversaire. »

Elle tira de la poche de son uniforme une petite boîte entourée d'un ruban rose et la lui tendit. Il était ému et ses doigts tremblaient en défaisant le petit paquet. L'opération causa dans son esprit une confusion qu'il chassa bientôt. C'était une émotion honnête et rien de plus. Oui, et l'âge aussi, naturellement. Il avait quatre-vingt-quinze ans. Mais ce n'était pas le frémissement ardent et passionné qui avait défiguré les plus anciens épisodes dont il pouvait se souvenir clairement, lors de ses premiers jours sur la montagne. Ce n'était que gratitude et sentiment.

Et c'était ce que la boîte lui apportait : du sentiment.

« Merci ! Maureen. Vous êtes bonne pour le vieil homme que je suis. » Une larme lui monta aux yeux. C'était un simple petit globe en matière transparente, avec le visage jeune et souriant de Maureen enfermé à l'intérieur, mais il était pour lui.

Elle lui tapota l'épaule et dit d'un ton ferme :

« Vous êtes un brave homme. Et vous êtes beau aussi, alors venez vous faire admirer par vos amis. »

Elle l'aida à s'installer dans son fauteuil roulant. Celui-ci était pourvu d'un moteur, mais le vieillard préférait se laisser pousser par l'infirmière qui lui accordait volontiers ce plaisir. Ils franchirent la porte et longèrent les longs couloirs inondés de soleil qui séparaient les chambres sur la façade de la haute et large terrasse de derrière. Sam Krabbe, Ernest Atkinson et deux autres membres du Groupe vinrent à la porte de leur chambre pour saluer le vieillard et lui souhaiter un heureux anniversaire. Las, mais heureux, Sidorenko les remercia d'un signe de tête. Il prêta une oreille critique aux battements précipités de son cœur – l'excitation était un risque, il ne l'ignorait pas – et leur fit un large sourire. Il devenait aussi rusé que les docteurs.

Maureen roula le fauteuil du vieillard jusqu'au petit monte-charge et ils descendirent rapidement et en douceur sur des coussins magnétiques jusqu'à l'étage inférieur. Le vieillard se pencha sur le côté de son fauteuil, étudiant ce qu'il pouvait voir du monte-charge auquel il prenait un intérêt direct et personnel. Quelqu'un lui avait dit que l'application de champs magnétiques à des substances non ferreuses dérivait de ses congruences générales. Eh bien, c'était un résultat ; la congruence montrait que tous les champs étaient en rapports étroits et interchangeables et il n'y avait évidemment aucune raison pour que ce qui était possible ne fût pas réalisé. Mais le vieillard riait intérieurement. Il pensait à Einstein devant une photo d'*Enola Gay*, ou du *Nautilus*, ou de lui-même essayant de construire l'équipement de

communications que la congruence avait rendu possible.

L'infirmière poussa son fauteuil dans le jardin et, là, il eut sous les yeux l'explication du tintamarre de la matinée.

Une unité mobile de télévision au complet avait gravi ces routes terriblement escarpées. Il y avait là un véritable train de voitures et, en l'air, un hélicoptère planait au-dessus du court de tennis, ses pales d'hélices tournoyant comme des feuilles dans le vent qui soufflait de la vallée. La présence de l'hélicoptère avait une signification précise, le vieillard le savait. Il avait dû amener quelqu'un de très important. L'espace aérien au-dessus de l'Institut était interdit par ordre du gouvernement.

Un simple raisonnement menait à la conclusion logique que seuls les chefs de gouvernement peuvent annuler des ordres du gouvernement. Et, en effet, la réponse était là.

« Êtes-vous sûr d'avoir assez chaud ? » murmura l'infirmière. Mais Sidorenko l'entendit à peine. Il reconnaissait le petit homme trapu aux yeux bleus qui bavardait avec un des membres de l'équipe de télévision. Les contacts de Sidorenko avec le monde extérieur étaient surveillés et peu nombreux, mais n'importe qui eût reconnu cet homme-là. Il se nommait Shawn O'Connor et il était président des États-Unis.

*

* *

« Mon cher monsieur, dit le président O'Connor en lui serrant la main avec chaleur, je ne saurais vous dire combien je suis heureux de vous voir. Oh ! non, vous ne pouvez pas vous souvenir de moi. Mais j'ai assisté à deux de vos conférences. Ce devait être en 98. Et après la seconde, je suis monté sur l'estrade vous demander un autographe. »

Le vieillard retira sa main de celle du président. 1998 ? Grands dieux ! cela faisait presque cinquante ans. Il est vrai, pensait-il, que bien rares étaient les personnes qui demandaient des autographes à des spécialistes de physique mathématique, mais c'était loin, si loin. Il n'avait aucune souvenance de l'incident. Cependant, il se rappelait bien les conférences.

« Oh ! naturellement, dit-il. Au Leeds Hall. Ma foi, monsieur le Président, je ne suis pas certain, mais...

— Mon cher monsieur, dit le président avec bonhomie, ne vous fatiguez pas. Quels que soient les honneurs auxquels je suis parvenu, j'étais un garçon tout à fait insignifiant au temps où je faisais ma deuxième année d'études d'ingénieur. Vous avez dû en rencontrer des milliers comme moi. Mais vous, docteur Sidorenko, dit-il en se redressant, ce n'est pas du tout la même chose. Vous êtes

probablement l'homme le plus éminent que notre pays ait connu au cours de ce siècle, et ma venue aujourd'hui n'est qu'un bien faible témoignage de l'estime où nous vous tenons. Cependant, ajouta-t-il vivement, il ne faut pas priver les cameramen d'une conversation qu'ils sont sans aucun doute désireux d'enregistrer sur bande. Alors soyez raisonnable, docteur, et venez par ici. »

Le vieillard cligna des yeux et laissa les cameramen les placer avec autorité, le président et lui-même, dans les meilleures positions pour la prise de vues. L'un des hommes sifflait entre ses dents, l'autre flirtait avec l'infirmière, mais ils faisaient leur travail avec compétence. Le vieillard tremblait. C'est entendu, j'ai quatre-vingt-quinze ans, pensait-il, je peux bien donner quelques signes de sénilité ; mais était-ce bien cela ? Quelque chose le tourmentait, lui harcelait l'esprit.

« Allez-y, monsieur le Président », cria enfin le chef opérateur, et Shawn O'Connor prit de la main d'un des hommes alertes et élégants de sa suite un ruban bleu et argent.

La caméra ronronna faiblement, se réglant sur la lumière et la distance, et le président prit la parole.

« Docteur Sidorenko, l'occasion qui m'est offerte de vous conférer aujourd'hui cette distinction est une des plus heureuses que j'aie eu l'avantage... » Du vent, du vent, pensait le vieillard, essayant à la fois d'écouter, d'identifier l'air sifflé par le cameraman et de découvrir ce qui le chiffonnait. Ses yeux rencontrèrent les yeux bleus et rieurs du président qui l'observaient, légèrement abrités de la lumière vive des projecteurs, et il se rendit compte qu'il tremblait visiblement.

Il pensa avec irritation qu'il n'y pouvait rien. Le corps tremblait ; l'esprit conscient n'avait dessus aucun pouvoir. Il était honteux et embarrassé, mais la honte était un luxe qu'il pouvait difficilement se permettre. Il y avait quelque chose de pire, tout près, menaçant de noyer ce qui n'était que de la honte. C'était un reste de la peur obsédante qu'il avait espéré ne plus jamais connaître et souhaité oublier à jamais. Il fit un sourire figé.

« ... de tous les grands hommes d'Amérique qui ont reçu les honneurs qui leur étaient dus. C'est pour cette raison que le Congrès, par une résolution unanime des deux Chambres, m'a autorisé à... »

Transi et tremblant, le vieillard se souvint enfin des paroles qui allaient avec l'air.

*L'ours a passé la montagne,
A passé la montagne,
A passé la montagne...
Et que croyez-vous qu'il vit ?*

Cet air le travaillait, bien qu'il ne sût dire pourquoi.

« ... non seulement vos succès scientifiques qui sont honorés, docteur Sidorenko, si grands soient-ils. Les vérités que vous avez découvertes nous ont rapprochés du cœur même de l'univers. Les grandes inventions de notre époque sont dues pour une large part à la claire compréhension des choses que vous avez inculquée à nos chercheurs scientifiques. Mais plus encore... »

Oh ! stop ! murmura à part lui le vieillard qui sentait son corps agité de vibrations qu'il ne pouvait maîtriser. Le président hésita, sourit, haussa les épaules et poursuivit :

« Plus encore, votre amour humanitaire pour toute l'espèce humaine est un estimable... »

Stop ! murmura encore le vieillard, mais à ce moment il s'aperçut avec horreur qu'il ne murmurait pas du tout. Il criait de toutes ses forces. « Stop ! » hurla-t-il, et il se surprit à essayer de faire fonctionner ses muscles desséchés pour se mettre debout sur ses pieds inutiles. « Stop ! » Les caméras abandonnèrent le président pour tourner sur le vieillard leurs trois grands yeux fixes et vitreux, et la terreur frappa le vieux Sidorenko et adhéra à lui. Quelque chose entra en éruption. Quelque chose explosa et éclata, avec la violence d'une collision d'automobiles aussitôt en feu ; tout près, quelqu'un poussa un cri qui le fit rentrer en lui. Il vit l'infirmière accourir avec une seringue hypodermique dont il ressentit la morsure.

Plus tard, au bout d'un temps démesuré (bien qu'en moins de soixante secondes le sang eût amené la drogue à son cerveau), il sentit la chute, la chute en spirale qu'il se rappelait avoir éprouvée à la suite d'un nombre incalculable d'autres piqûres et il y eut encore le bref instant de lucidité avant le sommeil. Maureen le regardait avec attention, l'aiguille encore à la main.

« Je regrette d'avoir gâché la cérémonie, ma petite », murmura-t-il en fermant les paupières.

Un sommeil de plomb l'envahit aussitôt.

II

Cela ne valait vraiment pas tout le mal qu'ils se donnaient. Pourquoi dépenser tant d'efforts pour le guérir ?

L'infirmière minauda :

« Vous n'avez aucune raison de vous inquiéter, docteur. Un grand et bel homme comme vous. Bien sûr, vous avez eu un étourdissement.

Mais qu'est-ce que cela ? Croyez-vous que le président lui-même n'en a jamais eu ?

— Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille, Maureen ? murmura-t-il.

— Vous laisser tranquille, allons donc ! Vous qui avez encore vingt bonnes années devant vous.

— Vous êtes une brave fille, Maureen », dit-il d'une voix à peine perceptible, tant il ménageait ses forces. C'était vraiment plus qu'ils n'avaient le droit d'en attendre de lui, pensa-t-il, l'esprit engourdi. Il ne pouvait se permettre beaucoup d'autres crises comme celle de ce matin ; or il lui semblait qu'elles se précipitaient. Cependant, c'était une aimable attention de la part du président.

Il était un peu plus éveillé maintenant, les effets de la piqûre et des antidotes administrés plus tard pour rétablir l'équilibre commençant à se dissiper. Il se souvint qu'on était mercredi.

« Faut-il que j'aille retrouver le Groupe ? dit-il d'un ton plaintif.

— Le docteur vous l'ordonne, docteur, dit-elle fermement, et tout docteur que vous soyez, vous ne l'êtes pas assez pour discuter les ordres du docteur. » C'était une vieille plaisanterie, usée jusqu'à la corde, mais il lui devait un sourire pour l'avoir faite. Il s'en acquitta, faiblement.

Après le déjeuner, elle l'emmena dans la salle de conférences du Groupe. Ils y arrivèrent les derniers.

Revêche, comme toujours, au sein du Groupe, bien qu'il fût d'un commerce assez agréable en société, Sam Krabble dit :

« Vous nous témoignez bien de l'hostilité, Sidorenko. Pourquoi n'essayez-vous pas d'être exact ?

— Sam oublie, dit Mrs. Reynolds sans s'adresser à personne en particulier. Cela ne dépend pas de Sidorenko, dès l'instant que Maureen et lui jouent jusqu'au bout ce jeu de maître et esclave qui consiste à lui faire rouler son fauteuil. Si elle ne veut pas nous faire la politesse d'être ponctuelle, Sidorenko n'y peut rien. »

Maria Reynolds avait assassiné son mari et quatre adolescents ; elle l'avait dit au Groupe au moins cinquante fois. Sidorenko la voyait comme la seule folle authentique que possédât le Groupe – lui mis à part, naturellement. Le vieillard se jugeait sans parti pris.

Il lutta pour tenir la tête droite et garder les yeux ouverts. On ne tirait aucun profit des réunions du Groupe à moins de *participer*. Pour *participer*, il fallait d'abord garder l'apparence d'un esprit éveillé, puis se mettre à parler (quand, à vrai dire, on n'y tenait aucunement), et enfin à témoigner de l'émotion (alors qu'on était à peu près sûr de n'avoir plus d'émotion à témoigner). Cela il le savait. Le docteur Shugart le lui avait dit, au cours d'un examen particulier, puis, de nouveau, devant le Groupe tout entier.

Le vieillard soupira intérieurement. On pouvait compter sur Sam Krabbe pour interpréter les mobiles de chacun au profit de tous. C'était ce qu'il faisait maintenant. Court, trapu, entre deux âges – ou du moins « entre deux âges » aux yeux du docteur Sidorenko – Sam Krabbe approchait en réalité de soixante-dix ans. Sidorenko leva les yeux sur le visage attentif et intéressé de son infirmière et se laissa submerger par le flot de la conversation.

Sam dit :

« Qu'est-ce que ça signifie, Maureen ? Faut-il que vous concentriez sur nous vos sentiments agressifs ? J'en ai plein le dos de votre attitude. »

Nelson Amster surenchérit (trente-cinq ans, célibataire, une vie faite d'une suite de faux pas et d'embarras parce qu'il voyait sa mère dans toutes les femmes qu'il rencontrait) :

« C'est une répugnante manœuvre féminine pour attirer l'attention, Sam. Ne vous en occupez donc pas. »

Maria Reynolds :

« Ça vous va de parler, espèce de lavette ! »

Eddie Atkinson (après avoir interrogé du regard le visage affable du docteur Shugart pour y trouver la réplique) :

« Allons, vieilles harpies. Donnez sa chance à cette fille. Votre avis, docteur Shugart ? N'est-ce pas leur hostilité mutuelle qu'ils déplacent pour la diriger contre Maureen et le docteur ? »

Le docteur Shugart, après un instant de silence :

« Mmm. Tout ceci éveille-t-il une réaction chez vous, Maureen ? »

Maureen, les yeux vifs, mais la voix grave :

« Oh ! si j'ai causé des ennuis, j'en suis désolée. Je ne pensais pas que nous étions en retard. Je vous assure. S'il s'est produit un déplacement quelconque, c'est certainement au niveau du subconscient. Je vous aime tous. Je pense que vous êtes le Groupe le plus aimable, le plus bienveillant que j'aie jamais... Et... Eh bien, il n'y a pas la moindre ambivalence, c'est tout. Franchement. »

Le docteur Shugart, approuvant d'un signe de tête :

« Mmm. »

Le vieillard s'agita dans son fauteuil. Bientôt, pensait-il, avec une douleur familière et supportable, ils allaient tous commencer à le regarder et à le presser de *participer*. Tous sauf le docteur Shugart en tout cas ; le psychiatre n'était pas partisan de faire pression sauf en cas de besoin, par exemple pour se décharger du fardeau de la conversation et le transmettre à un autre membre du Groupe. (Ce qui ne l'empêchait pas de dire toujours qu'il faisait partie du Groupe et qu'il n'en était pas le chef : « Le psychanalyste n'est que le principal malade. Je tire grand profit de nos sessions. ») Mais les autres, qui n'avaient pas de tels scrupules professionnels, ne manqueraient pas de

le harceler et Sidorenko n'aimait pas du tout cela. Il était encore occupé à tourner et retourner dans son esprit le fiasco de la matinée. Assurément, il devait en faire part ; c'était là l'utilité du Groupe, mais un demi-siècle d'expérience avait appris au vieillard à vivre sa vie d'une certaine manière personnelle et il voulait d'abord approfondir la chose pour lui-même. La meilleure façon d'éviter que le Groupe ne s'occupât trop de lui était de placer une brève remarque de temps à autre. Aussi dit-il à la première occasion :

« Je suis désolé, mesdames et messieurs, je n'avais certainement pas l'intention de vous indisposer. »

Tout le monde le regarda.

Ernie Atkinson dit d'un ton de réprimande :

« Nous ne sommes pas ici pour nous faire des excuses, Sidorenko. Nous voulons simplement connaître vos *mobiles*. »

Maria Reynolds :

« C'est à se demander si nous savons tous pourquoi nous sommes ici. Et si certains ont droit par priorité à l'attention du docteur parce qu'ils sont plus *importants*, comment les autres recevront-ils l'aide nécessaire ? »

Sidorenko dit faiblement :

« Oh ! Mrs. Reynolds – Maria – je suis certain qu'il n'en est rien. N'est-ce pas, docteur Shugart ? »

Le docteur Shugart, après réflexion :

« Mmm. Oui, pourquoi sommes-nous ici ? Quelqu'un veut-il nous le dire ? »

Le vieillard ouvrit la bouche, puis la referma. Certains soirs, il se joignait à ces jeunes gens du Groupe, aussi exigeant et combatif que n'importe lequel d'entre eux, mais ce n'était pas le jour. L'énergie se refusait tout simplement à affluer. Sidorenko se sentit soulagé quand Sam Krabbe se chargea de la réponse.

« Nous sommes ici, dit pompeusement Sam, parce que nous avons des problèmes que nous n'avons pas été capables de résoudre seuls. En siégeant en Groupe, nous nous aidons mutuellement à décharger nos émotions profondes dans une situation où il n'y a pas de danger à le faire, ce qui nous aide à ramener nos problèmes à des dimensions telles que nous puissions nous y attaquer. » Il attendit une approbation.

« Perroquet ! dit Ernie Atkinson avec affectation.

Le docteur n'aime pas nous entendre employer ce langage pseudo-psychiatrique sans queue ni tête, dit Maria Reynolds, accusant tout le monde à la fois.

Parfait, voyons ce que vous pouvez faire en mieux ! explosa Sam.

Mais comment donc ! Rien de plus facile ! » s'écria Atkinson. Il se cala les pouces dans les revers du veston et laissa pendre une jambe

par-dessus le bras de son fauteuil. « Cette institution est un endroit où une aide très spéciale et très concentrée peut être donnée à un très petit nombre. » (« Snob », siffla Nelson Amster.) « Je ne suis pas un snob ! C'est la pure vérité. Nous bénéficions ici d'une thérapeutique d'une grande variété allant des hormones à l'hypnosynthèse. Et la raison pour laquelle nous en bénéficions est que nous le *méritons*. Tout le monde connaît le docteur Sidorenko. Amster a créé toute une nouvelle industrie par concentration de sociétés et manipulations de capitaux. Maria Reynolds est un des grands compositeurs – à vrai dire le plus grand compositeur féminin – de notre siècle. » (« Le diable soit de certaines gens ! » grommela Maria.) « Et moi-même... eh bien, je n'ai pas besoin d'en dire plus. Tous autant que nous sommes, nous valons la peine d'être soignés. À tout prix. C'est pourquoi le gouvernement nous a placés dans cet établissement très cher.

— Mmm », dit le docteur Shugart. Il réfléchit un instant et ajouta : « Je me demande... »

Ernie Atkinson se tassa dans son siège. Son petit visage basané prit une teinte jaune. Sa jambe glissa du bras du fauteuil.

« Qu'est-ce que ça veut dire, doc ? questionna-t-il d'un ton lugubre.

— Je me demande si c'est une motivation *personnelle*.

— Oh ! je vois, s'écria Atkinson, c'est la raison pour laquelle *chacun* de nous est ici qui est importante, n'est-ce pas ? Eh bien, voyons cela ? Parlez-nous de vos motivations, Sidorenko. »

*

* *

Le vieillard toussota.

On en arrivait toujours là, inévitablement. Il formulait ses faibles remarques pour détourner l'attention, mais cela ne servait à rien. Il y avait toujours dans le Groupe quelqu'un qui ne s'y laissait pas prendre et le coinçait. Non, il n'y avait pas de résistance possible.

« Je... » commença-t-il. Il s'arrêta et se passa la main sur le visage. Maureen était près de lui, l'enveloppant d'un regard chaleureux. « Je sais que je ne devrais pas m'excuser, s'excusa-t-il, mais la journée a été mauvaise. Vous avez pu le voir. La vérité est que je suis vieux et le docteur Shugart me dit que mes vieilles cellules ne sont plus tout à fait ce qu'elles étaient. J'ai eu, dit-il humblement, comme s'il lisait une pièce d'un dossier constitué à la suite d'un sondage statistique, j'ai eu une attaque il y a quelques années. Heureusement, elle a été limitée ; vous savez qu'on ne peut plus vous opérer passé un certain âge. Les vaisseaux sanguins se transforment en une sorte de toile pourrie et si l'on peut stopper l'hémorragie, on ne réussit qu'à la faire reprendre de l'autre côté de la pince, et... je m'égare, veuillez m'excuser, dit-il

maladroitement, espérant qu'ils le tiendraient quitte après cela.

— Mmm, dit le docteur Shugart. Il n'y a pas de discours qui ne soit nécessairement motivé.

— Bien sûr. Je suis d'accord. Mais c'est pourquoi je m'excuse, parce que je ne parviens pas très rapidement à une réponse.

« J'ai eu ces... troubles il y a quelques années. Je ne m'en souviens plus très bien. Je suppose cependant que j'ai eu des hallucinations. Je croyais être Dieu, d'après ce que l'on m'a dit. Je pense que si j'avais été plus jeune, j'aurais pu être soigné plus facilement. Je ne sais pas. Il fut un temps où la plupart des médecins ne se tracassaient pas pour un homme de quatre-vingt-quinze ans, même célèbre... (il fit une grimace amère) non seulement pour ses réalisations scientifiques, mais aussi pour son immense amour de l'humanité. Je veux dire qu'il existe un point limite de désuétude. On a aussi bon compte de laisser mourir le vieux cinglé. »

Il s'étrangla et fut secoué d'une toux sèche pendant un instant. L'infirmière se précipita vers lui, mais il l'écarta du geste.

« Mmm », fit le docteur Shugart.

L'infirmière murmura, d'une voix dure et claire :

« Je vous aime, Noah Sidorenko. »

Il se redressa dans son fauteuil, touché au cœur.

« Je vous aime, répéta-t-elle avec obstination, et je vous guérirai. Cela ne peut pas vous faire de mal si je vous dis que je vous aime. Je ne demande rien. C'est un don sans contrepartie. »

Le vieil homme avala sa salive.

« Ne discutez pas avec moi, vous serez chic, dit-elle tendrement en tapotant sa joue ridée. Et maintenant que diriez-vous d'un psychodrame ? Voyons le plus fameux ! Le bas quartier où vous viviez, docteur, vous vous souvenez ? La nuit où vous avez eu si peur. L'accident. Couchez-vous », ordonna-t-elle en approchant son fauteuil roulant d'un divan et en l'aidant à y prendre place. Il s'allongea, ébloui. Elle le gronda : « Non, mettez-vous davantage en chien de fusil. Vous avez quatre ans, souvenez-vous. Maria, approchez cette chaise, vous serez sa mère. Ernie, Sam, allons dans le couloir. Nous serons les voitures passant en trombe sur la chaussée surélevée devant la fenêtre. Et faisons du bruit ! Brr ! Coin ! Coin ! Brr ! »

III

Mais ce n'avait pas été du tout ainsi, se dit-il quelques heures plus

tard, essayant de trouver le sommeil. Ç'avait été une grande frayeur de gosse et il était bien possible qu'elle fût à l'origine de ses troubles ultérieurs (bien qu'il ne pût se rappeler suffisamment la nature de ces troubles pour en être sûr). Aucun rapport avec ce qu'on lui montrait dans les psychodrames. On lui montrait un enfant effrayé et le vieillard était absolument certain qu'il y avait eu autre chose. Mais selon toute apparence, ce quelque chose était perdu à jamais.

À quatre-vingt-quinze ans, il était compréhensible qu'un grand nombre d'incidents ou d'expériences fussent perdus à jamais. (Comme, par exemple, la rencontre d'un étudiant de deuxième année qui vous demande un autographe sans qu'on puisse se douter que cet étudiant deviendra président.)

Il pensa à l'homme blanc, se demanda *qui était l'homme blanc*, et s'agita sur sa couche. Il sentait ses vieux muscles se tendre.

Maudite soit cette sale carcasse, murmura le vieillard en pensant à son propre corps ; elle a perdu jusqu'à l'habitude de vivre. Mais ce n'était pas vraiment son corps qui était en cause. C'était son cerveau. Certes son corps n'était qu'une masse molle entourant des os friables, mais son cœur battait encore, le sang coulait dans ses veines, les acides stomacaux extrayaient de sa nourriture les éléments nécessaires à la vie. Le corps fonctionnait. Mais le cerveau le contrecarrait ; c'était son cerveau, et non son corps, qui raidissait ses muscles et rendait son souffle plus court.

Cette fille extravagante, pensait tristement le vieillard, elle avait dit : *Je vous aime*. Bon. Dominons-nous et interprétons sa pensée : ce ne peut être que l'expression de l'affection naturelle d'une infirmière pour son malade. Et pourtant c'est ridicule, se dit-il en s'efforçant d'aspirer une bonne bouffée d'air.

C'était ce qu'il y avait de pire dans cet état de tension. On ne pouvait pas respirer. Au prix d'un gros effort, Noah Sidorenko enfonça ses coudes sous lui pour dégager sa cage thoracique, sans la soulever tout à fait au-dessus du matelas, mais en la laissant reposer légèrement dessus pour diminuer un peu la pression exercée sur son corps ratatiné. Cela le soulagea, mais pas assez. Il pensa avec envie à des chutes libres. Les pilotes de fusées, rêvait-il, flottaient indéfiniment sans la moindre pression ; comme ils devaient être capables de respirer *profondément* ! Mais évidemment il ne pouvait pas espérer aller si haut en supportant pour commencer l'accélération de la fusée !

Il divaguait, alors qu'il aurait voulu à tout prix penser clairement.

Il se tourna sur le côté et posa un doigt sur le bout de son nez. Parfois, le fait d'ouvrir largement les narines aidait à respirer. Il pensa avec un faible sourire à ce que devaient enregistrer les micros assujettis à ses côtes et à sa gorge et trouva étrange que Maureen ne

fût pas déjà venue voir comment il allait. Les micros avaient pour fonction d'avertir l'infirmière quand il lui fallait des soins. Il lui en fallait assurément maintenant.

Il écouta d'une oreille critique les battements de son cœur. *Poum-poum, poum-poum, poum-poum*. Il battait au rythme d'un petit air connu :

*L'ours a passé la montagne,
A passé la montagne.*

Cette chansonnette l'inquiétait terriblement, bien qu'il ne sût plus pourquoi. Elle semblait associée d'une certaine manière à cette scène de sa jeunesse, à une collision d'autos et à l'homme blanc. Le vieillard soupira. Il était à deux doigts de se rappeler tout d'un seul coup. On l'avait mis au silence. Le « silence », c'était une chambre insonorisée de trois mètres sur trois, tendue d'étoffe absorbant les bruits et d'un entrelacs de feutre. Il n'y avait aucun écho, et aucun son ne pouvait pénétrer. C'était un instrument classique d'étude des désordres mentaux ; attaché sur une couche en toile au centre de cette cellule, les yeux clos, l'ouïe en veilleuse, le sujet tombait vite dans l'introspection. Des illusions, des hallucinations l'assaillaient. Et finalement le jour se faisait dans son esprit – si le sujet supportait l'expérience jusque-là. Trois sur cinq sombraient dans l'hystérie avant de parvenir à une concentration suffisante et le vieillard était l'un de ces trois-là. Il avait failli mourir...

Il s'arrêta pour compter combien de fois il avait failli mourir d'un traitement ou d'un autre, mais c'était trop difficile. En outre, il commençait à penser qu'une fois de plus il était sur le point de mourir. Il se souleva légèrement sur ses coudes et lutta une fois encore pour respirer.

Cette épreuve était terrible.

Il se laissa retomber sur la couche et tendit la main vers le bouton de l'interphone. « Maureen », murmura-t-il.

Elle dormait dans la chambre contiguë et bien qu'il ne s'éveillât que rarement dans la nuit – on mettait pour cela ce qu'il fallait dans son chocolat du soir, – quand cela se produisait, elle arrivait aussitôt après l'appel, en robe de chambre ou même en pyjama.

Mais cette fois elle ne parut pas. « Maureen », murmura-t-il de nouveau dans l'appareil, mais il ne reçut pas de réponse.

Avec effort, le vieillard se tourna sur le côté. Le mouvement délogeait l'un des micros plaqués contre sa peau. Il sentit le ruban adhésif lui déchirer l'épiderme et, en même temps, il entendit le son aigu du timbre d'alarme dans la chambre de Maureen. Mais Maureen ne vint pas.

Le vieillard ouvrit tout grands les yeux et les fixa sur l'interphone.

« Il faut que je me lève, dit-il, comme s'il raisonnait avec l'appareil, parce que si je reste couché ici, je crois que je vais mourir. »

Entreprise impossible, évidemment. Mais qu'avait-il à perdre en essayant ? Il se poussa au bord du lit. Le fauteuil était à portée de sa main, mais trop éloigné pour un homme qui ne s'était pas tenu sur ses pieds depuis des années...

*

* *

Alors il se trouva dans son fauteuil. Sans savoir comment, il avait réussi ! Il resta assis un moment, le buste droit, haletant. La douleur était plus supportable dans cette position. Sa main trouva les boutons des moteurs électriques.

Il fit pivoter lentement le fauteuil et s'engagea dans l'étroit espace entre le bureau de l'infirmière et le coin du lit, puis franchit la porte qui s'ouvrit facilement devant lui.

La chambre de Maureen était vide. La porte donnant sur le vestibule s'ouvrit aussi. C'était heureux, pensa-t-il, car elle aurait pu être fermée à clef. Il n'avait jamais su de façon certaine s'il était ou non prisonnier. Après tout, il se trouvait dans une espèce d'asile d'aliénés...

Le vestibule était vide et silencieux. Il prêta l'oreille, cherchant à percevoir le *cric-crac* familier d'Ernie Atkinson grinçant des dents dans son sommeil, mais même ce bruit-là avait disparu. Il continua de rouler. L'ascenseur monta silencieusement à sa rencontre.

Il se laissa descendre doucement et tourna le dos à la sortie. Le vestibule inférieur baignait dans une lumière aveuglante. Il prit la direction du bureau du docteur Shugart.

Il s'arrêta. On entendait un bruit de voix.

Rien d'étonnant à ce qu'il n'ait pas entendu Ernie Atkinson grincer des dents ! Atkinson était là et sa voix lui parvenait, claire comme du cristal :

« Peu m'importent vos explications, je vous dis que nous n'arrivions pas à établir le contact avec lui. Non. Le Groupe et le psychodrame sont inefficaces. »

Et la voix du docteur Shugart :

« Il faut qu'ils soient efficaces. »

Oui, pensa le vieillard, hébété, c'est bien la voix de Shugart. Mais où était l'hésitation, le ton soigneusement équilibré et volontairement neutre ? La voix claquait comme un fouet !

Et la voix de Maureen :

« Faut-il que je continue à développer chez lui cette tendresse ?

— Est-ce si désagréable ? fit Shugart d'un ton cassant.

— Oh ! non ! » (Le vieillard poussa un soupir. Il s'aperçut qu'il avait cessé de respirer jusqu'à ce qu'elle eût répondu.) « C'est un cher vieil homme et je l'aime sincèrement. Mais j'aimerais lui faire des petits cadeaux pour mon plaisir et non pour son traitement.

— C'est pour son bien, grogna Shugart. C'est un des plus grands cerveaux du monde et il est en train de se désagréger. Nous avons tout essayé. Les méthodes radicales : silence, psychochirurgie, chimiothérapie, sont plus qu'il ne peut supporter. Vous vous rappelez ce qui est arrivé quand le docteur Reynolds a essayé l'électrochoc ? Alors nous travaillons avec ce que nous avons. »

Le vieillard s'agita.

Il était peut-être vieux, et fou si on voulait mais il n'allait pas rester immobile une minute de plus à les écouter. Il était une heure et quart du matin et tout l'Institut était rassemblé là dans le bureau de Shugart, à comploter son rétablissement.

« Eh bien, lança-t-il en faisant son entrée dans la pièce, qu'est-ce que ça signifie ? »

Ils le regardèrent bouche bée.

« Vous tous ! dit-il avec force. Qu'est-ce que vous me faites ? Est-ce une mystification ? »

Shugart remua nerveusement sur son siège. Maria Reynolds leva la main pour se tapoter les cheveux en évitant les yeux du vieillard.

— « Vous, *docteur* Reynolds ? Voulez-vous m'expliquer ? Ou plutôt... plutôt, dit-il avec une intonation changée et sans chercher son souffle, il semble n'y avoir qu'une explication. D'une manière ou d'une autre, il y a une conspiration et c'est moi qui suis visé. »

Maureen se leva et s'approcha de lui.

« Venez, docteur, dit-elle d'une voix où la résignation se teintait de plaisir. Peut-être est-ce mieux ainsi. Nous n'aboutirons pas à grand-chose en continuant à vous mentir, n'est-ce pas ? Alors je pense qu'il faut que nous vous disions la vérité. »

*

* *

L'air de la chansonnette tournait follement dans sa tête. Le vieillard fit pivoter son fauteuil et leva vers Maureen un regard implorant.

« Mais bien sûr, docteur, dit-elle, le comprenant sans qu'il eût besoin de parler. Juste un petit stimulant », ajouta-t-elle avec douceur en allant lui chercher un gin-fizz.

Le vieillard jeta un coup d'œil au docteur Shugart.

« Qui, d'après vous, a conçu votre traitement ? dit Shugart en riant. Il n'y a personne à l'Institut qui ne soit diplômé de première classe.

Maureen est notre spécialiste des organes internes et elle a par ailleurs, naturellement, de solides connaissances en psychologie. »

Le vieillard but une gorgée tout en lançant à Maureen un regard de reproche.

« Je sais, dit-elle, confuse. Ce n'est pas bien, mais il fallait que nous vous remettions d'aplomb.

— *Pourquoi ?* »

Maureen répliqua avec gravité :

« Un cerveau comme le vôtre n'est pas chose courante. Je ne suis pas physicienne, mais si je comprends bien, la congruence aboutit à peu près à ce qu'Einstein a tenté de faire avec la théorie du champ unifié. Vous étiez sur le point de faire plus encore quand vous... quand vous...

— Quand je suis devenu maboul », lâcha le vieillard. Elle secoua la tête. « D'accord, je ne mâche pas les mots. Mais c'est cela, n'est-ce pas ? » La jeune fille fit un signe d'acquiescement. « Je comprends. »

Cependant, le stimulant ne faisait pas grand effet. Quatre-vingt-quinze ans, pensa-t-il troublé, et peut-être ne verrai-je pas cette autre montagne. C'était difficile à accepter ; il était difficile de croire qu'il avait été mystifié ; difficile de croire que le traitement était inefficace, que ses hallucinations ne seraient jamais guéries. « Je suis flatté », murmura-t-il d'une voix rauque en essayant de rendre le verre à Maureen. Le verre tomba sur le plancher et rebondit sans se briser. Maria et son détachement schizoïde, Ernie et ses soucis, Sam Krabbe et sa sombre colère... tous des médecins jouant un rôle ? La pièce se resserrait autour de Sidorenko ; son univers était coupé de ses bases. Et ils avaient tous peur ; il s'en rendait compte. C'était un risque qu'ils avaient couru ; ils avaient parié qu'il ne trouverait jamais le pot aux roses et maintenant ils ne savaient pas ce qui allait se passer. Et lui...

Lui ne le savait pas non plus.

« Je suis désolé de vous causer tant d'ennuis, dit-il, haletant.

— Il ne faut pas avoir de sentiment de culpabilité personnelle, dit le docteur Shugart avec sollicitude. Ces désordres de la personnalité – ces *traits* de personnalité – sont la rançon de la grandeur. Sir Oliver Lodge jurait qu'il croyait à la lévitation. Pensez à Newton, insomniaque et paranoïde. Le délire mystique est très fréquent, assura le docteur, et cela, au moins, vous a été épargné. Enfin, presque... évidemment, certains aspects de votre...

Ça suffit ! » s'écria Maureen en tendant la main pour saisir le poignet du vieillard. Sidorenko leva le visage vers elle, touché par son expression soucieuse, essayant de trouver des mots pour lui dire qu'il n'y avait pas à se tourmenter, aucune crainte à avoir. Il sentit son cœur cogner contre ses côtes et, sensation étrange, crut que sa respiration s'était arrêtée. Il fit un effort convulsif et aspira

bruyamment une énorme bouffée d'air. C'était presque – comment appelait-on cela ? – un rôle d'agonie. Il recommença.

« Docteur ! » implora l'infirmière. Mais il trouva la force de lui retirer son poignet. C'était intéressant. Il commençait à se rappeler quelque chose, ou à imaginer quelque chose...

Ils s'approchaient tous de lui.

« Laissez-moi tranquille », grogna-t-il. Il les tint à l'écart tout en s'exerçant à respirer encore. Ce n'était pas difficile ; il pouvait y parvenir. Il ferma les yeux.

Il sentait la présence de Maureen qui retenait son souffle et il ouvrit les yeux pour la regarder, puis les referma.

*

* *

Le cerveau de Noah Sidorenko était parfaitement lucide.

Il voyait – ou il se souvenait ? Mais c'était comme s'il voyait avec un œil intérieur tous les événements de sa vie passée, son enfance, le bureau de l'administration où il avait reçu sa première bourse d'études, les quatre professeurs qui l'interrogeaient lorsqu'il avait passé son doctorat, même les jours brumeux de son traitement et de son effondrement.

Le vieillard pensa : « Tout a commencé il y a quatre-vingt-dix ans ; j'étais normal à ce moment-là... » et il fut obligé de rire, bien que le rire le fît suffoquer, parce que quatre-vingt-dix ans auparavant, il n'était qu'un garçon de cinq ans. Mais jusque-là il n'y avait eu aucun motif de souci.

Était-ce la collision ? Oui. Et l'incendie. L'homme blanc. La chanson sur l'ours. Le terrible accident de la circulation, juste devant sa fenêtre – car sa fenêtre donnait sur une autoroute surélevée de Brooklyn, nommée Gowanus Parkway, où les voitures se suivaient, pare-chocs contre pare-chocs, à quatre-vingts kilomètres à l'heure, à cinq mètres à peine du lit où il dormait. *Whoush ! Whoush !* Toute la journée et toute la nuit. La nuit, les passages se faisaient plus espacés, évoquant le frottement d'une brosse métallique sur une surface lisse ; le matin et le soir, c'était un *Whoush-whoushwhoush !* presque ininterrompu. Il écoutait ces bruits et rêvait de les mettre en musique. Et il y avait eu la nuit où, à peine endormi, il s'était réveillé en poussant des hurlements de terreur.

Sa mère s'était précipitée dans sa chambre – pauvre femme, elle était déjà veuve. (Bien qu'elle n'eût que vingt-cinq ans, pensa le vieillard avec étonnement. Vingt-cinq ans ! L'âge de Maureen.) Elle s'élança vers lui, et malgré le voile que sa terreur lui mettait devant les yeux, l'enfant pouvait voir l'état d'affolement de sa mère. « M'man,

m'man, l'homme blanc ! » Elle le prit dans ses bras. « Mon Dieu ! qu'y a-t-il ? » Mais il ne pouvait lui répondre autrement que par des sanglots et des paroles incohérentes au sujet de l'homme blanc. C'était un code et elle n'était pas entraînée à le lire. Le temps passa ; dix minutes environ. Il n'était pas consolé ; il était toujours en pleurs et épouvanté, mais sa mère le tenait chaudement pressé sur son sein et lui murmurait des paroles apaisantes. Elle le fit sauter sur son genou, poum-poum, poum-poum, et malgré ses pleurs il se rappela la chanson qui correspondait à ce rythme : *Il VIT une AUTRE monTAGNE, il VIT une AUTRE monTAGNE*, tandis que les voitures passaient avec de grands *Whoush !* et que, dans la pièce voisine, le petit poste de télévision murmurait et riait. « Tu manques ton programme, m'man, dit-il. Dors, mon chéri », répondit-elle. Il était presque calmé.

Crrrash ! Devant la fenêtre, deux voitures s'emboutirent dans un épouvantable fracas. Un taxi se dirigeait vers New York avec un garçon en veste de satin au volant et quatre autres entassés à l'arrière ; bourré de marijuana, le conducteur avait franchi le terre-plein central. Le taxi bondit et retomba sur l'autre moitié de la chaussée, où les voitures se dirigeaient en sens inverse, vers Long Island. Il y avait peu de circulation cette nuit-là, mais il y avait une voiture de trop. Dans celle-ci, un agent de publicité s'en allait à toute vitesse rejoindre sa femme et son enfant à Idlewild. Il ne les rejoignit jamais. Les deux voitures se télescopèrent. Le taxi volé fut rejeté sur la voie d'où il était sorti, son réservoir d'essence éventré, ses portes ouvertes sous le choc. Quatre garçons portant le maillot des Tigres de Gerritsen furent tués sur le coup et le cinquième fut projeté contre le mur de retenue ; il n'était pas mort, mais ce qui restait de vie en lui ne valait pas d'être mentionné. Il se releva et chercha à courir, mais l'essence en fit une torche blanche fantomatique, éblouissante et horrible. Il traversa la chaussée en titubant pour venir s'abattre sous la fenêtre de Noah et mourut dans les flammes, à cinq mètres des débris du cabriolet de l'agent de publicité.

« L'homme blanc ! » hurla une voix dans la chambre de Noah. Mais ce n'était pas celle de Noah ; c'était celle de sa mère. Elle s'arracha à la vue de la torche vivante et fixa sur son fils des yeux emplis de crainte et d'horreur. À dater de ce jour, plus rien n'avait été comme avant.

*

* *

« Depuis l'âge de cinq ans, dit tout haut le vieillard, pensif, plus rien n'a été comme avant. Elle croyait que j'étais... je ne sais quoi. Un démon. Elle croyait que j'avais le don de seconde vue parce que j'avais

été effrayé par l'accident avant qu'il se produise. »

Il laissa errer son regard autour de la pièce.

« Et mon fils ! s'écria-t-il. J'ai su quand il est mort... par télépathie, à une distance de plus de douze mille kilomètres. Et... » Il s'interrompit, réfléchissant. « Et puis il y a eu encore d'autres choses », marmonna-t-il.

Le docteur Shugart lui dit avec douceur :

« C'est impossible, ne comprenez-vous pas ? Tout cela fait partie de vos visions. Un homme de science vous dirait que cette, cette... *sorcellerie* ne peut être vraie ! Si seulement vous n'étiez pas descendu ici cette nuit, alors que vous étiez si près de la guérison... »

— Vous voulez donc encore me guérir ? cria Noah Sidorenko d'une voix de stentor.

— Docteur !

— Vous avez essayé cent fois, hurla le vieillard et cent fois, dans la souffrance et dans la peur, j'ai annihilé les effets du traitement – non pas que je le veuille ! Grands dieux non ! Mais parce que je ne peux pas m'en empêcher. Et maintenant vous voulez que je repasse par toutes ces épreuves... Je vous empêcherai de me guérir ! »

Il pressa les boutons de commande de son fauteuil qui se mit à tourner, mais lentement, trop lentement. Le vieillard parvint à se mettre debout et leur cria :

« Vous ne voyez pas ? Je ne veux pas le faire, mais ça se fait tout seul ; c'est comme un enfant qui naît. Je ne peux m'y opposer maintenant. C'est *difficile* d'avoir un enfant. Dans les douleurs de l'enfantement, cria-t-il, cherchant l'inquiétude dans leurs yeux, sachant qu'il devait leur sembler fou, une femme lutte et crie, et que peut un médecin pour elle ? Tuer la douleur ? Oui, et peut-être tuer le bébé avec. Cela s'est produit un nombre incalculable de fois, jusqu'à ce que les médecins aient appris comment faire, et vous, vous ne savez pas... »

« *Il ne faut pas la tuer cette fois !* Laissez-moi souffrir. Ne me guérissez pas ! »

Ils restaient immobiles à le regarder et personne n'osait parler.

La chambre était plongée dans un silence complet. Le vieillard se demanda : est-il possible que je les aie convaincus ? Mais cela était tellement improbable. Ses paroles exprimaient si médiocrement les pensées qui se bousculaient dans sa tête battante. Mais les pensées... oui, elles étaient claires maintenant, peut-être pour la première fois. Il comprenait. Les pouvoirs psi, la télépathie, la précognition, tous les autres pouvoirs difficiles à situer qui comblaient le vide entre la métaphysique et le muscle... tous ils confinaient à la folie. Bien plus ! Par définition, ils *étaient* la « folie », tout comme un diamant peut être de la « saleté » s'il empêche l'échappement des gaz par une tuyère de

fusée. C'était de la folie, puisqu'ils n'entraient pas dans le cadre d'une science qui se définissait elle-même comme la « raison ».

Mais combien de fois en avait-il approché, tout de même ! Et combien de fois l'avait-on secourablement « guéri » ? La trame de ses hallucinations avait été si claire pour la science « raisonnable ». Avec des doses d'insuline, avec l'hypnosynthèse, avec des électrodes fixées à son crâne rasé et avec le psychodrame, avec le Groupe et le silence, avec chaque pilule et chaque incantation de sciences de l'esprit, ils avaient, à maintes reprises, extirpé les démons. La précognition lui avait été arrachée par la panique de sa mère. La télépathie lui avait été enlevée par électrochoc. Mais elles étaient chaque fois revenues.

Les exercer ? Non, reconnut le vieillard, il ne pouvait pas les exercer, pas encore. Mais si Dieu avait la bonté de lui donner encore du temps, une heure ou deux, peut-être... ou même quelques années ; si le docteur voulait bien enfreindre la règle et se montrer bienveillant, lui laisser ses « hallucinations », eh bien, il pourrait en faire l'apprentissage après tout. Il pourrait par exemple scruter les esprits à volonté et non pas seulement lorsqu'un esprit rencontré par hasard, à demi désagrégé lui-même, créait une telle zone de « bruit » que celui qui était télépathiquement « sourd » ou presque pouvait l'« entendre ». Il pourrait regarder à volonté dans l'avenir au lieu de se laisser capter au hasard par le papillotement de quelque terreur catastrophique projetant son ombre anticipée. Et cette vieille carcasse qui était son corps, par exemple. Il pourrait encore la forcer à vivre, à se mouvoir, à marcher, à se tenir debout...

À se tenir debout ?

Le vieillard était debout, parfaitement immobile, à côté de son fauteuil. Debout ? Alors, avec quelque retard, il suivit la direction du regard fixe de Maureen, de Shugart et des autres.

Il *était* debout.

Non pas comme il avait imaginé aux heures de misère, pendant qu'il était cloué au lit. Il était debout, grand et droit ; mais entre les semelles de feutre de ses pantoufles et les dalles de caoutchouc du sol du bureau, il y avait un vide de vingt centimètres...

Non, ils ne le guériraient pas ; plus jamais. Et avec de la chance, comprit-il lentement, il pourrait désormais se mettre à inculquer sa science au monde.

Traduit par ROGER DURAND.

To see another mountain.

© Frederik Pohl, 1956.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LE FRÈRE SILENCIEUX

Par Algis Budrys

Une nouvelle variation sur le thème du malentendu qui sépare l'homme de la société – et qui peut, par la même occasion, séparer l'homme de lui-même. Le pouvoir est un désir de l'inconscient. Il est donc normal qu'il se manifeste la nuit, pendant le sommeil. Et que le bon docteur Jekyll, en s'éveillant, se désespère des ravages commis par Mr. Hyde. Il ne peut évidemment que s'indigner, soupçonner une intervention extérieure, des intentions diaboliques. Mais si le « frère silencieux » avait d'autres desseins ?

L'ASTRONEF de la première expédition du Centaure(13) était de retour.

Sur le moment, la silhouette massive de l'*Endeavor* qui se profilait sur l'écran du téléviseur retint l'attention avide de Cable. En voyant la nef glisser vers son point d'ancrage à côté d'un satellite au repos, il était sensible à l'impression de grandeur humaine qui se dégageait de la scène. Plus que la plupart des spectateurs, car il avait une idée exacte des dimensions de l'engin à l'échelle véritable.

Mais il commença d'éprouver une certaine sensation d'ambiguïté au moment où les membres de l'équipage émergèrent, revêtus de leur tenue de vol à réacteurs autonomes, pour se diriger vers la navette d'Albuquerque. Il les connaissait, ces hommes : Dugan qui devait être aussi impatient de rentrer qu'il avait été impatient de partir ; Frawley dont les rares cheveux blancs et ébouriffés cachaient mal le crâne à la peau rose et tendue ; Snell qui avait dû engraisser pendant le voyage s'il n'avait pas jeûné et pris de l'exercice ; le jeune Tommy Penn qui ne pouvait sûrement pas s'empêcher de lorgner timidement du côté des caméras.

C'étaient ces pensées qui ternissaient la satisfaction que Cable éprouvait pour les autres. Posté devant son récepteur tout l'après-midi, il vit les astronautes ôter leurs combinaisons et se grouper devant les photographes pour la « photo de famille », dépasser l'avant-garde des correspondants de presse et monter dans le wagon de tête de la

navette après avoir refusé de se laisser interviewer par les reporters de la télé.

Que Snell fût mince et gracieux, que tous les quatre, y compris Frawley et Penn, fussent d'un parfait sang-froid et n'eussent pas un faux pli, cela ne faisait pas une différence essentielle. Peut-être leur attitude les rendait-elle un peu plus irritants qu'ils ne le méritaient.

L'équipage de l'*Endeavor* entraît avec élégance dans l'histoire.

Les caméras et Cable suivirent les quatre hommes quand ils descendirent de la navette et traversèrent le terrain d'Albuquerque inondé de soleil, attentifs à leurs gestes les plus banals : Dugan allumant sa première cigarette après six mois d'abstinence, Frawley s'arrêtant nonchalamment au milieu de la passerelle et posant le pied sur la rambarde pour rattacher son lacet dénoué, Tommy Penn confiant une lettre à une sentinelle pour qu'elle la mette à la poste.

Cable, tout comme un milliard d'autres habitants de ce qui n'était plus la seule planète humaine, contempla les traits du président des États-Unis et des autres personnages officiels. Et il écouta ce qu'ils avaient à dire avec moins d'intérêt que les autres téléspectateurs, car il lui restait de son métier un mépris profond à l'endroit des panégyriques.

Vers vingt et une heure ou vingt et une heure trente, il savait l'essentiel de ce qu'il y avait à savoir sur le système du Centaure. Celui-ci était formé de cinq planètes ; deux d'entre elles jouissaient d'un climat tempéré et étaient facilement colonisables ; tout permettait en outre de croire qu'une troisième recelait de vastes gisements de métaux lourds. Le voyage s'était déroulé sans histoires et aucun événement extraordinaire n'avait marqué le séjour des explorateurs. Il ne fut pas fait mention de l'existence d'une population indigène.

Nulle allusion, non plus, à un éventuel défaut dans le fonctionnement du système de freinage, et ce silence eut peut-être pour effet d'accentuer le pli qui avait commencé à se former à la commissure des lèvres de Cable.

« Mais comment donc ! » ne put-il s'empêcher de grommeler en entendant Frawley s'étendre sur la douceur du vol et la simplicité de l'atterrissage. Que la manœuvre consistant à décélérer un objet de masse presque infinie sur une distance on ne peut plus finie fût d'une extrême complexité ne paraissait pas mériter qu'on en parlât.

Mais c'était surtout l'imperturbable flegme des astronautes qui exaspérait Cable.

« Voyons, c'est quelque chose qu'on fait tous les jours ! » maugréait-il à leur adresse tout en se disant intérieurement que, à trente-quatre ans, il était en train de devenir un barbon grincheux. En voilà des façons de dauber sur des amis sous prétexte qu'ils avaient fait une

chose qu'il n'était plus capable de faire !

Mais cet éclair de lucidité ne se ralluma pas quand la part qu'il avait personnellement prise dans la mise au point de l'*Endeavor* se trouva noyée dans l'anonymat de « ces hommes laborieux et dévoués dont le courage et la brillante intelligence ont rendu notre vol possible ». Appliqués à un individu, des propos de ce genre ont une signification. Employés de cette façon, ils englobaient tout un chacun, depuis les serveurs de la cantine jusqu'au type chargé d'empêcher les tatous de faire des trous sous les baraquements.

Cable éteignit le poste avec irritation. Peut-être eût-il dû rester à l'écoute. Peut-être, à court de matériel inédit, les directeurs de programmes auraient-ils fini à un moment ou à un autre par mobiliser des commentateurs qui auraient tenu l'antenne en parlant de « ce pas de géant fait dans le domaine de l'électronique », de la « théorie du champ unifié », de « ces cinq années d'expérimentation ardue ouvrant des perspectives nouvelles aux applications pratiques de la propulsion des astronefs » et autres discours de la même farine. Au bout du compte, si les stations ne reprenaient pas le cours normal de leurs émissions, peut-être finirait-on par citer le nom de Cable. Et quelqu'un trouverait peut-être important que l'exploit de l'*Endeavor* ait coûté la destruction totale d'un prototype, qu'un autre se soit écrasé au sol et que son pilote ait échappé à la mort d'extrême justesse.

Mais Cable avait tout simplement envie d'aller se coucher. Il fit pivoter le fauteuil roulant installé devant le poste, traversa la pièce, se souleva et se dirigea vers le lit, cahin-caha. Prenant ses jambes à pleines mains, il les glissa sous les couvertures, éteignit et se perdit dans la contemplation des ténèbres.

Lesquelles ne lui montraient rien, ne lui disaient rien.

Il secoua silencieusement la tête. Trente kilomètres seulement le séparaient du terrain. S'il était vraiment aussi avide de gloire, il pouvait y aller. Il eût constitué à lui seul un spectacle suffisamment dramatique. En toute sincérité, il n'avait pas été jaloux une seule seconde pendant le voyage de l'*Endeavor*. Simplement, les concerts de louanges de tout à l'heure avaient été un peu trop pour sa vanité.

Il était presque sur le point de s'avouer à lui-même que le vrai problème était son sentiment d'avoir perdu tout contact avec le monde extérieur.

Presque...

À la fin, il s'endormit.

Quand il se réveilla, le lendemain matin, il constata que, contrairement à son habitude, il avait merveilleusement dormi. Il jeta un coup d'œil à sa montre. Il avait à peine dormi huit heures mais avait l'impression que son sommeil avait duré plus longtemps. Il décida d'essayer de se passer de son fauteuil roulant pendant la

matinée. Il prit ses prothèses posées sur la table de nuit et les fixa à ses jambes. Cela fait, il gagna tant bien que mal la salle de bain en s'aidant de ses cannes, se débarbouilla, se rasa et se coiffa.

Il avait oublié de nettoyer son dentier, la veille au soir, et il le sortit de sa bouche. Il remarqua aussitôt que ses gencives étaient congestionnées. Celles du haut comme celles du bas.

« Bah ! fit-il à l'adresse de son reflet dans le miroir, chacun de nous a sa croix à porter ! »

Tant pis : il ne remettrait pas l'appareil tout de suite. N'importe comment, il ne mâchait pas avec ses dents de devant.

Tout en sifflotant un air à la mode, il passa dans la chambre et s'habilla avec soin : complet, chemise blanche et cravate. Il avait trop vu de handicapés physiques se laisser aller et, dans la mesure où il vivait seul, il était encore plus important de garder une apparence correcte.

D'ailleurs, se dit-il insidieusement, peut-être après tout qu'un des gars viendrait lui rendre visite.

Cette pensée l'irrita contre lui-même. Il se leurrerait sciemment : les formalités administratives auxquelles les astronautes étaient soumis dureraient encore une semaine. Entretenir ce genre de chimères ne pouvait qu'exacerber ses désirs frustrés et le transformer en rabat-joie grincheux et acariâtre.

Il se dirigea péniblement vers la cuisine et ouvrit le réfrigérateur en tirant d'un coup sec sur la poignée.

Encore une chose à laquelle il fallait faire attention. La compensation, c'était une bonne chose, mais on n'avait pas besoin de faire un tel effort pour ouvrir un frigo. S'il prenait l'habitude de faire à ce point appel à l'énergie musculaire de ses bras pour un rien, un jour viendrait peut-être où il se persuaderait qu'une paire de jambes était quelque chose d'absolument superflu. Et cela aussi était un piège. On peut se débrouiller sans jambes, de même qu'il est possible d'apprendre à peindre en tenant les pinceaux entre les orteils. Mais il est préférable de se servir de ses doigts quand on veut faire un tableau. La main a plus de dextérité que le pied.

L'important, c'est de s'accrocher au réel. Le réel est la seule béquille dont tout le monde se sert.

Ayant mis le café à chauffer, il alla dans le living pour allumer la télévision.

C'était encore un de ces petits détails. Il aurait pu mettre le poste en marche en se rendant à la cuisine mais, avant l'accident, l'idée ne lui était jamais venue d'économiser ses pas. C'était plus difficile ? Bien sûr que c'était plus difficile, maintenant ! Mais il avait besoin de prendre de l'exercice.

Lève la jambe. Balance-la. Bloque-la. L'autre. Lever. Balancer.

Bloquer. La première. Débloquer. Lever... Il jura, furieux d'être en nage.

Et voilà à présent que cette saleté de télé refusait de s'allumer ! Le bouton tournait à vide. Il la regarda de plus près, en se penchant précautionneusement de côté pour jeter un coup d'œil sur l'écran.

Bien sûr, il n'avait pas la perception de la profondeur, mais ce carré noir derrière le revêtement de plastique qui protégeait le tube avait quelque chose d'insolite.

Le tube avait disparu. Cable poussa une exclamation stupéfaite. Mais maintenant que son œil s'était accoutumé à la lumière moins vive du living, il parvenait à distinguer l'intérieur de l'appareil derrière le plastique.

Il éloigna le meuble du mur avec une aisance inattendue, à tel point qu'il faillit perdre l'équilibre. Il n'y avait rien. L'antenne se balançait au plafond. Il ne restait que le gros haut-parleur monté sous le châssis.

*

* *

Cable commença par examiner les portes et les fenêtres.

Les deux portes étaient fermées de l'intérieur et, comme la maison était climatisée, aucune fenêtre ne s'ouvrait. Il eut seulement à s'assurer que les vitres n'avaient été ni brisées ni enlevées. Ces vérifications terminées, il fit l'inventaire des objets de valeur qu'il possédait. Aucun ne manquait.

L'inspection n'était pas tout à fait achevée. Il y avait encore la cave. Mais avant de se résoudre à faire l'effort d'y descendre, il étudia l'autre possibilité – la seule autre possibilité. Il ne croyait pas à la psychiatrie et n'avait guère plus confiance dans la psychologie. Mais Cable était un pragmatique. C'est-à-dire qu'il jouait au poker intuitivement et qu'il gagnait.

Et, comme il était pragmatique, il se pencha tout d'abord sur une autre éventualité, à savoir qu'il avait un trou de mémoire et avait oublié un coup de téléphone au dépanneur pour lui demander de réviser son poste.

Il ouvrit la porte d'entrée et ramassa le journal déposé sur le seuil. Un coup d'œil à la date et au titre de l'article de tête (« RETOUR DE L'ENDEAVOR ») pulvérisa l'hypothèse du trou de mémoire, et il n'en fut pas autrement surpris. La télévision était là, la veille. Et il était encore trop tôt pour que les ateliers de dépannage fussent ouverts.

Donc, il fallait vérifier les fenêtres de la cave. Il n'avait pas sauté une journée, il ne s'était rien passé d'aussi invraisemblable. L lançant le journal sur la table de la cuisine, il se dirigea tant bien que mal vers la

porte du sous-sol et se pencha au-dessus de l'escalier, espérant contre tout espoir que, de l'endroit où il était, il pourrait voir une fenêtre brisée. De la sorte, il lui suffirait de porter plainte pour vol par effraction sans être obligé de descendre les marches. Il n'eut pas cette chance. Serrant ses cannes sous son bras gauche, il se cramponna donc à la rampe et se mit laborieusement en route.

Mais, une fois arrivé en bas, il n'eut pas besoin de regarder les fenêtres. Le châssis du récepteur TV était posé sur le vieil établi couvert de poussière. L'iconoscope le contemplait de son gros œil pâle au milieu d'une pile d'accessoires. Un fer à souder pendait au bout de son fil, au bord de l'établi, et l'on avait commencé d'effectuer de nouveaux câblages sous le cadre.

Ce fut seulement à ce moment – et il reconnut sans aucune honte que c'était parfaitement normal pour un homme comme lui – qu'il prêta attention aux quelques traces de brûlures superficielles qui marquaient son pouce et son index gauches...

Il réfléchit. Quelle que soit la ligne d'action qu'il adopterait, toute possibilité d'aide extérieure était à exclure dans l'immédiat.

Assis dans son fauteuil, il but une tasse de café qu'il venait de refaire après avoir gratté la croûte de marc calciné dans la première cafetière.

Il n'y avait pas de cambriolage à signaler : donc, inutile de s'adresser à la police. À qui faire appel, alors ? Il n'en avait pas la moindre idée. Il n'existait aucun service officiel ayant vocation d'apporter conseils et assistance aux gens qui démontraient leurs téléviseurs pendant leur sommeil et les remontaient pour fabriquer quelque chose de différent. Et s'il y avait un inconnu dans la maison, eh bien, c'est qu'il avait le don de se cacher derrière le papier mural !

D'ailleurs, c'était là un problème qu'il lui appartenait de résoudre tout seul.

Il ricana. N'était-ce pas le cas de tous ses problèmes ? Il était foncièrement incapable de se ranger à une opinion qui ne fût pas la sienne, il le savait.

Bon... quelles étaient les données du problème ?

Un ex-téléviseur dans la cave. Ou, plus précisément, une collection de pièces électroniques.

Trois brûlures au bout de ses doigts. Dues au fer à souder ?

Il n'en savait rien. S'il se donnait la peine d'étudier un ou deux manuels d'électricité appliquée, il réussirait probablement à monter un honnête récepteur à modulation de fréquence et, en tâtonnant un peu, à bricoler un circuit TV approximatif. Mais il ne s'était jamais servi d'un fer à souder. Il était facile d'imaginer que le premier essai serait honteusement maladroit.

Questions :

Comment un ramassis d'os ramollis et de nerfs amorphes nommé Harvey Cable avait-il pu se livrer à cet exercice en dormant ?

Comment ledit impotent était-il parvenu à soulever le châssis du poste, à le prendre dans ses bras, et, à supposer même qu'il ait pu opérer jusqu'à ce point sans quitter son fauteuil ambulant, comment avait-il descendu l'escalier de la cave ?

Dernière question (la question clef) : où s'était-il procuré l'outillage ?

Une dernière fois, Cable fouilla toute la maison. Personne ne s'y cachait.

*

* *

Vers midi, une idée nouvelle se mit à le préoccuper. Il prit un tampon encreur, se noircit le bout des doigts et réalisa une série d'empreintes. Muni de la feuille de papier témoin, de son blaireau et d'une boîte de talc, il redescendit au sous-sol et saupoudra le tube de talc. Au début, les résultats furent médiocres : la poudre s'étalait irrégulièrement, les poils raides du blaireau brouillaient les marques et il manquait d'adresse. Finalement, Cable imagina de faire couler le talc le long de la surface de verre en soufflant doucement pour égaliser la couche ; à la longue, il obtint plusieurs empreintes nettes. Quelques-unes, très peu marquées, ne lui appartenaient pas mais, compte tenu de leur ancienneté manifeste, ce devait être celles des ouvriers qui avaient monté le poste à l'usine. Les seules empreintes fraîches qu'il releva étaient indiscutablement les siennes. Or, il n'avait jamais touché auparavant à l'iconoscope.

C'était un point réglé.

Cable examina ensuite les outils inconnus disposés sur l'établi. Certains étaient alignés en bon ordre mais d'autres – le petit fer à souder, une paire de pinces, plusieurs tournevis – étaient éparpillés parmi les pièces détachées du téléviseur. Il répandit du talc sur ceux-là : ils portaient ses propres empreintes. Tous ces instruments étaient neufs et sans trace d'usage. Mais Cable savait se servir de tournevis et de pinces ; il savait même se servir d'outils plus compliqués.

Il s'approcha de la chignole électrique rangée à côté de ses outils de menuiserie. Quelques rognures d'aluminium étaient collées à la mèche. Revenant sur ses pas, il se pencha sur le châssis partiellement remonté. Celui-ci présentait des entailles et des trous tout frais.

Bien. Il balaya l'établi d'un regard inexpressif.

Question suivante : par tous les diables de l'enfer, qu'est-ce que j'ai entrepris de fabriquer ?

Il regardait d'un air songeur le journal qu'il avait enfin ouvert. Décidément, il n'était pas le seul à être frôlé par l'aile du mystère. Le texte de l'article était le suivant :

L'ÉQUIPAGE DE L'ENDEAVOR EN QUARANTAINE

Albuquerque, 14 mai. – Le retour de l'Endeavor, qui a atterri dans la journée d'hier, a fait renaître des méthodes que l'on croyait tombées en désuétude en matière de politique de l'information. Décision sans précédent, le gouvernement a interdit dans la nuit toute nouvelle interview de l'équipage de même que tout examen de l'astronef. Il était annoncé en même temps que la presse devrait se contenter des seuls communiqués officiels qui seront distribués sous forme de textes ronéotypés à l'exclusion de toute autre source d'information.

Les initiatives officieuses sont encore allées plus loin. Les correspondants ont en effet été avertis « à titre privé » que de « graves mesures » pourraient être prises en cas d'infraction à ces dispositions. Autrement dit, le service des communiqués officiels pourra être supprimé à l'avenir pour les journaux qui ne respecteront pas cette consigne. Dans la mesure où ces communiqués sont désormais le seul moyen d'information dont dispose la presse, cette « mise en garde officieuse » équivaut à une menace de censure totale. Le porte-parole qui a donné ce « conseil » aux journalistes a refusé de dévoiler son nom.

Les spéculations vont bon train et l'on présume qu'un incident fâcheux est intervenu, peut-être une maladie ou une contamination imprévue dont l'équipage de l'Endeavor aurait été victime. Cette rumeur ne pourra évidemment être confirmée ou démentie que lorsque les diverses autorités compétentes daigneront publier une déclaration à cette fin.

Le ton déconfit du journal arracha un ricanement à Cable mais il se rembrunit aussitôt. Dans quel état Dugan, Frawley, Snell et Tommy Penn se trouvaient-ils ? Il y avait de fortes chances pour que la théorie de la maladie inconnue ne fût qu'un bobard journalistique mais, pour que les autorités gouvernementales aient pris une telle décision, il fallait que l'affaire fût sérieuse.

Il gloussa à nouveau – mais, cette fois, son rire avait un timbre légèrement différent. Il se rendait compte que, s'il était contrarié, c'était en partie par la déception : apparemment, il allait avoir à attendre plus longtemps que prévu la visite de l'équipage.

Mais ce regain d'égoïsme eut la vie brève et il songea avec impatience à l'expérience qu'il allait tenter cette nuit même. Il y avait une certaine ardeur dans son sourire tandis qu'il tournait les pages du

journal. Il aurait demain une idée beaucoup plus précise de ce qui se passait entre ces murs. Son problème personnel éclipsait forcément le mystère de l'astronef. Mais c'était une bonne chose.

Oui, il était excellent d'avoir à nouveau un problème sur les bras.

Son regard tomba sur un fait divers : une quincaillerie avait été cambriolée ; les voleurs avaient emporté « du petit outillage et du matériel électrique ». Était-ce l'origine des outils qui se trouvaient dans la cave ?

C'était une possibilité, bien que Cable fût le moins doué des cambrioleurs. Il est vrai que, jusqu'à la nuit dernière, il n'avait jamais été non plus monteur électronicien.

Il songea à nouveau à faire appel à la police mais repoussa immédiatement cette idée. On se refuserait à prendre son histoire au sérieux et il courrait en outre le risque d'un contre-interrogatoire par un psychiatre.

Il estimait, en s'efforçant d'être aussi objectif que possible, qu'il ne commencerait pas à s'inquiéter exagérément avant plusieurs jours et que, d'ici là, il s'occuperait de cette affaire tout seul. Et de son mieux.

Il remarqua que ses gencives étaient toujours douloureuses. Peut-être même plus que ce matin.

*

* *

Il ouvrit les yeux. Le soleil matinal entra par la fenêtre à flots. Ainsi, il n'avait pu rester éveillé durant la nuit. Ce n'était pas pour l'étonner.

Procédant méthodiquement, il examina le bloc sur lequel il avait noté l'heure de dix minutes en dix minutes. La dernière mention, griffonnée d'une main engourdie, indiquait vingt-trois heures vingt. Un peu plus tard que l'heure limite au-delà de laquelle il cessait habituellement de résister au sommeil, mais l'écart était insignifiant.

Il consulta sa montre : sept heures cinquante. En tout, il avait dormi un peu plus de huit heures et, comme la veille, il se sentait étrangement reposé. Eh bien, bravo ! Un esprit sain dans un corps sain, etc. Le monde appartient aux lève-tôt.

Il se sentait d'humeur guillerette.

Il fixa ses prothèses, empoigna ses cannes et se dirigea vers la porte de la chambre. Pas de nouvelles traces de brûlure sur ses doigts.

Il étudia la porte avec soin. Elle était toujours fermée et, jusqu'à preuve du contraire, la clef était toujours hors d'atteinte dans le hall où il l'avait expédiée en la faisant glisser sous le panneau après avoir fermé.

Il se tourna vers le coin de la pièce. Là, un tournevis était placé en

équilibre précaire sur un échafaudage compliqué de pots et de casseroles que seul maintenait le poids de l'instrument. Pour procéder à cette mise en place, il avait dû attacher toute cette batterie de cuisine à l'aide d'une ficelle pour empêcher le fragile édifice de s'écrouler. Après avoir installé le tournevis, il avait brûlé la ficelle ainsi que toutes les autres pelotes et toutes les bobines de fil à coudre qu'il y avait dans la maison.

Quand il souleva le tournevis, la pile d'ustensiles ménagers s'effondra avec un tel vacarme que Cable sursauta. Un fracas à réveiller les morts... Nul n'avait touché au tournevis. À moins que son cerveau ne fût plus ingénieux endormi qu'à l'état de veille.

Eh bien, on allait voir ! Il revint à la porte et n'y trouva pas d'éraflures, mais il en fit plus d'une en dévissant la serrure pour sortir.

À noter que la clef était toujours au milieu du hall. Il la ramassa au prix d'une savante manœuvre de ses cannes et de ses prothèses, la fourra dans sa poche et s'approcha de la porte de la cave. Celle-ci était toujours fermée.

Là, il avait eu recours à une tactique quelque peu différente. La clef du sous-sol reposait sur un morceau de tissu noir déployé sur la table de la cuisine et sur lequel Cable avait projeté de la farine au hasard de façon à former un motif qu'il avait mémorisé et dont la reproduction eût été impossible.

La farine n'avait pas été dérangée. Néanmoins, il était possible qu'il eût secoué l'étoffe, qu'il l'eût retournée pour éliminer les vestiges de farine, qu'il eût remis la clef à sa place et reconstitué le dessin pulvérulent – avec suffisamment de fidélité, tout au moins, pour s'abuser lui-même s'il avait cherché à se duper.

Le résultat de ses vérifications fut négatif. Il n'avait rien fait de tel. Il eut défié quiconque d'effacer toutes les traces de farine sans laver entièrement le tissu, auquel cas il aurait fait preuve d'une habileté insigne puisqu'il aurait imité un certain nombre de taches de sauce anciennes.

Donc, Cable n'avait pas touché à la clef. C.Q.F.D.

Étape suivante : il ouvrit la porte de la cave et entreprit de descendre de marche en marche.

Alors il lâcha un juron à la vue du châssis : on avait encore travaillé dessus.

Il ressentit pour la première fois une certaine appréhension. Mais ce n'était pas encore de la stupeur. Trop d'exemples pratiques lui avaient appris au cours de son existence qu'un mystère aujourd'hui inexplicable pouvait être demain un pur et simple fait. Cependant, il s'approcha en clopinant, impatient et irrité, de l'établi, devant lequel il s'immobilisa.

Cette fois, tous les outils étaient pêle-mêle. Le tube avait été essuyé

car les empreintes digitales qu'il avait révélées la veille avec les moyens du bord avaient disparu. De même les instruments étaient tous immaculés. La manipulation les avait apparemment nettoyés. Le châssis avait été retourné et plusieurs pièces, dont une semblait modifiée, étaient boulonnées à sa surface supérieure et connectées au circuit de plus en plus volumineux. Les soudures étaient beaucoup plus propres. Il faisait des progrès.

Et il en faisait également dans l'art de passer à travers les portes closes !

La veille, il avait laissé une note à son propre usage : un carton appuyé contre le châssis et sur lequel il avait écrit en lettres d'imprimerie : QU'EST-CE QUE JE FABRIQUE ? Le carton avait été repoussé au bout de l'établi.

Il n'y avait pas de réponse.

*

* *

Maussade, il parcourait le journal en diagonale. En fait, son unique œil valide glissait sur les lignes sans les lire. Son regard n'accommodait même pas.

Sa mâchoire tout entière le lancinait mais, faisant abstraction de la douleur, il s'efforçait d'analyser la situation avec lucidité.

Encore une fois, les empreintes qui avaient été laissées étaient les siennes. Il continuait de faire cavalier seul... à moins qu'il ne jouât un duo avec lui-même ?

Il avait revérifié les serrures, examiné les portes, essayant même d'arracher les inébranlables clavettes de leurs gonds, et il avait été jusqu'à éprouver la solidité des fenêtres de la chambre à coucher et du sous-sol, dans l'hypothèse absurde où il les aurait ouvertes et serait passé par là. La réponse était : non.

Et pourtant on avait bien travaillé sur l'objet qui se trouvait dans la cave ? Réponse : oui.

Ce qui ne menait nulle part. Le moment était venu de laisser son subconscient ruminer là-dessus. Cable se concentra sur le journal en faisant un effort de volonté pour s'obliger à lire malgré sa vision floue, curieux de savoir où en était le mystère de la base spatiale.

La chose n'avancait guère. La quarantaine était entrée en application et les communiqués officiels destinés à la presse étaient lâchés au compte-gouttes. En outre, leur contenu était obscur.

L'inquiétude que Cable éprouvait pour ses amis fit temporairement taire ses préoccupations personnelles et lisant aussi rapidement que le lui permettait sa vue brouillée, il apprit que l'entrée de la base était interdite à tous, consigne s'appliquant apparemment aussi au

personnel gouvernemental. Un cordon de gardes nationaux l'entourait. L'article reprenait l'hypothèse de la maladie, pour autant que cette conjecture fût valable, et signalait que l'émotion était grande à l'étranger.

Ces supputations étaient peut-être fondées. En tout cas, un papier en première page annonçait que plusieurs biologistes et biochimistes de premier plan étaient en route pour la base ou, en tout cas, pour sa proche région.

Cable serra les lèvres et plissa le front. Il avait assisté à bon nombre de conférences préliminaires pendant la période des préparatifs avant d'être mis hors-jeu par son accident. La théorie était que les microbes extraterrestres ne seraient pas plus heureux sur un corps humain qu'un lichen habitué à pousser sur les pierres, par exemple. Mais les partisans de la théorie admettaient eux-mêmes que ses chances d'être erronée n'étaient pas totalement inexistantes et Cable savait d'expérience que les théories n'étaient confirmées que dans 25 pour 100 des cas au mieux.

Il en était arrivé à ce point de ses réflexions quand l'idée lui vint, pour la première fois, qu'il pouvait exister une corrélation entre les deux mystères : celui de l'astronef et le sien.

Il médita là-dessus plusieurs heures.

Cela paraissait idiot. Pourtant, il ne parvenait pas à repousser entièrement cette hypothèse.

Primo : il se pouvait que l'équipage de *l'Endeavor* soit victime de quelque chose.

Secundo : la base ne se trouvait qu'à trente kilomètres de distance. Et s'il s'agissait d'un phénomène de propagation par la voie aérienne ?

Tertio : la maladie, si maladie il y avait, avait atteint les astronautes. Dans la mesure où il avait essayé les prototypes, Cable entraînait dans cette catégorie, lui aussi.

Une maladie sélective frappant certains spécialistes en fonction de leur profession ?

Ridicule !

Une contamination par voie aérienne se transmettant à l'intérieur d'une maison climatisée ?

Toujours est-il que ses mâchoires étaient douloureuses et que sa vision était trouble.

Il frotta son œil valide avec exaspération.

*

* *

Ce soir-là, vers vingt et une heures, Cable était dans un état de rage indescriptible. Il descendit au sous-sol et jeta un regard noir au

téléviseur, ce qui ne lui apprit rien de plus. Finalement, il passa à la phase suivante de son programme, consistant à arracher tout le câblage refait. Il compléta la note de la veille d'un « RÉPONDS-MOI ! » impératif, et, l'esprit agité, monta se coucher. On allait bien voir comment il réagirait !

En imaginant de saboter ainsi le travail en cours, son intention avait été de faire un test objectif de plus afin de déclencher une réponse. Mais, maintenant, ce geste était l'expression d'une rancune personnelle dirigée contre ses énigmatiques manipulations nocturnes.

Le matin, quand il se réveilla, il avait atrocement mal à la mâchoire et la douleur était telle qu'elle écliprait l'impression générale de détente éprouvée par son corps. Se consolant en se disant qu'il était rudement bien reposé pour un homme qui veillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre, il se hâta, clopin-clopant, vers la salle de bain et, se plantant devant le miroir, il retroussa les lèvres...

...et se pétrifia, médusé, à la vue de sa bouche. Cramponné au lavabo, il se mit à rire. Ce n'était pas croyable !

Il était en train de percer ses dents...

Aussi ahuri qu'un adulte d'âge certain découvrant soudain qu'il a attrapé la varicelle, il tâta ses gencives du pouce et de l'index et sentit le contact des dures petites protubérances d'émail.

Il se calma non sans peine, incapable de résister à la tentation nouvelle de passer sa langue sur cette denture embryonnaire. Il savait que l'on constatait parfois une troisième poussée, mais il y avait longtemps qu'il avait renoncé à toute illusion dans ce domaine. En dépit de la confiance qu'il affichait à l'époque où on lui avait mis un dentier, il avait dû se rendre à l'évidence : les dents artificielles n'étaient jamais aussi satisfaisantes que les dents naturelles. Il regarda en souriant la quincaillerie qu'il se mettait dans la bouche chaque matin depuis un an, saisit délicatement le dentier et le laissa tomber dans la corbeille. Cela fit un bruit des plus réjouissants.

Il se dirigea en sifflotant – c'était la première fois qu'il sifflait depuis deux jours – vers la porte de la cave, l'ouvrit et, se penchant, regarda en bas. Poussant un grognement, il agrippa la rampe et lança son pied droit en avant avec un mouvement circulaire.

Et il exhala un cri de surprise étranglé : en scrutant l'escalier, il avait eu la perception de la profondeur. Son autre œil s'était remis à fonctionner. La rétine s'était recollée !

L'escalier s'effondra dans un fracas retentissant quand les piliers de soutènement, entièrement sciés, cédèrent sous son poids. La rampe à laquelle il se cramponnait en fit autant et Cable s'écrasa trois mètres plus bas au milieu d'un monceau de planches qui avaient volé en éclats.

Je n'aurais pas dû défaire le montage de ce poste, se dit-il dans un

dernier éclair de conscience. Et les ténèbres l'engloutirent.

*

* *

Groggy, il se retourna, passa la main sur sa figure et ouvrit les yeux. Il n'avait mal nulle part.

Il était en face de l'escalier réparé. Ses prothèses avaient été consolidées à l'aide d'attelles de bois et leurs semelles étaient neuves. Les vieilles étaient au rancart dans un coin et Cable poussa un sourd grognement à la vue des traces de sang sur leurs extrémités brisées.

Toujours aucune douleur. Impossible de savoir depuis combien de temps il gisait au fond de la cave. Sa montre était cassée.

Il jeta un coup d'œil sur l'établi. La chose qu'il construisait était achevée. Le châssis était posé à l'endroit sur la surface de travail et la fiche d'alimentation était enfoncée dans la prise.

Il n'avait jamais rien vu de comparable. Le tube, recâblé mais non fixé, reposait à côté du châssis. Apparemment, il importait peu qu'il fût assujéti ou non. Deux boutons de contrôle saillaient à la partie supérieure du châssis, qui comportait également deux ou trois trous à la place de divers éléments du circuit TV désormais sans emploi. Les valves brillaient : l'appareil était allumé.

Apparemment, Cable ne s'était pas soucié de son état physique pendant qu'il avait procédé au montage de cet instrument.

Il s'était efforcé d'oublier son corps. Ses dents qui repoussaient, son œil redevenu fonctionnel étaient autant d'indices dont il n'avait pas osé rechercher la confirmation.

Et pourtant, c'était vrai. Il sentait les aspérités du sol sur ses cuisses et ses mollets. Ses orteils réagirent quand il essaya de les remuer et ses jambes se plièrent.

Sa vision était parfaite et ses dents avaient acquis leur taille définitive. Elles étaient solides et elles claquèrent quand il serra les mâchoires.

Quelque chose glissa le long de sa jambe et il regarda. Quand il avait bougé, le fil de cuivre mince comme un cheveu passé autour de sa cheville s'était rompu. Il partait vers l'établi. Cable leva les yeux et l'éclair éblouissant du tube ainsi activé l'éblouit.

Paupières peux pas *penser* paupières pulsations *pense* paupières poisson d'avril *penser paupières* patatras paupières *papilloter* – PEUX PAS *penser* !

Il se cacha les yeux derrière les mains. Au bout de quelques secondes, il écarta imperceptiblement deux doigts comme un petit garçon qui joue à faire coucou avec sa mère.

La lumière lui déchira à nouveau les yeux. Mais maintenant,

impossible d'y échapper. Le tube fulgurait chaque fois qu'il essayait de penser, interrompant les pulsations de son cerveau chaque fois qu'il cherchait à diriger son attention sur autre chose que le brutal stimulus de l'éclair. Il ne pouvait plus donner à ses mains l'ordre de lui protéger les yeux.

Son corps s'affaissa comme une poupée de son et sa tête chavira. Le faisceau lumineux passait au-dessus de son visage. Alors, il se haussa sur les mains et sur les genoux tel un élève qui se redresse pour affronter encore le gros dur de la classe.

Les reflets de l'éclair que renvoyait le plancher étaient des coups de pied qui lui frappaient les tempes. Les scintillements du tube lui martelaient les yeux.

Il voulait crier mais son gosier était rebelle à sa volonté. Il oscillait à quatre pattes et le papillotement aveuglant était comme l'aiguille d'une machine à coudre s'enfonçant dans son cerveau.

Finalement, il retomba par terre. À présent, il commençait à comprendre ce que l'engin était en train de lui faire. Tel un élève-pilote tâtant les commandes pour la première fois, il en venait peu à peu à songer qu'il y avait une certaine logique dans cette affaire, qu'une action donnée entraînait une réponse donnée, que la machine était capable de prévoir le rythme de ses pensées et les bloquait chaque fois qu'elles tentaient de se muer en action ou d'accéder à la cohérence.

Délibérément, il leva les yeux dans l'intention de se détourner à l'instant où il sentirait l'étau se refermer sur son esprit.

Cette fois, il eut vaguement conscience du mouvement désordonné de ses bras pour protéger sa vue.

Il constata qu'il pouvait biaiser avec la lueur. S'il réussissait à déjouer les prévisions de la machine, il lui serait possible de penser. Car ses mécanismes cérébraux suivaient des filières bien rodées. Pour identifier quelque chose d'aussi simple que la pensée de sa propre peur, la machine était dans l'obligation de chercher ses éléments de référence dans tout un fouillis de données – température de la peau, cadence cardiaque et respiratoire – et de faire appel à une multitude de précédents mémorisés.

Si Cable parvenait à inverser le processus, à privilégier des éléments que son attention négligerait en temps ordinaire, il serait à même de penser. Le scintillement ne l'arrêterait pas.

Comme quelqu'un qui survole la campagne en avion pour la première fois, il apprenait que les lignes de chemin de fer et les autoroutes ne sont pas des flèches mais des serpents. Comme un pilote s'habituant malgré tous ses instincts à piquer du nez quand il se met en vrille et à résister au réflexe qui le presse de tirer sur le manche à balai pour remonter, il faisait son apprentissage. C'était cela ou

s'écraser.

Pour y arriver, il lui fallait modifier sa façon de penser.

La lueur n'était plus qu'une alternance présélectionnée de jets de lumière. Cable tendit le bras vers le bouton qui, selon toute logique, devait être la commande centrale. Il le tourna. Il sentait ses muscles se mouvoir, sa peau se tendre, ses os pivoter. Il sentait les nerfs délicats de la pulpe de ses doigts lui indiquer la pression qui s'exerçait sur les capillaires et ceux qui se trouvaient sous ses ongles comparer ce qu'ils enregistraient à la pression locale. Ce fut au toucher et non au son qu'il sut que le bouton avait joué. Il n'y eut pas de déclic. Celui qui avait installé cette commande ne l'avait pas prévue pour l'usage humain.

Et, surtout, Cable sentait au fond de lui-même sourire son frère silencieux.

*

* *

Les trois hommes en uniforme s'immobilisèrent sur le seuil de la porte et le regardèrent.

« Harvey Cable ? s'enquit finalement l'un d'eux.

— Lui-même, répondit Cable en souriant. Donnez-vous la peine d'entrer. »

Celui qui avait parlé portait une tenue d'aviateur et l'insigne de commandant de l'armée de l'air. Ses deux compagnons étaient des inspecteurs des Nations Unies. Ils entrèrent avec circonspection, jetant des regards intrigués autour d'eux.

« J'ai tout transformé, fit Cable sur un ton affable. J'ai un assortiment complet d'outils de menuiserie dans la cave. »

L'officier était pâle et les inspecteurs paraissaient nerveux. Ils échangèrent un coup d'œil.

« C'est le cas type, murmura l'un d'eux comme s'il était nécessaire de formuler cette appréciation à haute voix.

— Nous avons cru comprendre que vous étiez invalide, fit l'officier.

— Je l'étais, commandant... ?

— Paulson. Je vous présente l'inspecteur Lee et l'inspecteur Carveth. » Paulson prit une profonde aspiration. « Eh bien, maintenant, nous sommes sans défense. Pouvons-nous nous asseoir ?

— Je vous en prie... faites donc ! Sans défense devant la maladie, voulez-vous dire ? »

Le commandant, l'air morose, se laissa choir dans un fauteuil et une expression de surprise se peignit fugitivement sur ses traits quand il se rendit compte à quel point le siège était confortable. « La maladie

ou autre chose ! À présent, on parle de psychose contagieuse. Et il n'y a pas de remède, ajouta-t-il brutalement.

— Il n'y a pas de maladie », répliqua Cable, mais sa réponse ne fit guère d'impression sur ses visiteurs. Les trois hommes serraient les mâchoires. Leur masque tendu était désespéré. Apparemment, un contact si superficiel qu'il fût avec la « maladie » était suffisant pour que l'« infection » s'installe.

« Que puis-je faire pour vous ? Mais que diriez-vous d'un verre pour commencer ? »

Paulson refusa d'un geste et les deux inspecteurs suivirent son exemple. Cable haussa poliment les épaules.

« Nous sommes ici pour une raison précise, reprit l'officier d'un air buté. Inutile de biaiser. » Il sortit une enveloppe de la poche de sa vareuse. « Il nous a fallu batailler ferme avec le ministre des Postes. Mais nous avons quand même fini par emporter le morceau. C'est une lettre de Thomas Penn qui vous est destinée. »

Sans mot dire, Cable la prit en haussant les sourcils. Le pli avait été ouvert. L'enveloppe contenait un court billet :

Harv,

Ce mot est notre seule chance d'avoir le temps d'entrer en contact avec toi. Mais, malgré tout, il risque de ne pas t'arriver. Ne t'en fais pas pour nous, quoi que tu puisses entendre dire. Tout va bien. Tu ne sauras à quel point qu'en faisant connaissance avec l'ami que nous t'envoyons.

Bonne chance,
TOMMY.

Cable sourit et sentit son frère silencieux sourire aussi. Pendant un instant, tous deux savourèrent la douceur d'être à l'unisson. Enfin, son attention revint à ses interlocuteurs.

« Eh bien ? »

Paulson lui adressa un regard fulminant.

« Alors, qu'est-ce que ça signifie ? De quel ami s'agit-il ? Où est-il ? »

Cable lui sourit. Paulson ne le croirait jamais s'il le lui disait. Aussi n'avait-il pas intérêt à le lui dire. Il faudrait que l'autre trouve tout seul.

Comme tout le monde. Il n'y a pas de logique dans les mots. Ce que Câble pourrait dire ne prouverait rien. Qui accueillerait avec plaisir un étranger « parasite » dans son corps et dans son esprit, même si ce parasite est une créature douce et intelligente qui veille sur son hôte, restaure sa santé, veille à son bien-être ? Même si ce « parasite » vous apporte l'équilibre mental, le repos, la tranquillité et la paix parce que cela lui est indispensable pour être pleinement votre frère ? Qui aurait

envie d'entrer dans des relations de symbiose avant d'avoir éprouvé ce que cela signifie ? Pas vous, mon commandant ! Pas plus que Harvey Cable, d'ailleurs, menant son combat aux lisières du monde, fier, capable... mais seul.

Qui souhaiterait savoir qu'un être humain peut désormais aller où il veut, faire ce qu'il veut ? Que désormais la maladie est vaincue, que la vieillesse est sérénité et que la mort est sommeil ? Pas les médecastres, ni les agences matrimoniales, ni les compagnies d'assurances-sépulture. Pas les gens qui vivent dans la peur. Qui souhaite avoir un frère qui n'hésite pas à vous donner des claques si besoin est pendant que vous grandissez ?

Non, on n'explique pas cela aux gens. On le leur donne, tout simplement.

« Eh bien ? » répéta Paulson.

Cable lui sourit à nouveau.

« Calmez-vous, mon commandant. Nous avons tout le temps. Mon ami est là où vous ne le trouverez jamais, à moins que je ne le veuille. Que se passe-t-il à la base ? »

L'officier poussa un grognement de colère et répondit avec rudesse :

« Je n'en sais rien. Nous étions tous dans le cercle extérieur de la quarantaine.

— Le cercle extérieur... La propagation a lieu de cercle en cercle, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment se manifeste la maladie ?

— Vous le savez mieux que moi.

— Les hommes marchent dans leur sommeil ? Ils font des choses ? Ils trompent la surveillance des gardes et des sentinelles, ils sont capables de sortir de lieux fermés à clef ? Certains construisent de bizarres appareils électroniques ?

— C'est ce que vous croyez ?

— C'est ce que je crois. Et cela vous fait peur ? » Paulson garda le silence,

« Il n'y a pas à avoir peur. Quand on est seul, c'est un peu dur, mais je ne pense pas que vous aurez de difficultés s'il y en a d'autres autour de vous. »

Ce qui est terrifiant, ce n'est pas d'être capable de désorganiser momentanément son corps pour passer sous une porte. Cela n'a rien de terrifiant quand on peut le faire consciemment sous la direction de son frère. Ce qui est terrifiant, c'est d'y assister. Les rampants avaient eu peur pour les frères Wright. Paulson se rappelait ce qu'il avait vu. Il ne savait pas ce que c'était que d'être libre.

Cable songeait aux étoiles qu'il contemplait quand il était aux

commandes du prototype de l'*Endeavor*, aux nuages de galaxies qui leur servaient de décor. Il voulait atteindre toutes ces étoiles, se dresser debout sur chacune de leurs planètes.

Évidemment, ce n'était pas possible. Une vie d'homme n'y suffirait pas. Mais son frère avait appartenu, lui aussi, à une race enchaînée à une unique planète. À eux deux, ils auraient le temps de voir pas mal de choses avant d'être vieux.

Nous sommes nés dans un système ne possédant qu'une seule planète habitable et nous avons inventé la propulsion spatiale. Et, sur Alpha du Centaure, il y avait une race qui attendait que quelqu'un vienne lui donner des mains et des corps.

Quel est le prix du plan suprême de l'univers ? Trouverons-nous, mon frère et moi, la pièce suivante du puzzle ultime ?

Cable laissa son regard errer sur les trois hommes, souriant en pensant à la tête que ferait l'un d'eux le jour où il s'apercevrait pour la première fois qu'une nouvelle dent lui poussait à la place d'une dent manquante.

En commençant par Paulson, il transmet à chacun une partie de son frère.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

Silent brother.

©1955. Publié avec l'autorisation de Scott Meredith Literary Agency.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

LA GUERRE DES SORCIÈRES

Par **Richard Matheson**

Après la répression, la récupération. Il en va du pouvoir comme de la science : il peut être détourné par la société à des fins où la morale ne trouve pas son compte. Les représentants de l'autorité n'agissent pas sans dégoût (car il s'agit, en somme, de transgresser un tabou), mais enfin ils agissent, et voilà les surhommes embarqués dans d'étranges galères. Tant il est vrai que le pouvoir supranormal n'implique pas l'aptitude à réfléchir et que toutes les clefs ne pendent pas à la même ceinture.

SEPT jolies filles assises, alignées en rang. Dehors, la nuit, la pluie battante – un vrai temps de guerre. À l'intérieur, une chaleur de four. Sept adolescentes en salopette, qui papotent. Sur le mur une plaque :
CENTRE J.F.

Le ciel qui lâche le tonnerre pour se racler la gorge, qui recueille la foudre et la laisse tomber de ses épaules démesurées. La pluie qui impose silence au monde, faisant ruisseler les arbres, grêlant la terre. Une construction carrée, basse, aux murs de plastique.

À l'intérieur, le bavardage bourdonnant de sept jolies filles.

« Alors je lui ai dit : « Non mais, allez-vous laisser tomber ! » et il m'a dit : « Ah ! oui ? » et j'ai dit : « Oui ! »

— Franchement, je ne sais même pas si je serai contente quand ça sera fini. J'ai vu un chapeau ravissant pendant mon dernier congé. Ce que je donnerais pour pouvoir le porter !

— Toi aussi ? Bah, on ne peut même pas garder une coiffure convenable. Pas par ce temps. Pourquoi ne nous délivrent-ils pas de ça ?

— *Les hommes !* Ils me rendent malade ! » Sept gestes, sept poses, sept rires résonnant faiblement au milieu du fracas du tonnerre. Des dents qui étincellent. Des mains infatigables qui dessinent des images dans l'espace.

*

* *

CENTRE J.F. Des filles. Sept. La plus âgée : tout juste seize ans. Des boucles. Des nattes. Des franges. De petites lèvres souriantes, boudeuses, renfrognées, traduisant des émotions. De jeunes yeux pétillants, étincelants, aux paupières battantes, au regard froid ou chaud.

Sept jeunes corps éclatants de santé, indociles, nerveux, posés sur des chaises de bois. De doux membres d'adolescentes. Des filles ; jolies. Sept.

*

* *

Une armée de soldats informes, laids, pataugeant dans la boue, s'étirant le long de la route fangeuse dans une obscurité de poix.

La pluie torrentielle. Des trombes d'eau qui s'abattent sur les hommes exténués. Le bruit de succion des bottes qui s'arrachent à la boue brunâtre. La boue qui dégoutte des talons et des semelles.

Des hommes qui avancent péniblement – des centaines – trempés, misérables, épuisés. De jeunes hommes qui marchent courbés en avant comme des vieux. Des mâchoires affaissées, des bouches qui aspirent bruyamment l'air noir humide, des langues qui pendent, des yeux caves qui n'expriment rien, ne regardent rien.

La halte.

Des hommes qui s'abattent dans la boue, la tête sur leur paquetage. Des têtes rejetées en arrière, des bouches ouvertes, la pluie qui éclabousse des dents jaunes. Des mains immobiles, des amas de corps efflanqués. Des jambes écartées – morceaux de bois kaki rongés par les vers. Des centaines de branches inutiles émergeant de troncs inutiles.

Derrière, devant, sur les côtés, le grondement de camions, de chars et de petits véhicules. Pneus épais chassant la boue, patinages, arrachements du bournier dans un rugissement de moteur. La pluie battant de ses doigts humides le métal et les bâches.

Flashes lumineux sans images. Jaillissements momentanés de lumière. Le visage de la guerre entrevu une seconde – canons rouillés, roues qui tournent, faces au regard fixe.

L'obscurité. La main de la nuit effaçant la brève explosion lumineuse des éclairs. Les rafales de vent mêlées de pluie qui flagellent les champs et les routes, faisant ruisseler les arbres et les camions. Des ruisseaux bouillonnants qui arrachent des cicatrices à la terre. Le tonnerre, les éclairs.

Un coup de sifflet. Des hommes morts qui ressuscltent. Des bottes

qui s'arrachent à la boue qui aspire. L'approche. L'approche d'une ville qui barre la route d'une ville qui barre la route d'une...

*

* *

Un officier assis dans la salle de communication du CENTRE J.F. Il regarde avec attention l'opérateur radio assis devant le panneau de contrôle, les écouteurs aux oreilles, qui transcrit un message.

L'officier regarde l'opérateur. Ils arrivent, pense-t-il. Gelés, trempés, la peur au ventre, ils marchent sur nous. Il frissonne et ferme les yeux.

Il les rouvre vivement. Des visions jaillissent derrière ses paupières baissées – fumée ondulante, corps en flammes, horreurs indescriptibles.

« Message en provenance du poste d'observation avancé, dit l'opérateur. Ennemi en vue. »

L'officier se lève, marche vers l'opérateur, lui prend le message des mains. Il le lit, le visage sans expression, les lèvres en parenthèses. « Oui », dit-il.

Il pivote sur ses talons, marche vers la porte. Il l'ouvre et passe dans la pièce contiguë. Les sept filles s'arrêtent de parler. Le silence s'étale sur les murs.

L'officier s'immobilise, le dos contre la fenêtre aux vitres de plastique.

« L'ennemi, dit-il. À deux milles d'ici. Droit devant nous. »

Il se retourne, tend le bras vers la fenêtre. « Exactement dans cette direction. À deux milles. Pas de questions ? »

Une fille rit sottement.

« Des véhicules ? demande une autre.

— Oui. Cinq camions, cinq petits command-cars et deux blindés.

— C'est trop facile, dit la fille en riant, ses doigts minces jouant avec sa chevelure.

— C'est tout, dit l'officier. Vous pouvez y aller. » Au moment de quitter la pièce, il ajoute à voix basse entre ses dents : « *Monstres.* »

Il sort.

« La barbe, soupire l'une des filles. Il faut remettre ça.

— Quelle corvée », dit une autre. Elle ouvre sa bouche délicate et en retire le chewing-gum qu'elle mâchait. Elle le fixe d'une pression du doigt sous son siège.

« Au moins il a cessé de pleuvoir », dit une rouquine en renouant ses lacets de chaussures.

Les sept filles s'entre-regardent. *Êtes-vous prêtes ?* demandent leurs yeux. *Oui, je pense que oui.* Elles se calent sur leurs chaises avec de

petites onomatopées enfantines et des soupirs. Elles enroulent leurs jambes autour des pieds des sièges. Tout le chewing-gum évacue les bouches et les lèvres se serrent en une prude fixité. Les jolies petites filles sont prêtes pour le jeu.

Lorsqu'elles se sont immobilisées sur leurs chaises, l'une d'entre elles prend une profonde inspiration. Une autre en fait autant. Elles tendent toutes leur chair de lait et entrelacent leurs doigts fragiles. Une fille, au préalable, se gratte vivement la tête. Une autre émet un gracieux éternuement.

« Maintenant ! » dit la fille qui se trouve au bout de la rangée à droite.

Sept paires d'yeux brillants se ferment. Sept petits cerveaux innocents commencent à imaginer, à visualiser, à transporter.

Des bouches qui ne sont plus que de minces fentes, des visages d'où toute couleur s'est retirée, des corps tremblant de passion. Des doigts que crispe la concentration. Sept jolies petites filles qui font la guerre.

*

* *

Les soldats atteignaient le sommet d'une colline lorsque l'attaque se développa. Les hommes de tête, dont le pied levé s'apprêtait à amorcer le pas suivant, s'embrasèrent soudain. Ils n'eurent pas le temps de crier. Leurs fusils tombèrent dans la boue, leurs yeux fondirent sous l'effet de la chaleur. Ils firent encore un ou deux pas puis s'abattirent la face en avant, carbonisés.

Les autres soldats hurlèrent. Leurs rangs se rompirent. Ils levèrent leurs armes et se mirent à cribler la nuit de balles. D'autres hommes s'enflammèrent, illuminant un instant l'obscurité, puis tombèrent et moururent.

« Déployez-vous ! » cria un officier. Au même instant son bras levé s'embrasa et une langue de flammes jaunes dévora son visage.

Terrifiés, les soldats regardèrent autour d'eux, cherchant l'ennemi de leurs yeux aveugles. Ils tirèrent sur les champs et sur les arbres. Ils se tirèrent les uns sur les autres. Ils s'égaillèrent en tous sens, dans de folles courses clapotantes.

Les flammes enveloppèrent un camion. Torche à deux jambes, son conducteur plongeait vers le sol. Le camion zigzagua sur la route, obliqua, s'emballa dans un champ en pente, percuta un arbre et explosa. Il disparut au milieu d'une incandescence aveuglante. Des silhouettes noires s'agitaient follement dans l'aura lumineuse entourant les flammes. Les cris emplissaient la nuit.

L'un après l'autre, les hommes s'embrasaient et s'abattaient dans la boue. Des jaillissements de flammes trouaient l'obscurité humide. Des

hurlements. Des masses charbonneuses courant, grésillant, mourant. Des camions brûlant. Des chars explosant.

Une petite blonde, tout son corps tendu par une excitation difficilement réprimée. Ses lèvres se tordent, un ricanement gronde dans sa gorge. Ses narines se dilatent. Elle frissonne d'un effroi qui lui donne le vertige. Elle imagine, imagine...

Un soldat courut tête baissée à travers un champ, hurlant, les yeux fous de terreur. Un énorme rocher tombant du ciel obscur s'abattit sur lui. Son corps mutilé s'enfonça dans la terre.

Le rocher s'arracha à la terre, remonta, s'abattit à nouveau, marteau informe, écrasant un camion en flammes. Le rocher s'éleva une nouvelle fois vers le ciel ténébreux.

Une jolie brune. Son visage est un masque fiévreux. Des pensées sauvages tourbillonnent dans son cerveau virginal. Une peur extatique tend son cuir chevelu. Ses lèvres se contractent sur ses dents serrées. Sa respiration sort de sa bouche en un sifflement. Elle imagine, imagine...

Un soldat tomba sur les genoux, la tête rejetée en arrière. Dans la lueur projetée par ses camarades qui flambaient, il regarda aveuglément l'énorme vague frangée d'écume qui déferlait sur lui.

Elle s'abattit en grondant, aplatissant son corps contre la terre boueuse, emplissant ses poumons d'eau salée. Dans un mugissement, la lame de fond s'étala sur le champ tout entier, éteignant puis noyant une centaine de soldats dans son moutonnement blanc.

Soudain le flot s'arrêta, se décomposa en un million de particules puis se désintégra.

Une adorable petite rousse, les mains nouées sous le menton, ses poignets exsangues tendus sous l'effet de la concentration. Ses lèvres tremblent, la délectation fait s'enfler sa poitrine. Sa gorge blanche se contracte, elle avale l'air goulûment. Son nez se fronce sous l'effet d'une joie féroce. Elle imagine, imagine...

Un soldat qui courait percuta un lion qu'il ne pouvait voir dans l'obscurité. Une de ses mains s'accrocha désespérément à la crinière hérissée du fauve, et il se mit à cogner sauvagement avec la crosse de son fusil.

Un hurlement. D'énormes griffes venaient de lui emporter la moitié du visage. Un rugissement lui répondit, emplissant la nuit.

Un éléphant aux yeux rouges foulait pesamment la boue, ramassant des hommes avec sa trompe épaisse, les propulsant dans les airs, les écrasant sous les massives colonnes noires de ses pattes.

Des loups surgirent des ténèbres, bondirent, enfoncèrent leurs crocs dans des gorges. Des gorilles hurlants, sautant sur place, piétinèrent lourdement les soldats qui tombaient.

Un rhinocéros lancé à pleine vitesse, son cuir luisant à la lumière des torches humaines, écrasa sa corne contre un char en flamme,

faisant voler en l'air tourelle et chenilles dans un fracas de tonnerre, avant de disparaître dans l'obscurité.

Des crocs – des griffes – des dents qui déchirent – des cris perçants – des rugissements – des barrissements.

Du ciel, des serpents se mirent à pleuvoir.

*

* *

Le silence. Un vaste silence qui plane. Pas un souffle de vent, pas une goutte de pluie, pas un coup de tonnerre même lointain.

La bataille est finie.

Le brouillard gris du matin flotte sur les morts brûlés, déchirés, noyés, écrasés, empoisonnés.

Des camions calcinés. Des carcasses de chars d'où s'élèvent paresseusement des bouffées de fumée grasse. La mort recouvre le champ de bataille. Une autre bataille dans une autre guerre.

La victoire.

Pas de survivants. Partout des morts.

*

* *

Les filles s'étirent languissamment. Elles tendent leurs bras et font rouler leurs frêles épaules rondes. Des lèvres roses s'ouvrent au large sur de gracieux bâillements. Elles s'entre-regardent et ont de petits rires embarrassés. Certaines d'entre elles rougissent. D'autres prennent un air coupable.

Puis elles se mettent toutes à rire aux éclats. Elles défont d'autres tablettes de chewing-gum, prennent des poudriers dans leurs poches, se chuchotent des choses avec des mines d'écolières, avec des murmures de dortoir. Les rires s'élèvent dans la pièce surchauffée.

« Ne sommes-nous pas terribles ? » demande une blonde en poudrant son petit nez impertinent.

Tout à l'heure, elles descendront à l'étage inférieur où le petit déjeuner va leur être servi.

Traduit par MARCEL BATTIN.

Witch war.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Éditions Opta, 1972, pour la traduction.

UN SPÉCIALISTE DES JOURS DE FÊTE

Par **Richard Matheson**

Cette nouvelle est du même auteur que la précédente et porte sur le même thème. Avec une seule trouvaille supplémentaire, mais décisive : cette fois l'exploitation du pouvoir sombre dans le dérisoire.

Il est vrai que le don évoqué ici pose des problèmes particuliers. Beaucoup de pouvoirs sont une souffrance pour ceux qui les détiennent. Tel est le cas de la divination : il est difficile de voir toutes les horreurs qui vont se produire et de ne pas perdre son sang-froid. Mais ce qui est pire que tout, c'est qu'un tel pouvoir puisse servir à autre chose qu'à prévenir l'inévitable.

Tu vas être en retard », dit-elle. Il se radossa avec lassitude sur sa chaise.

« Je sais », dit-il.

Ils prenaient le petit déjeuner dans la cuisine. David n'avait presque rien mangé. Il avait par contre bu beaucoup de café noir en regardant fixement la nappe. Une nappe ornée de fines rayures, semblables à des croisements d'autoroutes.

« Alors ? fit-elle.

— Bien, dit-il. J'y vais. »

Mais il ne bougea pas de sa chaise.

« David !

— Je sais, je sais. Je vais être en retard. »

Il n'y avait pas de colère dans son ton. Il avait depuis longtemps dépassé le stade de la colère.

« Ça, c'est certain », constata-t-elle en finissant de beurrer un toast. Elle y rajouta une épaisse couche de confiture de framboises et mordit dans la croustillante tartine.

David se leva. Arrivé à la porte de la cuisine, il se retourna vers sa femme, qui lui tournait le dos.

« Et pourquoi ne le serais-je pas ?

— Parce que tu peux pas, dit-elle. Voilà tout.

— Mais *pourquoi* ?

— Parce qu'ils ont besoin de toi. Parce qu'ils te paient bien et que c'est le seul travail que tu saches faire. C'est évident, non ?

— Ils pourraient trouver quelqu'un d'autre.

— Cesse de dire des bêtises. Tu sais parfaitement que c'est impossible. »

Ses poings se serrèrent :

« Mais pourquoi *moi* ? »

Elle ne répondit pas. Elle mangeait son toast.

« Jean ?

— Il n'y a rien d'autre à dire », répondit-elle en mâchant. Elle se tourna vers lui.

« Vas-tu enfin partir ? Tu ne devrais pas arriver en retard, aujourd'hui. »

David sentit un frisson le parcourir.

« Non... pas aujourd'hui, en effet. »

Il sortit de la cuisine et monta à l'étage. Il se brossa les dents, ciras ses chaussures, et mit une cravate. Il n'était pas encore huit heures lorsqu'il revint dans la cuisine.

« Au revoir », dit-il.

Il embrassa la joue qu'elle lui tendait.

« Au revoir, chéri. Je te souhaite une... » Elle se tut brusquement.

« ... une bonne journée ? termina-t-il. Merci. Je suis sûr que je passerai une journée *merveilleuse* ! »

*

* *

Il y avait longtemps qu'il ne conduisait plus. Tous les matins, il se rendait à pied à la gare. Il n'aimait pas qu'on l'y conduise en voiture et ne prenait pour ainsi dire jamais le bus.

Il attendit le train sur la plate-forme, en plein air. Il n'avait pas de journal. Il ne l'achetait plus jamais. Il n'aimait pas lire les journaux.

« Bonjour, Garret. »

C'était Henry Coulter, qui travaillait en ville comme lui. Coulter lui tapa amicalement dans le dos.

« Bonjour, dit David.

— Comment ça va ? demanda Coulter.

— Ça va bien, merci.

— Tant mieux. Vivement le quatre(14), hein ? » David avala sa salive.

« Euh...

Moi, dit Coulter sans lui laisser le temps de continuer, j'emmène toute la famille en forêt. Les feux d'artifice et tout ça, ce n'est pas pour moi, merci. On s'empile dans la guimbarde et on y va !

— En voiture, constata David.

— Parfaitement, mon cher. Et on ira aussi loin que possible ! »

Cela commençait. Sans qu'il l'ait voulu. *Non*, pensa-t-il, *pas maintenant*. Il parvint à refouler la chose, loin dans les ténèbres.

« ... bien dans la publicité, termina Coulter.

— Pardon ?

— Je disais : je pense que les affaires marchent plutôt bien dans la publicité ? »

David s'éclaircit la gorge. « Oh ! oui, dit-il. Très bien. »

Il oubliait toujours qu'il avait raconté ce mensonge à Coulter.

Lorsque le train arriva, il prit place dans un compartiment non-fumeurs, sachant que Coulter allumait toujours un cigare. Et il ne tenait pas à sa compagnie. Pas maintenant.

Pendant tout le trajet, David regarda par la fenêtre. Il s'intéressait surtout à la circulation, sur les autoroutes et sur les routes secondaires. Une fois, pourtant, alors que le train passait un pont, il baissa les yeux pour regarder le miroir d'un lac. Et une fois, il les leva pour fixer le soleil.

*

* *

Il était déjà devant l'ascenseur lorsqu'il s'arrêta.

« Vous montez ? lui demanda l'homme en uniforme marron. Vous montez ? » Puis il ferma la porte.

David resta figé dans son immobilité. La foule commença à s'agglomérer autour de lui. Au bout d'un moment, il se retourna, se fraya un chemin à coups d'épaule et franchit la porte à tambour. Quand il fut dans la rue, la chaleur de juillet l'entoura comme dans un four. Il suivit le trottoir comme un somnambule. Au premier croisement, il entra dans un bar.

Il faisait sombre et frais. Il n'y avait aucun client. Même le patron était absent. David s'affala sur un siège, posa son chapeau sur la table, puis se laissa aller en arrière et ferma les yeux.

Non, ce n'était pas possible. Il ne pouvait pas, ne pouvait plus aller à son bureau. Quoi qu'en disent Jean et les autres. Il joignit ses mains et serra, serra, jusqu'à ce que ses doigts fussent devenus exsangues. Il n'irait pas, voilà tout.

« Monsieur désire ? » demanda une voix.

David ouvrit les yeux. Le patron était là, à le regarder.

« Vous me donnerez... une bière. » David détestait la bière, mais il fallait qu'il prît quelque chose pour payer le privilège d'être au calme dans cet endroit sombre et frais.

Le patron apporta la bière et David paya. Lorsque l'homme se fut retiré, il tourna lentement le verre entre ses mains. Ce fut alors que cela recommença. Comme mordu par une bête sauvage, il étouffa un cri. « Non, dit-il avec rage, *non !* »

Un peu plus tard, il se leva et quitta le bar. Il était dix heures passées. Cela n'avait, bien entendu, aucune importance. Ils savaient qu'il arrivait toujours en retard. Ils savaient qu'il faisait tout son possible pour s'en arracher, sans jamais y parvenir.

*

* *

Son bureau était tout au fond du couloir : une petite pièce meublée uniquement d'un tapis, d'un sofa et d'une modeste table de travail sur laquelle se trouvaient en permanence des crayons et du papier. C'était tout ce dont il avait besoin. Au début, il avait une secrétaire, mais l'idée de la savoir juste derrière la porte pendant ses hurlements lui avait déplu.

Personne ne l'avait vu arriver. Il était entré par une porte dérobée évitant la réception. Arrivé dans son bureau, il ferma la porte à clef, ôta son veston et le posa sur la table. Comme il faisait chaud, il alla ouvrir la fenêtre.

Au-dessous de lui, la ville grouillait. Il la regarda un long moment. Combien, cette fois ? pensait-il.

Il tourna le dos à la fenêtre. À quoi bon tergiverser davantage, maintenant qu'il était là ?... Autant en finir le plus vite possible.

Il baissa les stores et alla s'étendre sur le divan. Changea plusieurs fois la position de l'oreiller, s'étira une fois, puis s'immobilisa. Presque aussitôt, il sentit son corps s'engourdir.

Cela commençait.

Cette fois, il ne lutta pas. Cela coulait le long de son esprit comme de la glace qui fond, avec l'impétuosité d'une bise hivernale, comme les tourbillons blancs d'une tempête de neige, explosions glacées qui envahissaient son esprit tout entier.

Son corps était rigide, sa respiration saccadée, et son cœur battait dans un violent désordre. Ses doigts, recourbés comme des serres d'oiseau de proie, griffaient le tissu du divan. Agité de tremblements, il se contorsionna et gémit. À la fin, il se mit à hurler. Longtemps, très longtemps.

Lorsque ce fut terminé, son corps se détendit et il resta étendu immobile, vidé de toute son énergie. Ses yeux étaient comme des

boules dures et glacées. Lorsqu'il en fut capable, il leva le bras et regarda sa montre. Il était presque deux heures.

Il se leva avec peine. Ses membres étaient de plomb, mais il parvint à s'installer à sa table de travail.

Il prit une feuille de papier et se mit à écrire. Lorsqu'il eut terminé, il s'affala sur la table et sombra dans un profond sommeil.

Plus tard, il se réveilla, et alla porter la feuille de papier à son chef. Ce dernier la consulta du regard et approuva de la tête.

« Quatre cent quatre-vingt-six, hein ? Vous en êtes certain ?

— Absolument, dit David avec calme. Je les ai tous vus, jusqu'au dernier. »

Il ne mentionna pas que Coulter et sa famille en faisaient partie.

« Fort bien, dit le chef. Voyons voir... Quatre cent cinquante-deux par accidents de la route, dix-huit noyés, sept insulations, trois victimes de feux d'artifice et six divers. »

Une petite fille brûlée vive, par exemple, pensa David. Ou encore un bébé qui avait mangé du poison contre les fourmis, une femme électrocutée, un homme mordu par un serpent...

« Bon, fit le chef. On va mettre... disons quatre cent cinquante. Cela fait toujours de l'effet quand il y a davantage de morts que nous ne l'avons prédit.

— Certainement », dit David.

L'après-midi même, la nouvelle était à la une de tous les journaux. Pendant que David rentrait chez lui, l'homme assis en face de lui dans le train se tourna vers son voisin :

« J'aimerais quand même savoir, dit-il, *comment ils font pour le dire à l'avance !* »

David se leva et alla sur la plate-forme, à l'autre bout du wagon ; il y resta pendant le restant du trajet, à écouter le vacarme des roues et à penser à la fête du Travail(15).

Traduit par FRANK STRASCHITZ.

The holiday man.

Publié avec l'autorisation de Intercontinental Literary Agency, Londres.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

HAINE PUBLIQUE

Par Steve Allen

Il y a un cas que nous n'avons pas encore envisagé : le cas où nous serions tous des surhommes. Ce n'est pas nécessairement le cas le plus réconfortant. La nouvelle ci-dessous fut publiée en 1955, dans la foulée du maccarthysme. Son auteur était un humoriste, animateur d'une émission célèbre à la télévision américaine. En tant qu'homme de spectacle, il était bien placé pour mesurer la puissance de l'hystérie collective, qui est probablement, de tous les comportements humains, celui qui évoque le mieux la possession diabolique et ses effets surnaturels. Bien placé aussi pour comprendre que cet immense déferlement d'énergie était particulièrement facile à détourner pour un gouvernement conscient de ses moyens. Ici encore, nous avons affaire à un pouvoir contrôlé par la société dans des conditions étrangères à toute morale.

LE temps était un peu couvert ce 9 septembre 1978, et, dans la foule qui montait les rampes menant au stade, des gens levaient la tête ici et là vers le ciel, puis, clignant des yeux, se tournaient vers leurs voisins pour dire : « J'espère qu'il ne va pas pleuvoir. »

À la télévision, la météo avait annoncé un temps légèrement couvert, mais pas d'averses. Il ne faisait pas froid. Dans toutes les rues entourant le stade, les taxis, les autobus et les rames de métro déversaient leurs cargaisons de spectateurs. Les longues files noires de fourmis humaines s'étiraient dans les rues, passaient les tourniquets, montaient rampes et escaliers, franchissaient les grilles, s'égaillaient dans les couloirs.

Riant et se bousculant nerveusement, les mains moites d'excitation, ils entrèrent – en traînant les pieds – dans la grande arène de béton, certains s'arrêtant pour aller aux toilettes, d'autres achetant du *pop corn*, d'autres encore prenant les brochures gratuites que leur tendaient des hôteses en uniforme.

Ce jour-là, tout était gratuit. On n'avait pas vendu de billets pour le spectacle. On avait simplement fait des annonces à la radio et à la

télévision, et plus de 65 000 personnes étaient là.

Depuis des semaines, bien sûr, les journaux laissaient entendre que l'événement se produirait. Pendant tout le procès, et même dès la sélection du jury, les journalistes avaient habilement suggéré que le dénouement était inévitable. Mais ce n'était officiel que depuis la veille. Les chaînes de télévision avaient annoncé la nouvelle avec une légère avance sur les journaux. À six heures, le gouvernement avait réquisitionné toutes les antennes pour une brève déclaration de cinq minutes.

« Nous avons tous suivi avec beaucoup d'intérêt le procès du professeur Ketteridge, avait déclaré le porte-parole, calme et très élégant dans un costume croisé gris. Au début de l'après-midi, le jury a rendu son verdict : Coupable. Ce verdict ayant été confirmé sur l'heure par la Cour suprême, en vue de gagner du temps, la Maison Blanche a décidé, comme c'est l'usage, d'en faire aussitôt l'annonce officielle. Une séance de haine publique aura lieu demain. Heure : 14 h 30. Lieu : Yankee Stadium, New York City. Nous requérons vivement votre assistance. Les habitants de New York trouveront... »

La voix avait continué à donner des détails, et, au petit matin, les premières éditions des journaux publiaient des photos surmontées de manchettes : « UN COUPLE DU BRONX EN TÊTE DE LA FILE », « DES ÉTUDIANTS FONT LA QUEUE TOUTE LA NUIT POUR VOIR LA SÉANCE DE HAINE » et « LES LÈVE-TÔT ».

À une heure trente de l'après-midi, il n'y avait déjà plus un seul siège libre dans le stade, et les gens commençaient à emplir les couloirs. Le service d'ordre bloqua les entrées et fit annoncer dans les rues que plus personne ne serait admis à l'intérieur. Des vendeurs de bière et de hot dogs se mirent à circuler dans la foule.

Assis juste un peu en retrait de ce qui aurait été la première base(16) si les « Yankees » n'avaient pas été en train de jouer à Cleveland, Frédéric Traub fixait avec curiosité la plate-forme érigée au centre du terrain. Elle faisait à peu près le double d'un ring de boxe, avec, au milieu, un petit podium sur lequel attendait une simple chaise de cuisine en bois.

À gauche de la chaise, des sièges pour un petit groupe de dignitaires. Au pied de la scène, si l'on peut dire, un pupitre pour l'orateur et une batterie de micros. L'estrade était revêtue de drapeaux et d'oriflammes.

La foule commençait à émettre un bourdonnement menaçant.

À quatorze heures deux exactement, un petit groupe sortit d'un point situé juste derrière la base d'arrivée. Le bourdonnement s'amplifia, puis la foule éclata en applaudissements. Les hommes montèrent avec précautions quelques marches en bois, traversèrent la plate-forme à la queue leu leu et vinrent prendre place sur les sièges

préparés à leur intention. Traub se retourna et observa avec attention, tout en haut dans la loge de la presse, le clignotement rouge des caméras de télévision.

« Remarquable, dit Traub à voix basse à son compagnon.

— Si tu veux, lui répondit ce dernier. En tout cas, efficace.

— Tu dois avoir raison, dit Traub. Mais quand même, nous, nous nous y prenons différemment.

— Des goûts et des couleurs... » répondit son compagnon.

*

* *

Traub écouta un moment les voix qui montaient autour de lui. Curieusement, personne ne parlait de l'ouvrage imminent. Le baseball, le cinéma, le temps, les commérages, les petites misères personnelles, bref, mille et un sujets défilaient. C'était un peu comme s'ils évitaient de parler de la haine.

La voix de son ami interrompit la rêverie de Traub.

« Tu ne vas pas t'évanouir quand on commencera l'ouvrage ? J'en ai vu tomber dans les pommes.

— Non, ça ira », dit Traub. Puis il secoua la tête. « Mais je n'arrive toujours pas à y croire.

— Croire à quoi ?

— Oh ! tu sais bien, à tout ça. Comment ça a commencé. Comment vous avez découvert que vous pouviez le faire.

— Là, tu m'en demandes trop, répondit l'autre. Je crois que c'est un type de l'université Duke qui a eu l'idée le premier. L'esprit supérieur à la matière, ce n'est pas d'hier qu'on en parle, évidemment. Mais ce type a été le premier à prouver scientifiquement que l'esprit peut contrôler la matière.

— Il a travaillé sur des dés, je crois, dit Traub.

— Oui, c'est ça. D'abord, il a trouvé une poignée de types qui pouvaient jeter une douzaine de dés dans des conditions déterminées et contrôler effectivement leurs mouvements. Puis, on a découvert leur secret – c'était simple. Les gars qui pouvaient contrôler les dés étaient tout simplement ceux qui *pensaient* pouvoir les contrôler.

« Puis, un beau jour, ils ont eu l'idée de placer leurs dés au milieu d'un auditorium, et de demander à deux mille personnes de se concentrer pour faire tourner les dés. Et ça a marché. C'était vraiment la chose à faire, quand on y pense. Si un cheval peut traîner un fardeau à une distance et à une vitesse données, il est normal que dix chevaux le tirent bien plus loin et bien plus vite. Ils ont fait tomber les dés du côté qu'ils voulaient dans 80 pour 100 des cas.

— Et quand a-t-on pour la première fois mis un organisme vivant à

la place des dés ? demanda Traub.

— Ça alors, j'en sais rien, dit l'homme. Il y a déjà pas mal d'années de ça, et au début, le gouvernement a tâché d'étouffer la chose. Je crois aussi que les Églises ont livré quelques combats d'arrière-garde. Mais elles ont fini par réaliser qu'on n'arrête pas le progrès.

— Est-ce que la foule est plus nombreuse que d'habitude ?

— Pas pour un prisonnier politique. Prends les violeurs et les assassins, il y en a qui n'attirent pas plus de vingt ou trente mille personnes. Ça n'excite pas assez les gens. »

Maintenant, le soleil était sorti de derrière les nuages, et Traub regarda en silence de grandes ombres se déplacer majestueusement sur l'herbe de la pelouse.

« Ça commence à s'échauffer, dit quelqu'un.

— Et comment, acquiesça quelqu'un. Ça va être drôlement chouette. »

Traub se pencha pour renouer le lacet de son soulier droit, mais, l'instant d'après, il se redressa précipitamment en entendant le hurlement guttural de la foule qui fit vibrer le plancher.

Au loin, dans le centre droit, trois hommes s'avançaient vers la plate-forme. Deux étaient côte à côte, le troisième les précédait d'une démarche mal assurée, voûté, tête basse.

Traub avait cru qu'il tiendrait le coup, mais maintenant, regardant la silhouette fatiguée qu'on poussait vers la deuxième base, regardant la tête nue et chauve, il sentit la nausée qui pointait.

Le temps lui dura beaucoup pendant que les deux gardes poussaient le prisonnier vers le haut des marches, puis vers la petite chaise de cuisine.

Quand il l'atteignit et s'y assit, la foule se remit à hurler. Un homme grand et distingué s'avança vers le pupitre et s'éclaircit la gorge, élevant la main pour demander le silence. « Du calme, mes amis, du calme », dit-il.

Peu à peu, le silence se fit dans la foule. Traub se serra étroitement les mains l'une contre l'autre. Il se sentait passablement honteux. « C'est parfait, dit l'orateur. Bonjour, Mesdames, bonjour, Messieurs. Au nom du président des États-Unis, je vous souhaite encore la bienvenue pour une haine publique. L'affaire d'aujourd'hui, dit-il, est consacrée, comme vous le savez, à l'homme déclaré hier coupable par la cour d'assises de New York – j'ai nommé le professeur Arthur Ketteridge. »

*

* *

Au nom de Ketteridge, les hurlements de la foule ébranlèrent le sol

comme un tremblement de terre. Quelques bouteilles s'envolèrent des gradins et retombèrent, inoffensives, loin de la plate-forme.

« Nous allons commencer dans quelques instants, reprit le speaker, mais je vais auparavant laisser ma place au révérend Charles Fuller, de l'église de la Renaissance de Park Avenue, qui prononcera la prière. »

Un petit homme à lunettes s'avança, prit la place du premier orateur au micro, ferma les yeux et rejeta la tête en arrière.

« Notre Père qui êtes aux Cieux, dit-il, à qui nous devons la vie et toutes ses bénédictions, donnez-nous aujourd'hui, nous Vous en supplions, la grâce d'agir selon l'esprit de justice et de vérité. Accordez-nous, Seigneur, nous Vous en prions, de devenir, par ce que nous allons faire ici maintenant, les humbles serviteurs de Votre divine volonté. Car il est écrit : *le salaire du péché, c'est la mort*. Sondez le cœur de cet homme pour y trouver le germe de la repentance, s'il y est, et si Vous ne l'y trouvez pas, plantez ce germe dans son cœur, ô Seigneur, dans Votre bonté et Votre miséricorde. »

Il y eut une petite pause. Le révérend Fuller s'éclaircit la gorge puis dit : « Amen. »

La foule, qui avait écouté la prière debout et dans le plus profond silence, se rassit et se remit à bourdonner.

Le premier orateur se leva. « Très bien, dit-il. Vous savez tous que nous avons ici un devoir à remplir. Et vous savez aussi pourquoi.

— Oui ! hurlèrent des milliers de voix.

— Alors, mettons-nous tout de suite au travail. Je voudrais maintenant vous présenter un grand Américain, qui, suivant la formule consacrée, n'a pas besoin de présentation. Ancien président de l'université de Harvard, actuellement conseiller du Secrétaire d'État, j'ai nommé, Mesdames et Messieurs, le docteur Howard S. Weltmer ! »

Une vague d'applaudissements crépita.

*

* *

Le docteur Weltmer s'avança, serra la main du speaker, et régla le micro. « Merci, dit-il. Eh bien, je n'ai pas l'intention de vous faire perdre votre temps, car ce que nous avons à faire exigera de vous toute votre énergie et toute votre concentration si nous voulons réussir. Je vous demande à tous, dit-il, de braquer sans fléchir votre attention sur l'homme assis sur la chaise à ma gauche, un homme qui, à mon avis, est le criminel le plus méprisable de notre temps – le professeur Arthur Ketteridge ! » La foule hurla.

« Je vous demande, reprit Weltmer, de vous lever. C'est parfait, tout le monde est debout. Maintenant, je veux que chacun d'entre

vous... et l'on m'a dit que nous avons ici soixante-dix mille personnes aujourd'hui... je veux que chacun d'entre vous fixe intensément Ketteridge, ce monstre à figure humaine. Je veux que vous lui fassiez sentir, par le pouvoir extraordinaire que renferment vos réserves émotionnelles, je veux que vous lui fassiez sentir qu'il est un criminel de la pire espèce, plus vil qu'un assassin, qu'il a commis une trahison, que personne ne l'aime nulle part dans l'univers, et qu'il est, au contraire, méprisé avec une vigueur égale en énergie à la chaleur du soleil lui-même ! »

Maintenant, les gens autour de Traub brandissaient le poing. Ils avaient les yeux étrécis, la bouche mauvaise. Une femme s'évanouit.

« Allez-y ! hurla Weltmer. Commencez ! »

Comme envoûté par la voix de l'orateur, Traub fut soudain horrifié de réaliser que son pouls s'accélérait, que son cœur battait à grands coups. Il sentit la colère jaillir en lui. Il ne pouvait pas croire qu'il haïssait Ketteridge. Mais il ne pouvait nier qu'il haïssait quelque chose.

« Sur l'âme de votre mère, disait Weltmer, sur l'avenir de vos enfants, sur votre amour de la patrie, je vous demande de déchaîner toute votre puissance de mépris. Je vous demande de vous faire féroces. Je vous demande de devenir comme des fauves de la jungle, aussi enragés qu'ils le sont dans la défense de leur tanière. Vous haïssez cet homme ?

— Oui ! rugit la foule.

— Monstre ! cria Weltmer. Ennemi du peuple ! Tu entends, Ketteridge ? »

Fasciné, la bouche sèche, Traub regarda le personnage affaissé sur la chaise qui se redressait convulsivement et tirait sur son col. À ce premier indice de sa réussite, la foule, au comble de l'excitation, se mit à rugir de plus belle.

« Et vous, téléspectateurs, vous qui êtes en train de nous regarder sur votre écran, dit Weltmer, nous vous demandons de vous joindre à nous pour haïr ce misérable. À travers toute l'Amérique, levez-vous, s'il vous plaît, dans vos salles de séjour. Tournez-vous vers l'est. Tournez-vous vers New York, et laissez la colère inonder vos cœurs. Laissez-la jaillir, laissez-la couler ! »

Un homme, près de Traub, s'assit, se détourna et vomit discrètement dans son mouchoir. Traub ramassa les jumelles que l'homme avait délaissées pour l'instant et, tournant fébrilement le bouton de réglage, les fixa sur la silhouette de Ketteridge. Immédiatement, l'homme surgit devant lui en gros plan. Traub vit qu'il avait les yeux pleins de larmes, que son corps était secoué de sanglots, qu'il souffrait avec intensité.

« Il n'est pas digne de vivre, hurlait Weltmer. Tournez sur lui votre

colère. Canalisez-la. Rendez-la productive. Détournez-la de votre famille, de vos amis, de vos compatriotes, et laissez-la couler en un torrent impétueux sur la tête de ce diable à figure humaine, vociférait Weltmer. Allez-y ! Plus fort ! Qu'on en finisse ! »

À ce moment, Traub fut enfin convaincu de l'énormité du crime de Ketteridge, et Weltmer dit : « Très bien, ça y est. Et maintenant, passons aux détails. Concentrons-nous sur son bras droit. Haïssez ce bras, je vous en conjure. Brûlez la chair jusqu'à l'os ! Vous le pouvez ! Allez-y ! Brûlez-le vif ! »

*

* *

Sans ciller, Traub regarda à la jumelle le bras droit de Ketteridge, comme le prisonnier bondissait sur ses pieds et arrachait sa veste en hurlant. De sa main gauche, il serra son avant-bras droit, et Traub vit la chair noircir. Elle vira d'abord au rouge sombre, puis au violet sale. Les doigts se contractèrent, et Ketteridge se mit à tourner comme un derviche sur sa petite plate-forme, se frappant le bras contre le flanc.

« C'est parfait, cria Weltmer. Nous y sommes ! Nous y sommes ! L'esprit supérieur à la matière ! C'est parfait. Brûlez cette chair répugnante. Soyez les anges exterminateurs de Notre-Seigneur. Abattez ce monstre ! Ça y est ! »

Maintenant, la chair noircissait sur les épaules et Ketteridge arrachait sa chemise. Hurlant, il s'élança de sa chaise, sauta à bas de la plate-forme et tomba à genoux dans l'herbe.

« Oh ! votre pouvoir est formidable, cria Weltmer. Vous l'avez eu. Et maintenant, pleine puissance ! Allez-y ! »

Ketteridge se contorsionnait sur l'herbe, puis il se releva et se mit à courir dans toutes les directions, comme un insecte sur un gril.

Traub ne put regarder plus longtemps. Il reposa les jumelles et enfila le couloir en chancelant.

Une fois hors du stade, il marcha plus d'un kilomètre avant de hélér un taxi.

Traduit par SIMONE HILLING.

The public hating.

Tous droits réservés.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.

LES POUVOIRS DE XANADU

Par **Théodore Sturgeon**

Il est temps de conclure. Laissons à Théodore Sturgeon le soin de nous sortir du cauchemar. Le pouvoir, c'est la réalisation d'un désir. Qu'arriverait-il si d'un seul coup le désir de tous était réalisé ? Ce serait la cité idéale, l'utopie. Une proie tentante pour les militaristes et bellicistes de tout poil, invariablement prêts à arrondir leur domaine comme à chercher des armes secrètes dans les endroits les plus imprévus. Ici encore, il s'agit d'aliéner, de contraindre et au besoin d'anéantir – mais cette fois c'est une planète entière qui est visée. Pour les envahisseurs, deux préalables : découvrir si par hasard ces gens trop heureux n'auraient pas les moyens de se défendre ; et surtout, bien entendu, découvrir le secret de leur pouvoir. Mais si ce pouvoir est une possibilité latente de tout homme, réalisée par accident ? Eh bien, tant mieux, il n'en sera que plus facile à exploiter. À moins que...

ET le Soleil devint une nova. Et l'humanité s'enfuit, éclata, s'émietta. Mais, lucide, elle savait qu'il lui fallait préserver son passé comme elle préservait son existence physique, faute de quoi elle cesserait d'être humaine ; et tel était son orgueil que, de sa tradition, elle fit son rite, sa norme et sa bannière.

Rêve grandiose ! Où que fussent implantés ses fragments dispersés, où que se perpétuât sa vie, l'humanité ne recommencerait pas : elle continuerait. D'un bout à l'autre de l'univers et jusqu'à la fin des temps, les humains resteraient des humains, parleraient en humains, penseraient en humains, évolueraient en humains, auraient des aspirations humaines. Et partout où un humain rencontrerait un humain, si différents qu'ils fussent, si distant fût leur habitat respectif, ce serait en paix qu'ils viendraient l'un à l'autre. Ce seraient deux membres de la même espèce, parlant la même langue, qui se rencontreraient. Mais les humains étaient des humains...

Émergeant à proximité de l'étoile rose dont la couleur lui déplut, Bril repéra la quatrième planète. Elle se balançait devant lui comme un fruit exotique prêt à être cueilli. (Était-ce un fruit mûr ? Pourrait-il le faire mûrir ? Et si c'était un fruit empoisonné ?) Il inséra son engin sur une orbite d'attente et descendit dans une bulle. Un jeune sauvage observait son arrivée près d'une chute d'eau.

« La Terre est ma mère », dit Bril sans quitter son véhicule. C'était la formule de salut protocolaire de toute l'humanité, exprimée dans la Vieille Langue.

« Et elle est mon père », répondit le sauvage avec un accent épouvantable.

Bril sortit prudemment de sa bulle mais prit soin de ne pas s'en éloigner. Il enchaîna :

« Je respecte la disparité de nos désirs, en tant qu'individus, et vous salue.

— Je respecte l'identité de nos besoins, en tant qu'humains, et vous salue, répondit le jeune garçon. Je suis Wonyne, fils du sénateur Tanyne et de Nina. Ce lieu est le district de Xanadu, sur la quatrième planète du système de Xanadu.

— Je suis Bril, de Kit Carson, seconde planète du système de Sumner, membre du Grand Directoire, et je viens en paix », acheva le voyageur.

Il attendit pour voir si le sauvage allait jeter à ses pieds les armes qu'il pouvait avoir sur lui, ainsi que l'exigeait l'étiquette historique. Wonyne ne bougea pas : il n'était apparemment pas armé. Il portait pour tout vêtement une tunique arachnéenne, maintenue par une large ceinture de pierres noires, plates et polies, qui n'aurait pu dissimuler ne serait-ce qu'une flèche. Bril prit le temps de scruter le visage impassible de son interlocuteur, essayant de deviner si celui-ci soupçonnait l'arsenal camouflé dans son uniforme noir et étincelant, ses hautes bottes lustrées et ses gantelets de métal.

Wonyne dit simplement :

« Soyez le bienvenu et que la paix soit sur nous. » Il sourit et ajouta : « Accompagnez-moi jusqu'à la demeure de Tanyne, qui est aussi la mienne. Vous vous rafraîchirez.

— Vous dites que Tanyne, votre père, est sénateur ? Est-il en exercice ? Pourrait-il m'aider à entrer en contact avec votre autorité centrale ? »

Le jeune homme s'immobilisa ; ses lèvres remuèrent légèrement comme s'il traduisait la langue morte en un autre idiome. « Oui. Certainement. »

Bril pressa de la main droite son gantelet gauche et la bulle s'élança pour rejoindre le navire où elle attendrait qu'il ait à nouveau besoin d'elle. Cela ne parut pas troubler Wonyne – sans doute, songea Bril, parce que c'était une chose qui dépassait son entendement.

Marchant derrière son guide, il suivit un sentier qui serpentait au milieu d'un décor féerique de fleurs multicolores, violettes pour la plupart, mais dont quelques-unes étaient blanches et d'autres écarlates, pailletées de gouttes d'eau. De part et d'autre du sentier se déployait un épais et doux gazon qui, de loin, paraissait rouge mais devenait rosé pâle après leur passage.

Bril, vigilant, observait tout, enregistrait tout : le pas léger du jeune sauvage escaladant sans effort les pentes, sa tunique impalpable dont les tons changeaient sous la caresse du vent, les arbres immenses derrière lesquels pouvaient être dissimulés des hommes ou des armes, les rochers oxydés de manière révélatrice, les chants des oiseaux qui étaient peut-être autre chose que des chants d'oiseaux.

Bril était un homme aux yeux duquel échappait seulement ce qui était évident. Et l'évidence est rare.

Pourtant, il ne s'attendait pas à l'aspect de la maison. Son compagnon et lui étaient déjà au milieu du parc qui l'entourait avant qu'il en identifîât la nature.

Elle semblait n'avoir point de limites. Ici, elle était haute et, là, n'était qu'un parterre de fleurs parmi les parterres de fleurs ; plus loin, une pièce devenait terrasse et, ailleurs, une pelouse tapis : un toit la surmontait. Des grilles béantes et des jeux de couleurs divisaient la maison en surfaces séparées plutôt qu'en pièces. Il n'y avait de murs nulle part car il n'existait rien qui dût être caché ou enfermé. La maison embrassait la terre, elle embrassait le ciel qui l'imbibait tout entière. Elle n'était qu'une vaste fenêtre ouverte sur le monde.

À cette vue, l'opinion que Bril avait des indigènes se modifia quelque peu. Au mépris qu'il éprouvait à leur égard, s'ajoutait maintenant de la suspicion. La maxime fondamentale des humains de sa connaissance était : « Tout homme a quelque chose à cacher. » Le mode de vie dont il était maintenant témoin ne le conduisait pas à douter du bien-fondé de ce précepte mais le poussait simplement à redoubler de méfiance et à se demander : « Comment cachent-ils ce qu'ils ont à cacher ? »

« Tan ! s'écria Wonyne. Tan ! J'amène un ami. »

*

* *

Un homme et une femme surgirent d'un jardin. Le premier avait une stature imposante mais le jeune Wonyne lui ressemblait à tel

point qu'il était impossible de douter une seconde que ce fussent le père et le fils. L'un et l'autre avaient des yeux allongés et étroits, des yeux gris clair très écartés et des cheveux roux tirant sur l'orange. Ils avaient un nez à la fois fort et délié, des lèvres minces mais une bouche large et souriante. Quant à la femme...

Il fallut longtemps à Bril pour se persuader qu'une femme pareille pouvait être réelle. Au premier abord, il ne perçut qu'une présence et c'est par petites touches qu'il se rendit à l'évidence, qu'il en arriva à croire à l'existence d'un visage comme ce visage, d'une voix comme cette voix, d'un corps comme ce corps. À l'instar de son mari et de Wonyne, elle portait cette tunique vaporeuse aux tons changeants qui, lorsque le vent cessait de souffler, n'était plus qu'une robe que serrait une ceinture noire.

« Voici Bril de Kit Carson, dans le système de Sumner, dit le jeune homme d'une voix gazouillante. Il est membre du Grand Directoire. Il vient de la seconde planète et connaît le salut, qu'il m'a récité. J'en ai fait autant, ajouta-t-il en riant. Voici le sénateur Tanyne et ma mère Nina.

— Soyez le bienvenu, Bril de Kit Carson », dit cette dernière. Et Bril, interdit, détourna le regard et inclina la tête.

« Entrez donc », fit Tanyne avec chaleur. Et il guida son hôte à travers ce qui, malgré les apparences, n'était pas un arbre, mais une entrée.

La pièce était vaste, plus large d'un côté que de l'autre, bien qu'il fût difficile de déterminer dans quelle mesure. Le sol était inégal ; il montait en pente douce pour devenir une banquette de mousse. Ici et là, pointaient ce que l'on eût pu prendre pour de blancs blocs de pierres veinées ; mais si on les touchait, on s'apercevait qu'ils avaient la consistance de la chair. Exception faite de quelques niches ressemblant à des rayonnages ou à des entablements, il n'y avait pas d'autre mobilier.

Un ruisseau écumant et frémissant courait librement à travers la pièce, mais Bril vit le pied nu de Nina se poser sur la surface invisible qui le recouvrait. Il se jetait dans un étang, l'étang qu'il avait aperçu avant de rentrer et dont on ne pouvait dire s'il se trouvait à l'intérieur ou à l'extérieur de la maison. Un arbre s'élevait à côté de cet étang ; ses branches se courbaient vers le talus et ses rameaux supérieurs étaient manifestement tendus de la même substance invisible qui recouvrait le ruisseau. Cela donnait en tout cas, acoustiquement tout au moins, l'impression d'un plafond.

Le décor produisait un effet terriblement déprimant sur Bril qui se surprit à songer avec nostalgie aux grandes cités d'acier de sa planète.

Nina s'esquiva en souriant. À l'exemple de son hôte, Bril s'assit par terre – ou sur le plancher – là où le sol devenait talus – ou mur. Dans

son for intérieur, il s'insurgeait contre cette indécision, ce manque de discipline, contre le vague inhérent à un ordre ainsi fondé sur l'arbitraire et le fortuit. Mais il avait été entraîné à dissimuler ses sentiments personnels en présence de barbares.

« Nina va revenir dans un moment », annonça Tanyne.

Bril, qui suivait du regard la femme en train de traverser la cour après avoir franchi prestement le mur transparent, réprima un tressaillement.

« Je suis ignorant de vos coutumes et je me demandais précisément ce qu'elle faisait.

— Elle va vous préparer un repas.

— Elle-même ? »

Tanyne et son fils se regardèrent avec étonnement.

« La chose vous semble-t-elle insolite ?

— J'avais cru comprendre que madame était l'épouse d'un sénateur. »

C'était là une explication parfaitement adéquate pour Bril mais apparemment pas pour les deux indigènes.

« Peut-être le mot « sénateur » ne revêt-il pas le même sens pour vous et pour moi ?

— Peut-être. Voudriez-vous nous dire ce qu'est un sénateur sur la planète Kit Carson ?

— C'est un membre du Sénat, subordonné au Grand Directoire, qui dirige une nation libre.

— Et sa femme ?

— Elle partage ses privilèges. Elle peut servir un membre du Grand Directoire mais c'est à peu près tout – elle ne servira jamais un étranger non identifié.

— C'est intéressant, dit Tanyne tandis que son fils manifestait une stupéfaction que ne lui avaient fait éprouver ni la bulle ni l'arrivée de Bril. Mais alors, dites-moi... Ne vous êtes-vous pas identifié ?

— Si, il s'est identifié près de la chute d'eau, s'exclama le jeune homme.

— Je ne vous ai pas donné de preuves », répondit sèchement Bril. Le père et le fils échangèrent un coup d'œil qu'il remarqua. « Je ne vous ai montré ni lettres de créance ni mandats, ajouta-t-il en tapotant la mince sacoche accrochée à sa ceinture énergisée.

— Ces lettres de créance disent-elles que vous n'êtes pas Bril de Kit Carson, deuxième planète du système de Sumner ? » demanda ingénument Wonyne.

Bril fronça les sourcils et Tanyne dit doucement à son fils :

« Fais attention, Wonyne. » Puis, se tournant vers le nouveau venu, il poursuivit : « Il y a sans aucun doute de nombreuses dissemblances entre nous. Il en existe toujours entre des mondes différents. Mais je

suis certain qu'il existe aussi un point commun : la jeunesse arrive parfois tout de suite là où la sagesse ne parvient qu'après un long détour. »

*

* *

Bril médita sur ces paroles. Il conclut que ce devait être une sorte d'excuse et inclina brièvement la tête. La jeunesse d'ici, songea-t-il, n'était pas bien stylée. Sur Carson, un garçon de l'âge de Wonyne serait un soldat, prêt à faire son métier de soldat, et personne n'aurait à s'excuser à sa place. Et il ne commettrait pas de maladresses. Jamais !

« Je présenterai mes lettres de créance à vos autorités lorsque je les rencontrerai. À propos, quand pourrai-je les rencontrer ? »

Tanyne haussa les épaules.

« Quand vous voudrez.

— Le plus tôt sera le mieux.

— Très bien.

— Est-ce loin ? »

Tanyne le considéra avec perplexité. « Qu'est-ce qui est loin ?

— Votre capitale ou l'endroit où se réunit votre Sénat.

— Oh ! je vois... Il ne se réunit pas au sens où vous l'entendez. Cependant, il est toujours en session, comme on disait autrefois. Nous... »

Il comprima ses lèvres et émit une sonorité liquide, bisyllabique ; puis il sourit. « Veuillez m'excuser. Il est certains mots, certains concepts qui font défaut à la Vieille Langue. Comment dites-vous... euh... la-présence-de-tous-dans-la-présence-d'un-seul ?

— Je crois qu'il serait préférable de revenir au sujet dont nous parlions, fit Bril avec suspicion. Dois-je comprendre que votre Sénat ne s'assemble pas en un lieu officiel à une date déterminée ?

— Je... » Tan hésita, puis hocha la tête. « C'est exact dans la mesure où...

— Et je n'ai pas la possibilité de m'adresser personnellement à votre Sénat ?

— Je n'ai pas dit cela. » Deux fois de suite, il essaya d'exprimer sa pensée. Brusquement, il éclata de rire. « Employer la Vieille Langue pour raconter des histoires d'autrefois ou pour parler avec un ami sont deux choses différentes, laissa-t-il tomber en soupirant. J'aimerais vous enseigner notre propre langue. Accepteriez-vous ? C'est une langue rationnelle et pratique. Je suppose que vous avez un autre idiome que la Vieille Langue sur Kit Carson ? »

Bril, dont les yeux s'étaient rétrécis pendant ce discours, éluda la

question. « J'honore la Vieille Langue, fit-il d'une voix guindée et, parlant avec lenteur comme s'il s'adressait à un enfant arriéré, il ajouta : Je désirerais savoir quand je pourrai être mis en présence de vos autorités, afin de discuter avec elles d'un certain nombre d'affaires d'ordre planétaire et interplanétaire.

— Vous n'avez qu'à parler. Je vous écoute.

— Vous êtes un sénateur, répliqua Bril sur un ton qui signifiait clairement : *Vous n'êtes qu'un sénateur.*

— C'est vrai, dit Tanyne.

— Et qu'est un sénateur ici ? s'enquit Bril, refrénant son impatience.

— Un point de contact entre la population de son district et tous ceux qui vivent ailleurs. Quelqu'un qui est au courant des problèmes particuliers à une région limitée de la planète et qui peut les rattacher à l'ensemble de la politique planétaire.

— Et au service de qui sont les sénateurs ?

— Au service du peuple, fit Tanyne, comme si son interlocuteur l'avait prié de se répéter.

— Oui, oui, bien sûr ! Mais dans ce cas, qui est au service du Sénat ?

— Les sénateurs. »

Bril ferma les yeux et s'efforça d'étouffer le juron qui lui montait aux lèvres. Impassible, il reprit : « Qui constitue votre gouvernement ? » Wonyne, qui avait suivi le dialogue avec le plus vif intérêt, demanda : « Qu'est-ce qu'un gouvernement ? »

*

* *

Bril fut soulagé de voir Nina arriver au même moment et interrompre la conversation. Elle portait un immense plateau – ou, plus exactement, elle le guidait, ainsi que Bril s'en aperçut quand elle s'approcha. Elle le tenait en équilibre sur trois doigts et c'était à peine si sa paume le frôlait. Les murs transparents de la pièce se dématérialisaient pour la laisser passer.

« J'espère que vous trouverez quelque chose qui vous plaira, dit-elle d'une voix claire en déposant le plateau sur un petit tertre à côté de Bril. Ceci est de la chair d'oiseau, ceci est la chair d'un petit mammifère et ceci est du poisson. Ces gâteaux sont faits de quatre sortes de farine et cette pâtisserie blanche d'une seule farine provenant d'une plante que nous appelons l'herbe-à-lait. Ceci est de l'eau. Ces coupes contiennent chacune une espèce de vin différente et celle-là un alcool distillé qui porte le nom de chauffe-oreilles. »

Le regard fixé sur les mets, Bril luttait pour ne pas céder à l'attrait

insidieux du parfum de Nina, penchée sur lui. « Soyez remerciée », murmura-t-il.

Nina s'assit par terre aux pieds de son mari qui lui caressa doucement les cheveux tandis qu'elle lui souriait brièvement. Bril considéra tour à tour les plats aussi colorés qu'un bouquet, les uns fumant, les autres se givrant au contact de l'air, et les trois visages souriants qui l'observaient. Il ne savait que faire.

« Oui, soyez remerciée », répéta-t-il. Ses hôtes, immobiles, continuaient de le surveiller. Il prit un gâteau blanc et rose et, tournant la tête, scruta le décor qui l'entourait. Cette maison était un lieu invraisemblable.

Le fumet odorant des plats montait à ses narines, lui mettant l'eau à la bouche. Il avait faim, mais...

Il soupira et reposa lentement le gâteau. En dépit de ses efforts, il ne parvint pas à sourire.

« Aucun de ces mets ne vous satisfait donc ? demanda Nina avec sollicitude.

— Je ne peux pas manger ici, répondit Bril. Merci », ajouta-t-il, sentant que les indigènes étaient troublés par ce refus. Il les dévisagea : leurs traits étaient imperturbables. « C'est très bien préparé et paraît appétissant, ajouta-t-il à l'intention de Nina.

— Eh bien, mangez ! » fit-elle en souriant.

Cette simple invite fit ce que n'avait pas fait le reste : ni leur maison, ni leurs vêtements, ni leur insouciance – cette façon qu'ils avaient de se vautrer n'importe où, de permettre aux jeunes de se mêler à la conversation, leur manière indécente d'avouer qu'ils avaient leur propres patois... Bril rougit. Mais sa mine se renfroigna et le sentiment de gêne qu'il éprouvait se mua en colère. Il songea avec fureur qu'il aurait plaisir, quand il tiendrait le cœur de cette culture au creux de sa main, à l'écraser. Alors, c'en serait fini de ces hypocrites civilités : les indigènes apprendraient à leur tour ce que c'est que l'humiliation !

Mais ses trois interlocuteurs avaient l'air parfaitement innocent. Il ne fallait pas leur laisser deviner son embarras. Si c'était prémédité, Bril voulait leur refuser toute satisfaction. Et si ce ne l'était pas, il importait qu'ils ne soupçonnent pas qu'il était vulnérable.

Au prix d'un formidable effort de volonté, il réussit à ne pas élever le ton. Mais sa voix était quand même rauque quand il dit : « Sur Kit Carson, nous attachons, je crois, plus de prix que vous à l'intimité. »

Ses hôtes échangèrent un regard étonné et, soudain, Tanyne parut avoir une illumination :

« Vous ne mangez pas ensemble ! »

Bril ne haussa pas les épaules mais il y eut du mépris dans le « non » qu'il laissa tomber.

« Oh ! s'exclama Nina. Je suis désolée ! »

Bril jugea prudent de ne pas tenter de s'enquérir de la raison exacte de cet embarras. « Cela n'a pas d'importance. Nos coutumes diffèrent. Je mangerai quand je serai seul.

— Maintenant que nous nous comprenons, allez-y ! dit Tanyne. Mangez ! »

Seulement, ils restaient tous assis à le regarder ! « J'aimerais que vous parliez notre langue ! s'exclama Nina. Ce serait tellement facile de nous expliquer ! » Elle se pencha vers lui, les bras tendus. « Je vous en prie, Bril, essayez de comprendre. Il est un point sur lequel vous vous méprenez totalement : nous respectons l'intimité plus que n'importe quoi d'autre.

— Le mot n'a sans doute pas la même signification pour vous que pour moi.

— Cela veut dire être seul avec soi-même, n'est-ce pas ? Cela veut dire faire des choses, penser ou simplement exister sans que l'on vienne vous gêner.

— Sans être observé, corrigea Bril.

— Vraiment ? Eh bien, ne vous gênez pas, mangez ! Nous ne vous regarderons pas ! » fit Wonyne d'une voix allègre, ce qui ne résolvait en rien le problème.

Son père se mit à rire.

« Wonyne a raison mais, comme d'habitude, il est un peu trop direct. Il veut dire que nous ne pouvons pas vous voir, Bril. Si vous désirez l'intimité, nous ne pouvons pas vous voir. »

D'un geste furieux, Bril s'empara brutalement d'une des coupes posées sur le plateau, celle dont Nina avait dit qu'elle contenait de l'eau ; il prit un comprimé dans sa ceinture, l'avalala et but. Cela fait, il reposa sèchement le gobelet et hurla : « Voilà ! Vous avez vu tout ce que vous pourrez jamais voir ! »

Une expression indéchiffrable peinte sur ses traits, Nina se leva brusquement, fléchit la taille à la manière d'une danseuse et toucha le plateau qui s'envola. Elle le guida vers la cour.

« Très bien », dit Wonyne. On aurait dit que quelqu'un avait parlé et qu'il manifestait son approbation. D'un pas nonchalant, il suivit sa mère.

*

* *

Quelle était la signification de l'expression qu'il avait lue sur le visage de Nina ? Un sentiment qu'elle ne pouvait contenir, qui était prêt à exploser... De la colère ? Bril le souhaitait. De l'humiliation ? Il pouvait le concevoir. Mais... Un éclat de rire ? Oh ! que ce ne soit pas

le rire ! suppliait quelque chose au fond de lui-même.

« Bril ! »

Pour la seconde fois, il était tellement fasciné par cette femme que la voix de Tanyne le fit sursauter.

« Oui ? »

— Si vous me disiez les dispositions que vous désirez prendre pour vous sustenter, je veillerais à vous donner satisfaction.

— Cela vous serait impossible », répondit brutalement Bril. Son regard erra d'un bout à l'autre de la pièce. « Vous ne construisez pas de murs impénétrables à la vue, ni de portes susceptibles d'être closes.

— Effectivement, nous n'en construisons pas. » À son habitude, Tanyne n'entendait que les mots et restait sourd à l'affront qu'ils recelaient.

— Bien sûr que non, se dit Bril dans son for intérieur, pas même pour... Un affreux soupçon germa en lui. « Nous autres, habitants de Kit Carson, estimons que toute l'histoire, toute l'évolution de l'humanité est un mouvement qui nous éloigne de l'animal, une tendance vers quelque chose de plus haut. Nous sommes, bien sûr, enchaînés à l'ordre animal mais nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour éviter que nos actes animaux soient un spectacle public. »

D'un geste raide, il désigna la maison en agitant son gantelet étincelant. « Vous n'avez apparemment pas atteint le même degré d'idéalisme. J'ai vu comment vous mangez. Sans nul doute, vous accomplissez tout aussi ouvertement vos autres fonctions.

— Bien sûr. » Il leva la main. « Mais avec ceci, c'est assez différent.

— Avec quoi ? »

Tanyne indiqua l'un des objets qui ressemblaient à des blocs de pierre. Il arracha une plaque de mousse – c'était de la vraie mousse – et la lança sur la pierre. La mousse, dès qu'elle se trouva en contact avec la surface striée, disparut comme un caillou qui s'enfonce dans les sables mouvants mais beaucoup plus vite.

« Cela refuse la matière animale vivante au-dessus d'un certain niveau de complexité, expliqua Tanyne, mais absorbe instantanément toute autre substance.

— Ce sont les... les... c'est là que vous... »

Tanyne fit un signe d'assentiment : c'était précisément cela.

« Mais... tout le monde peut vous voir ! »

Tanyne haussa les épaules et sourit. « Comment ? C'est pour cela que je vous ai dit que c'était différent. Les repas sont pour nous une fête sociale. » Il lança une nouvelle plaque de mousse sur le bloc de pierre et la regarda disparaître. « En ce qui concerne cette fonction, nul ne vous observe quand vous l'accomplissez. » Il rit encore et ajouta : « J'aimerais que vous appreniez notre langue. C'est tellement

facile à expliquer. »

Mais Bril pensait à autre chose.

« J'apprécie votre hospitalité, dit-il avec emphase, mais je désirerais ne pas m'attarder.

— Vos désirs sont des ordres. Vous avez un message pour Xanadu : délivrez-le donc.

— C'est à votre gouvernement que ce message est destiné.

— Je l'avais bien compris ainsi. Je vous répéterai ce que je vous ai dit tout à l'heure : quand vous serez prêt, parlez.

— Je ne puis croire que vous représentez à vous seul votre planète tout entière !

— Moi non plus, répliqua jovialement Tanyne. Je ne la représente pas à moi seul. En me parlant, vous vous adresserez en même temps à mes quarante et un collègues, c'est-à-dire à tous les sénateurs.

— N'y a-t-il pas d'autre moyen ? »

Tanyne sourit. « Si : quarante et un autres. Vous pouvez parler à n'importe lequel de mes pairs. Cela reviendra au même.

— Et il n'existe pas d'instance gouvernementale supérieure ? »

*

* *

Tanyne leva le bras et s'empara d'un gobelet de cristal ciselé au bord cerné d'une bague métallique lumineuse, qui se trouvait dans une niche du talus de mousse.

« Il est aussi impossible de trouver l'autorité gouvernementale supérieure de Xanadu que le point supérieur de cet objet, dit-il en laissant courir son doigt sur le rebord du gobelet, éveillant ainsi de mélodieux accords.

— C'est plutôt instable », grommela Bril. Tanyne fit encore chanter le cristal. Était-ce une réponse ? Bril était incapable d'en décider.

« Je ne m'étonne pas que votre fils ne sache pas ce qu'est un gouvernement ! dit-il dédaigneusement.

— C'est un mot que nous n'utilisons pas. Nous n'en avons pas besoin. Il y a bien peu de choses, chez nous, dont un citoyen ne puisse se charger lui-même. Je souhaiterais vous le prouver. Si vous viviez quelque temps avec nous, je vous le démontrerais. »

Il ne détourna pas son regard de celui de Bril qui se demandait : cherche-t-il à me manœuvrer ? Mais le Carsonien n'avait pas le temps de creuser le problème.

« Ne pouvez-vous pas attendre de nous connaître pour accomplir votre mission, Bril ? Je vous le dis : nous n'avons pas de gouvernement centralisé ; nous n'avons pratiquement pas d'autorité gouvernementale. Nous autres, sénateurs, agissons comme conseillers.

Je vous répète que parler à un sénateur, c'est parler à tous les sénateurs et que vous pourrez nous parler quand vous le désirerez : dans une minute ou dans un an. Ce que je vous dis est la vérité. Vous pouvez l'accepter comme telle ou passer des mois, des années à voyager d'un bout à l'autre de cette planète pour contrôler la véracité de mes propos. Vous ne trouverez jamais d'autre réponse.

— Comment saurai-je que ce que je vous communiquerai sera exactement retransmis aux autres ? demanda Bril sans se compromettre.

— Il n'y a pas de transmission. Nous sommes tous avisés simultanément.

— C'est une sorte de radio, alors ? » Tanyne hésita, puis hocha la tête.

« Si vous voulez.

Je ne veux ni apprendre votre langue ni vivre comme vous, déclara carrément Bril. Si vous acceptez ces conditions, je resterai quelque temps sur Xanadu.

— Accepter ? Mais nous insistons ! » Tanyne bondit allègrement jusqu'à la niche où était posé le gobelet et leva la main, paume en l'air. Une espèce de rouleau de matière opaque et brillante se développa. « Dessinez avec votre doigt.

— Dessiner ? Dessiner quoi ?

— Votre demeure. Comment vous voulez vivre, manger, dormir... tout.

— J'ai besoin de très peu de choses. Nous ne sommes pas exigeants sur Kit Carson. »

Il braqua son doigt ganté telle une arme et dessina un parallélépipède. « Prenons ma taille comme unité de base. Je veux que la longueur soit égale à une unité et demie et la hauteur à une unité et quart. Des ouvertures à jalousies au niveau de l'œil, une à chaque extrémité, deux de chaque côté, munies d'un écran à mailles contre les insectes...

— Il n'y a pas d'insectes nuisibles.

— Ça ne fait rien. Ce grillage doit être pratiquement indestructible. Ici, un crochet capable de supporter un vêtement. Ici, un lit dur et plat avec un matelas ferme de l'épaisseur de ma main, long d'une unité et un huitième, large de trois quarts d'unité. L'espace compris entre le lit et le sol sera équipé à la manière d'un placard dont je serai seul à posséder la clef ou la combinaison. Ici, une tablette d'un tiers d'unité sur une unité et quart posée à une demi-unité du sol pour manger en position assise. Un... une de ces choses si elles sont étanches, ajouta-t-il avec aigreur en désignant les blocs à usage sanitaire. L'édifice sera isolé et installé sur une hauteur. Rien ne devra gêner la vue – ni arbre, ni colline. Les abords en seront totalement dégagés. Il sera aussi

robuste que possible. J'ai besoin d'une lampe que je pourrai allumer et éteindre à volonté et je veux une porte fermant à clef.

— Très bien. Quelle température ?

— La même qu'ici.

Vous ne désirez rien d'autre ? De la musique ? Des films ? Nous avons quelques jolies bandes... »

Bril se contenta d'émettre un grognement méprisant. « De l'eau si vous pouvez. Il s'agit d'une cellule d'habitation, pas d'un palais.

— J'espère que vous vous sentirez bien dans ce... dans cette chose. » Il y avait à peine une trace de sarcasme dans la voix de Tanyne.

« C'est précisément ce à quoi je suis habitué, répondit Bril avec hauteur.

— Eh bien, venez.

— Comment ? »

Répondant au geste d'invite de son hôte, Bril le suivit au-dehors. Il battit des paupières, ébloui par l'éclat rose du soleil couchant.

En arrivant, il avait remarqué une prairie rouge sur la pente douce qui s'élevait derrière la demeure. À présent, une foule grouillait au milieu de cette prairie. Des indigènes s'affairaient comme des papillons voletant autour d'une lumière et leurs tuniques arachnéennes brillaient de mille feux. La foule entourait un objet en forme de cercueil.

*

* *

Bril n'en croyait pas ses yeux. Cependant, en s'approchant, il dut se rendre à l'évidence : c'était la construction dont il venait de dessiner l'ébauche. Il ralentit l'allure mais à chaque pas sa stupéfaction croissait. Les gens – il y avait même des enfants – allaient et venaient, joignant le toit aux murs à l'aide d'instruments qui émettaient un son harmonieux, fixaient le grillage derrière les fenêtres. Une petite fille, qui ne devait pas savoir marcher depuis bien longtemps, s'approcha de lui sans crainte et lui demanda d'une voix zézayante en Vieille Langue de poser sa main sur la plaquette qu'elle portait.

« C'est pour faire vos clefs », expliqua Tanyne, tandis que la fillette se précipitait vers un homme qui attendait devant la porte.

L'homme prit la plaquette et rentra dans l'édifice. Bril le vit s'agenouiller à côté du lit. Un jeune garçon passa en courant devant lui ; il portait une feuille de cette substance qui constituait le toit et les murs. Elle semblait légère mais sa surface rugueuse donnait une impression de grande robustesse. L'adolescent disposa ce rectangle contre le mur, entre le lit et l'entrée, le faisant adhérer par simple

pression. C'était la table que Bril avait demandée – horizontale, rigide. Et elle tenait toute seule, sans supports ni tasseaux.

« Il y a là des choses qui m'ont paru vous plaire. » C'était Nina qui arrivait avec son plateau. Elle guida celui-ci jusqu'à la table et s'éloigna en agitant joyeusement la main.

« Je te rejoins dans un moment », lança Tanyne qui ajouta trois syllabes chantantes en langue xanadu. Des mots d'affection, songea Bril.

« Eh bien, Bril, fit Tanyne en souriant. Qu'en pensez-vous ?

— Qui a donné des ordres ? put seulement demander l'interpellé.

— Vous-même. » Que répondre à cela ?

Il entra. Déjà les indigènes s'égaillaient, riant et se hélant avec des inflexions chantantes. Un jeune homme cueillit une poignée de fleurs roses qu'il offrit à une souriante jeune fille ; ce spectacle irrita incompréhensiblement Bril qui se détourna avec brusquerie et inspecta sa cellule. Tandis qu'il s'assurait de la solidité des murs, Tanyne s'agenouilla près du lit, et, bandant ses muscles, tira sur le verrou sans réussir à l'ébranler.

« Posez votre main ici. » Bril toucha l'endroit indiqué.

Les portes du coffre s'ouvrirent en glissant. Un second frôlement et elles se refermèrent si hermétiquement que l'on distinguait à peine leur point de jonction.

« La porte fonctionne de la même façon. Personne ne peut l'ouvrir en dehors de vous. L'eau est ici. Vous n'avez pas précisé l'endroit où vous vouliez qu'elle soit. Si vous préférez qu'on la mette ailleurs... »

Quand Bril approcha son gantelet du robinet, l'eau jaillit dans la cuvette. « Non, cela ira très bien ainsi. Ils travaillent comme des spécialistes.

— Ce sont des spécialistes.

— Ils ont donc déjà construit des habitacles semblables ?

— Jamais. »

Bril lui jeta un regard aigu. Ce barbare naïf ne cherchait quand même pas à se moquer délibérément de lui ! Non... il devait s'agir d'un quiproquo purement sémantique, d'un glissement de sens qui s'était produit au cours des âges. Il faudrait réfléchir à cela plus tard.

Brusquement, il demanda à Tanyne :

« Quel est le chiffre de la population de Xanadu ?

— Dans ce district, nous sommes trois cents. La planète compte entre douze et treize mille habitants.

— Nous en avons un milliard et demi. Quelle est votre plus grande ville ?

— Ville ? murmura Tanyne comme s'il compulsait les archives de sa mémoire. Ah ! oui... Nous n'en avons pas. Il existe quarante-deux districts semblables à celui-ci. Les uns plus vastes, les autres plus

petits.

— La population tout entière de votre planète pourrait être logée dans un seul bâtiment d'une seule cité de Kit Carson. Depuis combien de générations êtes-vous installés ici ?

— Trente-deux, trente-cinq... quelque chose comme cela.

— Nous nous sommes établis sur Kit Carson il y a un peu moins de six siècles terriens. Votre culture est donc plus ancienne que la nôtre. Vous intéresserait-il de savoir comment nous avons fait pour accomplir tellement plus de choses que vous en si peu de temps ?

— Cela me passionnerait.

— Vous avez de bien habiles petits artisans, fit rêveusement Bril. Et vous avez aussi un sens remarquable de la coopération. Vous pourriez, si vous le vouliez, réaliser des choses étonnantes. Si vous le vouliez et si vous aviez de bons guides.

— Vraiment ? Vous croyez ? » Tanyne avait l'air radieux.

« Il faut que je réfléchisse, murmura sombrement Bril. Vous n'êtes pas ce que je... ce que je supposais. Peut-être me faudra-t-il rester un peu plus longtemps que je ne l'avais envisagé. Peut-être, tandis que je ferai connaissance avec votre peuple, pourrai-je de mon côté vous donner des informations sur le mien.

— J'en serais ravi. Avez-vous besoin de quelque chose d'autre ?

— Non. Vous pouvez me laisser. »

*

* *

Le ton autoritaire de Bril déclencha simplement un nouveau sourire de la part de Tanyne qui s'éloigna en faisant un signe d'adieu. Bril l'entendit appeler sa femme de sa voix mélodieuse et il entendit la réponse joyeuse de Nina. Il frôla la porte de sa main gantée d'acier – et la porte se ferma silencieusement. Maintenant, se demanda-t-il, que conclure de toutes ces belles paroles ? Le peuple de Xanadu était déconcertant et sa stupéfaction était à elle seule la réponse à la question que Bril se posait.

Qu'est-ce que c'est que ces gens qui agissent en spécialistes d'une tâche qu'ils n'ont jamais exécutée ?

Il s'extirpa de son uniforme raide et brillant, ôta ses gantelets et ses bottes. Il y avait des générateurs dans celles-ci, des commandes et des calculatrices dans son pantalon et dans sa ceinture, des palpeurs dans sa tunique, des projecteurs et des focaliseurs de champ dans ses gants.

Il accrocha ses vêtements à la patère, régla son champ de protection de telle sorte qu'il réagisse si quelque chose d'une taille supérieure à celle d'une souris approchait à moins de trente mètres et activa un dôme de radiation qui neutraliserait tout rayon espion ou

agressif. Cela fait, il prit son gantelet gauche qu'il posa sur la table et se mit au travail. Près d'une demi-heure plus tard, il avait trouvé la combinaison de chaleur et de pression capable de détruire la matière dont étaient faites les parois de l'habitation. Il s'assit sur le coin de son lit, totalement déconcerté. On aurait pu construire un astronef avec une telle substance !

Que conclure ? Que ces gens-là avaient des stocks de plaques dont les dimensions correspondaient exactement aux spécifications qu'il avait données, donc des entrepôts et des possibilités de fabrication illimitées ? Ou des machines capables de produire ce que ses propres désintégrateurs avaient tant de fois détruit en opération ?

Mais les Xanadiens ne possédaient pour ainsi dire pas d'installations industrielles et, s'ils avaient des entrepôts, ceux-ci n'avaient pas été détectés par les éclaireurs robots de Kit Carson depuis cinquante ans qu'ils orbitaient autour de la planète.

Bril s'étendit sur son lit pour réfléchir.

*

* *

Pour annexer une planète, on commence par localiser son gouvernement central. S'il s'agit d'un régime autocratique à structure pyramidale, tant mieux : il est d'autant plus facile de détruire ou de contrôler le sommet de la pyramide et de se servir de l'organisation existante. S'il n'y a pas de gouvernement du tout, on racole le peuple – ou on l'extermine. S'il y a une industrie, on la dirige à l'aide de surveillants et on fait travailler les indigènes jusqu'au moment où l'on a appris à se passer d'eux : il n'y a plus alors qu'à les éliminer. Si les gens ont des talents, on les assimile ou l'on contrôle ceux qui les détiennent. Tout cela est exposé dans les manuels ; il y a une règle correspondant à chaque éventualité, à chaque possibilité.

Mais si, comme l'avaient signalé les robots, on se trouve en présence d'un haut degré de technique... sans usines ? D'une stabilité culturelle à l'échelle planétaire... sans qu'il y ait pratiquement de moyens de communication ?

Personne n'a jamais entendu parler d'une chose pareille. Aussi, quand les robots signalent une telle situation, on envoie un enquêteur. La tâche de celui-ci est de découvrir comment les indigènes se débrouillent, de déterminer ce qu'il faudra conserver et ce qu'il faudra éliminer à l'heure de l'invasion.

Bril croisa ses mains derrière la tête et considéra le plafond. Il y a toujours une façon simple de régler le problème. Une planète de type terrien normal, riche en ressources naturelles, peu peuplée – et par des innocents... Ceux-là, il est aisé de les exterminer.

Mais pas avant d'avoir trouvé comment ils communiquent entre eux, comment ils coopèrent, comment ils peuvent être des spécialistes dans des domaines inconnus. Comment ils fabriquent en un clin d'œil un matériau de qualité supérieure qu'ils semblent extraire de l'air ambiant.

Bril eut soudain la vision vertigineuse de ce que serait Kit Carson si sa planète possédait les mêmes moyens : un milliard et demi de spécialistes universels disposant d'un système d'intercommunication insoupçonné, capables de construire des villes, de faire la guerre en déployant l'habileté infinie, en faisant preuve de la discipline et de l'intuition spontanée qu'avaient manifestées les Xanadiens en édifiant cette petite cellule...

Non, ces gens ne devaient pas être exterminés : ils devaient être utilisés. Il fallait que Kit Carson apprenne leurs talents. Mais si ces talents étaient, hélas ! inhérents à Xanadu et hors de la portée des Carsoniens, quelle solution adopter ?

Eh bien, des cadres xanadiens éparpillés parmi les villes et les armées de Kit Carson ! Tous obéissants, tous capables d'être formés. Il suffirait de donner ses consignes à l'un d'eux et ce serait comme si on les donnait à tous. Chacun pourrait instruire un groupe de Carsoniens d'élite. Dans tous les domaines : production, logistique, stratégie, tactique... Bril vit tout cela en un éclair.

Xanadu pourrait demeurer pratiquement inviolée, exception faite de ses cadres importés sur Carson... Des conseillers militaires, disons.

Ce ne sont que des rêves, se morigéna-t-il. Attends d'en savoir davantage. Regarde-les d'abord fabriquer des murs infrangibles et des plateaux à thé antigravité...

La pensée du plateau lui fit gargouiller l'estomac. Il se leva et s'approcha de la table. Les plats chauds fumaient encore, les plats froids étaient encore givrés. Il choisit, goûta, mordit. Puis il engloutit !

Nina... ah ! cette Nina...

Non, songea-t-il nonchalamment, non, il n'était pas possible d'exterminer un peuple capable d'engendrer une femme pareille. Il n'existait pas sur Kit Carson d'aussi parfaite cuisinière !

Il s'allongea à nouveau et rêva, rêva jusqu'au moment où il sombra dans le sommeil.

*

* *

Ils étaient d'une franchise pleine et entière. Ils lui montraient tout et il ne leur vint apparemment jamais l'idée de lui demander pourquoi il désirait obtenir tant de renseignements. Quand il leur posait une question, il éprouvait un sentiment bizarre, car les Xanadiens ne

semblaient pas posséder l'orgueil de l'œuvre accomplie que l'on trouve chez le potier, le métallurgiste, l'électricien éprouvés. Ils n'avaient pas cette attitude qui semble dire : « Ce que je fais n'est-il pas remarquable ? » Ils donnaient à Bril des informations précises mais sur un ton impersonnel, comme si ce qu'ils accomplissaient était à la portée du premier venu.

Et, sur Xanadu, c'était effectivement à la portée du premier venu.

Tout d'abord, Bril eut le sentiment d'un état de désorganisation absolue. Tous ces gens au physique attirant et au costume indécent allaient et venaient, mêlant le jeu au travail et à la flânerie sans aucun plan apparent. Mais leurs jeux les conduisaient dans un jardin, exactement à l'endroit où se trouvaient les graines qu'ils emportaient ensuite. Il y avait toujours un groupe de jeunes filles qui jouaient aux quilles là où, soudain, il fallait cueillir telle sorte de plante.

Tanyne essaya d'expliquer les choses à Bril :

« Admettons qu'il y ait pénurie de quelque chose... de strontium par exemple. Cette pénurie crée une sorte de vide. Les gens qui n'ont rien de spécial à faire le sentent et ils se mettent à penser au strontium. Alors, ils viennent pour en récolter.

— Mais je n'ai pas vu de mines, fit Bril en plissant le front. Et les expéditions ? Admettons qu'il y ait pénurie ici et que les mines soient dans un autre district ?

— Cela ne se produit plus. Bien sûr, là où il y a des dépôts, il n'y a pas de pénurie. Là où il n'y en a pas, nous employons d'autres méthodes. Nous utilisons un produit de remplacement ou nous fabriquons ce qui nous manque sans avoir recours aux mines.

— Vous opérez par transmutation ?

— Ce serait trop compliqué. Non, nous élevons un coquillage d'eau douce dont la coquille contient du carbonate de strontium au lieu du carbonate de calcium. Les enfants vont le pêcher quand le besoin s'en fait sentir. »

Bril visita un centre industriel du vêtement – c'était en partie un hangar, en partie une grotte, en partie une clairière. Il y avait un étang où les jeunes gens nageaient, un champ où ils se doraient au soleil. De temps en temps, ils allaient travailler sous le couvert ; dans un énorme récipient, ils faisaient bouillir des produits chimiques ; le liquide devenait vert, puis précipitait. Le résidu noir était recueilli et pressé dans des matrices.

Comment fonctionnaient ces presses, la Vieille Langue était incapable de le définir, mais en l'espace de quatre ou cinq secondes le précipité était transformé en ces pierres noires que les Xanadiens utilisaient pour faire leurs ceintures. Et ces pierres étaient polies. Une formule chimique rédigée en Vieille Langue était gravée au verso de la boucle de gauche.

« C'est là une de nos rares superstitions, commenta Tanyne. Il s'agit de la formule de nos ceintures. Même une chimie embryonnaire pourrait les produire. Nous aimerions les voir copiées et diffusées dans tout l'univers. Elles sont ce que nous sommes. Ceignez-en une, Bril. Alors, vous serez l'un des nôtres. »

Bril eut un reniflement de mépris et, pour dissimuler son embarras, il s'approcha de deux enfants occupés à fabriquer des ceintures. Ils travaillaient avec habileté et prenaient à leur tâche le même plaisir nonchalant que s'ils tressaient des colliers de fleurs. Chaque fois qu'une ceinture était assemblée, ils la frottaient contre la leur. Il y avait un bref jaillissement de couleur et l'objet était alors jeté dans une corbeille.

Bril ne laissa paraître son étonnement que lorsqu'il vit un indigène boucler une de ces ceintures autour de sa taille. C'était un adolescent. Il sortait de l'étang et son corps était encore ruisselant. Dès qu'il eut attaché la ceinture, un impalpable voile aux tons changeants et miroitants l'enveloppa.

« C'est vivant, voyez-vous, dit Tanyne. Plus exactement, ce n'est pas une matière non vivante. »

À titre de démonstration, il fit passer son doigt à travers la couture de sa propre tunique. Le tissu ondoya sans opposer de résistance mais ne se déchira pas.

« Le terme que nous employons en Vieille Langue pour désigner cette substance est celui d'*aura*, ajouta-t-il gravement. Elle est vivante à sa façon. Elle conserve ses propriétés un an ou plus. Il suffit alors de la plonger dans un bain d'acide lactique pour la régénérer. Et une seule ceinture peut en activer un million, un milliard d'autres. Combien de branches un feu est-il capable de brûler ?

— Mais pourquoi porter cet ornement ? » Tanyne se mit à rire.

« Par pudeur ! Il y a très très longtemps, avant la nova, un savant terrien a dit : « La modestie n'est pas une vertu aussi simple que l'honnêteté. » Nous portons ces ceintures parce qu'elles nous tiennent chaud quand nous avons besoin d'avoir chaud et parce qu'elles dissimulent parfois certaines imperfections.

— Ces tenues ne sont sûrement pas pudiques, répliqua Bril avec raideur.

— Si. Elles expriment la modestie dans la mesure où nous sommes plus agréables à regarder quand nous les portons. Quelle meilleure forme d'humilité pouvez-vous demander ? »

Bril tourna le dos à Tanyne et mit fin à la discussion. Il ne comprenait qu'imparfaitement les paroles et les attitudes de son hôte. Ce genre de conversation le troublait et le laissait sur sa faim.

Il finit par élucider le mystère des cloisons. Un large récipient rempli d'un liquide laiteux était accroché à une branche d'arbre. Tanyne lui expliqua que c'était un suc produit par une espèce de guêpes spécialement développées à cette fin, dissous ensuite dans un acide nucléique synthétisé à partir d'une plante locale. Sous le récipient, étaient disposées une plaque de métal et une série de lames mobiles. Celles-ci étaient réglées en fonction des dimensions et de l'épaisseur que l'on désirait donner à la cloison. Il suffisait alors d'ouvrir un robinet et le liquide remplissait la forme. Deux petits enfants égalisaient la surface au rouleau. Le liquide devenait alors brun pâle, il se solidifiait et la cloison était terminée.

Tanyne fit de son mieux pour expliquer à Bril le fonctionnement de ce rouleau mais l'imprécision de la Vieille Langue, jointe à l'ignorance technique du Carsonien, rendaient ces explications incompréhensibles. L'objet était aussi simple par son aspect mais aussi complexe sur le plan théorique qu'un transistor, et Bril dut renoncer à l'espoir d'en comprendre le principe, comme il avait renoncé à comprendre le principe des « commodités » sélectives et des plateaux antigravité (qui, avait-il découvert, devaient être guidés vers leur lieu de destination mais, une fois vides, regagnaient tout seuls l'endroit faisant office de cuisine).

Les jours s'écoulaient mais Bril ne parvenait pas à percer le secret des talents des Xanadiens. Il était prêt à rejeter comme fantastique et impossible l'idée invraisemblable à laquelle il avait rêvé : ce que quelqu'un pouvait faire, tous pouvaient le faire. Tanyne essaya de lui fournir des explications à ce propos ; en tout cas, il répondit à toutes les questions de Bril.

Ces Xanadiens légers et indolents étaient capables de remplacer à tout moment n'importe lequel de leurs congénères et d'achever la tâche commencée. Un Xanadien prenait une flûte et jouait quelques notes ; d'autres, qui flânaient par là, s'approchaient, les uns avec des instruments, les autres sans, et bientôt il y avait un orchestre, ils étaient cinquante ou soixante à jouer, et la musique se déchaînait comme un flot de passions, comme une tempête ou comme le sommeil qui vient après l'amour.

Parfois, un spectateur s'avancait, prenait l'instrument d'un musicien fatigué et se joignait au concert. Et Tanyne précisait que, comme les cinquante ou soixante autres, c'était la première fois qu'il jouait ce morceau.

Un mot revenait comme une antienne dans la bouche de Tanyne : *sentir*.

« C'est quelque chose que l'on *sent*. Prenez le violon. Disons que j'ai

déjà entendu jouer du violon mais que je n'ai jamais touché à cet instrument. J'observe un violoniste. Je comprends comment les notes sont produites ; alors, je prends le violon et je fais comme lui. En me concentrant sur les notes que je fais jaillir et sur celles qui suivront, je perçois non seulement ce que doit être la tessiture mais aussi ce que je dois *sentir* : dans mes doigts, dans le bras qui tient l'archet, dans le menton, dans la clavicule. De ce faisceau de sensations naît celle que *doit* éprouver l'interprète. Bien sûr, il y a des limitations et certains sont meilleurs que d'autres. Si j'ai les doigts fragiles, je ne jouerai pas aussi longtemps que certains. Parce qu'un enfant a les mains trop petites, il sera forcé de laisser tomber une octave ou de sauter une note mais la *sensation* n'en existe pas moins lorsque l'on pense d'une certaine façon. Il en va de même pour tout le reste. Si j'ai besoin d'une machine ou d'un accessoire pour ma maison, je n'emploierai pas le fer alors que le cuivre est préférable : je sentirai que le fer ne convient pas. Je ne le sentirai pas avec mes mains : il s'agit de penser à l'appareil, à ses éléments, à son usage. À ce moment, je *sentirai* qu'il n'y a qu'un certain nombre de choses qui me conviennent.

— Je vois, murmura Bril. Ce talent, ajouté à cette... cette compétition entre les districts pour trouver les éléments et les matières premières dans le voisinage, au lieu de vous les faire expédier, explique pourquoi vous n'avez pas-de commerce. Pourtant, vous dites que vous êtes standardisés – en tout cas, tout le monde a les mêmes genres d'outils, les mêmes techniques.

— Nous avons tout ce que nous voulons et nous le fabriquons nous-mêmes, c'est exact. »

Le soir, Bril se rendait chez Tanyne. Il prêtait l'oreille à la conversation, à la musique, et il s'émerveillait. Puis il regagnait son habitacle en guidant son plateau, s'enfermait, mangeait et ruminait de sombres pensées. Par moments, il avait l'impression d'être attaqué par un adversaire utilisant des armes qui lui échappaient et sur un terrain qui lui était étranger.

Il se rappelait ce que lui avait un jour négligemment déclaré Tanyne : « Depuis qu'il y a des êtres humains, il y a eu conflit entre l'homme et ses machines. Ou c'est l'homme qui domine les machines, ou ce sont les machines qui dominent l'homme : il est difficile de dire lequel des deux termes de ce dilemme est le moins désastreux. Mais une culture fondamentalement composée d'hommes doit détruire la culture où les machines ont la primauté, sous peine d'être détruite par elle. Il en a toujours été ainsi. Jadis, une culture a péri sur Xanadu. Ne vous êtes-vous jamais étonné de notre petit nombre, Bril ? Et ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi la plupart d'entre nous avons les cheveux rouges ? »

Si, Bril s'était posé ces questions et il reprochait secrètement à cette

population clairsemée le honteux manque d'intimité dont elle faisait preuve. Sans intimité, aucune race humaine ne peut s'intéresser suffisamment à elle-même pour avoir le désir de se reproduire.

Et Tanyne avait alors dit cette chose étonnante : « Jadis, nous étions des milliards. Nous avons été balayés. Savez-vous combien il y eut de survivants ? Trois ! »

C'est à ce moment que Bril se rendit compte avec amertume de la futilité de ses efforts en vue d'arracher leur secret aux Xanadiens. En effet, si, après avoir été réduite à quelques unités et avoir été l'objet d'une mutation, une race proliférait à nouveau, les caractères nouvellement acquis pouvaient être présents dans toutes les générations suivantes. Autant chercher à élucider le mystère de leur chevelure rouge ! C'est cette nuit-là que Bril en arriva à la conclusion qu'il fallait laisser les Xanadiens continuer leur route. C'était là une pensée pénible et il s'en voulait d'être obligé de la formuler.

Ce fut également au cours de cette nuit que survint cette catastrophe dérisoire.

*

* *

Allongé sur son lit, il écumait d'une fureur impuissante. Il était plus de midi. Il était prisonnier de sa propre stupidité. Dans une situation ridicule... Son seul bien, sa dignité, lui avait été ravi et il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, à sa propre négligence. Tout cela à cause de cet instrument infernal et déloyal qui...

La sonnerie de son dispositif d'alerte retentit et il bondit sur ses pieds, affreusement gêné bien qu'il fût à l'abri derrière des murs opaques et une porte inviolable.

C'était Tanyne qui le saluait d'une voix mélodieuse dont les sonorités se confondaient avec le chant des oiseaux et le friselis de la brise. « Bril ! Êtes-vous là ? »

Bril le laissa s'approcher un peu et, collant sa bouche derrière les rentes de la fenêtre, il aboya :

« Je ne sors pas. »

Tanyne s'arrêta net. Quand il parla, le Carsonien s'étonna du timbre rauque de sa voix.

« Mais Nina veut vous voir. Elle va tisser aujourd'hui et elle pensait que vous aimeriez... »

— Non ! jeta brutalement Bril. Aujourd'hui, je m'en vais. Je pars ce soir. J'attends ma bulle. Elle sera là dans deux heures. Dès qu'il fera noir, je partirai.

— Ce n'est pas possible, Bril ! J'ai organisé à votre intention une réunion pour demain. Je voudrais vous montrer comment nous

métallisons...

— Non !

— Est-ce que nous vous avons offensé, Bril ? Vous ai-je, moi, offensé ?

— Non.

— Que s'est-il passé ? » Bril ne répondit pas.

Tanyne s'approcha et le Carsonien, quittant son observatoire, se colla contre le mur. La sueur perlait sur son front.

« Il s'est passé quelque chose, s'écria Tanyne. Je le sens. Vous savez comment je sens les choses, mon ami, mon cher ami. »

À cette idée, Bril fut paralysé par la terreur. Tanyne savait-il ? Pouvait-il savoir ?

Eh oui, il le pouvait... Bril maudit ces gens et tous leurs instruments, leur planète, leur soleil et le sort qui l'avait conduit ici.

« Vous pouvez tout me dire, reprit Tanyne d'une voix implorante. Je peux tout comprendre. » Il se rapprocha encore de l'habitable. « Êtes-vous malade ? Je possède toute l'expérience des médecins qui ont vécu depuis l'époque des Trois Derniers. Laissez-moi entrer.

— Non ! » Ce n'était même pas une exclamation : c'était une explosion.

Tanyne recula d'un pas. « Je vous demande pardon, Bril. Je n'insiste pas. Mais, je vous en supplie, dites-moi ce que vous avez. Je suis sûrement capable de vous aider. »

Eh bien, soit, songea Bril à deux doigts de la crise d'hystérie. Je vais te le dire et tu pourras rire tout ton soûl ! Lorsque nous aurons semé la Grande Peste sur ta planète, cela n'aura plus d'importance ! « Je ne peux pas sortir. J'ai abîmé mes vêtements.

— Mais qu'est-ce que cela peut faire, Bril ? Donnez-les-moi. Il n'y aura aucune difficulté à les remettre en état.

— Non ! » Il ne manquerait plus que ces gens aux talents universels s'emparent de l'arsenal le plus destructeur et le plus miniaturisé qui existât jusqu'au système de Sumner !

« Eh bien, prenez les miens. » Tanyne fit mine de dégrafer sa ceinture de pierres noires.

« Même sur mon lit de mort, je ne voudrais pas porter cette tenue ! Me prenez-vous pour un exhibitionniste ?

— Vous vous singulariseriez beaucoup moins avec une tunique xanadienne qu'avec le paquet de tissus dont vous vous enveloppez depuis que vous êtes ici ! » dit Tanyne avec une chaleur insolite.

Bril n'avait jamais songé à cela. Il considéra avec envie l'impalpable et brillante tunique et son regard revint sur le harnachement noir roulé en boule dans un coin. Il n'avait pu se résoudre à remettre son uniforme depuis l'accident qui était survenu le matin.

« D'abord, qu'est-il arrivé à votre costume ? » demanda Tanyne avec douceur.

Si tu ris, je l'abats sur-le-champ et tu n'auras même pas l'occasion de voir mourir ta race ! « Je me suis assis sur le... Je m'en suis servi comme d'une chaise. Il y a seulement place pour un siège, ici. Je ne m'en suis aperçu qu'en me levant. Tout le fond de mon... » La fureur le faisait bégayer. « Pourquoi cela ne vous arrive-t-il pas, à vous autres ?

— Ne vous avais-je pas averti ? » répondit Tanyne sans attacher apparemment la moindre importance à l'incident. Au fond, peut-être n'en avait-il aucune à ses yeux. « Seuls les matériaux non vivants sont éliminés. »

Quelques secondes s'écoulèrent, puis Bril grommela : « Posez cette chose que vous appelez un vêtement devant la porte. J'essaierai peut-être de m'en couvrir. »

Tanyne jeta sa ceinture et s'éloigna à grands pas en chantonnant.

Quand le Xanadien eut disparu, Bril plia tristement son pantalon percé et le dissimula sous le reste de son équipement pendu au crochet. Il contempla la porte et un gémissement s'échappa de ses lèvres. Enfin il appuya son gantelet contre la plaque et, obéissante, la porte s'ouvrit tout grand : il n'avait pas été prévu qu'elle dût s'entrebâiller. Bril s'empara de la ceinture de Tanyne et se rejeta vivement à l'intérieur de la cellule dont la porte se referma.

« Personne n'a rien vu », dit-il à haute voix.

Il fixa la ceinture autour de sa taille. Les deux parties de la boucle se rejoignirent comme deux mains.

*

* *

Il éprouva tout d'abord une impression de chaleur. Il n'avait que la ceinture sur la peau et pourtant il était baigné d'une douce tiédeur. Cela dura une traction de seconde. Et puis...

Comment un cerveau pouvait-il comprendre tant de choses sans éclater ?

Bril comprenait comment fonctionnait le rouleau servant à traiter les cloisons ; cela ne pouvait s'expliquer que d'une seule façon et il sentait que le principe qu'il imaginait était le vrai.

Il comprenait le mode d'action des ions de la matrice à confectionner les ceintures et il comprenait ce qu'était la pseudo-vie de celle qu'il avait mise. Il comprenait comment, en traçant l'esquisse de l'habitable qu'il désirait, un vide s'était créé que les indigènes avaient été poussés à combler en obéissant rigoureusement à ses instructions.

Il se rappelait sans effort la description que lui avait faite Tanyne de ce que l'on *sent* en jouant d'un instrument, en fabriquant, en construisant, en pétrissant, en partageant. Il comprenait ce que ce devait être que flâner parmi la foule, se promener au hasard, rien que pour son plaisir, et prendre la place de quelqu'un devant une cornue ou un établi, un sillon à labourer ou un filet à jeter à l'eau, et cela à l'instant précis où quelqu'un abandonne son outil.

Debout dans son habitacle en forme de cercueil, Bril, en proie à une ivresse tranquille, regardait ses mains, sachant de science certaine que, s'il le désirait, elles construiraient pour lui la maquette d'une cité de Kit Carson ou qu'elles édifieraient la statue de l'âme du Grand Directoire.

Il savait de science certaine qu'il partageait les talents des Xanadiens, qu'il pourrait recourir à n'importe lequel de ces talents en se concentrant jusqu'au moment où il *sentirait* comment accomplir sa tâche. Il savait, et n'en éprouvait nulle surprise, que ses ressources transcendaient même la mort car le talent d'un homme était celui de tous ; l'homme peut mourir : ses dons continuent de vivre chez la multitude.

Se concentrer – c'était la clef, la route royale, la pierre de touche. Il n'y avait ni mutation ni rien d'extra-sensoriel. C'était un mécanisme comme un autre. On a un talent et l'on *sent* quelque chose. Une tâche. En se concentrant sur sa tâche, on mobilise le talent nécessaire. La flamme vivante que tu portes me le transmet. Celle que je porte le reçoit. Alors, j'accomplis. Et le résultat final dépend de mes capacités. Si j'ajoute quelque chose à ce talent, mon pouvoir est alors supérieur, plus complet, et c'est à moi qu'il appartiendra de le transmettre la prochaine fois qu'il sera fait appel à lui.

Et Bril comprenait la puissance qui résidait dans cette aura, il voyait comment sa planète natale pourrait se fondre dans une unité que l'univers n'avait encore jamais connue. Xanadu n'était pas parvenue à cette unité car son développement s'était fait au hasard, sans que le terrain eût été préparé par l'autorité et la discipline.

Mais Kit Carson ! Carson possédant tous ces dons, tous ces talents partagés par toute sa population...

Tremblant, il défit sa ceinture et examina l'envers de la boucle de gauche. Oui, la formule y était gravée. Maintenant il comprenait le procédé de fabrication. Avec cette ceinture, on pourrait en confectionner de nouvelles et les rendre vivantes. Des millions ! Tanyne avait parlé de milliards...

Tanyne avait dit... Pourquoi n'avait-il jamais dit que les ceintures étaient la source de toutes les merveilles et de toutes les énigmes de Xanadu ?

Mais Bril le lui avait-il jamais demandé ?

Tanyne ne l'avait-il pas supplié d'en mettre une afin de pouvoir communier avec Xanadu ? Le pauvre imbécile ! Penser qu'il pourrait détourner Carson de ses projets de cette façon ! Néanmoins, on lui ferait, à lui et à son peuple, une offre honnête : s'ils le voulaient, les Xanadiens pourraient bientôt rejoindre les brillantes armées de la nouvelle Carson.

Dans son uniforme noir pendu au crochet, un son cristallin résonna. Bril éclata de rire. Il ramassa sa tenue bourrée de puissants engins de destruction. Il ouvrit la porte et se rua vers la bulle qui l'attendait. Il y jeta son vieil uniforme, l'enveloppe de la chrysalide devenue papillon, et, exultant, prit place dans l'engin qui s'éleva vers le ciel.

*

* *

Une semaine après le retour de Bril sur Kit Carson, la ceinture avait été reproduite à de multiples exemplaires.

Un mois plus tard, près de deux cent mille ceintures avaient été distribuées et quatre-vingts usines les fabriquaient à la chaîne.

En l'espace d'un an, toute la planète était unie comme elle ne l'avait jamais été derrière son chef. Il était la main dont les Carsoniens étaient les cellules.

Soudain, brutalement, toutes les ceintures perdirent leur éclat en même temps. L'heure était venue de les passer à l'acide lactique, ainsi que Bril l'avait appris. Cela se fit dans l'affolement, sans essais ni hésitations : un faible aperçu de ce lumineux asservissement avait engendré dans les foules une soif dévorante. Tout alla bien pendant une semaine...

Puis, comme les Xanadiens l'avaient prévu, tous les éléments composant ces ceintures entrèrent en activité, joignant leur puissance à celle, jusque-là réduite, des deux qui constituaient la boucle.

Un milliard et demi d'êtres humains, à qui avaient été donnés la musique, les arts graphiques et la science de la technologie, virent s'ouvrir à eux d'autres domaines : la philosophie, la logique et l'amour, la sympathie, l'empathie, l'indulgence ; la notion que l'unité résidait dans l'espèce et non dans l'obéissance ; le sentiment d'une participation harmonieuse à la vie de tout ce qui était vivant dans l'univers.

Un peuple qui vibre de tels sentiments et qui possède les talents qui en dérivent ne peut pas être un peuple esclave. La lumière se faisait et les Carsoniens comprenaient qu'il n'était qu'une seule tâche possible : la liberté. Et, faisant cette découverte, chaque Carsonien devenait un expert en liberté. Un milliard et demi d'êtres humains acquirent

soudainement pour talent suprême le talent de la liberté.

Et Kit Carson cessa d'exister en tant que culture. Quelque chose de nouveau naquit, qui rayonna jusqu'aux étoiles voisines.

Et parce que Bril savait ce qu'était un sénateur et voulait en être un, il devint sénateur.

*

* *

Tanyne et Nina, enlacés, chantonnaient doucement quand le gobelet tinta au fond de sa niche de mousse.

« Tiens, en voici un autre qui arrive ! s'écria Wonyne, couché à leurs pieds. Celui-ci, je me demande ce qui le décidera à mendier, emprunter ou voler une ceinture.

Cela n'a pas d'importance, du moment qu'il en obtient une, dit Tanyne en s'étirant voluptueusement. Lequel est-ce, Wonyne ? Celui qui est à bord de cette mécanique bruyante, de l'autre côté de la petite lune ?

Non, celui-là est toujours en train de pétarader là-haut, en se figurant que nous ne l'avons pas remarqué. Il s'agit cette fois de l'auteur du champ de force tendu depuis deux ans au-dessus du district de Fleetwing. »

Tanyne se mit à rire. « Cela fera notre dix-huitième conquête.

— La dix-neuvième, rectifia Nina d'une voix rêveuse. Je m'en souviens : le dix-huitième était justement celui qui vient de partir et le dix-septième était ce drôle de petit Bril, du système de Sumner. Sais-tu qu'il a été un moment amoureux de moi, Tan ? »

Mais c'était un détail de médiocre intérêt, qui ne comptait pas.

Traduit par MICHEL DEUTSCH.

The skills of Xanadu.

© Streeel and Smith Publishing Corporation. 1956.

©Éditions Opta, 1972 pour la traduction.

DICTIONNAIRE DES AUTEURS

ALLEN (Steve). – Ce nom est apparu deux fois au sommaire des revues de science-fiction, en 1956 et en 1965.

ANDERSON (Poul). – L'orthographe de son prénom s'explique par ses ascendances Scandinaves. Est cependant né aux États-Unis, en 1926. Après des études de physique – financées par la vente de ses premiers récits, et achevées par un diplôme obtenu en 1948, – s'est consacré à une carrière d'écrivain. Entre son premier récit, publié en 1944, et le numéro spécial que *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui consacra en avril 1971, Poul Anderson a fait paraître 34 romans, 15 recueils de récits plus courts, 3 livres ne relevant pas de la science-fiction et 2 anthologies, en plus de ses récits dans les différents magazines spécialisés. Un sens de l'épopée, sans égal dans le domaine de la science-fiction, anime beaucoup de ses récits ; ceux-ci possèdent une vivacité dans l'action qui marque en particulier les scènes de bataille, dans le mouvement desquelles aucun de ses confrères n'égale Poul Anderson. Cette qualité de mouvement est mise au service de combinaisons thématiques variées. *Guardians of Time (La Patrouille du temps, 1955-1959)* met en scène des hommes voyageant dans le passé afin d'en éliminer les occasions de « déraillements historiques ». *High Crusade (Les croisés du cosmos, 1960)* exploite adroitement le motif du handicap que peut constituer une technologie trop avancée en face de primitifs résolus, ces derniers étant les habitants d'un village médiéval anglais. Algis Budrys a salué en lui « l'homme qui serait le mieux qualifié pour parler des classiques » (de la science-fiction), ajoutant qu'Anderson n'entreprend cette étude que pour mieux créer ses propres univers.

BESTER (Alfred). – Né en 1913, Alfred Bester entreprit des études de médecine, puis de droit, tout en suivant de nombreux cours à option : cette diversité d'intérêts reflétait un caractère de dilettante brillant qui devait ultérieurement marquer ses récits de science-fiction. Alfred Bester se fit connaître en écrivant pour la radio et la télévision,

et en collaborant à des magazines tels que *Holiday* et *Rogue*. Il s'imposa relativement tard comme romancier de science-fiction avec *The Demolished Man* (*L'Homme démoli*, 1953) et *The Stars my Destination* (*Terminus les étoiles*, 1956). Dans ses nouvelles, il excelle à faire ressortir l'élément paradoxal, incongru ou simplement bizarre, qui piquera la curiosité du lecteur. Il fut critique des livres dans *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* entre 1960 et 1962. En 1957, Alfred Bester présenta à l'Université de Chicago un exposé qui constituait pratiquement une « confession » sur son activité d'auteur de science-fiction ; le texte de cet exposé a été inclus dans *The Science Fiction Novel*.

BIXBY (Jerome). – Si les apparitions de Jerome Bixby dans les magazines de science-fiction sont rares, c'est parce que ce domaine ne représente qu'un des nombreux champs d'activité d'un personnage aux intérêts remarquablement variés. Né en 1923, Jerome Bixby commença une carrière de pianiste classique, et il a également composé de la musique de chambre. Il s'est en outre signalé dans le domaine de la peinture et a travaillé comme rédacteur en chef de plusieurs périodiques, comme publiciste, ainsi que comme scénariste de télévision.

BUDRYS (Algis). – Né en 1931 sur le sol allemand, vivant depuis 1936 aux États-Unis, Algis Budrys est le fils du consul général du gouvernement lithuanien en exil (son prénom complet est Algirdas, et Budrys est un pseudonyme signifiant *sentinelle*). Ses premiers récits de science-fiction furent publiés en 1952, et Budrys s'affirma petit à petit comme un des talents originaux de sa génération, alors même qu'aucun de ses romans ne domine véritablement les autres dans son œuvre. Sa narration progresse fréquemment par des modifications de point de vue, par des successions d'effets kaléidoscopiques dont l'intégration ne s'opère que lentement. Le thème de la liberté, apparent ou sous-entendu dans plusieurs de ses récits, se double souvent de celui de la recherche de l'individu par lui-même. Entre 1965 et 1971, Algis Budrys fut critique de livres dans la revue *Galaxy*, apportant à ses études une remarquable combinaison de points de vue : le métier de l'écrivain s'y alliait à l'enthousiasme de l'amateur et à la clairvoyance de l'historien.

COATES (Robert Myron). – Né en 1897, Robert M. Coates est un journaliste et homme de lettres dont la production ne se rattache que très occasionnellement à l'anticipation scientifique. Son premier roman, *The Eater of Darkness* (1929, révisé en 1960), a été salué comme un récit expérimental surréaliste de grand intérêt. Robert M.

Coates, qui résida quelque temps en Europe, exerce également l'activité de critique artistique.

KERSH (Gerald). – Né en 1909, Gerald Kersh est un journaliste et romancier anglais connu principalement pour ses évocations de Londres et de ses bas-fonds, pour ses récits de guerre et pour ses scénarios de films. Ses incursions dans le domaine de la science-fiction sont relativement peu nombreuses ; elles se caractérisent par une narration serrée et par un fréquent recours au « suspense ».

KORNBLUTH (Cyril M.). – Après avoir travaillé pour une agence de presse, Cyril M. Kornbluth (1923-1958) publia son premier récit en 1940 et se consacra à la science-fiction. Doué dès ses débuts d'une grande facilité, il put compenser les effets de la mobilisation de ses confrères plus âgés : il lui arriva en effet d'écrire pratiquement à lui seul, sous divers pseudonymes, des numéros entiers de certains périodiques dont les forces rédactionnelles avaient été « décimées » par les appels sous les drapeaux. Il commença en 1949 une deuxième carrière, écrivant cette fois sous son propre nom. Il collabora fréquemment avec Frederik Pohl, en particulier pour écrire *The space merchants* (*Planète à gogos*, 1953), roman devenu rapidement classique par son évocation de l'hypertrophie future de la publicité et de ses pouvoirs. Cyril M. Kornbluth avait une réputation de solitaire, au caractère renfermé, et ses nouvelles reflètent souvent une vision pessimiste du monde – ce pessimisme allant de l'ironie désinvolte à l'amertume mordante et désespérée. Les romans qu'il rédigea avec des collaborateurs – Frederik Pohl principalement, parfois Judith Merrill – laissent souvent percer l'influence modératrice du co-auteur.

LEIBER, Jr. (Fritz). – Fils d'un acteur de théâtre et de cinéma qui eut son heure de célébrité dans les années vingt et qui portait le même prénom que lui, Fritz Leiber, jr. naquit en 1910 et découvrit très tôt le théâtre de Shakespeare dans les tournées de son père. Il obtint une licence de philosophie en 1932, essaya divers métiers dont celui de prédicateur religieux et celui d'acteur dans la troupe de son père. Débuts en 1939 dans *Unknown*, l'excellente mais éphémère revue de fantastique que John W. Campbell, jr. dirigeait parallèlement à *Astounding*, et où il publia les aventures héroïques du Grey Mouser (*Le Cycle des épées*, *Le Livre de Lankhmar*) ; en même temps paraissaient dans *Weird Tales* des nouvelles fantastiques comme *The Hound* (1940), sur « les êtres surnaturels d'une cité moderne ». Enfin il passe au roman avec *Conjure Wife*, roman fantastique humoristique paru dans *Unknown* en 1943, puis *Gather, Darkness ! (À l'aube des ténèbres)*, 1943) et *Destiny Times Three* (1945) ; dans ces deux derniers livres, il se

convertit à la science-fiction, mais comme à regret et en conservant de nombreuses références à la sorcellerie. En 1945, il devient co-rédacteur en chef de *Science Digest* et cesse d'écrire. De 1949 à 1953, il écrit une série de nouvelles sarcastiques pour *Galaxy*, dont *Coming Attraction* (1951) et *The Moon is Green* (*La Lune était verte*, 1952) : cette double activité professionnelle finit par le mener à la dépression, il se met à boire et tout finit par une cure de désintoxication. Enfin il quitte le *Science Digest* en 1956 et recommence à publier en 1957. Cette troisième carrière est de beaucoup la plus brillante, avec notamment deux romans qui obtiennent le prix Hugo : *The Big Time* (*La Guerre dans le néant*, 1958) et *The Wanderer* (*Le Vagabond*, 1964). Fritz Leiber est sans doute avec Theodore Sturgeon l'auteur le plus original de sa génération ; son ton inimitable, où l'horreur et l'humour font pour une fois bon ménage, lui a souvent valu d'être incompris dans le passé, et ce n'est que depuis les années soixante qu'on lui rend pleinement justice.

MACLEAN (Katherine). – Travaillant comme laborantine dans un établissement de recherches, Katherine MacLean finança des études au terme desquelles elle obtint un diplôme ès sciences économiques. Elle publia en 1949 son premier récit de science-fiction, et elle s'est maintenue depuis cette date parmi les plus estimables spécialistes du genre, puisant fréquemment ses sujets dans les deux domaines qu'elle a pratiqués.

MATHESON (Richard). – Né en 1926. De ses études de journalisme, il a gardé le goût des effets de choc et du style à l'emporte-pièce. Il s'imposa dès son premier récit, *Born of Man and Woman* (*Journal d'un monstre*, 1950) et produisit en quelques années une série de nouvelles à la frontière de la science-fiction, du fantastique et de l'insolite où l'essentiel n'est pas dans le sujet traité, mais dans le climat de malaise proprement indicible où il plonge le lecteur grâce à des procédés d'écriture très raffinés, utilisant souvent l'ellipse et la narration à la première personne. Il a aussi écrit des romans noirs dont le plus connu est *Someone is Bleeding !* (*Les Seins de glace*, 1955) et deux romans de science-fiction : *I Am Legend* (*Je suis une légende*, 1954) et *The Incredible Shrinking Man* (*L'Homme qui rétrécit*, 1956). Le second a été adapté sous le même titre par Jack Arnold (1957), le premier par Sydney Salkow (*L'Ultimo Uomo delia Terra*, 1961) et par Boris Sagal (*The Oméga Man*, en français, *Le Survivant*, 1971). Richard Matheson lui-même est devenu scénariste pour la télévision et le cinéma, signant notamment dans ce dernier domaine des adaptations d'Edgar Poe mises en scène par Roger Corman : *House of Usher* (*La Chute de la maison Usher*, 1960), *The Pit and the Pendulum* (*La Chambre des tortures*,

1961), *Tales of Terror* (1962), *The Raven (Le Corbeau, 1962)*. En littérature, son succès croissant lui a ouvert les portes des magazines non spécialisés comme *Playboy*, et la qualité de sa production a été en diminuant. Il restera sans doute avant tout comme un auteur des années cinquante.

POHL (Frederik). – Né en 1919, Frederik Pohl a presque tout fait dans le domaine de la science-fiction (à l'exception, semble-t-il, du travail d'illustrateur). Il a été (successivement ou simultanément) agent littéraire, rédacteur en chef de magazines (notamment de *Galaxy*, entre 1961 et 1969), critique de livres, éditeur d'anthologies et auteur. Dans cette dernière activité, il se caractérise par sa verve satirique et par une sorte d'efficacité méthodique, qui le pousse à toujours exploiter aussi totalement que possible les implications d'un thème, d'une situation – d'une idée en général. Il a souvent collaboré avec Cyril M. Kornbluth, et a signé avec lui en 1953 le plus célèbre roman auquel son nom reste attaché, *The Space Merchants (Planète à gogos)*. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1973.

SILVERBERG (Robert). – Né en 1935. De son passage à l'Université de Columbia, il a gardé des goûts littéraires classiques (Eliot, Yeats). Débuts en 1954. Très fécond, il se spécialise dans la production en série (plus de deux cents titres publiés jusqu'en 1960, sans compter les nouvelles écrites sous pseudonyme), ce qui ne l'empêche pas de recevoir en 1956 le prix Hugo du « jeune auteur le plus prometteur ». De 1960 à 1965, il tourne le dos à la science-fiction et devient résolument polygraphe : romans pornographiques, livres pour jeunes, vulgarisation scientifique et historique, tout sort de sa machine à écrire, y compris un livre sur la fondation de l'État d'Israël (*If I forget Thee, O Jerusalem*). Puis il revient à la science-fiction en 1965 avec des ambitions d'écrivain et joue un rôle important dans la « Nouvelle Vague » comme critique de livres à la revue *Amazing*, président de la Science Fiction Writers of America et anthologiste. Ses œuvres importantes sont surtout des romans : *Thorns* (1968), *The Man in the Maze (L'Homme dans le labyrinthe, 1968)*, *Nightwings (Roum, Perris, Jorslem, 1968-1969)*, *The World Inside (Les Monades urbaines, 1971)*, *Son of Man (Le Fils de l'homme, 1971)*.

STURGEON (Théodore). – Pseudonyme d'Edward Hamilton Waldo, né en 1918 d'une famille installée en Amérique depuis le XVII^e siècle et comptant beaucoup de membres du clergé. Mère divorcée en 1927 et remariée en 1929 avec un homme très autoritaire qui interdit les magazines de science-fiction à son beau-fils. Débuts en 1939 : publie

surtout du fantastique dans *Unknown*, accessoirement de la science-fiction dans *Astounding*. Lancé par *It* (*Unknown*, 1940), il reste pourtant un auteur maudit à cause de ses tendances morbides : le célèbre *Bianca's Hands* (*Les Mains de Bianca*), écrit en 1939, ne parut qu'en 1947. La mobilisation, puis le divorce (1945) le réduisent au silence. John W. Campbell l'ayant aidé à sortir de la dépression, il reprend sa collaboration à *Astounding* et confie ses textes fantastiques à *Weird Tales* ; il n'écrit plus alors que des « histoires thérapeutiques », c'est-à-dire centrées sur un personnage de malade et cherchant comment on peut le guérir. Surtout connu comme auteur de nouvelles, il écrit néanmoins deux excellents romans, *The Dreaming Jewels* (*Cristal qui songe*, 1950) et *More than Human* (*Les Plus qu'humains*, 1954). Malheureusement il reste psychologiquement vulnérable : un deuxième divorce l'ébranle à peine en 1951, mais la rupture de son troisième mariage l'ébranle plus profondément à la fin des années cinquante ; il cesse d'écrire de la science-fiction, vit à l'hôtel et travaille pour la télévision, ne répondant ni au courrier ni au téléphone. À la suite d'un quatrième mariage en 1969, il reprend espoir et se remet à écrire. Bien qu'il soit avant tout un auteur instinctif, écrivant d'un seul jet sans se corriger, il est fort admiré par la « Nouvelle Vague » pour son sens du bizarre et son désir de comprendre et surtout de ressentir les émotions les plus singulières de ses personnages : aussi est-il devenu critique attitré de la *National review* (1961) et, plus récemment, du *New York Times*. *The Magazine of Fantasy and Science Fiction* lui a consacré un numéro spécial en septembre 1962.

WILLIAMS (Robert Moore). – Né en 1907, Robert Moore Williams effectua des études de journalisme et écrivit à partir de 1937 des récits se rattachant généralement au domaine du *space opera*.

-
- 1 *Manhattan District* : département du Service de Recherches de l'armée américaine, fondé en 1942, qui mit au point la bombe atomique. (N.d.E.).
 - 2 Kapitza (Piotr Leoridovitch), physicien soviétique, né à Kroutchtchik en 1894, principal créateur de la bombe soviétique.
 - 3 Sorte de pois chiche. (N.d.E.).
 - 4 Début d'un célèbre poème de William Blake, expurgé ici d'une allusion à l'immortalité du Créateur. (N.d.E.).
 - 5 La *théorie des quanta*, formulée par le physicien allemand Max Planck (1858-1947), pose que l'énergie d'un « quantum » de lumière (nous disons aujourd'hui un « photon ») est égale au produit de sa fréquence n par une constante h
 - 6 L'ennemi juré de Sherlock Holmes. (N.d.E.).
 - 7 Sorte de base-ball très populaire chez les enfants américains. (N.d.E.).
 - 8 Policier au flair exceptionnel, héros d'une bande dessinée célèbre. (N.d.E.).
 - 9 Célèbre équipe de base-ball des États-Unis. (N.d.E.).
 - 10 Premier gouverneur de l'État de New York. (N.d.E.).
 - 11 Maire (et non gouverneur) de New York au temps de Roosevelt. (N.d.E.).
 - 12 *Frogs* : surnom familial et péjoratif des Français dans les pays anglo-saxons. (N.d.E.).
 - 13 Alpha du Centaure est l'étoile la plus proche du soleil (4,3 années-lumière). On pense donc que le premier voyage interstellaire humain ira vers cette étoile. (N.d.E.).
 - 14 Le 4 juillet, fête de la déclaration d'indépendance des États-Unis. (N.d.E.).

- 15 Non pas le 1^{er} mai, mais, aux États-Unis, le premier lundi de septembre.
- 16 Partie d'un terrain de base-ball (comme plus loin la base d'arrivée, la deuxième base, etc.). Les « Yankees » sont une équipe de base-ball. (N.d.E.).